



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

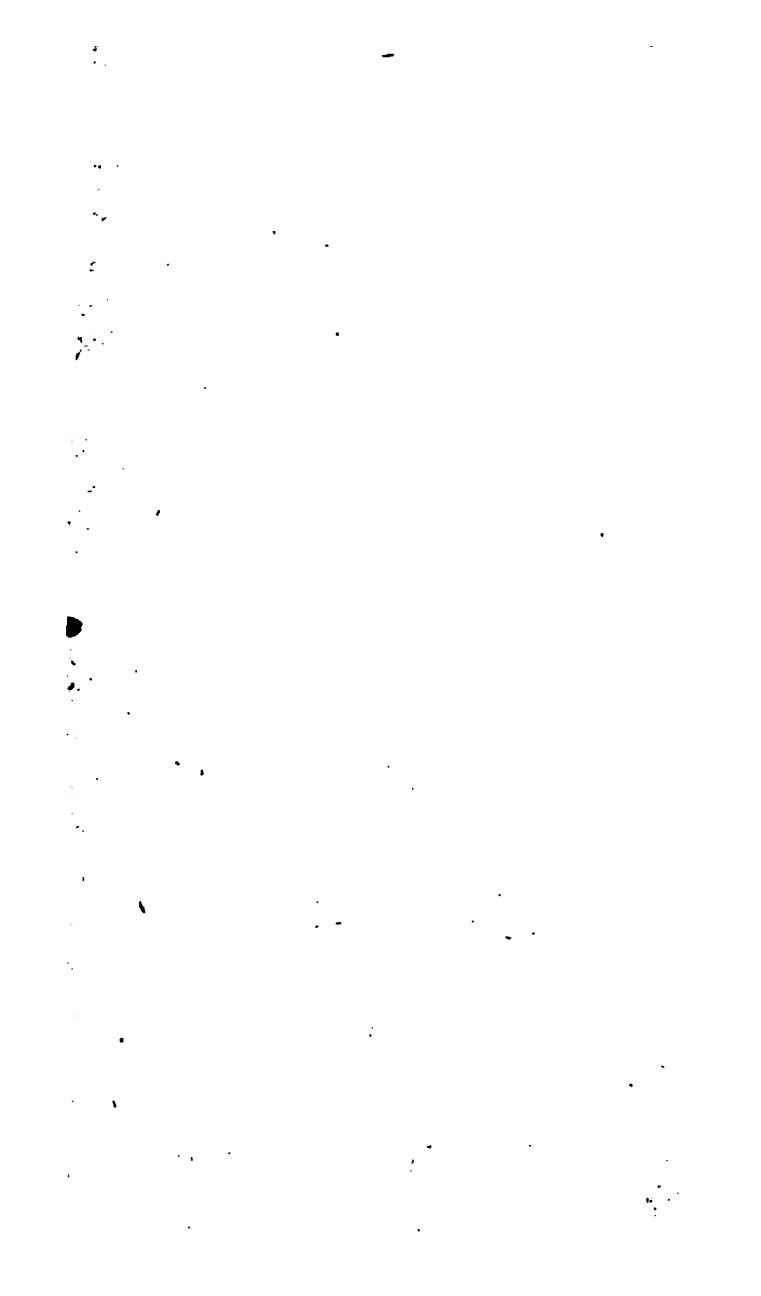
**HARVARD COLLEGE
LIBRARY**



**IN MEMORY OF
FRANKLIN TEMPLE INGRAHAM
CLASS OF 1914**

**SECOND LIEUTENANT
COAST ARTILLERY CORPS
UNITED STATES ARMY**

**WELLESLEY, MASSACHUSETTS
MAY 23, 1891 APRIL 11, 1918**





L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.
ANNÉE M. DCC. LXXVIII.

Par M. FRÉRON.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME TROISIÈME.



A PARIS;

Chez MÉRIGOT le jeune, Libraire,
Quai des Augustins, au coin de la
rue Pavée.

M. DCC. LXXVIII,

Δ
BP33/11

✓ 4

HARVARD COLLEGE LIBRARY
BIBLIOTHECA FUND

JAN 28 1945

L'ANNÉE

LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

*Mon Apologie, Satire, par M. Gilbert:
A la Haye, & se trouve à Paris,
chez Le Jay, Libraire, rue Saint-
Jacques, au grand Corneille, & chez
tous les marchands de nouveautés, prix
12 sols.*

LES ennemis de feu M. Fréron ont souvent répété qu'il se plaisoit à faire une réputation exagérée à de jeunes écrivains qui démentoient dans la suite ses éloges. Le public équitable a pu cependant observer que tous ceux dont il avoit annoncé les talens, avec autant d'enthousiasme que de plaisir, ont obtenu des succès marqués dans la littérature : tels sont MM. Colardeau, Delille, Malfilâtre, &c. &c. tel est

A ij

2 L' ANNÉE LITTÉRAIRE.

encore M. *Gilbert* , dont les premiers essais avoient donné à ce critique célèbre les plus brillantes espérances ; la vive sensation que produisit la satire du *dix huitième siècle* justifia le jugement qu'il avoit porté sur ce jeune auteur ; le succès de l'ouvrage que je vous annonce aujourd'hui confirme encore son opinion , qui est devenue celle du public. Qu'il est beau de voir ce satirique citoyen , fidèle à ses principes , défendre les mœurs & le goût contre une légion de corrupteurs soi-disans philosophes , & briser les tréteaux de ces charlatans littéraires. Les esprits pusillanimes peuvent blâmer l'utile imprudence de son courage ; les auteurs livrés au ridicule & les méchans dévoilés peuvent calomnier la bonté de son cœur ; le vrai philosophe , qui gémit des ravages de la fausse philosophie , applaudit à ses efforts , & ne voit en lui qu'un écrivain honnête , que les désordres publics & l'injustice des réputations modernes enflamment d'une indignation vigoureuse , & du noble désir de

voir les mœurs plus respectées, & le bon goût moins avili. En effet ces sentimens paroissent caractériser les satires de *M. Gilbert*, & le distinguent des poètes François qui ont cultivé le même genre; *Boileau & Regnier*, plus enjoués que véhémens, s'attachèrent sur-tout, comme vous le savez, à graver dans la mémoire de leurs lecteurs des maximes pleines de sens; leurs ouvrages sont rarement des tableaux distinctifs des mœurs particulières de leur siècle; ils ont plutôt peint les vices de l'humanité que ceux de leurs contemporains, & quelques-unes de leurs productions critiques sont moins des satires que d'excellentes épîtres morales. Si ces deux grands poètes eussent été placés dans notre âge, peut-être eussent-ils donné à la satire une forme moins générale & un but plus utile. Il ne s'agit plus aujourd'hui de répéter des préceptes connus, d'immoler à la risée publique un troupeau de rimeurs obscurs, tels que les *Cotins*, &c. Il faut attaquer, non des ridicules, non des excès passagers qui appartiennent à toutes les

6 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

nations , & qui sont de tous les temps , mais le libertinage réduit en principes , la prostitution presque autorisée , des vices raisonnés qui semblent devoir former un jour le caractère des François ; la plume badine d'*Horace* ne convient plus à un satirique moderne ; le glaive de *Juvénal* doit armer ses mains. Qu'on lui pardonne de négliger quelquefois les graces naïves & délicates , pourvu qu'il soit inspiré par le noble enthousiasme des vertus patriotiques , & que ses productions pleines d'une mâle colère dévouent à la haine des hommes de bien , les corrupteurs de la société , & portent dans l'ame des lecteurs , ou la honte des crimes qu'ils ont commis , ou l'horreur des crimes qu'ils ont vu commettre. C'est en suivant ces principes que M. *Gilbert* s'est frayé dans la satire une route nouvelle , & qu'il a marqué ses ouvrages d'un caractère original. Nous ne craignons pas de le dire : quand même ses satires seroient moins remarquables par la bonté du style & l'utilité de leur objet , elles seroient

encore précieuses à la postérité, parce qu'elles seront l'histoire fidelle des mœurs de notre siècle, & des attentats d'une secte, immortelle au moins par l'audace de sa doctrine & par ses ridicules. On ne peut se dissimuler les difficultés sans nombre que M. *Gilbert* avoit à surmonter; il a fallu qu'il créât, pour ainsi dire, une langue nouvelle pour exprimer des détails, dont les uns n'avoient point assez de noblesse pour être écrits en vers, & dont les autres n'avoient point encore été revêtus des couleurs de la poésie. Ce qui nous frappe sur-tout dans ses ouvrages, c'est l'alliance de la satire littéraire à la satire morale, alliance qui produit une variété piquante de style, un contraste agréable de portraits qui renouvellent sans cesse l'attention du lecteur. L'extrait de l'ouvrage que cet auteur vient de donner au public attestera la vérité de nos éloges; l'auteur a employé la forme du dialogue. Le hasard lui fait rencontrer un philosophe du jour par lequel il est abordé d'une manière plaisante; l'objet que M. *Gilbert* s'est

8 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

proposé, est de prouver qu'un satirique peut être honnête homme, & que la satire est permise; le philosophe, au contraire, prétend convertir l'auteur à la tolérance philosophique. Les interlocuteurs sont un prétendu sage nommé *Psaphon*, & le poète lui-même. Voici le début de cette satire.

P S A P H O N (*à part.*)

C'est ce monstre !

G I L B E R T (*à part.*)

Qu'entends-je !

P S A P H O N (*à part.*)

Oui, son œil le décèle ;

C'est lui-même : sans doute il médite un li-
belle.

G I L B E R T (*à part.*)

C'est un mauvais auteur, hâtons-nous de sortir.

P S A P H O N.

Jeune homme, écoutez-moi, je veux vous
convertir.

N N É E 1778.

9

GILBERT.

**S'il faut vous écouter ; j'aime encor mieux
vous lire.**

Vous me calomniez & blâmez la satire ?

Vous êtes philosophe.

P S A P H O N.

Oui, j'en fais vanité ;

Et mes écrits moraux prouvent ma probité.

**Nous avons observé que le public
avoit été vivement frappé de ce début ;
il eût été difficile à l'auteur d'annon-
cer son sujet d'une manière plus co-
mique. On retiendra ce vers plein de
finesse :**

***S'il faut vous écouter , j'aime encor mieux vous
lire.***

**Peut-être M. Gilbert auroit-il dû mar-
quer le lieu de la scène ; il seroit
cependant ridicule d'exiger dans un
simple dialogue un assujettissement
scrupuleux aux règles théâtrales.**

C'est un mauvais auteur, hâtons-nous de sortir.

Le dernier hémistiche de ce vers n'est

A V.

point assez piquant , & nous conseillons à l'auteur de le changer.

Il faut lire dans l'ouvrage même la harangue plaisante que *Psaphon* adresse au censeur. Chaque vers fait allusion à quelqu'anecdote connue. Le philosophe commence par louer sa propre vertu , ce qui certainement caractérise bien un encyclopédiste. Ensuite , il essaye d'épouvanter l'auteur par le tableau de la diffamation où l'exposent ses ouvrages. Encore , dit-il , si vous attaquiez les prêtres , les dévots ou leur Dieu , on vous pardonneroit la satire.

Lorsqu'on médit de Dieu , sans crime on peut médire.

Mais vous critiquez toujours *en vers pieux & froids*.

Sans daigner seulement endoctriner les rois ,
Sans qu'une fois au moins votre muse en extase
Du mot de tolérance attendrisse une phrase.

Que vous a donc produit , continue-t-il , votre manie ?

A N N É E 1778. I F

**Vous payez cher l'honneur de passer pour mé-
chant.**

**A-t'on vu votre muse , à la cour présentée ,
Pour décrier les rois , du roi même rentée ;
Peut-on citer un duc qui soit de vos amis ?
Parmi vos protecteurs comptez - vous un com-
mis ?**

**Vend - on votre portrait ? Quel corps acadé-
mique**

Vous a pensionné d'un prix périodique ?

**Des quarante immortels journaliste adoptif ,
Etes-vous du fauteuil héritier présomptif ?**

**Aux crix religieux d'un parterre idolâtre ,
En face de vous-même , au milieu du théâtre ;
Jamais en effigie , assis sur un autel ,**

Vous a-t'on couronné d'un laurier solennel ?

.....

**Tout le monde vous fuit , votre ami dans la
rue ,**

**N'osant vous reconnoître , à peine vous salue ;
Jamais à vous chanter un poète empressé ,
De petits vers flatteurs ne vous a caressé ,
Et jamais , comme nous , en bonne compagnie ,
On ne voit chez les grands souper votre génie ,
&c.**

Quelle aisance ! quelle harmonie !

A vj

32 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Quelle variété de coupes ! *Attendrisse*
une phrase ; pensionné d'un prix ; héritier
présomptif du fauteuil ; caressé de petits
vers ; en face de vous-même ; laurier solem-
nel , &c. On ne peut nier que ces ex-
pressions ne soient heureusement trou-
vées & n'appartiennent à M. Gilbert.
Quelle finesse encore dans les pensées !
Quelle agréable opposition entre ces
deux vers !

Peut-on citer un duc qui soit de vos amis ?

Parmi vos protecteurs comptez-vous un commi ?

Quelle progression dans les plaisan-
teries ! Nous n'observerons point l'a-
dresse avec laquelle l'auteur met dans
la bouche de *Pfaphon* la satire même
des faux philosophes. Enfin , *Pfaphon*
termine son discours par exciter l'au-
teur à composer des ouvrages plus
utiles, tels que les opéras comiques de
de M. *Marmontel* , les drames de
M. *Mercier* , & d'une manière plaisam-
ment pathétique il s'écrie :

Votre jeune Apollon qui n'a point réussi
Dans la satire encor ne peut être endurci ;

Un jour vous pleurerez d'avoir trop osé dire ;
Cessez de critiquer . . .

Le satirique impatient lui répond
par un hémistiche qui le terrasse. *Eh !
cessez donc d'écrire ;* ensuite ramassant
dans une phrase harmonieuse de quinze
ou seize vers , toutes les raisons du
sophiste , il lui déclare qu'elles ne
sont point capables de l'ébranler ,
& commence son apologie. Vos pa-
reils , dit - il au philosophe , jugent
les rois dans des libelles anonymes ;
vous érigez en vertu l'audace de ces
écrivains , & vous faites un crime au
poète dont le courage satirise des
pédans , des corrupteurs publics , &
signe hardiment ses vers accusateurs ;
Quel motif peut dicter ses censures ,
sinon le desir de voir les mœurs flo-
rissantes & le bon goût honoré ? s'im-
moleroit-il , par méchanceté , au bien
public ?

Non , s'il fait dans ses vers parler la vérité ;
C'est qu'au fond de son cœur sa franche pro-
bité

Ne fait point retenir la haine vertueuse
Que porte au vice heureux l'équité courageuse ;

14 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Et cette impatience , & ce loyal mépris
Que tout mauvais auteur inspire aux bons es-
prits.

On remarquera peut-être que le
troisième & le quatrième vers de
cette phrase sont imités de *Molière* ;
mais on ne peut disconvenir que M.
Gilbert n'ait su se les approprier par une
expression riche & nouvelle. Quel
satirique , poursuit-il , *vengeur de la*
vertu ne fut pas vertueux ? Il cite pour
exemple *Perse* & *Boileau* , dont il fait
le plus magnifique éloge.

Disciple, jeune encor , de ces maîtres fameux ,
Sans gloire , & cependant calomnié comme
eux ,

Je pourrois au mensonge opposer pour défense
L'estime de *Crillon* , ma vie & le silence ;
Mais je veux vous confondre & voici mes for-
faits.

Le second vers de ce morceau dé-
tèle une modestie noble & intéresse
en faveur du poëte ; & lorsqu'il op-
pose à ce détracteur l'autorité d'un
nom cher à la France & aux lettres ,

on le félicite de savoir choisir des appuis qu'il peut louer sans flatterie. Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer encore avec quel art l'auteur a su lier à son sujet l'énumération rapide des vices du siècle. Il trace d'abord un tableau général.

Vifitons nos cités , hélas ! que voyons-nous
 Qui de l'homme de bien n'allume le courroux ?
 L'athéisme en déserts convertiffant nos temples ,
 Des forfaits dont l'histoire ignoroit les exemples ,
 De célèbres procès où vaincus & vainqueurs
 Prouvent également la honte de leurs mœurs ,
 Tous les rangs confondus & disputant de vices ,
 Le silence des loix , du scandale complices.

Il étoit impossible de tracer en moins de mots une peinture plus énergique des vices qui désolent la capitale.

Le silence des loix , du scandale complices.

Ce vers offre une pensée forte, exprimée avec vigueur & précision.

16 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

L'auteur peint ensuite ces spectacles transportés de Londres à Paris, & les caractérise par ce vers remarquable.

Ces marchés de débauche, en spectacle érigés.

A la peinture des *Wauxhals* succède le tableau d'une femme, qui, après avoir prostitué sa jeunesse à d'infâmes amours & s'être enrichie de sa honte, scandalise le public par un hymen illustre,

Et se masque d'un nom porté par des héros.

Les deux premiers vers de ce dernier tableau m'ont paru embarrassés ;

Bientôt de sa beauté, fameuse dans Paris,

Vous verrez la fortune échappée au mépris.

Cette inversion est trop gênée, & jette une sorte d'obscurité sur la pensée de l'auteur. Mais une chose qui m'a frappé, c'est que la chaleur qui anime ces peintures de mœurs croît sans cesse jusqu'à la fin de l'épisode. Un portrait vigoureux est suivi d'un portrait plus mâle encore. Il faut voir

A N N É E 1778. 17

Avec quel feu l'auteur décrit les désordres de l'amant de cette courtisanne devenue femme de qualité.

Tous les jours dans Paris , en habit du matin ,
Monfieur promène à pied son ennui libertin.
Sous ce modeste habit déguifant fa naiffance ,
Penthièvre quelquefois vifite l'indigence ,
Et de tréfors pieux dépouillant fon palais ,
Porte à la veuve en pleurs de pudiques biens
faits.

Mais ce voluptueux , à fes vices fidèle ,
Cherche pour chaque jour une amante nouvelle.

La fille d'un bourgeois a frappé fa grandeur ;
Il jette le mouchoir à fa jeune pudeur :
Volez , & que cet or , de mes feux interprète ,
Coure avec ces bijoux marchander fa défaite ,
Qu'on la féduife. Il dit : Ses eunuques discrets ,
Philofophes abbés , philofophes valets ,
Intriguent , fement l'or , trompent les yeux
d'un père ;

Elle cède , on l'enleve : en vain gémit fa mère ,
Echue à l'opéra par un rapt folemnel ,
Sa honte la dérobe au pouvoir paternel.

Cependant une vierge , auffi fage que belle ,
Un jour à ce fultan fe montra plus rebelle ;

18 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

Tout l'art des corrupteurs , auprès d'elle assidu ,

Avoit , pour le servir , fait des crimes perdus.

Pour son plaisir d'un soir , que tout Paris pé-
rissait

Voilà que dans la nuit , de ses fureurs complice ,

Tandis que la beauté , victime de son choix ,

Goûte un chaste sommeil sous la garde des
loix ,

Il arme d'un flambeau ses mains incendiaires ;

Il court , il livre au feu les toits héréditaires

Qui la voyoient braver son amour oppresseur ;

Et l'emporte , mourante , en son char ravisseur.

Obscur , on l'eût flétri d'une mort légitime ;

Il est puissant , les loix ont ignoré son crime.

Quelle vie dans ce tableau ! quel
mouvement progressif & soutenu !

Chaque épithète est une pensée ou un
sentiment : *son ennui libertin , de pudi-*

ques bienfaits , trésors pieux , crimes

perdus , chaste sommeil , &c. ce ne sont
point là des épithètes rebattues dans

toutes nos poésies : quel contraste
touchant commence ce morceau ! Ces

deux grands qui sortent le matin , l'un
pour corrompre l'indigence vertueuse ,

l'autre pour la sauver des crimes de nos séducteurs , fourniroient au pinceau de M. *Greuse* le sujet le plus intéressant. Comme cet éloge d'un prince dont les vertus honorent la religion & la patrie est adroitement placé ! De quelle douce sensation il affecte l'ame honnête ! comme il redouble encore l'indignation que le poëte veut exciter contre le corrupteur qu'il lui oppose ! Vous avez , sans doute remarqué la rapidité de ce discours :

Volez , & que cet or , de mes feux interprète, &c.

Le poëte personifie l'or , il en fait un séducteur qui court avec les agens de ce voluptueux. L'heureuse audace de ces figures prouve que M. *Gilbert* s'est nourri du génie des anciens ;

Philosophes abbés , philosophes valets.

cette plaisanterie profonde excite à la fois la colère & le rire du lecteur , & varie le tableau.

*Echue à l'opera par un rapt solennel ,
Sa honte la dérobe au pouvoir paternel.*

56 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Obscur, on l'eût flétri d'une mort légitime ;

Il est puissant, les loix ont ignoré son crime.

Ces vers présentent des vérités courageuses, & la force de l'expression répond à la vigueur des pensées.

La fille d'un bourgeois a fr appelé sa grandeur.

Le dernier hémistiche de ce vers nous semble recherché ; cette faute est la seule tache que nous ayons observée dans ce morceau. L'auteur revient à son sujet ; il se justifie d'avoir tracé des portraits reconnus ; quoi ! dit-il, quand je compose un portrait fabuleux & véritable de différens traits recueillis au hasard, est-ce ma faute à moi, si le public qui connoît les originaux, leur en fait l'application &c. ; le philosophe lui répond qu'il fait fort bien de critiquer les grands ; mais continue-t-il,

Vous nommez les auteurs, & c'est-là votre crime.

M. Gilbert prouve qu'il est permis de nommer les auteurs, & mêle agréablement la plaisanterie à la

A N N É E 1778. 35

raison. Toutes les personnes que j'ai vues depuis que cette satire est publique avoient retenu , comme moi , ces vers aussi neufs par la tournure , que pleins de sel.

Je prétends soulever les lecteurs détrompés
Contre un auteur bouffi de succès usurpés ;
Sous une périphrase étouffant ma franchise ;
Au lieu de *d'Alembert*, faut-il donc que je dise ?
C'est ce joli pédant , géomètre orateur ,
De l'Encyclopédie ange conservateur ,
Dans l'histoire , chargé d'inhumer ses confrères ;
Grand homme , car il fait leurs extraits mortuaires.

Si j'évoque jamais du fond de son journal
Des sophistes du temps l'adulateur bannal ;
Lorsque son nom suffit pour exciter le rire ,
Dois-je , au lieu de *la Harpe* , obscurément écrire ?

C'est ce petit rimeur de tant de prix enflé ;
Qui siffle pour ses vers , pour sa prose siffle ;
Tout meurtri des faux pas de sa muse tragique ;
Tomba de chute en chute au trône académique ;
Ces détours sont d'un lâche & malin détracteur
Je ne veux point offrir d'énigmes au lecteur ,

Il est inutile, Monsieur, d'entrer dans aucun détail sur le mérite de cette tirade ; mais après tant de preuves que M. *de la Harpe* m'a données de son amitié, je dois représenter à M. *Gilbert* & son ingratitude & sa lâcheté ; que lui a donc fait ce triomphateur académique qu'on apperçoit à peine sous les bottes de lauriers dont il est surchargé ? Que m'a-t-il fait ? me répondit il y a quelques jours, M. *Gilbert*, à qui je reprochois l'indignité de son procédé. *Le barbare ! il me loue !* Je vous avoue que la légitimité de cette plainte me ferma la bouche ; mais comment peut-il justifier sa lâcheté ? Lui même convient que M. *de la Harpe* est tout meurtri, qu'il est mort, qu'il est enseveli dans son journal, & cependant il l'évoque pour l'exposer à la risée publique, il martyrise une ombre ; quelle que soit la beauté de ses vers, je le dis hautement, il est odieux d'insulter ainsi aux morts, & je ne saurois lui pardonner l'opprobre dont il couvre un écrivain dont je fais mes délices, & qui com-

pose depuis tant d'années pour l'amusement du public.

Sitôt que l'auteur signe un écrit qu'il proclame ;
Son nom doit partager & l'éloge & le blâme ;
C'est un garant public du plaisir qu'il me vend,
S'il fut dans mes bons mots cité pour mon argent ,

Mon crime fut celui de l'orgueil qui l'enivre ;
Lui seul a dû rougir d'avouer un sot livre.

Je suis étonné que M. *Gilbert* se soit permis des vers aussi gênés , aussi foibles que le sont les trois avant-derniers de cette citation.

Mon crime fut celui de l'orgueil qui l'enivre.

Cette idée est obscure ,

S'il fut dans mes bons mots cité pour mon argent ;

est un vers trop familier ; mais l'auteur se relève bientôt ; & rachete ces défauts par de nouvelles beautés. Il demande au philosophe quels sont les écrivains qu'il a nommés ; celui-ci lui répond que ce sont les plus illustres & les plus honorés : & voici

24 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

comment M. *Gilbert* détruit cette objection.

Et ce sont ces honneurs qui portent ma colère
A revêtir leurs noms d'un opprobre exem-
plaire.

Un critique jaloux de plaire aux bons esprits
Toujours du bien public occupe ses écrits ;

Eh ! quelle utilité peut suivre la satire

Lâchement dégradée & perdue à médire

D'un troupeau d'écrivains, au mépris con-
damnés,

Morts avant que de naître, ou qui ne sont pas
nés ?

Dois-je exhumer *S. Ange* & mettre au jour
Murville ?

Dois-je ordonner le deuil de *Gudin*, de *Fré-
ville* ?

Des cendres de *Gaillard* dois-je troubler la
?

Leurs écrits publiés ne parurent jamais ;

Quel mal ont-ils produit ? D'une affreuse mo-
rale

Leur plume a-t-elle fait prospérer le scandale ?

Prêché par eux, le vice eût perdu ses appas ;

Corrompent-ils le goût des lecteurs qu'ils n'ont
pas ?

Vous

Vous avez déjà pû voir par les nombreuses citations que j'ai faites , combien le dialogue de cette satire étoit animé & soutenu ; chaque réponse de M. *Gilbert* est directe , & forme cependant un cadre piquant de satire ; quelle gaîté dans ces vers , quel naturel , quel heureux choix de mots ! *dois-je exhumer Saint-Ange & mettre au jour Murville ?* d'un seul vers , l'auteur dissout deux pigmées ; *leurs écrits publiés ne parurent jamais* est un vers fait pour devenir proverbe , *prosperer le scandale ; perdue à médire ; opprobre exemplaire* , &c. Cette alliance nouvelle d'expressions , quoique familière à l'auteur , étonne toujours. Toute cette tirade est aussi bien raisonnée , qu'elle est piquante ; mais , continue l'auteur , les écrivains qui jouissent d'une célébrité aussi vaste que scandaleuse , dont le nom parvenu sollicite à les lire , & donne à leur morale une autorité dangereuse , sont ceux qu'il faut dévouer au mépris public ; le philosophe l'interrompt avec vivacité ; vos cris , lui dit-il ,

26. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

seront impuissans , leur gloire est défendue par soixante ans de succès , on se rit d'un jeune homme qui prétend avilir les héros de la littérature ; M. *Gilbert* lui répond par des vers pleins d'éloquence & de modestie, qu'il fonde bien plus l'espérance de leur opprobre sur l'autorité des anciens que sur la foiblesse de ses talens , que s'il est jeune , il paroît avoir , aux yeux du public , l'âge des morts illustres dont il défend la cause , & finit par prouver que sa jeunesse même doit donner plus de poids à ses critiques, *Psaphon* confondu par tant de raisons victorieuses , désespérant de détourner M. *Gilbert* de la satire , prend le parti de l'accabler d'injures , ce qui est bien digne d'un missionnaire de la philosophie moderne. Je le vois trop , s'écrie-t-il : tu n'es qu'un rimeur intraitable qui cherche à nuire & qui devint *satirique & méchant par système* ; mais bientôt adoucissant son humeur , il reprend le ton d'un *Tartuffe encyclopédique* , & dit à l'auteur , qui le prie de mettre fin à ses sermons , que c'est par humanité qu'il le prêche ;

il l'appelle onctueusement *mon frère*,
 contraste vraiment comique, qui peint
 à la fois, & la passion & le caractère
 d'un philosophe du jour. Permettez-
 moi d'ajouter à tant de citations ce
 dernier morceau, dont le dialogue
 vif & pressé termine heureusement
 cette satire.

P S A P H O N.

Hélas ! l'humanité,
 Mon frère, à vous prêcher excite ma bonté.
 Voyez dans l'avenir quels regrets vous dé-
 vorent,
 Vous n'aurez point d'amis.

G I L B E R T.

Les ennemis honorent.

P S A P H O N.

Point de prôneurs.

G I L B E R T.

J'aurai mes écrits pour prôneurs.

P S A P H O N.

Quels seront vos appuis?

B ij

G I L B E R T.

Tous les amis des mœurs ,
Tous ceux qui du faux goût ont rejeté l'empire,
Un roi qu'on peut louer , même dans la satire,

P S A P H O N.

Qu'importe ! aux pensions nous ferons seuls
admis ;
Ayez pour vous le roi , nous aurons les com-
mis.

Le fatirique lui répond , avec vé-
rité , que sous un roi aussi juste que
le nôtre , les commis sont forcés d'être
équitables ; que d'ailleurs il consent
qu'on enrichisse les faux philosophes ,
pourvû qu'ils n'écrivent plus.

Vous aimez la fortune , & moi la vérité :
Trop heureuse à mes yeux la douce pauvreté
D'un poète annobli de mœurs & de courage ,
Qui peut dire : jamais de mon avare hommage
Je n'ai flatté le vice , en mes vers combattu ;
J'ai perdu ma fortune à venger la vertu ;
Si je vois mes travaux payés d'un peu d'estime ;
Ce peu de gloire au moins est noble & légitime ;

Tous mes écrits, enfans d'une chaste candeur,
N'ont jamais fait rougir le front de la pudeur ;
Ils plaisent sans blasphème & vivent sans
cabales ;

Mes modestes succès ne sont point des scan-
dals ;

Ma muse est vierge encore , & mon nom res-
pecté ,

Sans tache , ira peut-être à la postérité.

Telle est , Monsieur , l'analyse de
cette satire , fort supérieure à tout
ce qu'on nous a donné dans ce genre
depuis bien des années. Vous avez
pu vous convaincre , par les citations
sans nombre , dont j'ai chargé cet
extrait , que , malgré l'amitié dont
je suis lié avec l'auteur , je ne cher-
chois point à surprendre votre suffrage ,
& que tous mes éloges étoient motivés.
Au reste , si par fois il vous est arrivé de
lire le journal de *M. de la Harpe* , vous
avez dû remarquer , à l'avantage de
M. Gilbert , que de tous ceux qui ont
défendu la cause des mœurs & du
goût contre les principes de ces gens.
qui se disent aujourd'hui philosophes , il

est le seul dont ces prétendus philosophes mêmes aient loué le style par la voix de leur écho périodique. Ce qui caractérise sur-tout cette satire , c'est une logique excellente , un style original & soutenu , un ton de noblesse & de modestie qui fait aimer l'auteur : on convient généralement que M. *Gilbert* possède , à un degré supérieur l'art de tourner le vers , & d'exprimer avec précision ses pensées. Son style est plein , animé ; il enrichit la langue poétique par des expressions qui lui étoient inconnues ; peut-être pourroit-on lui reprocher de répéter quelquefois les mêmes figures , & si j'ose parler ainsi , de tourmenter les mots qui paroissent disparates pour les rapprocher ; mais de tous les poètes modernes , aucun n'est plus audacieux , & ne prépare avec plus de goût ses hardieses ; aucun ne donne à ses vers une forme plus périodique & plus harmonieuse ; on diroit même , & c'est un défaut que j'ai observé en le lisant , qu'il affecte de multiplier les longues phrases de vers ; cependant il les varie avec

art ; une période de quatre vers succède souvent à une période de douze : quelquefois il les laisse tomber deux à deux ; mais alors il varie les rimes , il diversifie les coupes avec tant de succès que son style paroît encore phrasé. Ses rimes sont riches sans affectation ; & quoiqu'il tire de son propre fonds tous les détails de ses satires , il ne paroît jamais vide d'idées. Certainement il n'y a pas trente vers à changer dans cette pièce qui en contient près de quatre cens , & je ne doute pas qu'elle n'ajoute encore à l'opinion avantageuse que la satire du *dix-huitième siècle* vous avoit déjà donnée du génie de l'auteur. J'apprends dans ce moment même qu'on a publié depuis quelques jours une seconde édition de l'ouvrage que je viens de vous faire connoître : ce débit rapide justifie mes éloges.

Je suis , &c.



L E T T R E II.

DANS le compte que je vous ai rendu , Monsieur , de l'ouvrage de *M. Gibbon*, * j'ai relevé plusieurs assertions hardies échappées à cet écrivain ; les bornes de ces feuilles m'empêcherent de multiplier les citations de son ouvrage qui pouvoient justifier les reproches que je lui faisois ; plusieurs personnes , dont je dois respecter les sentimens , frappées du danger des opinions de l'auteur Anglois , ont pensé avec raison que l'objet étoit assez important pour faire la matière d'un article. J'allois m'en occuper , lorsque j'ai reçu les observations que je vous envoie ; elles m'ont paru solides & lumineuses ; elles sont d'un écrivain aussi estimable par l'étendue de ses connoissances que par la pureté de ses principes.

* Voyez l'Année Littéraire , tome premier de cette année.

Observations sur les chapitres XV & XVI de l'histoire de la décadence & de la chute de l'empire Romain, traduite de l'Anglois de M. Gibbon.

La célébrité de l'ouvrage & l'impression que les derniers chapitres ont paru faire , même sur de bons esprits , m'ont engagé à les lire & à crayonner un précis de réfutation. L'auteur affecte de se couvrir du masque de la modération & du respect pour la Religion chrétienne. Malheureusement le masque tombe trop souvent , l'incrédule & l'ennemi du Christianisme reste à découvert.

Le quinzième chapitre traite de l'établissement & des progrès de la Religion chrétienne , des sentimens , des mœurs , du nombre & de la condition des premiers Chrétiens. Le seizième , de la conduite , du gouvernement Romain envers les chrétiens , depuis Néron , jusqu'à Constantin.

M. G , après avoir protesté , pag. 113 , &c. qu'il ne doute pas que la cause première de la victoire étonnante du christianisme sur toutes les religions

34 L'ANNÉE LITTÉRAIRE

établies dans l'univers , n'ait été l'évidence convaincante de sa doctrine , & la providence invariable de son grand auteur , entreprend de rechercher quelles en ont été les causes secondes , les causes naturelles & humaines.

On demandera , sans doute , pourquoi , si l'on est pénétré de la divinité de la religion , recherche-t-on si curieusement les causes humaines qui l'ont favorisée , & si ces causes ont suffi pour en assurer le succès , comment peut-on croire qu'il soit nécessaire de recourir à l'intervention de son grand auteur ?

Jusqu'ici on avoit regardé l'établissement & les progrès du christianisme comme le fait le plus étonnant , le plus contraire au cours naturel des événemens & à l'influence des causes secondes. En voyant toutes les passions , tous les intérêts , toutes les puissances de la terre combattre pour l'idolâtrie , on étoit demeuré convaincu que l'église ne pouvoit attendre la victoire que du ciel , & qu'elle avoit à triompher de tous les moyens humains , bien loin de les

avoir pour elle. Mais voici M. G.... qui vient nous détromper , & nous apprendre que l'idolâtrie étoit la foiblesse même , & que l'église chrétienne avoit dans ses dogmes , dans sa conduite , dans sa discipline , des causes toutes simples & toutes naturelles de son accroissement & de son ascendant sur toutes les sectes , & sur la puissance même de l'empire Romain jusqu'alors invincible.

Le caractère de divinité qui brille dans l'établissement de la religion est trop glorieux , trop décisif en sa faveur , pour que les incrédules ne se soient pas efforcés de le lui enlever ; jusqu'à présent ils ont tous échoué. Voyons si ce dernier sera plus heureux que ses prédécesseurs.

M. G. assigne cinq causes secondes des progrès de la religion. *Le zèle intolérant , la croyance inébranlable d'une vie future , le don des miracles attribué à l'église primitive , la morale pure & austère des chrétiens , leur union & leur discipline.*

Faisons une remarque générale sur ces causes : c'est que ce ne sont point

du tout les causes naturelles auxquelles nous nous attendions. Ce sont autant de caractères qui portent visiblement l'empreinte de la divinité ; mais qui , loin d'avoir pu naturellement accélérer les progrès de la Religion , devoient les arrêter pour toujours. J'excepte le don des miracles , tel que l'eût véritablement l'Eglise , mais non tel que le suppose M. G. , qui fait entendre assez clairement qu'il n'y voit que de l'imposture d'un côté , & une pitoyable crédulité de l'autre. Mais , dans cette supposition , l'imposture nécessairement démasquée par tant d'ennemis qui veilloient nuit & jour pour surprendre les Chrétiens , ne pouvoit manquer d'en décréditer les auteurs , & d'étouffer le christianisme dans son berceau.

Non , jamais aucune secte , aucune religion , aucun établissement humain , n'avoit paru sous de pareils traits ; parce qu'effectivement ils ne sont point dans la nature , parce qu'ils décèlent une main divine , & qu'ils combattent tous les penchans de la nature , &

encore plus toutes les opinions qui régnoient sur la surface de la terre, lorsque l'évangile y fut prêché.

Le zèle intolérant de la vérité, de la vérité divine dans une société humble & naissante, qui proscriit sans ménagement & sans politique toutes les erreurs, qui combat & foudroie toutes les écoles des sages du paganisme, qui entreprend de renverser & d'avilir tout ce qui étoit adoré, pour élever sur ses ruines tout ce qui sembloit à l'esprit & aux sens humains le plus méprisable & le plus ignominieux; l'enseignement & la démonstration de l'immortalité de l'ame & d'une vie future, dogmes fondamentaux de la nature, il est vrai, & connus de toutes les nations, mais accompagnés de fictions & d'incertitudes qui-les défiguroient & les rendoient le sujet, & pour ainsi dire, le jouet des disputes de toutes les sectes des philosophes; une morale toujours pure, toujours irrépréhensible, & par là même toujours austère, si sublime que l'homme abandonné aux seules forces de sa nature dé-

gradée essayeroit vainement d'y atteindre , prêchée par des hommes ignorans , par des pêcheurs , & cependant supérieure à tout ce qu'ont pu imaginer les plus beaux génies & les plus doctes personnages dont se vante l'antiquité , enfin , ce qui est plus admirable encore , réduite en pratique dans tous ses points , par la multitude des disciples de cette nouvelle doctrine ; l'union divine , qui de tous ces croyans ne faisoit qu'un cœur , & qu'une ame , union fondée sur l'extinction de toutes les passions , l'abnégation de soi-même , le sacrifice de tous les intérêts particuliers , une discipline ferme & vigoureuse , qui ne pardonnoit aucune foiblesse , qui punissoit les transgressions , les infidélités , les crimes par des années , par une vie entière de pénitence , & de la pénitence la plus humiliante à la fois & la plus rigoureuse ; je le demande , sont-ce bien là des causes naturelles , des causes humaines ? Et de telles causes ont-elles pu , par leur propre énergie , & selon les loix du calcul , ont-elles pu affu-

rer les succès rapides & inouis de l'évangile ?

Ce zèle intolérant & exclusif, qui déclaroit également la guerre à l'orgueil & aux préjugés des juifs charnels, aux superstitions des gentils, aux rêveries des philosophes, pouvoit-il donc les attirer ? Ne devoit-il pas, au contraire les révolter, & les réunir tous contre cette nouvelle religion, contre leur ennemie commune ? L'auteur lui-même, oubliant dès son seizième chapitre ce qu'il venoit d'assurer dans le quinzième, avoue que ce zèle intolérant fut la cause des persécutions qui ne cessèrent d'éprouver le christianisme, & qui l'auroient infailliblement détruit, si les hommes pouvoient quelque chose sur l'ouvrage de Dieu.

Le dogme d'une vie éternelle, des châtimens réservés aux foiblesses & aux passions, comme aux violences & aux injustices ; cette morale si parfaite, mais si sévère & si désespérante pour l'homme, dit-on, n'est-ce pas encore de nos jours la source la plus féconde de l'incrédulité, de son

éloignement pour nos mystères , & de son acharnement contre l'église de Jésus-Christ?

Ce simple coup-d'œil pourroit suffire pour renverser le système de M. G. , pour effacer les impressions qu'il auroit pu produire , ou pour les prévenir. Mais il est quelques articles , qui ont besoin de développement ; il est aussi des assertions ou des sophismes de l'auteur Anglois , qui demandent quelques momens de discussion. Nous releverons d'abord une observation par où il débute , & qui est de la plus grande importance.

» Il faut se rappeler , dit-il , pag.
 » 115 , non-seulement par qui , mais
 » encore à qui la révélation divine
 » a été donnée. Le théologien peut
 » se livrer au plaisir de représenter
 » la religion , descendant du ciel dans
 » tout l'éclat de sa gloire , & environ-
 » née de sa pureté primitive ; une
 » tâche plus triste est imposée à
 » l'historien ; il doit découvrir le mé-
 » lange inévitable d'erreur & de
 » corruption que la foi a reçu parmi

» des êtres foibles & dégénérés ».

Sans doute un des caractères les plus frappans, les plus glorieux de la divinité de la Religion, c'est la perpétuité de sa foi, toujours la même, toujours inaltérable dans tous les siècles & dans tous les pays, malgré la différence & l'opposition des climats, des esprits, des préjugés, de toutes les causes physiques & morales; malgré la fureur des persécutions, les progrès du relâchement, les ténèbres de l'ignorance, la défection même & l'erreur des particuliers & d'un grand nombre de Pasteurs. Ce caractère de divinité est aussi certain qu'il est étonnant. *Le théologien & l'historien*, quoiqu'on en dise, sont ici d'un parfait accord.

Plusieurs sçavans ont démontré que la croyance de l'église a toujours été la même. Quiconque en douteroit peut s'en convaincre. Les monumens qui l'attestent sont répandus sur la surface de la terre. On ose donner le défi à tous les incrédules de montrer que la foi ait jamais reçu le moindre degré de mélange d'erreur & de corruption,

quoique parmi des êtres foibles & dégénérés. La foi de l'église de Jésus-Christ est aujourd'hui comme elle étoit hier, & comme elle fut dès sa naissance ; elle ne craint point de se montrer au grand jour ; elle est exposée aux yeux de l'univers ; elle est contenue dans les livres saints, dans les écrits des pères & des docteurs, dans les canons des conciles, dans les prières & l'office divin, dans la tradition, dans l'enseignement public & uniforme de toutes les églises particulières, unies à l'église Romaine.

Depuis plus de dix-sept siècles, elle croit ce qu'elle a toujours cru ; ce qu'elle a enseigné ou anathématisé autrefois, elle l'enseigne & l'anathématise toujours. Il y a des vérités plus éclaircies, plus développées, parce que l'hérétique, c'est-à-dire, le novateur a forcé l'église à prémunir ou à désabuser ses enfans. Elle a quelquefois étendu son symbole, consacré de nouveaux termes, tels que ceux de *consubstantiel* & de *transsubstantiation* ; mais pour fixer avec plus de précision des vérités dont la

foi est aussi ancienne qu'elle-même-
nove, non nova. On peut dire plus :
 ce que la société des fidèles, soit sous
 la loi de nature, soit sous la loi de
Moïse, a jamais cru, ce que l'ancien
 testament nous a transmis, en remon-
 tant jusqu'à l'origine du monde, jus-
 qu'au père du genre humain, instruit
 immédiatement par son divin auteur,
 l'église l'a toujours cru & enseigné,
 sans l'ombre d'innovation, sans mé-
 lange d'erreur & de corruption.

Ce caractère de perpétuité & d'in-
 variabilité n'appartient qu'à Dieu &
 à l'ouvrage de Dieu. Tous les ou-
 vrages, toutes les opinions, tous les
 systèmes de l'homme portent néces-
 sairement l'empreinte de sa faiblesse,
 de son inconstance, de sa perpétuelle
 mutabilité ; sans cesse il flotte au
 gré de ses passions, de son humeur,
 de ses incertitudes, de ses illusions ;
 privé du flambeau de la révélation,
 de la règle fixe & infaillible, l'auto-
 rité divine, il ne peut appercevoir
 la vérité qu'environnée de nuages
 trompeurs, il l'abandonne pour l'er-
 reur, ou la défigure en la mêlant

avec elle. Quelle vérité les sages du paganisme nous ont-ils transmise sans mélange d'erreur ? Est-il au contraire rien de si faux & de si absurde qui n'ait été avancé par quelqu'un des philosophes ? Je le dis d'après le plus sage des Philosophes de Rome, *Cicéron*.

Quel intérêt n'avoient donc pas les ennemis de l'Eglise à lui disputer ce caractère divin d'invariabilité & d'indéfectibilité dans son enseignement ; caractère qui lui est propre , & qui la distingue si glorieusement de tous les ouvrages humains ?

Il nous suffiroit à la rigueur d'avoir remarqué cette preuve victorieuse & décisive de la vérité & de la divinité du christianisme. Mais sous quelque face que vous l'envisagiez , vous le trouvez toujours également admirable & respectable , toujours marqué au coin de la divinité. Ne craignons pas d'avancer & d'examiner le plus brièvement qu'il nous sera possible , les cinq prétendues causes de l'établissement de la religion.

Première cause , *Zèle intolérant*.
L'auteur prouve ici tout le contraire

de ce qu'il avoit à prouver. Il nous représente *les tentations les plus dangereuses, sans cesse en embuscade, pour surprendre le fidèle, les divinités, les rites innombrables du polythéisme étroitement liés à tous les détails de la vie publique ou privée.*

Il falloit donc que les chrétiens fussent sans cesse sur leurs gardes, combattissent & renouvellassent sans cesse leurs protestations d'attachement à la foi d'un seul Dieu, de mépris & d'horreur pour les cérémonies & les superstitions des idolâtres, c'est-à-dire, de leurs concitoyens, de leurs proches, de leurs amis, des magistrats & des empereurs. Ils s'affermissoient par-là, dit M. G. dans leur attachement à la foi. Qui en doute ? Mais il falloit pour cela un courage inébranlable & plus qu'humain ; & il est bien singulier que les tentations, les obstacles, les combats, on nous les donne comme des causes secondes & naturelles qui ont favorisé les progrès du christianisme.

Remarquons quelques assertions aussi absurdes que calomnieuses. Elles

paroîtront pour la plupart fort étrangères à l'intolérance dont il s'agit ici. C'est que notre censeur, ainsi que plusieurs de ses confrères, ne se piquent pas plus de méthode que de logique. La méthode est l'amie & la compagne naturelle de la vérité, qu'elle place dans le jour le plus avantageux pour éclairer les esprits. Elle est l'ennemie de l'erreur qui ne peut séduire qu'à la faveur de l'obscurité & de la confusion.

L'auteur prétend, page 127, que les promesses & les privilèges de la loi chrétienne étoient capables de nourrir l'orgueil, & ce n'est pas la seule fois qu'il lui fait ce reproche. Il ignore donc que la loi chrétienne foudroie par-tout l'orgueil humain, & détruit tous les fondemens sur lesquels il pourroit porter; que ce qui la distingue de toutes les religions, de toutes les sectes des philosophes, c'est qu'elle seule a enseigné & commandé l'humilité, cette vertu divine, dont le nom même étoit inconnu sur la terre; que l'essence & l'esprit de l'évangile consiste à reconnoître que

l'homme n'a de son fond que corruption & bassesse, cendre & poussière; que tout le bien vient de Dieu & doit lui être rapporté.

« Par une condescendance très-singulière, les plus savans pères de l'église ont admis les sophismes des gnostiques, page 140 »-

Ils n'étoient donc pas si intolérans; mais loin de les admettre, ils les ont réfutés. On peut voir en particulier les traités de saint *Clément* d'Alexandrie & de saint *Epiphane*.

« Avouant, continue-t-il, que le sens littéral répugne à tous les principes de la raison & de la foi, ils se croient en sûreté derrière le large voile de l'allégorie, qu'ils ont soin d'étendre sur la partie la plus délicate du système de *Moyse* »; il cite en particulier saint *Augustin* & *Origène*.

Il prouve qu'il ne les a jamais ouverts. Cet aveu qu'il suppose répugneroit au contraire à tous les principes de la raison & de la foi. On n'en croira pas saint *Augustin* capable. *Origène* même qui donne quelquefois, il

est vrai, trop d'étendue & de préférence au sens spirituel ou allégorique, ainsi que quelques autres docteurs, ne manque pas cependant de rapporter le sens littéral.

Souvent, sous le sens de la lettre, l'Esprit-Saint a renfermé un sens profond & des mystères sublimes que les saints Pères, nos maîtres & nos modèles dans l'interprétation des Ecritures, nous découvrent & nous invitent à chercher avec eux. Mais jamais ils n'ont rejeté comme absurde & erroné le sens littéral auquel il faut souvent s'arrêter, & dont l'éclaircissement est toujours nécessaire pour l'intelligence d'un sens plus relevé.

Ce que l'auteur appelle si improprement le système de *Moyse*, c'est-à-dire, l'histoire des œuvres & des merveilles du Créateur de l'univers, & du Dieu d'Israël, n'a pas besoin d'être caché derrière le voile de l'allégorie. Tout en est grand, saint, auguste, consolant pour la vertu & l'innocence, terrible pour le crime & l'impiété. La plus ancienne des his-
toires

toires est aussi la plus authentique & la plus lumineuse. Ce sont les systèmes des philosophes qui craignent le grand jour & un examen approfondi, qui presque tous ne se soutiennent qu'à la faveur de l'éloignement & de l'illusion.

« Les chrétiens judaïsans semblent » avoir trouvé des argumens assez » plausibles dans l'origine céleste de » la loi mosaïque, & dans la perfection immuable de son grand auteur, » page 12 ». Comme s'il ne pouvoit, sans changer lui-même, changer son ouvrage. Au contraire, c'est parce qu'il est immuable, que la loi & le culte mosaïque ont dû faire place à une loi & à un culte plus parfait ; puisque Dieu l'avoit promis tant de fois par ses prophètes, & que Moïse lui-même avoit annoncé aux Juifs, Jesus-Christ, ce Prophète par excellence, que Dieu susciteroit du milieu d'entre eux.

M. G. traite d'équivoque la conduite des prédicateurs apostoliques à l'égard des chrétiens judaïsans, p. 130.

Il oublie qu'il a à prouver que le zèle intolérant & exclusif fut une

cause seconde des progrès du christianisme. Quoi de moins intolérant & de moins exclusif qu'une conduite équivoque, qui ne condamne aucun parti & les favorise tous ? Mais jamais il ne s'est rien glissé d'équivoque dans la conduite ni dans les décisions des Apôtres & de l'Eglise.

Le premier des conciles, le concile de Jérusalem, ne décide-t-il pas avec la plus grande clarté, que les Chrétiens n'étoient plus tenus d'observer la loi de *Moyse* ? Y a-t-il rien de moins équivoque & de plus lumineux à ce sujet que la conduite & les écrits du Docteur des Gentils ? Et si la conduite de *Céphas* parut équivoque pour quelques momens, ce ne fut que pour donner plus d'éclat & de force au zèle éclairé & courageux de saint *Paul*, qui lui résista en face, & apprit aux Juifs comme aux Gentils, que l'évangile les avoit tous affranchis du joug de la loi.

M. G. prétend, page 143, contre toute vraisemblance, que les hérétiques, quoiqu'ils troublassent sans cesse la paix de l'église, & qu'ils en avilissent souvent la dignité, contribuèrent à favoriser les

progrès du christianisme. L'histoire nous apprend, au contraire, que les ennemis les plus envenimés & les plus dangereux qu'ait eus l'église se trouvèrent parmi les hérétiques; que trop souvent ils la rendirent odieuse & méprisable aux infidèles, qui les confondoient avec les catholiques, & imputoient à ceux-ci les abominations, dont les autres étoient véritablement coupables.

Seconde cause. *L'immortalité de l'ame.* L'auteur fait un tableau fidèle des variations, des incertitudes éternelles des sages & des philosophes sur le dogme de l'immortalité de l'ame & de la vie future. Il conclut avec justice, page 161, « qu'il étoit encore » nécessaire qu'un dogme qui avoit » été dicté par la nature, approuvé » par la raison, & que la superstition » avoit adopté, reçut de l'autorité & » de l'exemple de Jesus-Christ la » sanction de vérité divine ».

Il en est de même de toutes les vérités importantes de la morale; mais il est inexcusable d'avoir voulu décrire les preuves solides & lumineuses

52 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

que nous fournit la raison & la métaphysique, quoiqu'elles aient besoin d'être fortifiées par la révélation.

Il est encore plus inexcusable de prétendre que l'immortalité de l'âme à peine annoncée obscurément dans les prophètes, étoit inconnue chez les Juifs avant le règne des Asmonéens & la secte des Pharisiens. Elle est annoncée & inculquée de la manière la plus claire dans plusieurs Prophètes, dans les *Psaumes*, dans les livres de *Job*, de la *Sagesse*, de l'*Ecclésiaste* & des *Machabées*.

« La doctrine de l'immortalité de l'âme, dit M. G. page 159, est omise dans la loi mosaïque ».

Elle y est, mais couverte d'un voile transparent, il est vrai, pour le Juif spirituel qui vivoit de la foi; mais au-delà duquel le Juif courbé vers la terre & aveuglé par ses passions, ne vouloit rien voir. Le ministère du serviteur devoit être distingué du ministère du fils de Dieu. Les ombres & les figures de la Loi devoient préparer à la vérité & à la lumière de l'Evangile.

D'ailleurs, bien plus ancien que

l'évangile, ce dogme fondamental, que Dieu lui même avoit enseigné au père du genre humain, avoit été transmis fidèlement par lui à tous ses descendans, comme la portion la plus précieuse de son héritage, & étoit profondément gravé dans le cœur de tous les Patriarches & de tous les justes qui ont précédé Jesus-Christ, ainsi que de tous les vrais Israélites.

C'est la foi & l'espérance de l'immortalité, qui a mérité à ces grands personnages de l'ancien Testament, l'éloge magnifique qu'en fait l'Apôtre dans l'épître aux Hébreux. « Ces
» hommes, dont le monde n'étoit
» pas digne, dénués de tous les biens
» terrestres, en butte aux plus cruelles
» épreuves, se consoloient envisa-
» geant & saluant de loin les pro-
» messes éternelles. Ils confessoient
» qu'ils n'étoient que des voyageurs
» & des étrangers sur la terre. Ils
» avançoient avec ardeur vers une
» région plus heureuse, la patrie cé-
» leste, cette cité sainte dont Dieu
» même est l'architecte & le fonda-
» teur ».

dans les écrits de quelques anciens docteurs, entre autres de saint *Justin* & de saint *Irenée* ; mais bien loin que tous les pères jusqu'à *Lactance* l'aient soutenue, saint *Denys* d'Alexandrie, long-temps avant *Lactance*, fit avec succès, pour la combattre, un traité exprès, qui désabusa les Egyptiens chez qui elle avoit eu cours.

« L'Apocalypse, qu'on croyoit favorable à l'opinion présente, n'échappa qu'avec peine à la censure de l'Eglise ».

Jamais il ne s'est agi de censurer l'Apocalypse. Elle a toujours été en vénération, sur-tout dans l'Eglise Latine, qui la mit dans les premiers canons des Ecritures qu'elle fit dans le troisième concile de Carthage en 397, & depuis dans celui de Rome sous *Gélase* en 494. Saint *Denis* même dans son traité contre les Millénaires, en parle comme de l'ouvrage d'un homme inspiré*.

Je suis, &c.

* Ce n'est ici que la première partie de ces Observations ; la seconde paroîtra dans le N^o prochain.

L E T T R E I I I .

Hymne au Soleil , par M. l'abbé de Reyrac , censeur royal , associé correspondant de l'académie royale des Inscriptions & Belles-Lettres de Paris , des académies de Toulouse , de Bordeaux , de Caen , &c. seconde édition , corrigée & augmentée. A Paris , chez la Combe , rue de Tournon , près du Luxembourg.

Vous connoissez , Monsieur , cet opusculé charmant. Le public en a rapidement enlevé la première édition. L'auteur nous en donne une seconde , accompagnée d'un discours préliminaire , embellie d'un nouvel épisode , & suivie de plusieurs pièces fugitives , qui , pour la plupart , ont déjà paru dans les différens recueils , & que les connoisseurs ont distinguées.

C v

58 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Le discours préliminaire est un hommage de reconnoissance & d'admiration envers les grands poètes de l'antiquité. Vous aimerez un écrivain plein de goût, ami de la nature, qui vante ses maîtres comme un disciple savant & digne de les imiter; vous devinerez qu'il est nourri de leurs chefs-d'œuvres, que plus d'une fois il s'est attendri en récitant les vers touchans de *Virgile* & d'*Horace*, qu'il en fait l'objet de ses réflexions ordinaires, qu'il y voit nettement le modèle du vrai beau, toujours invariable, & toujours sûr de plaire. Les citations qu'il multiplie ne sont point un étalage d'érudition pédantesque. Trop plein des chansons immortelles des cygnes de la Grèce & de l'Italie, il a besoin de les répandre au dehors, de vous communiquer son enthousiasme, & de vous répéter au moins une partie de ce qu'il fait. Ainsi *Fénelon*, dans sa lettre à l'académie Françoisse, entasse les morceaux d'*Homère* & de *Démotène*, les descriptions sublimes ou gracieuses

de *Virgile* ; le sentiment justifie tout ; les fragmens rapportés dans l'ouvrage moderne vous causent peut-être plus de plaisir que dans le livre même dont ils sont extraits.

Il faut l'avouer à la honte de notre littérature actuelle ; cet amour de l'antiquité devient plus rare de jour en jour , & souvent nos meilleurs littérateurs paroissent l'avoir étudiée plutôt en métaphysiciens subtils , qu'en hommes sensibles. Ils sont plus capables de former le jugement que le goût. Ils vous apprendront à démêler les fautes & les beautés , à disserter sur les règles de l'art , à vous appuyer d'exemples infaillibles ; mais il ne vous apprendront pas à vous échauffer d'une émulation courageuse , à la vue des traits de génie dont étincellent les poètes anciens , à vous former une substance nouvelle de leur propre substance , à leur dérober le feu sacré qui les animoit. Leur froid savoir vous fera languir dans une éternelle médiocrité. Au contraire *Fénelon* , *Rollin* , &c. ne veulent que

vous rendre chers les écrits qu'ils vous citent, vous accoutument à les lire & à les relire encore, & par cette douce habitude, vous forment à copier leur manière, même sans vous en appercevoir.

Telle est aussi l'impression que fera sur vous le discours préliminaire de l'*Hymne au Soleil* ; à ce mérite, ajoutons celui d'une diction pure, élégante & fleurie ; vous en jugerez vous-même. M. l'abbé de *Reyrac* vient de parler des tableaux champêtres qui font le charme des églogues & des georgiques. « Il ne faut pas croire, » dit-il, que de pareils tableaux puissent jamais ennuyer : la médiocrité seule & la foiblesse du peintre peuvent en dégoûter. Le cœur aime naturellement les images gracieuses, les descriptions fleuries ; les objets champêtres agréablement dessinés l'enchantent ; la peinture de la vie tranquille des bergers le touche, l'attendrit, & devient pour lui une source intarissable de sentimens délicieux. Quoique la félicité dont on l'entretient n'existe le plus souvent

» que dans l'imagination des poètes,
 » il ne peut jamais se persuader qu'un
 » bonheur si pur ne soit qu'un songe ;
 » il le réalise en quelque sorte par ses
 » souhaits, & devient la dupe de ses
 » desirs. Il se transporte sur le bord
 » de ces claires fontaines qu'on lui
 » peint ; il erre au milieu de ces rians
 » vallons, de ces plaines fortunées ;
 » il aime à se voir tromper lui même,
 » & semble ajouter foi à toutes ces
 » fictions poétiques, à ces innocentes
 » erreurs, qui souvent font couler
 » ses larmes. Voilà comme le cœur,
 » toujours avide du bonheur, en
 » embrasse jusqu'au fantôme ; voilà
 » comme il fait tirer parti des rêves
 » de l'imagination, & mettre à profit
 » les douces chimères de l'esprit ».

• Voici un autre morceau dont les idées
 ne sont pas neuves, mais qui peut servir
 de leçon aux rimailleurs licencieux,
 qui profanent le plus beau des arts, &
 traînent les muses dans la fange du
 libertinage, ou les forcent de se cour-
 ber avec eux devant les autels de la
 fortune, & le colosse de l'encyclopé-
 die. « Les poètes anciens, persuadés

52 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» que la poésie, qui est un art excel-
» lent en lui-même, n'est pas plus res-
» ponsable de l'abus qu'en fait un artiste
» libertin, qu'un bloc de marbre ne
» l'est de la forme criminelle que lui
» donne le ciseau d'un statuaire ob-
» scène, ou qu'un instrument ne l'est
» des sons amollissans qu'en tire la
» main d'un épicurien ; les anciens
» poètes, dis-je, l'appelloient la fille
» du ciel & la langue sublime des
» dieux : ils ne la faisoient servir en
» général qu'au triomphe des mœurs
» & de la religion : non contents d'ins-
» truire les hommes & de les charmer
» par d'agréables & d'utiles leçons,
» ils donnoient les premiers l'exemple
» des grandes vertus qu'ils célébroient,
» se regardant toujours comme les
» organes de la Divinité ».

Est Deus in nobis, sunt & commercia cœli,

Sedibus æthereis spiritus ille venit.


Addo quod insidiæ sacris à vatibus absunt,

Et facit ad mores ars quoque nostra bonos:

Nec nos ambitio, nec nos amor urget habendi,

Contempto colitur lectus & umbra foro.

Sed facile hæremus: validoque perurimur æstu,

A N N É E 1778: 

Et nimium certâ scimus amare fide.

Scilicet ingenium placidâ mollitur ab arte,

Et studio mores convenienter eunt.

Il feroit temps, Monsieur, de vous entretenir de l'*Hymne au Soleil*, si je ne vous en avois donné l'analyse il y a deux ans *. Une seconde lecture n'a point démentî l'idée avantageuse que j'avois conçue à la première ; j'ai reconnu par-tout cette chaleur continue, ce coloris-vif & pur, ces détails poétiques, maintenant ignorés, mais qui seuls annoncent le véritable talent. Je me contenterai, Monsieur, de vous offrir l'épisode nouvellement ajouté.

» C'est ainsi que dans mes chants
» inspirés par la nature, je célébrois
» à la fois la munificence du grand
» astre de l'univers, & le bonheur de
» la vie champêtre ; je commençois à
» peine mon neuvième lustre, quand
» tout-à-coup la mort, s'élançant de
» l'abyme de l'Erebe, m'apparut pâle,
» hideuse, terrible, & levant sur moi
» sa faux homicide.

* Année Littéraire 1776, tome VIII, page
20,

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» Hélas ! au sein des douleurs , à la
» vue de la tombe affreuse , inaccessible
» sible à la douce espérance , & pres-
» qu'au moment de fermer pour tou-
» jours mes yeux à la lumière , ce
» n'étoit point vous qui faisiez couler
» mes larmes , chimères de la fortune ,
» fantôme de gloire & d'orgueil , aussi
» vains que les foibles mortels qui
» courent après vous ; grandeurs dé-
»cevantes & plus passagères que
» l'ombre , ah ! ce n'étoit ni votre
» amour ni l'espoir de vous posséder
» un jour , qui causoient mes soupirs.

» Soleil , qui éclaire le monde de
» feux si brillans & si purs ; spectacle
» touchant de la campagne , qui
» m'avez toujours ravi ; feuillage
» naissant que j'ai tant aimé ; rochers
» sourcilleux , qui bravez les tem-
» pêtes & les mers mugissantes ; mon-
» tagnes caverneuses , asyles antiques
» des filles de la nuit ; sombres forêts
» qui remplissez mon ame mélanco-
» lique d'une horreur religieuse ; vastes
» allées où repose le Dieu du silence ;
» berceau de jasmins & de rosiers ,
» où j'allois m'asseoir un livre à la

» main ; fertiles vallons que je par-
 » cours avec une volupté toujours
 » nouvelle , & qui empruntez de
 » l'Astre que je chante , votre éclat
 » le plus doux ; objets de mes tendres
 » regrets , hélas ! en mourant , mes
 » yeux ne se tournoient que vers vous.

» Je disois au père de la lumière :
 » ô toi , que je n'ai jamais contemplé
 » qu'avec un saisissement profond ,
 » flambeau de l'univers , astre créa-
 » teur , bientôt je ne te verrai plus :
 » côteau charmant que baigne le Loi-
 » ret paisible , Olivet ! séjour digne des
 » Dieux même , si , mieux connu de
 » nos rois , ils eussent embellis tes
 » beautés naturelles de quelques - uns
 » de ces grands miracles de l'art pro-
 » digés dans leur triste palais de
 » Versailles , ô le plus beau lieu de la
 » terre , dans peu je ne te verrai plus.
 » Solitude aimable , où le philosophe
 » goûte en paix les fruits de la sa-
 » gesse , & les plaisirs de la raison ;
 » retraites délicieuses , où si souvent
 » l'amitié consola mon cœur , recevez
 » mes adieux.

» Et toi , Loire magnifique , qui

66 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

»roules majestueusement tes ondes
»bienfaisantes sous un ciel toujours
»serein , je n'irai plus sur tes bords
»enchantés , oubliant les malheureux
»humains & les soins de cette vie ,
»admirer ces riches tableaux , ces
»payfages gracieux que le miroir de
»tes eaux reproduit & perpétue le
»long de ton cours. Pour la dernière
»fois , hélas ! j'ai vu ces rives fé-
»condes embaumées au printemps
»par les fleurs , & bordées de vi-
»gnobles heureux , qui rendent au
»loin l'horison plus riant & plus doux.

» Je le disois , les yeux baignés de
»pleurs & respirant à peine , lorf-
»qu'un esprit consolateur , (c'étoit
»un dieu sans doute) descendant des
»célestes régions , s'approcha de ma
»couche funèbre , & me fit entendre
»ces paroles qui seront toujours pré-
»sentes à ma mémoire.

» Amant de la Nature , me dit-il ;
» fors des ombres du trépas , leve-
»toi , marche , vole auprès de cette
»source merveilleuse , qu'un jour
» Neptune , d'un coup de son trident ,
» fit jaillir à gros bouillons des en-

» traîles de la terre , & dont l'onde
 » pure & azurée forma soudain ce
 » canal superbe , qui coule entre deux
 » tapis de gazons le long de ce cô-
 » teau fortuné ; là , monte de nouveau
 » ta lyre , invoque le génie protec-
 » teur de ces rives fleuries , & chante
 » encore le Soleil & la vertu ».

Cette prose , Monsieur , vous rap-
 pelle , sans doute , la prose riche ,
 nombreuse , brillante d'images , qui
 a immortalisé le *Télémaque* ; je suis
 fâché seulement que ce mouvement
 si doux ; je disois au père de la lu-
 mière , &c. soit pris de la strophe si
 connue du grand *Rousseau* :

Je disois à la nuit sombre :

O nuit ! tu vas dans ton ombre

M'enfêvelir pour toujours , &c.

Les pièces fugitives renferment des
 beautés moins fortes & moins har-
 dies , mais plus naïves & plus tendres ;
 elles sont toutes l'épanchement d'une
 ame douce , & l'onvrage d'une ima-
 gination riante & facile ; un exemple

68 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

nous suffira : c'est la pièce intitulée
Hommage à la Fontaine.

D'Athènes & de Rome
Que l'on vante les beaux esprits,
Et leurs charmans écrits :
Pour moi j'aime bien mieux les Fables du bon-
homme ;
L'antiquité n'a rien d'un plus haut prix.
Le beau , le vrai , Maître Jean a tout pris ;
Tout : ses crayons au goût , ses fleurs à la na-
ture ,
Son livre à la raison , à Vénus sa ceinture ,
A l'esprit rien. Chez lui , tout part du cœur ,
C'est le cœur qui l'inspire ;
Le seul génie a fait l'Auteur.
Comme ses vers naïfs coulent avec douceur !
Son ame ingénue y respire !
A l'heureux don de plaire , il joint celui d'ins-
truire.
Toujours plus amoureux de son style enchan-
teur ,
Je le relis cent fois , & cent fois je l'admire.
— Mais , il est négligé , peu correct , inégal ?
— Inégal ! ah ! plutôt disons original ,
Peintre délicieux , poète inimitable ,

Attend de tous les temps , génie incomparable ,
 Sublime enfin sans art , & parfait sans travail ,
 Maître ses leçons , indocile Jeunesse :

De bon sens , de sagesse

Maître Jean tient école au milieu d'un bercail ;

Quine l'adore pas n'est pas tait pour le lire.

A combien d'arbres nains ce Fabler a nui !

Quelles fleurs maintenant , quels fruits peut-
 on produire ?

La Fontaine a tout dit , que reste-t'il à dire ?

Malheur à qui vient après lui ?

Comme tout est coulant ! comme
 tout est senti ! quelle simplicité ! quel
 heureux naturel ! Je ne doute pas que
 la Fontaine ne fût plus flatté de cet
 homme que du faisceau d'éloges
 académiques consacrés à sa mémoire,

Je suis , &c.



*Indications des Nouveautés dans les
Sciences, la Littérature & les Arts.*

Apollon & Marsias, estampe de quinze pouces de haut sur dix huit de large, gravée par M. Miger, pour sa réception à l'académie royale de Peinture, d'après le tableau original, peint par *Carle Vanloo*, pour sa réception à la même academie.

Tous les amateurs connoissent le superbe tableau représentant le satyre *Marsias*. Une invention pittoresque, une distribution sage, des contrastes heureux, des caractères expressifs, un dessein correct & savant, une touche moëlleuse & sure, un coloris frais & brillant ; voilà ce qu'on admire dans le tableau du satyre *Marsias*. Le dieu des vers est représenté debout & ordonnant les apprêts du supplice. Cette figure est digne de l'antique pour la beauté des formes & la noblesse des contours. L'attitude du satyre qu'on attache à un arbre, exprime la fureur & le désespoir ; les autres personnages qui composent ce groupe sont

Au plus beau choix pour les attitudes, Divers spectateurs distribués dans ce sujet annoncent la tristesse & la compassion.

M. *Miger* a très-bien rendu les beautés de l'original, & cette gravure annonce dans son auteur un très-bon goût de dessein & beaucoup d'intelligence pour le genre de l'histoire; cette estampe est d'un effet harmonieux, & ne peut manquer de plaire aux amateurs. Il seroit à desirer que l'Académie royale fît exécuter en gravure les chef-d'œuvres de ses peintres d'histoire qu'on admire dans les salles du Louvre. Cette intéressante collection seroit accueillie du public avec empressement, & serviroit encore à étendre & à éterniser la gloire de l'école Française.

L'estampe de M. *Miger* se trouve à l'Académie royale de peinture au Louvre. Prix 9 liv.

A F I S.

Le sieur *Coulon de Thevenot*, expert vérificateur, de l'académie royale

72 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

d'écriture , encouragé de celle des Sciences , ouvrira , le 3 mai 1778 , un cours sur la tachygraphie , ou l'art d'écrire aussi vite que la parole toutes les langues : les personnes qui voudront le suivre sont priées de se faire inscrire avant la fin du mois , rue de Verneuil , près la rue du Bacq , fauxbourg Saint-Germain , au bâtiment neuf : on le trouvera tous les matins jusqu'à dix heures.

Cet art pratiqué jadis par les Grecs & les Romains , & cultivé aujourd'hui avec tant de succès par les Anglois , manquoit à notre nation. Le sieur *Coulon* pourra-t-il se flatter de le faire revivre , la méthode qu'il a imaginée & soumise au jugement de l'académie des Sciences , malgré sa simplicité ne trouvera-t-elle pas un obstacle insurmontable dans l'oubli & l'ignorance de son utilité ?

L'ANNÉE

LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

*Gabrielle d'Estrées , tragédie en cinq
actes , par M. de Sauvigny , repré-
sentée pour la première fois à Ver-
sailles , le 28 janvier 1778 , avec
cette épigraphe :*

Incedo per ignes

Suppositos cineri doloso.

*Prix 30 sols. A Paris, chez Robustel,
libraire , cloître des Jacobins, la pre-
mière boutique en entrant par la rue
de la Harpe , près la place Saint-
Michel.*

La représentation de cette tragédie ;
Monsieur , forme une époque inté-
ressante dans l'histoire du théâtre.
Jusqu'ici la capitale avoit été en
ANN. 1778. Tome III. D

possession de porter la première son jugement sur les pièces nouvelles ; aujourd'hui Versailles voit s'élever un théâtre rival de celui de Paris , & les auteurs dramatiques sont invités d'y faire jouer leurs ouvrages. Le voisinage de la cour , qui honore quelquefois ce spectacle de sa présence , la faveur d'une reine protectrice éclairée des arts & des talens , le zèle & l'intelligence de la directrice qui n'épargne rien pour se procurer de bons acteurs , l'accueil favorable qu'elle fait aux auteurs , tout semble annoncer le succès de cet établissement. Il peut en quelque sorte tenir lieu d'un second théâtre national , si vivement demandé par tous ceux qui s'intéressent aux progrès de l'art dramatique ; en effet , dans l'état de langueur & d'inertie où le théâtre est tombé , la concurrence est peut-être le plus sûr & même le seul moyen de réveiller le zèle & l'industrie des acteurs , d'encourager les vrais génies , en leur ouvrant un accès plus facile aux honneurs de la scène. Le goût pour les spectacles , prodigieusement augmenté depuis quelques années ,

& poussé aujourd'hui jusqu'à une espèce de fureur , au lieu de contribuer à la perfection du théâtre , paroît au contraire accélérer son entière décadence. Trop sûrs d'un concours nombreux & d'une fortune presque indépendante de leur talent , les comédiens négligent un art qui demande de longues & pénibles études. Avec un fonds considérable de pièces , dont la représentation n'exige de leur part aucun travail , ils n'ont pas besoin pour attirer la foule de piquer la curiosité du public par des nouveautés : de là les difficultés extrêmes que les auteurs éprouvent pour faire recevoir & jouer leurs ouvrages. Ce n'est pas que les comédiens soient fort difficiles sur le mérite des pièces qu'on leur présente ; ils ne le sont pas même assez , si l'on en juge par la faiblesse des productions qu'ils exposent sur la scène. Mais la bonté d'une pièce n'est pas un titre suffisant pour qu'elle soit admise : il faut encore captiver la bienveillance des juges par certaines démarches qui ne rebutent point les auteurs médiocres , mais auxquelles

l'homme de génie ne s'abaisse qu'avec la plus grande répugnance. Un autre inconvénient non moins considérable est le défaut de lumières dans ceux qui décident aujourd'hui au parterre du sort des pièces nouvelles. Depuis que la fureur des spectacles a gagné les dernières classes de la société, une foule d'hommes grossiers, sans éducation & sans lettres, ferme l'entrée de la salle aux honnêtes gens dont l'esprit est cultivé, mais qui n'ont point assez de forces pour disputer un billet à la porte; & la pièce est jugée, non par les spectateurs les plus éclairés, mais par les plus robustes. Voilà ce qui faisoit desirer aux amateurs l'établissement d'un second théâtre dans la capitale: mais quelque utile qu'on le suppose, de grands obstacles s'opposeront toujours à l'accomplissement de ce projet; ainsi plusieurs auteurs dramatiques, découragés par les désagréments qu'ils ont à essuyer de la part des comédiens François, ont pris le parti de faire jouer leurs pièces à Versailles, sur l'invitation honnête & flatteuse que leur a faite Mademoiselle de

Montenſier, directrice de ce ſpectacle. *M. de Sauvigny* leur a donné le premier l'exemple en faiſant repréſenter ſur ce nouveau théâtre ſa tragédie de *Gabrielle d'Eſtrées*. Cet ouvrage a été favorablement accueilli ; il eſt vrai que le nom de *Henri IV*, ſi cher à la nation ; ſuffit preſque ſeul pour intéreſſer les François ; mais il y a d'ailleurs dans la pièce pluſieurs traits qui juſtifiant les applaudisſemens qu'elle a reçus, & qui ne démentent point la réputation que l'auteur s'eſt acquiſe par ſa tragédie des *Illinois*, l'une des meilleures qui ait paru depuis un grand nombre d'années.

A C T E I^{er}. *Henri*, vainqueur de la ligue, eſt ſur le point d'entrer dans Paris ; *Gabrielle* & la marquise de *Sourdis* ſa tante attendent au Louvre l'arrivée de ce prince. La marquise, femme ambitieufe, dévorée du deſir de voir ſa nièce ſur le trône, lui communique ſes vues & ſes projets de grandeur : l'amour de *Henri*, ſes promeſſes, tout ſemble aſſurer la couronne à *Gabrielle* : le ſeul *Sulli*, ſenſeur auſtère des penchans de ſon

maître , s'oppose à un pareil choix.
 Il faut se joindre à ses ennemis pour
 l'écartier & le perdre. *Gabrielle* re-
 jette avec horreur les conseils de sa
 tante ; elle se connoît trop pour oser
 aspirer au rang suprême , son éléva-
 tion pourroit exciter l'envie & ral-
 lumer le feu de la discorde ; c'est
Henri & non le roi qu'elle aime , &
 si l'amour lui donne quelque pouvoir
 sur son esprit , elle n'en abusera point
 pour perdre un ministre vertueux.

Non , je n'aurai jamais l'aveugle ambition
 D'avilir ce que j'aime en régnant sous son nom.
 Et je plains le cœur dur de ces femmes hau-
 taines ,

Qui pensent de l'état devoir tenir les rênes ;
 Qui plaisent sans aimer , qui s'en font une loi ,
 Yvres du fol orgueil d'avoir séduit un roi.

Que mon sort est plus beau , *que mon ame est*
plus fière !

A l'objet de mes feux je m'abandonne entière.
 Je ne sens que par lui la joie & le bonheur ;
 Et si je veux régner , c'est au fond de son cœur.

Cet entretien est interrompu par le
 chancelier *Silleri*. Ce magistrat dé-
 voué aux intérêts de *Sourdis* , vient

lui annoncer qu'on parle d'un second hymen que *Henri* doit contracter avec une princesse du sang des *Médicis* si fatal aux *Valois* & à la France. *Gabrielle* qui vient de déclarer qu'elle n'a aucune espérance d'épouser le roi, est vivement allarmée lorsqu'elle apprend qu'il doit en épouser une autre. Elle refuse d'abord d'ajouter foi à cette triste nouvelle ; elle ne peut croire que *Henri*, toujours franc & généreux, ait voulu la tromper si cruellement ; mais elle cède enfin aux mouvemens d'une crainte jalouse. Pendant qu'elle se livre à ses allarmes, on vient annoncer l'arrivée du roi. *Sillery*, qui devoit voler au-devant de son maître, reste cependant à s'entretenir avec la marquise qui lui apprend que c'est elle-même qui a répandu le bruit du mariage du roi. Ce prince irrité ne manquera pas d'en rechercher l'auteur. Elle fera tomber adroitement le soupçon sur *Sully*, & par là déterminera *Henri* à éloigner un ministre téméraire & dangereux ; alors il n'y aura plus d'obstacle à l'hymen de *Gabrielle* qui peut-être

va s'accomplir dès ce jour même. *Sillery* trouve cet hymen trop précipité, & sa réponse est une bonne critique : En effet, il n'est pas naturel que *Henri* s'occupe de son mariage avec *Gabrielle* le jour même de son entrée dans Paris, il a des soins plus importants. On pourroit aussi demander comment la marquise a pu, sans se compromettre, répandre de pareils bruits dans une ville où elle est nouvellement arrivée, & où elle a peu de liaisons; sur quel fondement elle peut attribuer ces bruits à *Sully* qui n'est point entré dans Paris depuis plusieurs années, & qui est alors occupé en Normandie à réduire les rebelles. Le caractère de *Gabrielle*, quelque touchant, quelque noble qu'il soit, a cependant quelque chose d'équivoque. Elle n'a jamais prétendu s'unir avec le roi, sur quel espoir a-t-elle donc écouté son amour? Cette femme qu'on nous représente comme assez courageuse pour sacrifier la passion la plus tendre à des intérêts politiques, ne l'a point été assez pour écarter un amant dont elle n'espéroit point faire

un époux. Enfin il y a peut-être trop de raffinement & de métaphysique dans les sentimens d'une femme, qui ne croit pas qu'il lui soit permis d'épouser son amant, & qui ne veut pas qu'il en épouse une autre.

ACTE II. *Henri* paroît précédé de ses principaux officiers, du prévôt des marchands & des échevins. Le comte de *Brissac*, gouverneur de Paris, présente les clefs de la ville. Les ducs de *Guise* & de *Mayenne* se jettent aux pieds du roi. Ce prince les relève & leur parle avec la bonté & la franchise qui lui étoient naturelles. Il donne à *Brissac* le bâton de maréchal de France ; il exprime d'une manière pathétique combien il est touché des marques d'amour qu'il reçoit des François, & finit par assigner des départemens à ses généraux. alors tout le monde se retire. La marquise de *Sourdis* vient féliciter le roi, qui témoigne sa surprise de ne pas voir *Gabrielle* ; la marquise l'augmente encore par un embarras affecté & des réponses équivoques. *Henri* dans ce moment devoit voler chez

81 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Gabrielle ; mais il reste tranquillement à écouter *Madame de Sourdis* , qui lui explique le sujet de ses allarmes. *Henri* s'empporte lorsqu'il apprend que le bruit de son alliance avec les *Medicis* est répandu dans Paris. L'artificieuse marquise enflamme avec beaucoup d'adresse la colère du roi , & lui fait une peinture touchante de la douleur & des larmes de *Gabrielle* ; mais elle fait éclater trop ouvertement sa haine contre *Sully* , elle insiste avec indiscretion sur la nécessité qu'il y a d'éloigner ce ministre , quoique la froideur du roi l'avertisse assez que son zèle lui paroît suspect. *Henri* , cet amant si vif & si passionné , qui connoît l'inquiétude mortelle dont sa maîtresse est tourmentée , demeure encore sur la scène après le départ de *Sourdis* & réfléchit dans un long monologue sur ce qu'il vient d'entendre. *Gabrielle* , qui ne voit point venir son amant , prend enfin le parti de l'aller trouver. *Henri* la rassure par des protestations du plus tendre amour. *Sully* , qu'il regardoit un instant auparavant comme injustement accusé , commence

tout à coup à lui paroître très-coupable , il entre même dans une espèce de fureur contre ce sujet perfide ; il fait appeller son chancelier & le charge d'ordonner de sa part à *Sully* , lorsqu'il se présentera à la cour , de s'en retourner promptement en Normandie. Cet ordre est bien sévère & bien précipité , sur-tout pour un prince qui disoit à *Madame de Sourdis* dans la scène précédente :

Vous savez si l'amour a décidé jamais
Et du choix d'un ministre & du sort des françois

La généreuse *Gabrielle* défend avec
une éloquence touchante la cause du
ministre disgracié.

Vous accusez *Sully* , vous doutez qu'il vous
aime ,

Vos soupçons contre lui m'affligent pour moi
même ;

Mais , Sire , quel est-il tout ce peuple en cour-
roux ,

Dont l'effrayante voix retentit jusqu'à vous ?

Les grands qui dans nos jours de trouble & de
licence

Vous disputoient le trône & déchiroient la
France ;

84 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Le fanatique adroit , l'ambitieux prélat
Qui prêche la réforme & qui trahit l'état ;
Et ces *filz du néant* , tous ces traitans avides ;
Qui dans la *sombre nuit* dévorant les subsides
Près de *Sulli* cent fois ont tout fait , tout tenté
Pour opprimer le peuple avec impunité ;
Voilà les ennemis qui ternissent sa gloire ,
La foule qui vous parle. Ah , Sire , *osez vous*
croire ;

Qu'à travers les clameurs des courtisans ja-
loux

La foible voix du peuple arrive jusqu'à vous ;
Consultez l'indigent & l'orphelin timide ,
Dans le fond de leurs cœurs la vérité réside ;
Cette voix qu'on étouffe & qui gémit toujours ,
On l'entend sous le chaume & non pas dans
les cours.

Tandis que *Gabrielle* parle avec
tant de force en faveur de *Sully* , sa
tante , qui a vu ce seigneur s'avancer
vers le Louvre , accourt pour annon-
cer au roi son arrivée , dans l'espé-
rance que *Henri* lui fera défendre de
paroître devant lui ; mais son attente
est trompée. *Gabrielle* fait un dernier
effort sur l'esprit du roi , & ce prince ,

Après un moment de réflexion , déclare qu'il reverra *Sully* , & qu'il veut même le consulter sur son mariage conjointement avec le chancelier , ce qui prépare la grande scène de délibération qui se trouve au commencement du troisième acte.

ACTE III. Le roi & son chancelier attendent sur la scène que *Sully* paroisse. Il vient accompagné d'une foule de courtisans , & se jette aux pieds du roi , auquel il rend compte en peu de mots de l'état de la Normandie ; *Henri* loue son zèle avec une gravité qui tient de la froideur. Les courtisans se retirent , & c'est alors que commence la scène de la délibération. Il eût été à souhaiter que cette scène n'eût pas suivi immédiatement celle de l'entrevue. Un courtisan arrive d'une expédition militaire , il est présenté au roi , & on le retient pour le consulter à l'instant même sur une affaire d'état , il y a dans cette conduite quelque chose de trop brusque. On trouve d'ailleurs dans cette scène des détails très-beaux & très-éloquens. *Henri* représente

86 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

avec force les maux que peut causer à la France son mariage avec une étrangère, & rappelle à ce sujet les cruautés de *Catherine de Medicis*. Il lui paroît étrange qu'un roi ne soit pas libre de se choisir une épouse dans les plus illustres familles de son royaume, qui peuvent égaler en noblesse plusieurs souverains étrangers, & qui, par leurs services, sont plus dignes de son alliance. *Sully*, avec sa fermeté ordinaire, fait envisager à *Henri* que son hymen avec une sujette va exciter l'ambition des grands, & les invitera à franchir la barrière qui les sépare du trône; que dans un temps où son pouvoir est encore mal affermi, une pareille démarche, contraire aux usages du royaume, n'est propre qu'à fournir aux factieux & aux mécontents des prétextes de révolte. *Sillery* répond à des raisonnemens par des faits, & fait voir la France deux fois trahie par des reines étrangères. *Henri* adopte sans balancer un avis qui flatte sa passion, & regardant cet article comme terminé, il dit un mot à ses

conseillers des grands projets qu'il a formés pour humilier l'Espagne & pacifier l'Europe. Peut-être eût-il mieux valu n'en rien dire que d'en parler légèrement & d'une manière vague, sur-tout dans une scène où il ne s'agit que d'un mariage, & où cette politique est absolument hors d'œuvre. Le roi ordonne ensuite à *Sulli* d'aller en Bretagne combattre le duc de *Mercaur* qui s'est révolté, & envoie *Silleri* porter à *Gabrielle* la nouvelle du départ de *Sulli*. Ce dernier sent bien que la commission dont on vient de le charger est un exil, & que sa fermeté a déplu au roi : sans se plaindre de sa disgrâce, il supplie seulement *Henri* de ne pas accorder trop de confiance à ses ennemis qui profiteront de son absence pour le perdre. Le roi ne lui dissimule pas le sujet de son mécontentement. On en vient à une explication ; *Sulli* se justifie ; *Henri* lui rend son amitié & dans l'effusion de son cœur, il lui apprend que *Gabrielle* elle-même s'est intéressée pour lui. *Sulli*, à cette occasion, fait l'éloge de *Gabrielle*. *Henri*, sans aucune espèce

88 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

de raison, regarde cet éloge comme une approbation formelle donnée à son mariage & montre à *Sulli* le contrat par lequel il s'engage à s'unir avec *Gabrielle*; *Sulli* le prend & le déchire. Le roi s'emporte contre lui.

Téméraire, insensé, qu'as-tu fait ?

S U L L I.

Mon devoir.

Cette scène est très-intéressante & du plus grand effet, on ne peut y reprendre que la légèreté inexcusable avec laquelle *Henri* croit que son ministre approuve son union avec *Gabrielle*, parce qu'il rend justice à la vertu de cette femme. Il y a des défauts plus considérables dans la scène précédente. On est d'abord un peu choqué que *Henri*, après avoir fait serment de ceindre du bandeau royal le front de *Gabrielle*, mette cette affaire en délibération sans avoir aucune raison nouvelle de balancer dans son choix. Ensuite, les raisons de *Sulli* qui sont les meilleures sont les moins

frappantes ; enfin l'objet même de la délibération n'est point assez noble ni assez important dans un jour où le roi doit être occupé tout entier d'intérêts bien plus pressans ; on n'aime point à le voir consulter deux graves ministres pour savoir s'il épousera sa maîtresse.

ACTE IV. Tandis que *Gabrielle* ; inquiète de ne point voir le roi , s'abandonne aux plus vives allarmes, *Silleri* vient lui apprendre que son hymen est conclu, & que *Sulli* part pour la Bretagne. *Henri* lui-même ne tarde pas à lui confirmer ces heureuses nouvelles. Deux amans satisfaits ont peu de chose à se dire ; aussi, dans cette scène , *Henri* s'occupe moins de son amour que d'objets politiques ; il donne des ordres à ses officiers ; il exprime le desir qu'il a de rendre ses peuples heureux ; il rend à *Sulli* ses bonnes grâces, & lui confie l'administration des finances ; cela vaut mieux qu'une scène galante. A peine le roi est-il parti, qu'on vient demander une audience à *Gabrielle* de la part de *Sulli*. Ce ministre zélé ,

désespérant de pouvoir détourner *le* roi d'un mariage qu'il regarde comme funeste, a conçu le dessein d'engager *Gabrielle* elle-même à refuser l'honneur que *Henri* veut lui faire. Le fonds de cette scène est neuf & vraiment pathétique. *Sulli* peint vivement à *Gabrielle* les dangers qui menacent le roi, si ce mariage s'accomplit; il lui montre le poignard d'un fanatique prêt à percer le sein de son amant, il va jusqu'à se jeter à ses genoux, & la conjure, au nom du roi qu'elle aime, de ne pas exposer la France à perdre le meilleur de ses maîtres. Entre plusieurs morceaux très-touchans du discours de *Sulli*, on distingue une imitation très-heureuse du tour dont *Ulyssé* se sert dans *l'Iphigénie* de *Racine* pour engager *Agamemnon* à sacrifier sa fille.

Je ne puis condamner une douleur si tendre,
 Ne cachez point les pleurs qu'elle vous fait répandre,
 Et croyez que *Sulli*, non moins touché que vous,
 Admire des vertus dignes d'un sort plus doux;

Mais je verrai du moins une gloire immortelle,
Aux yeux du monde entier, couronner *Ga-*
brielle ;

Au moins, dans vos malheurs un triomphe si
beau

De la guerre civile éteignant le flambeau ;

Vous donne sur les cœurs un souverain empire :

Ah ! qu'il est consolant ! qu'il est doux de se
dire !

J'ai voulu que mon roi, le héros des François ;

Quinze ans persécuté par ses propres sujets ,

Pût gouverner enfin sous de meilleurs auspices ;

Et du monde avec lui je deviens les délices.

Parmi les différens moyens que
Sulli employe pour déterminer *Ga-*
brielle à ce pénible sacrifice, il en est
un dont l'invention n'est pas heureuse
& qui semble défigurer un peu cette
belle scène ; c'est un decret du pape
que le ministre présente à *Gabrielle* ;
ce decret , qui vient d'être apporté à
Paris, défend expressément à *Henri* d'é-
pouser sa maîtresse. On peut trouver
un peu singulier qu'on présente une
bulle du pape à une jolie femme ; mais
ce qu'il y a de plus reprehensible

92 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

dans cet incident , c'est qu'il n'est pas vraisemblable. Quoiqu'il soit permis aux poètes d'ajuster à leur fable les événemens historiques , je crois qu'on ne doit pas approuver la liberté que *M. de Sauvigny* s'est donnée de supposer un decret du souverain pontife qui n'a aucun fondement raisonnable ni même spécieux. De quel prétexte le pape auroit-il pu colorer une pareille défense ? *Gabrielle* résiste pendant quelque temps aux vives instances de *Sulli* ; lorsqu'elle est prête à se rendre , on vient annoncer de la part de *Madame de Sourdis* que l'émissaire secret de Rome s'est laissé gagner , & que le decret fatal restera enseveli dans l'oubli. Cette circonstance qui flatte la passion de *Gabrielle* & affoiblit les raisonnemens de *Sulli* , prolonge & augmente l'intérêt de la situation. *Sulli* fait aisément sentir à *Gabrielle* combien un pareil détour est vil & indigne d'elle ; il n'en devient que plus pressant , & ne se borne pas même à lui demander qu'elle se sépare de son amant , il exige encore qu'elle lui déclare de sa propre bouche

qu'elle renonce à lui pour jamais. A cette proposition, *Gabrielle* indignée éclate d'abord en reproches contre le ministre ; mais bientôt rougissant elle-même de son emportement, elle exhale sa douleur dans des plaintes plus douces.

Non, vous ne savez pas combien je suis aimée ;
Vous ne concevez pas l'excès de mon malheur.
Hélas, s'il ne falloit que déchirer mon cœur,
Sulli, si je n'avois que ma mort seule à crain-

dre,
S'il me restoit l'espoir d'être la plus à plaindre ;
Quoi, dans ce même instant, par ses soins pré-

parés
Les temples sont ouverts, les autels sont parés ;
Et quand vous ordonnez à ma bouche cruelle
De porter à son cœur la sentence mortelle,
Crédule, il s'applaudit du succès de ses feux,
Et le plus grand des rois se croit le plus heureux :
Heureux ; ah ! qui jamais méritoit mieux de
l'être ?

Sans moi, sans mon amour, il le seroit peut-
être ;

Il faut donc m'en punir, je sens que je le dois.
A vos yeux, comme aux miens, c'est rougir
trop de fois,

94 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Oubliez ma colere & plaiguez ma tendresse ;
Le ciel me punit bien d'une trop chère ivresse ;
Mais enfin , c'en est fait , quels que soient mes
tourmens ,

Quoique le plus aimé des rois & des amans ,
Qu'il vienne , & contre lui j'emprunterai vos
armes ,

Dans le fond de mon cœur je cacherai mes
larmes , &c.

La fin de cette scène est extrêmement touchante. *Gabrielle* que sa douleur va bientôt conduire au tombeau , fait jurer à *Sulli* qu'il servira fidelement le roi jusqu'au dernier soupir , qu'il essuyera les larmes & le consolera de la perte de son amante.

ACTE V. *Gabrielle* , dans un monologue , fait connoître les tourmens qui déchirent son cœur aux approches du fatal entretien qu'elle doit avoir avec le roi ; elle invoque la mort , sans indiquer cependant qu'elle ait dessein d'attenter à sa vie. On vient ensuite lui annoncer que *Zamet* , conformément à ses ordres , l'attend dans un réduit voisin , obscur , inhabité. Ce *Zamet* est un Florentin attaché aux

intérêts des *Medicis*, & dont il est parlé au premier acte : on le représente comme un traître qui vend à la marquise de *Sourdis* les secrets des *Medicis*. Au reste, on ignore absolument, & à peine peut-on soupçonner quel est le projet de *Gabrielle*. *Sulli* accourt d'un air empressé pour lui apprendre que ses jours sont menacés, que *Zamet*, agent secret de ses persécuteurs, prépare contre elle le fer & le poison ; il lui offre un asyle sûr dans son hôtel, & *Gabrielle* l'accepte. Dans un second monologue, elle explique un peu plus clairement le dessein qu'elle a formé de mourir. Le roi survient, la situation est très-intéressante ; la surprise de *Henri*, l'embarras de *Gabrielle* & la violence qu'elle se fait pour cacher sa douleur, forment un tableau des plus touchans. Le roi, instruit du sujet de ses allarmes, s'efforce de la rassurer. Dans ce moment, le chancelier *Silleri* vient annoncer que l'Allemagne, la Hollande & l'Angleterre font proposer au roi, par leurs ambassadeurs, de s'unir avec lui contre l'Espagne. A cette

96 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

nouvelle, *Henri* ordonne que l'élite de ses guerriers soit prête à partir dans une heure, & prend la résolution de différer jusqu'au retour de ses conquêtes son mariage avec *Gabrielle*. Ce changement soudain n'est point motivé. Dans la scène précédente, le roi paroïssoit déterminé à braver la défense du pontife ; maintenant qu'il se voit fortifié de l'alliance de trois peuples puissans, il n'ose conclure un hymen si ardemment désiré. Un autre défaut peut-être plus essentiel, c'est que ce délai refroidit prodigieusement l'intérêt & le pathétique de tout le cinquième acte. L'héroïsme de *Gabrielle*, qui renonce au trône & à son amant, fait une impression bien moins vive, dès que cet amant paroît moins empressé à la couronner, & que son mariage n'est plus qu'un projet éloigné. Les adieux qu'elle fait à *Henri* sont moins attendrissans, parce que le roi ne regarde pas cette séparation comme éternelle. *Gabrielle*, en le quittant, se rend chez *Zamet* ; cependant Madame de *Sourdis* vient faire des reproches au
roi

roi de ce qu'il diffère d'épouser sa nièce. Cette scène est désagréable & peu nécessaire ; *Sulli* se rend aux ordres de *Henri* qui l'a fait appeller ; il témoigne beaucoup d'étonnement de ne pas voir *Gabrielle*, & lorsqu'il apprend qu'elle est allée chez *Zamet*, il tremble pour sa vie. *Henri* est encore plus vivement allarmé ; mais son espérance renaît à la vue de *Gabrielle*, qui fait de vains efforts pour cacher les douleurs aiguës qui la déchirent ; enfin sa foiblesse & la pâleur de son visage la trahissent ; elle déclare que *Zamet* n'est point coupable, qu'elle a voulu elle-même renoncer à la vie, & en même temps elle expire entre les bras du roi. Il y a toute apparence qu'elle a pris du poison chez *Zamet* ; il eût été à désirer qu'on eût fait connoître plus précisément la manière dont elle a terminé ses jours. Au reste cette mort seroit plus touchante si elle étoit nécessaire. *Gabrielle*, assez courageuse pour renoncer à son amant, devroit l'être assez pour supporter la vie. Ce parti seroit plus noble, & plus digne des sentimens.

ANN. 1778. Tome III. E

mens héroïques qu'elle a fait paroître. D'ailleurs les raisons qui l'ont déterminée à ce sacrifice ne subsistent plus dans toute leur force, depuis que le roi a pris le parti de différer ; elle peut même conserver encore une espérance légitime : *Henri*, vainqueur de ses ennemis, & donnant la loi à toute l'Europe, peut un jour accomplir sans danger un mariage qui lui seroit funeste dans un temps où son autorité n'est pas encore affermie.

Vous aurez sans doute remarqué, Monsieur, une ressemblance assez frappante entre le sujet de *Gabrielle* & celui de *Bérénice*. Dans les deux pièces, on voit des amans sur le point de s'unir, qui sont séparés par un intérêt d'état. Dans la tragédie de *Racine*, c'est *Titus* qui immole son amour aux loix de la patrie ; dans celle de M. de *Sauvigny*, c'est *Gabrielle* qui se sacrifie elle-même aux intérêts de son amant. Cet effort est peut-être moins naturel dans une femme, mais il est plus héroïque & plus théâtral. Toute la pièce de *Racine* n'est fondée que sur le développement des passions

& des sentimens du cœur. *M. de Sauvigny* a peut-être mis dans la sienne plus de politique que n'en comportoit un pareil sujet. L'histoire ne lui offroit pas un fonds plus riche qu'à *Racine*, & il falloit un talent peu commun pour fournir cinq actes avec si peu de matière. Sans altérer aucun des événemens connus, il a seulement dérangé l'ordre des temps. *Henri*, par exemple, étoit entré dans Paris cinq ans avant la mort de *Gabrielle*: cet anachronisme seroit très-permis s'il en résultoit une beauté: ici c'est tout le contraire, & rien n'est moins intéressant que de voir *Henri*, le jour de son entrée dans Paris, presque uniquement occupé d'un mariage. Il est triste que l'auteur ait été forcé par son sujet à n'exposer sur la scène que les amours & les foiblesses de ce grand roi; les vertus qui lui ont acquis l'amour & la vénération de la postérité, n'ont pu être suffisamment développées dans une pièce dont le fonds principal est la tendresse de *Henri* pour *Gabrielle*. Ce bon roi intéresse davantage & paroît plus

grand dans *la Partie de Chasse*. Si l'on a reproché, avec quelque raison, à *Racine* d'avoir fait du bienfaiteur du genre humain un soupirant de ruelle; ne pourroit-on pas se plaindre que *M. de Sauvigny* ait choisi pour sujet de sa tragédie ce qu'il y a de moins honorable dans la vie de *Henri*? On ne voit qu'avec peine que *Gabrielle* l'emporte sur lui en grandeur d'ame & en générosité. C'est sur *Gabrielle* que se réunit presque tout l'intérêt; son caractère est noble & touchant, c'est dommage que l'histoire de cette maîtresse de *Henri IV* soit si récente & si connue. Cette connoissance lui ôte un peu de la dignité qu'elle devoit avoir sur la scène. On ne peut donner que des éloges au personnage de *Sulli*, il remplit toute l'idée qu'on a conçue de ce vertueux ministre; sa conduite dans la pièce est conforme à l'histoire: on sait qu'il déchira effectivement une promesse de mariage que *Henri* avoit faite à la marquise de *Verneuil*. L'auteur a placé très-habilement ce trait dans sa tragédie. *Madame de Sourdis*, le chancelier

Silleri font des rôles foibles , à la vérité , mais qui valent mieux , & qui sont moins froids que les confidens , dont on a coutume de faire usage. En général , les défauts qui se trouvent dans le plan & dans la conduite de cette pièce sont avantageusement rachetées par une foule de beautés de détail , & par un grand nombre de scènes éloquentes , écrites d'un style élégant , naturel & pathétique.

Je suis , &c.



L E T T R E V.

*Suite des Observations sur les chapitres
XV & XVI de l'histoire de la déca-
dence & de la chute de l'empire Ro-
main , traduite de l'Anglois de
M. Gibbon.*

TROISIEME cause. *Le don des mira-
cles.* Voilà sans doute la principale
cause des rapides & prodigieux pro-
grès de l'évangile. Pour que la foi de
l'homme fût raisonnable , il falloit
être assuré que Dieu avoit parlé. Or
les miracles sont le langage propre de
la Divinité ; langage que tous les
peuples , sans distinction , entendent
également , & que nul homme ne
sauroit contrefaire. Ils étoient néces-
saires pour qu'un petit nombre de pré-
dicateurs pauvres & ignorans triom-
phât de l'opposition des philosophes
& de toutes les puissances de la terre ,
pour faire croire des mystères qui
confondent l'orgueil , pour faire pra-

tiquer des maximes qui révoltent tous les penchans naturels , pour faire adorer la folie ou le scandale de la croix. Si vous ne voulez pas reconnoître , dit saint *Augustin* , les miracles qui ont converti l'univers, vous êtes forcés de reconnoître un miracle plus grand encore , l'univers converti sans miracles.

Mais ce don des miracles n'est pas celui que M. G. attribue à l'église. Il est aisé de voir qu'il n'entend que le fanatisme & la fourberie d'un côté , une aveugle crédulité de l'autre ; mais l'illusion , s'il y en avoit eu , ne pouvoit être ni universelle ni durable. Bientôt les imposteurs démasqués n'eussent recueilli que le mépris & l'indignation de l'univers.

Les miracles sont des faits qui doivent être prouvés , comme tous les faits. Or quels faits peut-on citer qui réunissent des caractères de certitude plus nombreux & plus frappans que les faits qui servent de fondement à notre foi ? Opérés dans le siècle le plus éclairé , en présence d'une foule de témoins intéressés à les contredire ,

& qu'ils ont convertis, & qui ont répandu leur sang pour en sceller la vérité, ils n'ont jamais été contestés, ni combattus par les contemporains. Nous les trouvons écrits par les témoins oculaires, dans des livres que nous présente & dont nous garantit l'authenticité, cette société immense formée de tous les peuples de la terre par la foi en ces miracles, & d'accord en ce point avec une multitude de sectes ennemies. Les plus zélés & les plus éclairés partisans de l'idolâtrie, tels que les *Celse* & les *Julien*, forcés de les avouer, ont été réduits à les mépriser & à les attribuer à la magie. Pour les nier, il faut se résoudre à nier tout, à donner dans le pyrrhonisme le plus insensé.

M. G. insiste sur des visions & des révélations particulières, comme si jamais on les eût alléguées en preuves de la vérité de la religion. Quelques froides railleries de sa part, ressource ordinaire des incrédules, ne méritent point de réponse; elles ne prouvent que l'impuissance où ils sont de proposer de solides difficultés.

Remarquons seulement une assertion étrange de M. G. page 182, c'est que dans les premiers siècles on recommandoit la foi comme le premier & peut-être comme le seul mérite du chrétien.

Les livres saints, les ouvrages des pères & des docteurs de l'église, les mœurs des premiers chrétiens, aussi pures que leur foi, les vengent assez de cette absurde calomnie; l'église a même rejeté de son sein les novateurs qui ont osé nier la nécessité & le mérite des œuvres vertueuses & chrétiennes. « A quoi vous sert d'avoir la foi, dit l'apôtre saint Jacques, si vous n'avez pas les œuvres? la foi seule pourra-t-elle vous sauver? la foi sans les œuvres est une foi morte ».

Quatrième cause. *Morale pure & austère.* On croiroit que l'auteur va s'étendre avec complaisance sur cette morale céleste dont n'approche point la sagesse du portique & de l'académie, sur ces vertus divines, qui rendirent les Chrétiens l'admiration de leurs ennemis mêmes, & donnèrent au

monde un spectacle inconnu jusqu'alors. Point du tout, il ne cherche qu'à y trouver & à y faire remarquer des taches & des travers. Il voudroit faire passer, page 191, les premiers fidèles pour « des âmes insensibles & » inactives qui sont unanimement re-
» jettées de la société, comme incapables de procurer aucun bonheur » à l'individu, ou aucun avantage » public au monde ». Comme des hommes qui fuioient & condamnoient tous les plaisirs indistinctement & toutes les affaires, qui toléroient le mariage, comme un défaut, à qui il n'étoit pas permis d'exercer les fonctions de soldats, de magistrats & de princes.

L'auteur ne peut donc, sans se contredire grossièrement, avancer que des principes si étranges, des mœurs si insociables aient favorisé l'établissement & la propagation du christianisme.

Ce n'est point à ces fausses couleurs qu'on peut reconnoître la foi ou les mœurs des premiers chrétiens. La

morale évangélique, auffi fage que fublime, toujours proportionnée à la nature & conforme aux besoins de l'homme, donne des règles admirables de conduite à tous les états, n'en condamne aucun, n'interdit pas même les plaifirs innocens, mais en prévient l'excès & en fâctifie la fin.

« Nous ne fommes que d'hier, difoit
 » *Tertullien*, & nous rempliffons tout,
 » vos villes, vos châteaux, vos îles,
 » vos bourgades, vos confeils, vos
 » camps, vos tribus, le palais, le
 » fénat, nous ne vous laiffons que
 » vos temples. Nous naviguons, nous
 » portons les armes avec vous. Parmi
 » les féditieux & les rebelles; parmi
 » les criminels dont regorgent vos
 » prifons, on ne trouve pas un feul
 » chrétien. On ne peut nous repro-
 » cher d'autre crime que celui d'être
 » chrétien ».

Le mariage loin d'être toléré comme
 au défaut, a toujours été honoré fin-
 gulièrement dans le chrittianifme. Au-
 deffus des idées groffières & char-
 nelles, mais en garde contre le rigo-
 rifme apparent & les défordres trop

réels des hérétiques qui le condamnoient, les pères en ont, d'après l'apôtre, relevé l'excellence & la sainteté, nous en ont tracé le tableau, les devoirs, le bonheur, avec autant de vérité que de noblesse & de décence.

Pour effacer l'impression des remarques fausses ou hasardées, des plaisanteries aussi indécentes que peu fondées de notre auteur, nous ne pouvons mieux faire que de rapporter ici ce qu'en a dit un grand homme, nommé à juste titre le dernier des pères *. « Disons, à la gloire de la » sagesse divine, que les loix éternelles, qu'elle a établies pour la » multiplication du genre humain, » ont été dispensées dans l'exécution » avec divers changemens: que pour » réparer les ruines de notre nature, » presque toute ensevelie dans les » eaux du déluge, il a été convenable » au commencement, de permettre » d'avoir plusieurs femmes; que cette » coutume s'est conservée en parti,

* *Bossuet.*

» culier dans le peuple saint, à cause
 » qu'il devoit se multiplier par les
 » mêmes voies que la race humaine,
 » c'est-à-dire, par le sang.... Qu'après
 » même qu'il fût déclaré que le Christ
 » sortiroit de *Juda* & de *David*, cha-
 » cun pouvoit espérer d'avoir part à
 » sa naissance par les filles de sa race,
 » qu'on pourroit marier dans ces
 » familles bénites. Par ces raisons, la
 » stérilité étoit un opprobre, & la vir-
 » ginité sans gloire. La jalousie ne
 » régnoit point dans les femmes des
 » saints patriarches, non plus que la
 » sensualité qui en est la source.
 » L'honneur de la fécondité présidoit
 » à ces chastes mariages, lesquels
 » aussi étoient la figure de la sainte
 » union de Jesus-Christ avec les âmes
 » fideles, qui s'unissant avec lui,
 » portent des fruits éternels. Par une
 » raison contraire, depuis que la syna-
 » gogue eut enfanté Jesus Christ, que
 » les anciennes figures furent accom-
 » plies, & qu'on vit paroître un peu-
 » ple qui ne devoit plus se multiplier
 » par la trace du sang, mais par l'effu-

» sion du Saint-Esprit. . . Rien n'em-
 » pêchoit plus que le mariage ne fût
 » rétabli , comme il l'a été en effet par
 » Jesus-Christ , tel qu'il étoit en *Adam*
 » & en *Eve* , où deux seulement. . . .
 » devenoient une seule chair. Par
 » une suite infailible , la virginité a
 » été comblée de gloire , d'autant plus
 » qu'en la personne de la sainte Vierge
 » elle avoit fait une mère & une mère
 » de Dieu. Il devoit aussi paroître
 » alors d'une manière éclatante que
 » toutes les ames que le Saint-Esprit
 » rendroit fécondes seroient unies en
 » Jesus-Christ , & composeroient
 » toutes ensemble une seule Eglise ,
 » figurée dans le mariage chrétien par
 » une seule & fidele épouse d'un seul
 » & fidèle époux ».

Cinquième cause. *Union & discipline*
de l'Eglise. L'union & la discipline de
 l'Eglise chrétienne , dont il n'y avoit
 pas d'exemple parmi les hommes , qui
 faisoit l'étonnement des infidèles , que
 leur plus grand ennemi , *Julien* , pro-
 posoit aux Payens , sembloit devoir
 mériter les éloges d'un auteur , qui

affecté du zèle pour la Religion. Elles ne font que fournir un nouvel aliment à son humeur satyrique. « Bien-
 » tôt, dit-il, page 203, les mœurs
 » des Chrétiens se corrompirent, le
 » faux zèle, l'orgueil, remplirent l'E-
 » glise de troubles. Ils retombèrent
 » dans toutes les passions turbulentes
 » auxquelles le mélange du zèle reli-
 » gieux imprimoit un nouveau de-
 » gré d'opiniâtreté & d'aigreur ».

Ses préjugés contre les Chrétiens l'entraînent au point qu'il combat lui-même son système ; puisqu'en prétendant donner les causes qui ont accéléré les progrès du Christianisme, il ne fait qu'inventer ou exagérer les obstacles & les vices , qui auroient dû les retarder ou les arrêter tout-à-fait.

Il soutient, page 209, &c. que le gouvernement de l'Eglise fut dans le premier siècle purement démocratique, que les Evêques usurpèrent insensiblement une autorité arbitraire & despotique , & que chaque société formoit en elle-même une

république séparée & indépendante?

\ Mais peut-il ignorer que les Livres sacrés, que la tradition constante, que tous les actes & les monumens de ce premier âge attestent le contraire? que les Evêques, successeurs des Apôtres, sont d'institution divine, que saint *Pierre*, saint *Jacques* & saint *Paul* parlent avec toute l'autorité de chefs & de Pontifes établis par le fondateur même de la Religion? Nous pourrions ajouter, sans craindre d'être démentis, que la primauté de saint *Pierre* & de l'Eglise de Rome, où il transporta son siège, est reconnue par tous les Ecrivains les plus anciens de l'Eglise.

Où a-t-il vu des traces & de la résistance & des combats, page 213, 218, qu'il suppose » avoir été livrés » en plusieurs endroits par le Clergé » inférieur, pour soutenir son indépendance & le gouvernement démocratique, des excommunications » que les Pontifes Romains & les » Evêques d'Afrique & d'Asie lancèrent les uns contre les autres avec

une fureur égale & une égale dévotion » ?

On est étonné de trouver des calomnies aussi hardies, aussi dénuées de fondement dans un ouvrage qui annonce l'impartialité & la modération. M. G. doit se reprocher surtout son injustice & ses déclamations contre une des plus grandes lumières de l'Eglise d'Afrique, saint *Cyprien*. Son éloquence & son savoir ne le cèdent qu'à son humilité, son désintéressement, sa charité, sa fermeté, son courage, à toutes les vertus d'un Pontife, d'un martyr & d'un héros Chrétien.

« Saint *Cyprien*, selon M. G. étoit
 » un despote, un nouvel *Annibal*, qui
 » cherchoit dans le cœur de l'Asie des
 » alliés contre Rome ». Il avoit bien
 le courage d'*Annibal*, mais ce n'étoit
 que pour résister aux apostats & aux
 persécuteurs. « Qu'ils sachent, disoit-
 » il, que le camp invincible de Jésus-
 » Christ ne cède point aux menaces.
 » Un Evêque qui tient l'Evangile, &
 » qui garde les préceptes de Jésus-

» Christ, peut être tué, mais il ne
 » peut être vaincu ». Ses disputes sur
 le baptême des hérétiques n'altérèrent
 jamais sa charité & sa soumission à la
 mère & à la maîtresse des Eglises.

Par tous les monumens originaux
 de ces premiers temps, nous voyons
 que rien n'étoit plus opposé au gou-
 vernement paternel des Evêques, &
 en particulier de saint *Cyprien*, qui
 ne faisoit rien d'important sans le
 conseil de son *Presbytère*, & souvent
 sans le consentement du peuple.

L'auteur est si peu instruit de la
 constitution de l'Eglise primitive qu'il
 confond les objets les plus différens.
 « Les mêmes causes, dit-il, page 224,
 » qui avoient d'abord détruit l'égalité
 » des Prêtres, introduisirent parmi
 » les Evêques une prééminence pour
 » le rang, & de - là une supériorité de
 » juridiction ».

L'histoire des premiers siècles du
 Christianisme qui nous montre par-
 tout les Evêques supérieurs aux Prê-
 tres, puisqu'ils le sont par l'institution
 du fondateur même de l'Eglise, nous

apprend en même temps que ces prééminences de rang & de juridiction entre les Evêques , essentiellement égaux par leur caractère , sont toutes d'institution ecclésiastique , d'une date plus ou moins reculée.

L'auteur parle ensuite de la pénitence canonique, qui seule, comme cause humaine, devoit suffire pour éloigner à jamais de l'Eglise les Gentils. C'est un joug insupportable pour nous , pour des Chrétiens qui ont sucé avec le lait les preceptes & les conseils d'une loi de pénitence, de mortification , d'abnégation. Comment donc n'a-t-elle pu rebuter les adorateurs des divinités les plus licencieuses , dont le culte & les exemples n'inspiroient que la volupté , & consacroient toutes les passions ?

M. G. après avoir fait la satire de l'Eglise , afin de la décrier , en fait l'éloge pour en conclurre , page 233 , qu'il n'y a rien que d'humain dans son établissement. « Un mélange heureux de libéralité & de rigueur , » une sage dispensation de punitions

516 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» & de récompenses, conformément
» aux maximes de la politique, aussi
» bien que de la justice, constituoient
» la force de l'Eglise sur la terre ».

Supposer les raffinemens de la politique à des hommes grossiers, ignorans, de la lie du peuple, tels qu'on nous représente ici les premiers Chrétiens, & par conséquent les refuser aux hommes d'Etat & aux sages dont ils triomphèrent ; il faut l'avouer, c'est le comble de l'absurdité.

Résumons les cinq causes qui, selon M. G. ont assisté si efficacement la vérité de la Religion, un zèle intolérant & exclusif, l'attente d'un autre monde & de supplices éternels, le don prétendu des miracles qui n'étoit que fanatisme & superstition, une morale austère & impraticable, une constitution pleine de troubles & de désordres : sont-ce bien là les causes secondes qui ont pu assurer les succès du Christianisme dans l'empire Romain & dans le siècle le plus éclairé ? C'étoient au contraire des obstacles

invincibles à l'établissement, & encore plus aux progrès prodigieux de l'Evangile. Les vains & malheureux efforts de l'auteur pour prouver que la Religion doit son établissement à des causes humaines, fournissent donc une nouvelle preuve & qui n'est point suspecte, de sa divinité, de la nécessité de recourir à Dieu même. Ce n'est que dans le ciel, puisqu'on l'a cherchée vainement sur la terre, qu'on peut trouver la source de l'établissement, des progrès, des triomphes, de la perpétuité de l'Eglise Catholique.

M. G. prétend que la foiblesse; l'extravagance, le septicisme du monde Payen devenoient favorables à la nouvelle Religion. Nous lui répondrons avec *Bossuet* *, « L'idolâtrie » nous paroît la foiblesse même, & » nous avons peine à comprendre » qu'il ait fallu tant de force pour la » détruire: mais au contraire son extravagance fait voir la difficulté » qu'il y avoit à la vaincre; & un si

* Histoire universelle, page 401, &c.

» grand renversement du bon sens
» montre assez combien ce principe
» étoit gâté. Le monde avoit vieilli
» dans l'idolâtrie, & enchanté par ses
» idoles, il étoit devenu sourd à la
» voix de la nature, qui crioit contre
» elles. Quelle puissance falloit-il
» pour rappeler dans la mémoire des
» hommes le vrai Dieu, si profondé-
» ment oublié, & retirer le genre
» humain d'un si prodigieux assoupis-
» sement ! . . . Tout combattoit pour
» l'idolâtrie. Elle étoit faite pour le
» plaisir : les divertissemens, les spec-
» tacles, & enfin la licence même y
» faisoient une partie du culte divin.
» Les fêtes n'étoient que des jeux, &
» il n'y avoit nul endroit de la vie
» humaine, d'où la pudeur fût ban-
» nie avec plus de soin, qu'elle l'é-
» toit des mystères de la Religion.
» Comment accoutumer des esprits si
» corrompus à la régularité de la Re-
» ligion véritable, chaste, sévère,
» ennemie des sens, & uniquement
» attachée aux biens invisibles ? . . .
» Joignez à cela l'intérêt, ce puissant

« ressort des choses humaines, l'inté-
 « rêt des particuliers. . . . des Prêtres,
 « qui alloient tomber avec leurs
 « Dieux, des villes que la Religion
 « rendoit illustres & opulentes.
 « L'intérêt de l'Etat qui fit agir le
 « Sénat, le peuple Romain, les Em-
 « pereurs. La politique Romaine se
 « croyoit attaquée dans ses fonde-
 « mens, quand on méprisoit ses
 « Dieux ». Et des hommes pauvres,
 méprisés, sans armes, sans secours
 humain, sans lettres, sans éloquence,
 triomphent de tout. Peut-on mécon-
 noître la main du Tout-Puissant, qui
 se plaît à se servir des plus foibles ins-
 trumens, pour confondre la force &
 la sagesse humaine ?

Laissons M. G. s'égarer dans ses
 calculs, pour fixer la proportion
 générale des Chrétiens & des Payens,
 c'est-à-dire, pour diminuer le nombre
 des premiers, récusant également les
 auteurs Chrétiens & les Payens,
 parce que *la crainte des uns & la dévo-
 tion des autres ont singulièrement exa-
 géré le nombre des prodiges.* C'est un

moyen admirable pour ajuster l'histoire à ses systèmes, & ne jamais être embarrassé par l'autorité.

Nous ne ferons plus que deux remarques sur le chapitre quinzième. *On ne voit qu'avec peine*, dit M. G. p. 268, en parlant des Apologistes des Chrétiens, *qu'une pareille cause n'ait pas été soutenue par des Avocats plus habiles.*

Il faut croire, pour l'honneur du Censeur, qu'il ne les a jamais lus. La seule manière de venger & de justifier ces grands hommes, c'est de les faire connoître & d'en faciliter l'intelligence au public. C'est le dessein que s'est proposé le Clergé de France, il y a plusieurs années, & qu'on a essayé de remplir, d'après son invitation, comme il est porté dans les procès-verbaux de ses dernières Assemblées générales. Des circonstances imprévues ont retardé l'impression.

» M. G. ne peut expliquer, p. 270, &c.
 » l'indifférence profonde des Payens
 » & des Philosophes à la vue des
 » miracles de Jésus-Christ & de ses
 » Disciples,

« Disciples , le silence général des
« Anciens concernant les ténèbres de
« la passion ».

Faut-il donc encore répéter que les Apologistes des Chrétiens ont parlé aux Romains de ce dernier prodige, comme rapporté non seulement par leurs auteurs , mais consigné dans leurs archives ? Et tous ces miracles, outre qu'ils sont attestés par des Historiens irréprochables , par des témoins oculaires , qui se sont laissés égorger pour sceller leur témoignage de leur sang ; outre qu'ils sont avoués par nos plus grands ennemis , par les Juifs & par des Philosophes Payens ; n'est-ce donc pas assez de l'univers qu'ils ont converti , & qui n'a cru que sur la foi de ces miracles ?

Dans le seizième chapitre l'Auteur examine la conduite du gouvernement Romain envers les Chrétiens, depuis Néron jusqu'à Constantin.

On voit qu'il ne s'est proposé d'autre but que de colorer , ou même d'excuser, autant qu'il lui est possible, la fureur & l'atrocité des persécutions.

122. *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

tions, de flétrir les lauriers des vrais Chrétiens, d'en diminuer le nombre, de semer du moins des doutes & des soupçons sur la pureté de leurs motifs & la constance de leur courage.

Notre Censeur est obligé de convenir qu'il a contre lui l'autorité des Ecrivains & des actes du temps; & par conséquent que ses imputations destituées de fondement ne peuvent servir qu'à dévoiler la prévention, la haine & la mauvaise foi.

Il seroit aussi long qu'ennuyeux de relever toutes les citations infidèles, tous les sophismes dont fourmillent les chapitres 15 & 16 & les notes. D'ailleurs la plupart de ces chicanes & de ces impostures ont été cent fois confondues; & les adversaires de la Religion ne se lassent pas de les répéter. M. G. qui vient à la suite de tant d'autres athlètes de l'incrédulité, livrer un nouveau combat à la Religion, ne fait que lui fournir la matière d'un nouveau triomphe.

Au lieu de faire le triste personnage de censeur des partisans de l'erreur &

de l'irréligion , il seroit sans doute plus intéressant & peut-être plus utile de présenter un tableau fidèle & raccourci de la Religion , de mettre dans leur jour les preuves les plus frappantes & les plus victorieuses de sa divinité. Alors, tombent d'elles-mêmes toutes les folles attaques de l'incrédulité , tous ses sophismes, ses chicanes , ses objections & ses impostures. C'est l'ouvrage que nous avons entrepris il y a plusieurs années, & que nous communiquerons avec empressement au public, si nous pouvions espérer d'être assez heureux pour affermir ou consoler la foi des Chrétiens qui aiment & qui étudient leur Religion.

Je suis , &c.



L E T T R E X I.

Fêtes des Bonnes gens de Canon & des Rosières de Briquebec , & de Saint-Sauveur-le-Vicomte. Prix 3 livres. Avec le supplément au profit de la Rosière de Saint-Sauveur-le-Vicomte. A Paris , chez l'auteur , M. l'abbé le Monnier , cour du Palais , près la première Présidence.

NON , Monsieur , quoiqu'en dise la philosophie du jour , les vertus de l'âge d'or ne sont point une chimère. Vous en trouvez encore la touchante image au fond de nos provinces ; heureux l'homme qui peut à la fois les couronner & les peindre ! Vous savez avec quel zèle & quel succès M. l'abbé le Monnier s'acquitte de ce double emploi. Dans ces missions d'un genre nouveau qu'il entreprend pour ennoblir & soulager l'indigence des familles vertueuses , rien ne l'ar-

rête , rien ne lui coûte ; & le délas-
sement de ses fatigues est de tracer
l'histoire des bonnes gens dont il a
fait le bonheur.

Nous vous avons rendu compte ,
Monsieur , des premières relations de
ces fêtes qui semblent nous ramener
au printemps du monde , au règne
de l'innocence , de la candeur , de
la tendresse paternelle , & de la piété
filiale. Celle - ci n'est pas moins inté-
ressante que les deux autres. Outre
les détails de l'action principale , elle
renferme une foule de traits qui vous
mettront en état d'apprécier ces
mœurs rustiques dont la franchise &
la simplicité valent bien les simagrées
de la politesse de nos villes. L'auteur
observe & décrit en vrai sage ; il voit
par-tout des sujets d'instruction , les
saisit , & les offre au lecteur sans ver-
biage , sans morgue , sans apprêt.
» Les pêcheurs de la Hougue s'asso-
» cient d'ordinaire , & portent leur
» poisson à Caen ; chacun fournit son
» cheval , & la marchandise est en
» commun. L'un d'eux avoit un che-

» val foible & petit. Ce cheval pèrit
» au passage du petit Vai. Au retour ,
» quand il fallut partager le produit
» de la vente , le maître du cheval
» noyé proposoit d'indemniser ses
» associés : l'un d'eux lui répondit
» d'un ton brusque : ton cheval a
» péri , est-ce que c'est ta faute ?
» Il faut prendre sur le profit de
» quoi t'en acheter un plus fort , &
» partager le reste entre nous & toi.
» Ce qui fut fait.

» Un de ces pêcheurs étoit brouillé
» avec son beau-frère , ce beau-frère
» tombe dans la misère , le pêcheur l'a-
» borde , & lui dit : Ecoute donc , beau-
» frère , je ne t'aime guères , tu sais bien
» pourquoi ; mais faut-il pour cela que
» tu meures de faim ? On m'a dit que
» tu n'a pas de pain chez toi ; est-ce
» que tu ne fais pas qu'il y en a
» chez nous ? Viens-en prendre , &
» tout ce qu'il te faut. Je ne t'en aime-
» rai pas plus ; va , ne crains rien.
» Voilà , Monsieur des mœurs sau-
» vages ; vous n'approuverez point
» les derniers mots , je les aime pour-

» tant mieux qu'une reconciliation
 » traîtresse. Un homme respectable
 » par son état & ses mœurs, m'a cer-
 » tifié le trait suivant, vous n'y trou-
 » verez rien à reprendre.

» A la fin de l'hiver dernier, un
 » fermier de la paroisse de . . . s'en
 » revenoit du moulin, monté sur son
 » cheval, qui portoit en outre la
 » farine d'une demi-somme d'orge.
 » Au détour d'une ruelle, ce fermier
 » est attaqué par un voisin, qui, le
 » bâton levé, lui demande, en jurant,
 » la farine. Le cavalier saute à terre,
 » saisit son homme au collet, le ter-
 » rasse, & lui dit: tu vois qu'il ne
 » tiendrait qu'à moi de t'assommer.
 » Assomme, répond le voleur, as-
 » somme, ou me donne ta farine, si
 » me la faut; je meurs de faim, moi,
 » mes enfans, ma femme. — Ah! tu
 » meurs de faim, c'est autre chose;
 » mais je ne veux pas que tu sois vo-
 » leur. Prends le sac, je t'en fais pré-
 » sent, je vais t'aider à le charger.
 » Vas-t'en, & ne dis mot.

» Le cheval, débarrassé de son far-

» deau , arrive au galop dans la cour
» de la ferme : la fermière ne voyant
» point son mari , s'effraie & crie.
» Valets , servantes accourent & la
» suivent dans la route. On trouve à
» cent pas le fermier qui s'en vient
» tranquillement en rêvant. Sa femme
» l'interroge : pourquoi le cheval ? ...
» — Tais - toi. — Et la farine ? —
» Mais , tais-toi donc.

» Quand ils sont seuls , il lui conte
» son aventure , & ajoute : il falloit
» que le pauvre homme fût bien dans
» le besoin , pour s'attaquer à moi ,
» qui en battrois quatre comme lui.
» Savez - vous , Monsieur , ce que
» fait la femme ? Vous ne le deviez
» pas , vous qui pensez que
» la vengeance & la cruauté sont le
» partage des êtres foibles. Elle
» cache un pain dans son tablier , &
» dit tout bas à son mari : puisqu'ils
» ont si faim , ils ne pourront pas
» attendre que la pâte soit levée , &
» le pain cuit. Jugez quelle fut la
» frayeur de la malheureuse famille ,
» lorsqu'ils voient arriver la fermière.

» Peignez-vous leur étonnement lorsqu'elle offre un pain. Les petits enfans mangeoient déjà des poignées de farine. Je supprime le reste de la scène. Le voleur redevient homme de bien ; on lui donne de l'ouvrage, il élève ses enfans dans de bons principes».

En lisant de pareilles anecdotes, en les comparant à celles que recueillent les oisifs de nos cités, & qui presque toujours déshonorent la nature humaine, vous seriez tenté de croire à ces barbares qui regardoient les forêts & les champs comme l'unique asyle des vertus, & les villes, comme des prisons d'esclaves & de méchans.

Les anecdotes qui ont rapport aux rosières de Briquebec sont aussi attachantes. On est étonné de la patience, du courage, du dévouement entier de ces bonnes filles qui ne respiroient que pour consoler leur père des infirmités de ses vieux ans. M. l'abbé *le Monnier* leur rendit une visite. Il arriva dans un hameau écarté ; on

L'introduisit sous une chaumière que les habitans du lieu vouloient bien appeller une maison. Une botte de foin bouchoit la fenêtre ; dans un coin étoit jetté une espèce de coffre rempli de paille sur laquelle reposoit un vieillard plaintif & accablé de ses maux. La fille relève un bonnet qui lui couvroit les yeux , & presque tout le visage ; le vieillard à demi suffoqué pouvoit à peine se faire entendre ; il manquoit souvent des choses les plus nécessaires à la vie , même de pain. Il languissoit depuis près de dix-huit ans dans ce triste état. Etes-vous seule d'enfans ? dit à la fille affligée M. l'abbé *le Monnier* ; non , répond-elle , j'ai une sœur , elle est en service pour nourrir mon père ; « moi , je le » soigne ; l'année qui vient , elle vien- » dra le soigner , & ce sera mon tour » de servir ». Le curé & M. l'abbé *le Monnier* prodiguèrent à ces bonnes gens tous les secours qui étoient en leur pouvoir ; quelques jours après , ils reviennent encore à la même cabane. On offre à la future rosière des

poules qui lui fourniroient des œufs pour la nourriture du vieillard ; je vous rends graces , répondit-elle , je n'en veux pas , elle iroient dans le jardin des voisins.

Que d'honnêteté ; Monsieur , dans cette dernière répartie ! Quel excès de délicatesse ! Est-ce d'une fille malheureuse , délaissée , en proie à la pauvreté , qu'on attendroit des mots qui annoncent une si belle ame ?

Le père ne mérite pas moins d'être connu que ses dignes enfans. » Je l'ai » trouvé , dit l'auteur , au soleil dans » son jardin , ses deux béquilles à » côté de lui à terre , un livre de » prières & l'ancien testament sur ses » genoux , un chapelet passé à son » poignet , une guêtre à l'une de ses » jambes , un bas à l'autre ; la bible » étoit ouverte au livre de *Job* ; elle » a fourni matière à notre conversa- » tion. Le vieillard la fait par cœur. » Je la lis toujours , m'a-t-il dit , parce » qu'elle me console toujours. On » m'avoit donné l'année passée un » autre livre dont l'écriture étoit plus

» grosse ; mais il ne me plaisoit pas
 » tant , je l'ai rendu. — Mais , puis-
 » que vous savez lire , à quoi vous
 » sert le chapelet ? — C'est que quand
 » j'ai lu un bout de temps , mes yeux
 » s'emplissent d'eau , alors je fais rou-
 » ler le chapelet. — Combien y a-t-il
 » que vous avez perdu votre femme ?
 » — Trente - fix ans. — Quel âge
 » avoient alors vos enfans ? — *Nanette* ,
 » la plus jeune , avoit dix-huit mois ,
 » *Marguerite* avoit trois ans , & l'ai-
 » née en avoit cinq. — Comment
 » avez-vous fait pour élever ces
 » trois enfans ? — J'ai eu bien de la
 » peine. — Vous ne les avez point
 » envoyés mendier ? — Non , jamais ;
 » nos voisins me le conseilloyent pour-
 » tant : ceux pour qui je travaillois me
 » disoient : mais , *Guillaume le Tellier* ,
 » comment veux-tu élever trois en-
 » fans avec huit sols que tu gagnes
 » par jour ? Mets-les à l'hôpital , mets-
 » les à l'hôpital. Et bien , je les y
 » mettrai , leur disois-je ; & puis , en
 » revenant chez nous , je me disois
 » le long du chemin : je m'en vais

» donc mettre mes filles à l'hôpital !
 » Quand j'entrois à la maison , ces
 » pauvres enfans se jettoient à moi , &
 » me demandoient ce que j'avois à
 » pleurer. Moi , je m'asseyois , je les
 » prenois sur mes genoux , je les bai-
 » sois , & puis je me disois ; eh bien ,
 » laquelle est - ce que tu y mettras la
 » première ? Je ne les y ai pas mises ».

Des discours si touchans , un épan-
 chement si tendre & si naïf d'un
 cœur paternel , ne demandent aucune
 réflexion ; je plaindrois ceux qui ,
 après les avoir lus , auroient encore
 besoin qu'on les excitât à s'attendrir.
 Voici un autre trait plus fin , plus
 délicat , & par là même plus singulier
 de la part d'un pauvre laboureur. Il
 racontoit froidement ses maux , &
 ceux qui l'écoutoient n'en étoient que
 plus vivement affectés ; » Je suis bien
 » fâché , bon vieillard , lui dit M.
 » l'abbé *le Monnier* , de ne pouvoir
 » vous soulager , je n'y entends rien ;
 » mais si vous voulez , je vous ame-
 » nerai un médecin. — Je n'en veux
 » point , je suis trop vieux ; & puis

» c'est Dieu qui m'a envoyé tous ces
 » maux-là ; s'il veut me les ôter , il
 » le fera bien sans médecin. — Mais
 » Dieu ne défend pas qu'on se serve
 » des médecins ; ils ordonneront des
 » remèdes , Dieu y donnera sa béné-
 » diction. — J'entends bien ; mais si
 » Dieu vouloit me guérir , il le feroit
 » bien tout seul. Quand il a voulu que
 » je ne fusse plus pauvre , n'a-t-il pas
 » bien su vous envoyer chez nous » ?

Voilà , Monsieur , le vrai langage
 du sentiment & de la nature ; voilà
 ce qui vous intéresse dans les narra-
 tions de nos livres sacrés , & dans
 plusieurs passages de l'Odyssée ; voilà
 de ces faillies qui , sans doute , au-
 roient fait répandre des larmes déli-
 cieuses au bon *Homère* , & au bon *La*
Fontaine. Je ne vous arrêterai point ,
 Monsieur , sur les particularités de la
 cérémonie ; elle vous est connue. Je
 me contenterai de vous citer un mor-
 ceau du discours que prononça M.
 l'abbé *le Monnier*. Il dit , en s'adres-
 sant au père : » Rendez grâces à Dieu
 » de la misère dans laquelle vous avez

» languï : c'est cette misère qui a donné
 » occasion à vos filles d'exercer toutes
 » les vertus que vous aviez semées ,
 » & que Dieu a fait germer dans leurs
 » ames.

» Pendant dix-huit ans , vous avez
 » vu ces filles respectables se faire
 » servantes tour à tour , & donner
 » leurs foibles gages pour fournir à
 » votre subsistance ; travailler jour &
 » nuit chez leurs maîtres , pour vous
 » apporter au bout de l'année le pain
 » de leur sueur. Pendant dix-huit ans ,
 » vous avez vu celle qui restoit au-
 » près de vous , veiller & pourvoir à
 » tous vos besoins avec l'affection
 » d'une bonne & digne fille , ne vous
 » quitter jamais sans votre permis-
 » sion , & seulement quand les voisins
 » avoient besoin de ses services. Pen-
 » dant ces dix-huit ans , bon vieillard ,
 » vous avez pleuré de ne pouvoir
 » jamais reconnoître des soins aussi
 » pénibles , rendus avec un zèle aussi
 » constant , avec une affection aussi
 » tendre. Consolez - vous aujour-
 » d'hui , consolez - vous , la Provi-

» dence vient d'acquitter votre dette)
» Bénissez-la cette divine Provi-
» dence , bénissez-la ; mais bénissez
» aussi vos enfans : les bénédictions
» d'un père tel que vous sont toujours
» exaucées. En présence de cette as-
» semblée , à la face de ces autels que
» si long-temps vous avez désiré voir
» encore une fois , faites , faites pour
» vos filles les vœux que vous ne
» pourrez peut-être former au lit de
» la mort. Elles vont , prosternées à
» vos genoux , attendre votre bénédiction paternelle. Etendez vos bras
» défaillans , appuyez vos mains chancelantes sur leurs têtes couronnées ;
» dites dans l'effusion de votre cœur ,
» répétez avec nous : ô mes filles ! ô
» filles chéries ! nourrices de mes
» vieux ans ! je n'ai plus rien à désirer
» sur la terre , j'ai vu récompenser
» vos vertus. Je vois approcher le
» grand juge , il va me demander
» compte de mes œuvres. Hélas !
» pauvres filles , vous le savez , j'ai
» été un serviteur bien inutile. Je ne
» paraîtrai pourtant pas devant lui les

» mains vuides ; je lui porterai vos
 » bonnes actions & vos prières ; il
 » me fera miséricorde. Je prierai pour
 » vous à mon tour ; je lui dirai ,
 » Seigneur , vous devez de longs
 » jours à mes filles ; car vous avez
 » promis de longs jours aux enfans
 » qui honorent leurs parens ; mais
 » reprenez votre promesse , ô mon
 » Dieu , si elles ne doivent pas em-
 » ployer tous leurs jours à faire le
 » bien. Ne les faites point riches ,
 » Dieu de bonté ; laissez-leur plutôt
 » la pauvreté , elles savent si bien
 » en faire usage » !

Nous félicitons l'auteur de l'onction
 pénétrante qui règne dans tout ce
 morceau. Il est digne de parler dans
 un auditoire où la seule voix du sen-
 timent peut se faire entendre ; j'aime
 bien mieux cette éloquence douce &
 persuasive , qui s'ouvre si facilement
 le chemin des cœurs , que l'étalage ap-
 prêté de quelques rhéteurs si admirés ,
 si courus , si prônés , & si peu capables
 de remplir les véritables fonctions
 d'un ministère sacré.

Le curé de *Briquabec*, dont je ne vous ai point encore parlé, est un homme rare, & mérite d'être compté parmi ces premiers apôtres de l'évangile, dont les vertus & le zèle soumirent l'univers au joug de la foi. Je ne m'étonne pas que les soins d'un tel pasteur fassent naître dans l'heureux canton qu'il gouverne, l'esprit de paix, l'humanité, la bienfaisance, la résignation dont il est lui-même un parfait modèle. Sa religion n'a rien de cette petitesse rebutante, de ce zèle âpre & dur qu'on reproche à quelques ministres des autels. Un jour, pendant le dîner, le valet du curé entra, & dit à son maître: » M. le » curé, il y a là cette vieille femme » qui demeure à elle demande » pour une fille qui est venue à la » porte. La fille souffroit, elle l'a » fait entrer; & puis la fille, celle-là » qui . . . & puis la fille est accou- » chée de deux enfans. Il n'y a rien » dans la maison. — Et bien, *la Forêt*, » a dit le curé, il faut y aller & porter » du cidre, du bouillon & tout ce

» qu'il faut. Là-dessus, quelques zélés
 » qui dînoient avec nous , ont repris
 » aigrement. Vous entendez bien , *la*
 » *Forêt* , il ne faut pas manquer de
 » porter du cidre , du bouillon &
 » tout ce qu'il faut ; ne manquez pas
 » de faire tout ce que dit M. le curé,
 » il favorise le libertinage , comme
 » vous voyez. — Allez toujours , *la*
 » *Forêt* , a dit le curé. L'ironie , la
 » glose ont continué , ce refrain re-
 » venoit souvent , M. le curé favorise
 » le libertinage. Le curé qui man-
 » geoit son pain d'orge en silence , l'a
 » rompu à la fin , & a dit : mais les
 » deux enfans qui viennent de naître
 » ne sont pas libertins , eux.

» Nos dévots auroient dû être at-
 » terrés par cette réponse , ils n'en
 » sont devenus que plus hargneux.
 » L'humeur a remplacé les raisons.
 » Le curé s'en est ennuyé , & leur a
 » dit sans s'émouvoir : je ne donne-
 » rai rien , si cela vous fâche tant ;
 » mais c'est à une condition , c'est que
 » vous prendrez les deux enfans , &
 » que vous les enterez à la rivière ;

» allez vous y en. Alors plus de ré-
» plique ».

Le style de M. l'abbé *le Monnier* a toute la simplicité, toute la légèreté ; tout l'enjouement qui conviennent à un ouvrage de cette nature, il est dans sa prose le même que dans ses fables, sans prétention, sans bel-esprit, laissant couler sa plume avec une négligence séduisante, & ne cherchant de beautés que celles qui partent du cœur ; il vous transporte au sein de ces familles vertueuses, il vous fait partager leurs plaisirs, & leurs peines, vous assistez à leurs festins champêtres. Parcourez, Monsieur, pour vous en convaincre, cette peinture dont les détails sont aussi vrais que rapidement exprimés. » Le pré voisin
» de la maison du vieillard nous a
» servi de salle à manger. Point de
» tables. Les nappes étendues sur
» l'herbe, le patriarche, sa fille & un
» vieux cousin au bout de l'enceinte
» dans un fauteuil, & sur des chaises.
» Le reste de l'assemblée, composée
» de trente-six personnes, sur des

» paquets de fougère. Depuis quatre
 » ou cinq ans jusqu'à quatre-vingt-
 » onze ans , des convives de tous les
 » âges. Pas une haleine de vent. Le
 » plus beau soleil. La nature aussi
 » riante que les convives. De larges
 » cruches de cidre à rafraîchir dans
 » le ruisseau. Le majordome à genoux
 » pour couper les viandes. Un énorme
 » poisson porté à la ronde. Chacun
 » prend. Les affiettes sur les genoux.
 » Le vieillard & sa fille, centre de tous
 » les regards ; leur gloire réjaillit sur
 » toute la famille ; leur bonheur sur
 » tous les étrangers. Des étrangers !
 » Il n'y en a point. Tous sont frères.
 » Egalité , paix , concorde , amitié.
 » Image vivante des agapes des pre-
 » miers chrétiens. Au lieu de bons
 » mots , des expressions de sentiment
 » qui partent d'un cœur & vont à
 » tous les autres. L'appétit du vieillard
 » augmente le nôtre , sa gaieté se com-
 » munique à toute l'assemblée ».

Les seize lettres qui composent cette
 relation , sont suivies d'un conte moral
 en vers , intitulé *le Curé de Briquibec* .

142 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

où vous retrouverez la naïveté aimable , mais peut-être un peu trop familière de l'auteur d'un petit drame pastoral , intitulé *la Bergère bienfaisante*, tiré d'un idylle de *Gessner*, qui ne dépareroit point les productions du rival de *Théocrite* & de *Virgile*, d'une seconde pièce de vers , intitulée *les Vers à foie* , & qui ne m'a pas fait tant de plaisir que la première. Aimerez-vous , par exemple , Monsieur , cette prose rimée ?

*Tout animal que la nature
Jette sur ce globe fangeux ,
Qu'il ait dix bras , ou quatre , ou deux ,
A droit d'y prendre sa pâture.
Ce droit , c'est le droit de la faim.
Je ne puis , sans être inhumain ,
Le contester à mon semblable.
Semblable ou non , tout misérable ,
Homme ou brute , s'il sent l'aiguillon du besoin ,
A droit à ma pitié ; mais n'allons pas si loin ,
Ne sortons point de notre espèce , &c.*

Je fais bien que le style de ces petits ouvrages , doit être , pour moi

servir de l'expression d'*Horace* : *sermoni propior* , mais encore , est-il une nuance entre la prose & la poésie , & l'habile écrivain ne manque jamais de saisir cette nuance délicate. Vous avez dû lire , Monsieur , dans ces Feuilles* , l'éloquent discours du nègre maron à ses meurtriers qu'on retrouve imprimé ici. Ce volume est terminé par plusieurs lettres qui servent de supplément à la fête des rosiers de Briquebec & fête de la rosière de Saint-Sauveur-le-Vicomte. Ces lettres sont adressées à ce bon curé de Briquebec , dont je vous entretenois plus haut ; toujours même agrément , même variété dans la narration de l'auteur ; toujours même surprise , même enchantement dans l'esprit de ses lecteurs. Je vous engage , Monsieur , à lire dans l'ouvrage même , les différens traits de vertu qu'à recueillis M. l'abbé *le Monnier* , ainsi que le discours prononcé à la fête de Saint-Sauveur-le-Vicomte ; vous trouverez dans

* Année Littéraire 1775 , tome VIII , page 106.

tous ces morceaux l'empreinte d'une ame honnête & franche, qui peint la vertu par des faits plutôt que par des paroles, & qui la présente comme il l'a sentie. Enfin, Monsieur, ce qui fait l'éloge de l'auteur mieux que toutes les citations de son ouvrage, & toutes les réflexions que j'y pourrois ajouter, c'est que l'unique but de son travail est de soulager l'indigence vertueuse, c'est qu'il consacre tout le profit qu'il en retire à secourir la vieillesse souffrante, & à récompenser la piété filiale; motif touchant & glorieux qui dirige la plume de ce véritable homme de lettres dont les écrits sont des bienfaits.

Je suis, &c.



L I T T E R A I R E .

L E T T R E X I I .

*Mémoires philosophiques du baron de * * * , grand chambellan de sa majesté impériale. A Vienne , & se trouve à Paris , chez Berton , libraire , rue Saint - Victor , vis-à-vis saint Nicolas du Chardonnet.*

LE public attendoit avec impatience la suite de ces Mémoires , dont le premier volume excita la plus vive sensation. Vous vous rappelez , Monsieur , les allarmes & la consternation qu'il répandit chez tout le peuple encyclopédiste. D'abord ils tâchèrent d'ensevelir dans un profond silence l'outrage fait à la philosophie ; mais bientôt la célébrité de l'ouvrage

ANN. 1778. Tome III. G

ficies & sophismes démas-
qués. Ils firent alors d'autre res-
source que de crier à la calomnie ;
ils accusèrent * sur-tout la témérité
de l'auteur , qui avoit osé se servir
des armes tranchantes du ridicule ,
avant que d'avoir employé celles de
la raison. Cependant cette manière
de combattre n'avoit rien que de lé-
gitime , & l'auteur ne pouvoit suivre
une marche plus naturelle. Son but
étoit de nous développer par quels
moyens & par quels degrés un jeune
profélite de la philosophie moderne
fut conduit à abjurer la pernicieuse
doctrina dans laquelle il avoit été
nourri , pour embrasser la croyance
des chrétiens. On n'eût pu se flatter
d'aucun succès tant qu'auroit subsisté
l'enthousiasme qu'il avoit conçu pour
ses premiers maîtres. L'unique moyen
de le défabuser , c'étoit donc de lui
montrer à quelles viles idoles il pro-
diguoit son encens , de lui faire

* Voyez le Journal défunt des Sciences &
des Beaux-Arts , par MM. *Castillon* , & le
Mercure de France.

131

reurs de l'orgueil , les maneges de l'intrigue , les fureurs de la vengeance. Tel est l'objet que l'auteur s'est proposé & qu'il a rempli avec le plus grand succès dans son premier volume * , qui renferme l'histoire fidèle de l'établissement , des progrès , du régime , des statuts , des maximes de la philosophie. Convaincu du charlatanisme de ses premiers instituteurs , le jeune baron prend la ferme résolution de n'écouter plus d'autres leçons , que celles d'un sage vieillard , qui , non content d'avoir arraché de son cœur les funestes sémences d'une doctrine empoisonnée , se prépare à y faire germer les vérités salutaires du christianisme. Les entretiens de cet homme vertueux avec le jeune néophyte forment la matière du second volume. Rien de plus noble & de plus hardi que la marche de l'auteur. Il s'est tracé une route que n'a jamais suivie aucun des apologistes de la

* Voyez l'Année Littéraire , tome IV , page .

fans peine l'absurdité de l'athéisme ;
 mais , poursuit-il , s'il existe un créa-
 teur , il doit avoir un empire absolu
 sur sa créature ; la dépendance de
 cette créature l'assujettit à des devoirs ;
 ces devoirs supposent une loi ; cette loi
 demande un législateur ; ce législa-
 teur ne peut être que Dieu : il existe
 donc une religion instituée pour
 l'homme par Dieu lui-même ; par-tout
 où se trouvent l'homme & la divinité ,
 le fini & l'infini , le mystère doit
 éclorre. Voilà , par ce raisonnement
 si facile , la vraisemblance des mystères
 établie. Quelle simplicité , & quelle
 profondeur tout à la fois !

Mais entre toutes les religions qui
 se disent émanées du ciel , laquelle
 adopter ? Une foule de preuves mo-
 rales & de sentiment disposent le
 baron à croire que celle des chré-
 tiens est la seule véritable. Elle seule ,
 en effet , assigne à l'homme une ori-
 gine & une fin qui répondent à la
 noblesse de ses sentimens , & à l'im-
 mensité de ses desirs ; elle seule établit

entre l'homme & la créature ce commerce réciproque si flatteur pour elle. » L'idée d'un père qui se communique à ses enfans , qui leur montre le chemin qu'ils doivent suivre & celui qu'ils doivent éviter , est une idée conforme à ma raison , elle est faite pour plaire à mon cœur. Il ne me sera donc pas difficile de croire qu'une révélation du ciel a pu être accordée aux hommes ». Elle seule encore offre aux malheureux un port & un asyle assuré. Elle seule enfin peut satisfaire cet amour insatiable du bonheur après lequel notre cœur inquiet soupire sans cesse. » Dans le temps elle nous fait jouir de la paix & de nous-mêmes ; dans l'avenir , de Dieu & de son immortalité. L'homme peut-il désirer davantage ? C'en est fait , le sentiment seul me subjugué sous la loi des chrétiens. Il ne me reste plus qu'à connoître leur Dieu & à l'aimer ».

Porté par sentiment à croire , impatient de connoître la vérité , le jeune baron court la puiser dans les entre-

niens de son respectable vœux. La première question qui se présente à leur esprit, c'est de savoir si l'homme n'a été créé que pour vivre un moment sur la terre & retomber bientôt dans le néant, ou si la plus belle portion de lui-même doit survivre à l'autre pour adorer dans tous les temps son créateur. Les preuves ordinaires de l'immortalité acquièrent sous la plume éloquente de l'auteur un degré de force qui leur donne un air de nouveauté. Ce cri de la nature qui allume notre indignation à la vue des grandes injustices, le cri de la conscience, ce témoin incorruptible, ce juge sévère, cet impitoyable bourreau qui poursuit sans relâche l'homme criminel, ont sur-tout fourni à l'auteur une preuve également neuve & convaincante du dogme de l'immortalité. » Avons-nous jamais vu, » sans murmurer, notre semblable » écrasé par la force, gémir sous le » poids de l'injustice ? Nous le plaignons, & nous crions avec lui. » Rien de plus commun que ce » concours de voix qui s'élèvent

LE LIVRE
» subitement à la vue d'une injustice
» atroce & publique ; tous les esprits
» sont irrités ; l'ame du sage en est
» soulevée , la multitude éclate, &
» les méchans mêmes , pour se parer
» d'une vertu que tout le monde
» exige dans les autres , sont souvent
» ceux qui font le plus de bruit. Ce
» premier cri de la nature n'est que
» l'ordre établi par son maître ; tous
» les peuples du monde ne portent le
» même jugement , que parce qu'ils
» ont le même législateur ; mais s'il
» est une justice inséparable du cœur
» de l'homme , quelle doit être celle
» du créateur ? Pourrions-nous mé-
» connoître dans Dieu la sublime
» équité que nous trouvons dans nous-
» mêmes ? Cette justice tient à l'essence
» de l'ame , elle fait partie de notre
» être ; nous ne pouvons la détruire ;
» elle nous suit & nous juge jusqu'au
» tombeau ; s'il est impossible de mé-
» connoître cette justice , qui vit en-
» core dans l'homme , même le plus
» corrompu , comment pourrions-
» nous méconnoître dans Dieu une
» justice toute-puissante & immuable

» comme lui ? Dieu seroit-il moins
 » sage & moins grand que l'ouvrage
 » de ses mains ? Oui , nous portons
 » en nous la preuve la plus sensible
 » d'une vie où la justice divine doit
 » un jour éclater ; & si de tous les
 » crimes qui ne sont point expiés sur
 » la terre , il en existoit un seul im-
 » puni , le plus vil des humains seroit
 » par le remord , plus juste qu'un
 » Dieu , qui verroit du même œil le
 » vice & la vertu ».

Convaincu de l'existence d'une
 autre vie & de la nécessité d'admettre
 une religion , le jeune néophyte ne
 dissimule point à son instituteur qu'il
 éprouve un penchant secret pour le
 pur théïsme , & il faut convenir qu'il
 en fait un portrait séduisant. Le plus
 ardent apologiste du théïsme , l'élo-
 quent citoyen de Genève n'en a ja-
 mais fait une peinture plus brillante ,
 & le sage *Mésophee*, (c'est le nom du
 vieillard) étoit seule capable de dé-
 truire l'illusion qu'elle pouvoit pro-
 duire. » Je suis enchanté , dit-il , au
 » baron , de vous entendre ; vos pro-
 » grès sont rapides ; car le vrai théïste.

» est bien près d'être chrétien. Le
 » théiste & le chrétien sont toujours
 » sur le point de s'embrasser , c'est
 » l'orgueil qui les sépare ». puis après
 une énumération rapide , mais ef-
 frayante des devoirs les plus difficiles
 que la seule loi naturelle impose à
 tous les hommes , il s'écrie : » Un
 » théiste sincère pourra-t-il s'efforcer
 » de remplir constamment les de-
 » voirs que la loi de nature lui im-
 » pose , sans éprouver mille fois une
 » foiblesse déplorable , sans gémir d'un
 » fond de corruption inconcevable ?
 » Pourra-t-il gémir de la corruption
 » & éprouver tant de foiblesse , sans
 » soupçonner une dégradation d'une
 » nature affoiblie , & sans désirer des
 » secours puissans qui la réparent ?
 » Je vous conjure de peser attenti-
 » vement ces trois vérités ; les devoirs
 » de l'homme sont pénibles ; ses forces
 » sont bien faibles ; les motifs du pur
 » théisme bien confus ; tout cela réuni
 » ne semble-t-il pas solliciter une
 » action divine & nouvelle , qui ,
 » en développant les motifs , en for-
 » tifiant tant de foiblesse , assure l'ac-

» complètement des devoirs de la loi
 » naturelle . . . Or le christianisme est
 » la seule religion de la terre qui aver-
 » tisse l'homme qu'il est foible & dé-
 » gradé ; qui lui apprenne qu'un ré-
 » parateur lui a été promis ; qu'un
 » secours surnaturel lui est nécessaire,
 » & que pour l'obtenir la prière lui est
 » commandée . . . Si nous laissons
 » ici les subtilités de l'esprit pour
 » n'écouter que la voix du sentiment,
 » je pense que bientôt la fierté de
 » votre théisme pourroit se démentir,
 » pour descendre jusqu'à l'humilité
 » du chrétien, qui n'est au fond que
 » la connoissance de soi-même & l'a-
 » veu de sa foiblesse ».

Les excès honteux où sont tom-
 bés tous les peuples privés du flambeau
 de la révélation ; la difficulté de for-
 mer , sans le secours du suprême lé-
 gislateur , un code parfait de morale ;
 l'impossibilité de le faire adopter uni-
 versellement , quand bien même on
 parviendroit à le construire ; les
 aveux humilians des plus vastes gé-
 nies de l'antiquité , des *Socrate* , des
Cicéron ; les étonnantes contradictions

du plus habile panégyriste du théïsme (l'instituteur d'*Emile*) fournissent encore à l'auteur des preuves sans réplique qui établissent l'insuffisance de la religion naturelle, & que je vous exhorte à lire dans l'ouvrage même.

L'existence du mal physique & plus encore celle du mal moral (objets du quatrième chapitre) ont été de tous les temps le triomphe des ennemis de la religion & le tourment de ses apologistes. Désespérant de concilier la justice de Dieu avec les maux sans nombre qui ravagent la surface entière du globe, & sa sainteté avec les crimes qui souillent la terre, les théologiens étoient réduits à nous ordonner d'adorer en silence les profondeurs des conseils impénétrables de la divinité, sur-tout depuis que le plus subtil des sophistes avoit couvert de nuages cette partie de notre religion. Plus hardi que ses prédécesseurs, *Mésophée* entreprend de déchirer le voile qui nous déroboit la vue des perfections divines. Tous les sophismes de *Bayle* viennent se briser contre les principes solides établis

dans ce chapitre , qui m'a paru réunir
 ce que la dialectique a de plus pres-
 tant avec tout ce que l'éloquence
 peut offrir de plus véhément. Mais
 vous admirerez sur-tout l'adresse
 avec laquelle *Mésophee* amène son
 jeune élève à justifier lui-même la
 divinité par les efforts même qu'il
 fait pour la combattre. » Le monde ,
 » tel qu'il est aujourd'hui , dit *Mésophee* ,
 » vous semble peu digne de la sagesse
 » & de la bonté dont il est pourtant
 » l'ouvrage ; tâchez donc de vous
 » former une idée plus satisfaisante
 » d'un monde qui seroit réellement
 » meilleur , & puisqu'il vous déplaît
 » tel qu'il est , dites-moi comment
 » vous voudriez qu'il fût ; . . . donnez
 » l'essor à votre imagination : en un
 » mot , qu'eussiez-vous fait à la place
 » du créateur ? Il me semble , répon-
 » dis-je , qu'en conciliant nos intérêts
 » avec ceux de cette suprême sagesse ,
 » qui doit agir tout à la fois pour ses
 » enfans & pour elle-même , j'aurois
 » voulu que les hommes naturelle-
 » ment bons & heureux n'eussent
 » point éprouvé l'indigence & la

» douleur ; orné des plus rares facultés,
» l'esprit humain auroit connu , sans
» étude , tout ce qu'il devoit savoir &
» connoître ; les habitans d'une même
» terre , également justes & fortunés ,
» auroient vécu sans passions & sans
» vices ; nés dans l'abondance des
» biens communs à tous , à l'abri des
» motifs & des intérêts qui les di-
» visent , ils eussent ignoré jusqu'au
» nom du crime. Cependant les per-
» fections du monde sensible eussent
» répondu , comme vous pouvez l'ima-
» giner , à celles du monde moral ; la
» terre auroit prodigué ses trésors à
» ses heureux habitans , sans que les
» travaux du corps ni les peines de
» l'esprit troublassent leurs innocens
» plaisirs. Un ciel sans nuages , des
» mers sans tempêtes , un printemps
» éternel , ou des saisons variées , seu-
» lement pour diversifier les délices
» de la vie ; tel devoit être un monde
» créé par la sagesse & la bienfai-
» sance.

» Mais enfin , interrompit le vieil-
» lard , sans doute qu'une créature in-
» telligente & libre , eût rendu des

» hommages à l'auteur de ses jours ?

» Son culte , répondis-je , eût été
» doux & facile , fondé sur la recon-
» noissance & soutenu par l'amour ;
» les devoirs de l'homme se seroient
» bornés à célébrer , par un culte
» intérieur & public , les perfections
» de l'Etre créateur , à lui offrir sa
» volonté , à reconnoître sa dépen-
» dance & à chérir ses semblables ;
» l'ingratitude envers son bienfaiteur
» eût été le crime le plus odieux.

» Divine vérité ! s'écria tout à-coup
» le vieillard , en versant des larmes
» de joie , que ta force est puis-
» sante ! . . . Nous adorions le même
» Dieu , nous avions les mêmes idées
» d'un premier univers . . . Oui , vous
» venez de peindre ce premier ou-
» vrage d'un Dieu , tel qu'il fut au
» sortir de ses mains ; en vous écou-
» tant , je croyois entendre le récit
» de l'historien sacré ; quand vous
» traciez la douce image de la nature
» innocente , je croyois voir l'homme
» créé dans les jardins d'Eden , ce
» paisible état , que vous jugez si con-
» forme aux vues d'une bonté juste ,

» ce fut en effet celui de la première
» nature. . . . Mais si l'homme étoit
» heureux parce qu'il étoit soumis &
» reconnoissant, seriez-vous étonné de
» l'avoir vu malheureux , lorsqu'il de-
» vint rébelle ? Si la paix d'une con-
» science pure est un bien inestimable ,
» une conscience souillée ne devoit-
» elle pas produire un déluge de
» maux ? . . . Vous souhaitiez que le
» créateur , en formant le monde ; en
» eût banni la peine & la douleur ;
» c'est ce qu'il a fait ; vous voudriez
» que cet ordre admirable ne se fût
» jamais altéré ; mais cet immuable
» & fortuné séjour ne peut être habité
» que par la justice & non par une
» nature corrompue & dégradée. On
» ne veut voir dans Dieu que sa
» bonté , mais il est juste ce Dieu ;
» & parce qu'on abhorre sa justice ,
» on voudroit l'anéantir. Oui , sans
» doute , il peut créer encore un
» monde , où l'homme soit exempt de
» peine & de douleur ; mais ce règne
» nouveau doit éclater dans ces lieux
» où sa magnificence & sa justice di-
» vine s'exerceront dans toute leur

» étendue. J'entrevois ce nouvel ordre
 » de choses dans les temps qui nous
 » sont si souvent annoncés ; j'y vois
 » pour la vertu une immortalité sans
 » douleur , & pour le crime une dou-
 » leur éternelle ».

Rien n'est plus piquant , à mon avis ,
 que de voir le jeune incrédule , dans
 le dessein d'inculper la divinité , exal-
 ter son imagination pour tracer le
 plan d'un monde parfait , qu'il croit
 imaginaire , & qui n'est cependant
 qu'une image imparfaite de l'état de
 l'homme au sortir des mains du créa-
 teur , & une esquisse plus foible en-
 core de l'état sublime qui doit mettre
 fin aux maux qui désolent la terre ,
 juste punition , suite presque nécessaire
 des crimes dont l'humanité s'est
 souillée.

Le jeune baron , dont les doutes
 les plus forts sont dissipés , aspire à
 connoître les preuves de notre révé-
 lation ; mais le sage vieillard , dans
 la crainte que nos mystères n'effa-
 rouchent la raison de son élève , lui
 fait d'abord observer que la répu-
 gnance même qu'éprouve l'esprit

humain à se soumettre aux mystères de la foi est une des plus fortes preuves de leur révélation ; en effet , plus ils paroissent révoltans , moins il est croyable , (s'ils ne sont pas révélés) qu'on ait pu les persuader à tant de nations , & qu'ils aient triomphé de tant d'esprits différens , malgré les efforts inouis des persécuteurs , & la puissance des maîtres de l'univers qui vouloient en étouffer la croyance.

Ensuite , dit le vieillard , ces mystères renferment la nature même de Dieu. Devons-nous donc être surpris de ne pouvoir les comprendre ? Pour en sonder les profondeurs , ne faudroit-il pas embrasser l'immensité des perfections divines ? Aveuglés par nos sens grossiers , aurions-nous la témérité de vouloir pénétrer les abîmes de la majesté suprême ? La nature même de notre esprit , celle de notre corps , l'union de ces deux substances , presque tous les phénomènes de la nature , tout est mystère autour de nous , souffrons que Dieu en soit un lui-même.

D'ailleurs , ajoute le vieillard

» j'ai souvent entendu dire que sans
 » les mystères on croiroit à la reli-
 » gion ; je pense bien différemment ;
 » car je ne pourrois croire à une re-
 » ligion qui n'en auroit pas. La raison
 » en est sensible , les mystères suppri-
 » més , Dieu ne s'y trouveroit plus ,
 » & Dieu absent de sa religion , elle
 » cesseroit d'être divine ».

Le jeune baron ne peut résister à la force victorieuse de ces raisonnemens. Il convient que des dogmes obscurs & mystérieux sont nécessaires dans une religion divine ; mais il ne peut encore abaisser l'orgueil de sa raison jusqu'à croire les mystères du christianisme ; par exemple , un Dieu homme , sujet à la mort sans cesser d'être Dieu. » Le dogme de l'incarnation , réplique le vieillard , est » donc de tous nos mystères celui qui » vous révolte le plus. Mais , dites-
 » moi , votre esprit , uni à une masse
 » de chair , ne forme-t-il pas une vé-
 » ritable incarnation ? Cet esprit , créé
 » à la ressemblance de l'esprit su-
 » prême , n'est-il pas uni à un corps ?
 » Et cette union ne forme-t-elle pas

» ~~esprit a une~~
» pourquoi l'esprit de Dieu n'aura-
» t-il pu s'incarner lui-même ?

» Notre ame , spirituelle & immor-
» telle par sa nature , se trouve unie
» à un corps corruptible & sujet à la
» mort. L'homme est donc tout à la
» fois esprit & corps , immortel &
» mortel , intelligence & matière.

» Pourquoi seroit-il impossible que
» l'esprit créateur se fût fait homme
» en s'unissant à l'humanité par son
» opération toute puissante dans le
» sein d'une vierge ? Il seroit donc alors
» vrai Dieu & vrai homme.

» Notre corps corruptible meurt.

» La divinité unie à l'humanité réside
» dans un corps sujet à la douleur & à
» la mort.

» A la dissolution des corps , notre
» esprit créé immortel , reste indef-
» tructible.

» L'esprit du créateur reste Dieu ».

Une comparaison aussi simple , aussi
lumineuse ébranle le baron , cepen-
dant il ne se rend pas encore. En
vertu de l'union du corps avec l'esprit,

les dispositions de l'un influent, dit-il, sur les dispositions de l'autre, & ces deux substances se trouvent dans une dépendance mutuelle. Les besoins & les affections de l'humanité devroient donc aussi faire des impressions sur la divinité à laquelle elle est unie ; & par là même Dieu devenant passible & sujet aux affections du corps, ne cesseroit-il pas d'être Dieu ?

Voilà, Monsieur, ce que la théologie renferme de plus aride & de plus épineux. Voilà ce que la religion chrétienne présente de plus incompréhensible. Voyez quelle clarté l'auteur répand sur cet abyme profond de notre foi. » Vous vous égarez, mon » cher baron, répliqua *Mésophtée* en » fouriant ; ne voyez-vous pas que » la comparaison entre l'homme & » Dieu ne peut se considérer que sous » de certains rapports ; l'union de » notre esprit avec notre corps éta- » blit entre eux des assujettissemens & » une correspondance réciproque, » parce que notre ame est susceptible » de cette dépendance ; mais l'esprit » suprême ne peut s'unir à sa créature

» perfection —

» ment indépendant & toujours im-
» muable ; par sa nature , il se com-
» munique à tous les êtres inanimés ,
» en leur donnant à tous , leur véri-
» table manière d'être ; il se commu-
» nique aux esprits , comme leur
» lumière & leur vie ; il se commu-
» nique à ses différens saints par la
» communication plus ou moins vive
» de son essence ; & il s'est communi-
» qué à l'humanité sainte du Sauveur
» des hommes , par une union si spé-
» ciale & si intime , que l'homme ne
» fait qu'une seule & même personne
» avec la Divinité ; mais toujours sans
» rien perdre de ce qu'il est , donnant
» tout à l'humanité sans rien rece-
» voir d'elle ; semblable à l'astre du
» jour qui se communique à tous les
» points de la vaste sphère qui l'en-
» vironne , la féconde , l'éclaire , sans
» rien contracter de la nature des
» corps qu'il pénètre par sa lumière ».

Je me suis étendu , Monsieur , sur
ce chapitre , parce que de tous ceux
que j'ai analysés , c'est celui qui m'a

le plus étonné. Je n'aurois jamais imaginé qu'une discussion sur les mystères pût devenir l'objet d'une lecture amusante, qu'une matière aussi abstraite pût être mise à la portée des esprits les plus simples, & que, sans altérer la précision du dogme, l'auteur eût pu réunir les charmes de la diction à la profondeur du raisonnement.

Je n'ai encore mis sous vos yeux que des parties isolées du bel édifice que je vous avois annoncé. C'est dans le reste de l'ouvrage que l'auteur en présente à nos regards l'ensemble majestueux. Insensiblement entraîné par la beauté des traits épars, j'ai donné à cet article une étendue qui ne me permettroit pas de vous entretenir du reste de l'ouvrage, sans trop affoiblir le grand tableau que je dois vous présenter. On verra, je pense, avec un nouvel intérêt, un nouvel extrait consacré à cet excellent ouvrage.

Je préviens tous ceux qui s'empresseront de le lire, qu'en se bornant à une lecture superficielle, ils y

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

decouvriront , sans doute , ce que l'œil le moins clairvoyant ne sauroit s'empêcher d'y appercevoir , la clarté , la solidité du raisonnement , jointes à l'harmonie , à la chaleur du style. Mais une lecture plus réfléchie leur découvrirra un autre genre de beautés , une foule de pensées profondes , de traits dignes de *Bossuet* , d'idées mères , si je puis parler ainsi , qui contiennent le germe d'une infinité d'autres. Cet ouvrage , en un mot , quoiqu'il traite de la religion , paroîtra agréable , si on se contente de le lire ; & sera jugé admirable , si on veut l'approfondir.

Je suis , &c.



LETTRE

LETTRE XIII.

*Les Amans réservés , comédie en cinq-actes & en prose , par M. Stéele , l'un des principaux auteurs du Spectateur , représentée pour la première fois à Londres en 1722 , traduite de l'Anglois , par M. * * *. A Paris , chez Ruault , libraire , rue de la Harpe ,*

M. de la Place , dans son Théâtre Anglois , paroît s'être attaché spécialement à faire connoître le genre tragique ; il n'a traduit qu'un fort petit nombre de comédies , soit qu'en général il les jugeât moins propres à faire honneur au génie Anglois , soit qu'il ait été rebuté par la difficulté de faire passer dans notre langue des plaisanteries qui sont propres à la langue & aux mœurs Angloises : on prépare actuellement un ouvrage qui va nous donner une connoissance plus parfaite du théâtre comique de cette nation ; c'est un choix des meil-

leures comédies Angloises qui aient été composées depuis *Ben Johnson* jusqu'à présent. L'intention du traducteur est de rassembler sous les yeux des lecteurs les traits les plus frappans de la révolution que le goût & les mœurs ont éprouvés en Angleterre depuis deux cens ans. Sous ce point de vue l'ouvrage sera utile & intéressant ; quant aux avantages que notre littérature en pourra retirer , ils ne seront pas considérables , du moins si l'on en juge par l'effet qu'a produit sur notre théâtre la connoissance des tragédies angloises. Il est vrai qu'un de nos poètes les plus célèbres a puisé dans cette source long-temps inconnue , des beautés nouvelles dont il a enrichi notre scène ; mais son exemple a séduit un grand nombre d'écrivains qui n'ayant ni le même goût , ni le même talent , ont imité les fautes & les licences des auteurs Anglois , au lieu de s'approprier leur génie. C'est même à cette imitation mal-adroite qu'on peut attribuer les défauts monstrueux qui défigurent notre scène tragique. Les situations

forcées , les caractères outrés & gigantesques , l'enflure & l'obscurité du style , les lieux communs & les sentences , la vaine pompe des décorations , le défaut de vraisemblance , la multiplicité des incidens , une atrocité dégoûtante , tels sont les fruits que la plupart de nos auteurs tragiques ont recueilli de leur commerce littéraire avec les Anglois ; notre théâtre comique n'a pu se garantir des malignes influences de cette anglomanie. Le genre larmoyant qui paroissoit si étranger aux mœurs & au caractère des François , nous est venu de la Grande Bretagne. Il y avoit déjà plus de dix ans qu'on pleuroit à Londres à la comédie , lorsque *la Chaussée* entreprit de faire voir à Paris le même prodige. Les Anglois , naturellement portés à la mélancolie , ont reçu avec transport ce comique sombre & lugubre , ils y ont même réussi plus qu'en aucun autre genre. Leurs auteurs ont sur nous la même supériorité dans les drames que dans les romans ; mais dans la bonne & véritable comédie , ils sont inférieurs , je ne dis pas à

172 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Molière, mais à nos comiques de la seconde classe. Cela n'empêche pas que dans la comédie comme dans la tragédie, ils ne prétendent l'emporter infiniment sur les François. Lors même qu'ils ont fait l'honneur à *Molière* de le traduire, ou plutôt de le défigurer, bien éloignés de l'enthousiasme ordinaire des traducteurs, ils ont toujours eu soin de rabaisser leur original dans une préface injurieuse. On me dira peut-être : les Anglois ont leur goût comme nous avons le nôtre ; ces comédies que nous n'estimons pas font leurs délices, ils les préfèrent à nos chef-d'œuvres, & ils ont autant de droit que nous de prétendre à la supériorité dans ce genre. Ce raisonnement, quelque absurde qu'il soit, a cependant été sérieusement proposé dans ce siècle par des littérateurs philosophes qui avoient un vif intérêt à confondre toutes les idées sur le goût. Il faut convenir qu'il y a des beautés locales & relatives, qui tiennent aux mœurs, au gouvernement, au climat, & qui, transplantées, perdent tout leur agré-

ment ; mais il n'en est pas moins vrai qu'il y a des beautés absolues & universelles , faites pour plaire dans tous les pays & dans tous les temps , & ce sont les seules qui assurent à un ouvrage l'immortalité. Par-tout, les hommes sensés aimeront qu'on leur représente une action simple & intéressante , développée par des incidens qui naissent les uns des autres , & conduite sans interruption jusqu'à un dénouement heureux & naturel ; ils préféreront toujours un spectacle de cette nature à un assemblage confus de scènes déconfues , sans liaison & sans suite ; des plaisanteries ingénieuses & légères , dont le sel est dans la pensée & non dans les mots , plairont davantage aux honnêtes gens de tous les pays , que de misérables équivoques & des pointes triviales ; par-tout, la peinture vraie & fidelle du cœur humain intéressera davantage que des charges grossières ; par-tout ce comique noble , délicat & décent qui naît du jeu des passions & des caractères doit l'emporter sur ces farces & ces bouffonneries ignobles , plus dignes des treteaux

d'un bâteleur que d'un théâtre régulier. La supériorité de notre scène comique n'est donc pas fondée sur un préjugé national , mais sur la nature & sur les principes invariables du goût. Il est vrai que le nombre des spectateurs capables de discerner & de sentir le vrai beau est ordinairement fort petit chez presque tous les peuples , voilà pourquoi la plupart des auteurs comiques , plus jaloux des applaudissemens de la multitude , que de la perfection de l'art , ont cherché dans leurs pièces à flatter le goût général de leur nation plutôt qu'à le corriger : Voilà pourquoi dans presque toute l'Europe le théâtre conserve encore des traces de l'ancienne barbarie ; tandis que la scène comique se perfectionnoit en France , les Espagnols , autrefois nos maîtres , les Italiens , n'ont fait aucun progrès , les Anglois eux-mêmes sont restés bien loin du but. Il est vrai que la France a eu l'avantage de posséder un homme de génie assez courageux pour tendre à la perfection , même au risque de déplaire , & qui , par ses chef-d'œuvres d'abord rebutés , est

A N N É E 1778. 175

enfin parvenu à former le goût de ses compatriotes. Paris , à cet égard , a été long-temps dans l'Europe ce que fut autrefois Athènes ; c'est même une chose très-remarquable qu'il n'y ait jamais eu dans l'univers que deux théâtres , où l'art dramatique se soit élevé à *cette hauteur divine* , à laquelle la foiblesse des autres peuples n'a pu atteindre. Les Romains eux-mêmes , rivaux des Grecs dans tout le reste , se sont presque bornés à traduire leurs pièces. Cependant , depuis la renaissance des lettres , on a vu paroître en différens pays des hommes doués d'un véritable génie dramatique , mais ce n'est qu'en France que le goût s'est trouvé réuni avec le génie.

Je passe maintenant , Monsieur , à l'examen de la comédie Angloise dont je vous annonce la traduction. Comme elle est très-estimée en Angleterre , elle vous apprendra mieux que toutes les discussions , ce qu'il faut penser du théâtre comique de cette nation.

A C T E I^{er}. La scène est à Londres ; c'est en cela seul qu'on peut dire que

H iv

176 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

L'unité de lieu est observée. L'action d'ailleurs se passe dans trois maisons différentes , & dans chaque maison le théâtre représente différens appartemens. Ces changemens de lieu étant indiqués par les décorations, ne choquent point absolument la vraisemblance , mais il y a bien plus d'art & de difficulté à imaginer une intrigue où tous les acteurs se trouvent naturellement rassemblés dans une seule maison , & même dans un seul appartement , comme on le voit dans plusieurs pièces de *Molière*.

M. Jones Bevil fait part à *Humfrey* , son homme de confiance , de ses inquiétudes au sujet de son fils ; il avoit arrêté son mariage avec *Lucinde* fille unique de *M. Scaland* , négociant fort riche ; mais une aventure de bal dans laquelle *Bevil* le fils a fait éclater un intérêt trop vif pour une jeune inconnue a fait évanouir ce projet , & le vieux *Scaland* a retiré sa parole. *Jones* n'a point instruit son fils de cette rupture , il veut voir si ses engagemens avec la dame du bal sont assez forts pour lui faire refuser une alliance

avantageuse ; il charge *Humfrey* d'interroger à ce sujet *Tom*, le valet de son fils, & d'empêcher que ce fourbe ne traverse ses desseins. Il sort ensuite pour aller chez son fils. *Tom* arrive sur la scène en chantant. C'est un valet petit-maître. Il débite d'abord une foule d'impertinences assez comiques. On diroit que l'auteur a voulu jouer dans ce personnage subalterne l'extravagance & la fatuité des agréables de Londres. *Humfrey*, homme grave, excédé de ces fadaïses, le met sur le chapitre de son maître, il apprend que *Bevil* ne paroît pas fort content de son mariage, que cependant il a donné à *Tom* une lettre pour remettre à *Lucinde*. La commission n'est pas aisée à exécuter. Madame *Sealand* qui veut marier sa fille à un certain philosophe nommé *Cimberion*, a défendu qu'on laissât parvenir à *Lucinde* aucune lettre de la part de *Bevil* ; mais *Tom* espère en venir à bout par le moyen de *Phillis* ; soubrette de *Lucinde*, dont il a fait la conquête. C'est l'heure où elle doit venir, sous prétexte de voir le maître d'hôtel son

178 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

parrain , & *Tom* l'attend ; l'auteur , très-exact sur la vraisemblance , motive ici adroitement l'arrivée de *Phillis* ; effectivement on la voit bientôt paroître. Cet entretien d'une suivante coquette avec un valet fat , est assez plaisant ; fadeurs & jargon de la part de *Tom* , qui ressemble assez au *Mascarille* des *Précieuses ridicules* ; manège & minauderies de la part de *Phillis* , voilà tout le fonds de cette scène , qui se termine par une lettre que la soubrette se charge de remettre à *Lucinde*. L'auteur , après s'être égayé avec les valets , reprend le ton sérieux avec les maîtres. Le théâtre représente l'appartement du jeune *Bevil*. Son père sonde adroitement ses dispositions pour le mariage proposé. Dans la soumission froide & contrainte de son fils , *M. Jones* voit qu'une telle alliance n'est pas de son goût. Le jeune homme qui s'apperçoit des soupçons de son père , affecte alors de prendre beaucoup d'intérêt à *Lucinde* , & veut sur le champ lui rendre une visite. La situation devient comique en ce que le père est obligé de

modérer la vivacité de ce fils qu'il accusoit d'indifférence. *Bevil*, resté seul avec *Humfrey*, lui découvre le motif de sa répugnance pour le parti que son père lui propose. Il a connu à Toulon une jeune Angloise dont les malheurs l'ont intéressé. A l'âge de sept ans, lorsqu'elle alloit aux Indes avec sa mère & sa tante, pour rejoindre son père nommé *Danvers*, riche négociant, le vaisseau qu'elle montoit fut pris par un armateur de Toulon. Sa mère mourut de douleur & de saisissement. Le capitaine remit la jeune orpheline entre les mains de sa femme qui étoit Angloise, & qui l'éleva comme sa fille ; mais son généreux bienfaiteur ayant été tué sur mer, comme il n'avoit point laissé de testament, toute sa succession tomba entre les mains de son frère qui étoit avocat. Celui-ci regarda l'orpheline comme une partie de l'héritage ; mais ses propositions & ses menaces ayant été rejetées, son amour méprisé se tourna en haine ; il redemanda à la jeune personne les dépenses faites pour elle dans son

enfance , il alloit même la faire traîner en prison lorsque *Bevil* parut & la délivra des persécutions de ce tyran. Il lui persuada ensuite de passer en Angleterre , où elle fait son séjour depuis quelque temps. Le généreux *Bevil* pourvoit abondamment à tous ses besoins , sans cependant lui avoir encore dit un mot de son amour. *M. Mirtle* , qui aime éperdument *Lucinde* , & qui tremble que le mariage projeté ne se termine , envoie demander à *Bevil* son ami un moment d'entretien. *Bevil* s'informe du succès de sa lettre , *Tom* lui promet réponse dans une heure. *Humfrey* se retire après avoir assuré son jeune maître que le mariage qui cause ses allarmes n'aura pas lieu. Ce premier acte est bien conduit & régulier dans toutes ses parties ; le sujet est exposé avec beaucoup de naturel & de netteté. Tous les acteurs & même leurs caractères sont annoncés , & l'action se présente d'une manière propre à piquer la curiosité & à exciter l'intérêt. On apperçoit déjà que la fable est la même que celle de l'*Andrienne*. La

A N N É E 1778. 181

première scène est exactement calquée sur celle de *Térence*.

A C T E II. *M.* *Mirtle* s'entretient avec *Bevil* sur les moyens qui peuvent lui procurer la possession de *Lucinde*. Cet amant est brusque , emporté , défiant. Il n'ajoute foi qu'avec peine aux protestations de son ami , qui lui assure qu'il n'a aucunes vues sur *Lucinde*. Il ne peut croire qu'on ait de l'indifférence pour la personne qu'il aime. *Bevil* n'est pas le seul rival qu'il ait à craindre. *Cimberton*, fatempésé, qui tranche du philosophe, a séduit *Madame Sealand* sa cousine par de vieux titres , de grandes richesses & un étalage d'érudition pédantesque. Cette femme entêtée & maîtresse absolue dans la maison , destine son cousin à *Lucinde*, & le mariage seroit déjà conclu si l'on n'attendoit l'arrivée d'un vieux oncle , nommé *Geffry* , qui vit à quarante lieues de Londres , & dont la présence est nécessaire au contrat. Cependant on a mandé deux hommes de loi pour sçavoir d'eux si les dispositions matrimoniales ne peuvent pas se faire sans

184 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» a trouvé dans son superflu de quoi
» protéger l'innocence , & soutenir
» la vertu au milieu des traverses &
» des peines de la vie ; que de goûter
» le plaisir de la voir à chaque instant
» satisfaite & contente. Quel plaisir
» plus vif en effet que celui d'un tel
» spectacle , pour peu que l'on soit
» réfléchissant & sensible ? Si enfin cet
» homme que nous disions se pro-
» cure à si peu de frais cette douce
» perspective , où donc est , je vous
» prie , ce mérite si rare ? où trouver
» dans tout cela le sujet de tant d'ad-
» miration ?

I N D I A N A.

» Quoi donc , on n'admireroit pas
» une amitié aussi noble & aussi désin-
» téressée ?

B E V I L.

» Pour ce qui est du désintéresse-
» ment, vous me permettrez de ne pas
» le lui accorder. Votre héros , Ma-
» dame , n'est rien de plus que ce que
» tout honnête homme doit être , &

A N N É E 1778. 185

» ce que font , comme je le crois ,
» beaucoup d'autres. C'est seulement
» quelqu'un qui fait plus de cas de
» les sentimens que de ses soins , qui
» aime mieux satisfaire son ame que
» ses appétits ; c'est tout ce que je puis
» dire de lui , & je vous assure , Ma-
» dame , que la dépense dont vous
» parlez est bien inférieure à celle
» qu'on fait souvent en équipages &
» en chevaux Le genre de dé-
» pense que nous disions est un principe
» de gloire pour ceux qui savent le
» goûter , & c'est d'ailleurs un plaisir
» toujours exempt de satiété , de dé-
» goût & de repentir.

I N D I A N A.

» Et moi , je persiste à dire que le
» désintéressement absolu avec de tels
» procédés les rend extraordinaires
» & presque incroyables.

B E V I L.

» Je vous proteste avec toute la
» franchise de mon cœur que jamais
» vous n'avez été aussi fort dans l'er-

» reur. Quoi donc , est-il quelqu'un
 » au monde de plus intéressé qu'un
 » homme qui se procure avec son
 » argent des profits aussi considérables ?
 » car enfin , si le plaisir doit être mis
 » au nombre des biens , quel plaisir
 » inexprimable n'est-ce pas pour
 » quelqu'un qui fait connoître le vrai
 » bonheur de la vie ; quel plaisir ,
 » dis-je , n'est-ce pas pour lui que
 » de soulager un cœur qui souffre ,
 » que de voir un être sensible comme
 » lui , sourire & tressaillir de joie en
 » recevant quelques parcelles d'un
 » métal , qui autrement ne seroit que
 » superflu & resteroit inutile entre
 » ses mains ? Quel meilleur usage
 » pourroit-il faire de son bien ? Je ne
 » verrois à cela qu'un caractère d'hu-
 » manité , si le bienfait regardoit in-
 » différemment des hommes & des
 » besoins ordinaires ; mais n'est-ce pas
 » bien moins encore quand on a le
 » bonheur de secourir quelqu'un qui
 » mérite tous nos respects , & toute
 » l'admiration du monde » ?

ACTE III. De la maison d'*Indiana*
 le spectateur passe à celle de *M. Sealand*.

A N N É E 1778. 187.

Tom y vient chercher la réponse à la lettre que son maître a écrite à Lucinde ; il en demande des nouvelles à Phillis qui le reçoit très-froidement , & ne daigne pas lui répondre. Ce caprice ne déconcerte pas un petit maître aussi aguerri que Tom , & pour triompher de la mauvaise humeur de sa maîtresse , il a recours à tous les lieux communs de la galanterie , il l'entretient de la violence de sa passion , de ses tourmens , de son martyre , & rappelle à cette occasion l'instant fatal où la vue d'un objet si charmant lui a ravi la liberté. » Morbleu, Madame , » je ne me souviens que trop de l'é- » poque où je donnai pour la pre- » mière fois dans le trébuchet ; ce fut » le premier jour d'avril de l'année » mil sept cent quinze. J'entrois ce » jour là même au service de M. » Sealand. Je n'étois encore qu'un » grand dadet tout nouveau débar- » qué , vous étiez , vous , une petite » poulette appétissante & préférée par » le maître d'hôtel à toutes les autres » servantes. Cependant nous ne nous » doutions de rien ni l'un ni l'autre ,

» jusqu'à certain jour que l'on m'or-
 » donna de monter sur la fenêtre de
 » l'appartement du second pour net-
 » toyer les vitres. Hélas ! il y avoit
 » une personne en dedans de la
 » chambre , qui nettoyoit le même
 » chassis que moi , une personne que
 » je n'avois de ma vie apperçue que
 » cette fois-là , & cette charmante
 » personne , ma princesse , c'étoit
 » vous-même.

P H I L I S.

» Oui , je crois me rappeler quel-
 » que chose de cette ridicule aven-
 » ture. A propos , dites - moi donc
 » pourquoi vous manquâtes de tom-
 » ber dans la rue.

T O M.

» Tudieu , c'est une chose que vous n'i-
 » magineriez pas ; non , vous ne devine-
 » riez jamais ce qui me tourna la tête.
 » Vous paroissiez d'abord ne songer
 » à rien , mais tout-à-coup il vous prit
 » envie de badiner avec l'esclave que

» vous veniez de subjuguier ; vous
 » soufflâtes sur une vitre , & comme
 » j'approchois mes lèvres pour en
 » faire autant , vous avançates vis-à-
 » vis de mon visage un torchon sale
 » avec lequel vous frottiez la vitre ,
 » & qui me cachoit vos appas ; enfin ,
 » comme je me rapprochois une se-
 » conde fois , vous vous mîtes à
 » cracher sur la vitre , & à frotter
 » de plus belle en riant de ma con-
 » fusion Nous étions tels que
 » *Pyrame* & *Thisbé* ; mais mon sort
 » fut bien plus cruel que celui de
 » *Pyrame* , il ne lui étoit permis de
 » voir sa maîtresse qu'à travers d'une
 » muraille ; moi , je voyois la mienne ,
 » je contemplois ma *Thisbé* dans toute
 » sa beauté ; mais à quoi bon ? Un
 » obstacle plus fort que vingt mu-
 » railles ensemble me séparoit d'elle ,
 » & cet obstacle étoit sa rigueur .
 » Hélas ! ne puis-je espérer qu'elle
 » s'humanise ?

P H I L I S .

« Je crois vos tourmens suppor-

» tables, & votre peine n'est pas assez
 » extraordinaire pour que vous ne
 » puissiez pas l'endurer encore quel-
 » que temps.

T O M.

» Hélas, charmante *Phillis*, s'il ne
 » s'agissoit que de vous obéir, je me
 » ferois gloire de souffrir, mais, ado-
 » rable personne, considérez de grace
 » notre misérable situation... N'est-
 » ce-pas le comble du malheur d'être
 » amant & d'être en même temps
 » soumis aux ordres d'un autre que
 » la personne que l'on aime, de porter
 » dans son cœur cette généreuse pas-
 » sion, & de la voir sans cesse en-
 » voyée en commission, trottant de
 » côté & d'autre, rappelée par ici,
 » brutalisée par là, & prise sans cesse
 » à partie pour les moindres bagatelles.
 » Ah ! *Phillis*, vous n'imaginerez pas
 » combien ma passion pour vous m'a
 » fait casser de verres & de porce-
 » laines. Oui, ma fortune a souffert
 » de vos cruautés tout autant que
 » mon cœur ».

Je vous ai transcrit, Monsieur,

quelques endroits de cette scène pour vous donner une idée du ton & du comique qui règnent dans les entretiens de *Tom* & de *Phillis* ; des plaisanteries de cette nature ne plairoient point en France aux honnêtes gens, qui les regarderoient, avec raison, comme plus convenables à une farce ou à une parade, qu'à une comédie régulière. Elles sont d'ailleurs trop étrangères au sujet, & ces bouffonneries de valets font languir l'action. Notre délicatesse seroit choquée de certains détails trop bas ; l'histoire de *Pyrame* & de *Thisbé* nous paroîtroit un trait d'érudition trop fort pour un laquais, & la comparaison subtile que ce laquais fait de son sort avec celui de *Pyrame*, nous sembleroit encore plus déplacée. *Phillis* vaincue par l'éloquence de son amant, lui remet la réponse que *Lucinde* a faite à la lettre de *Bevil*, & le congédie promptement en voyant arriver sa jeune maîtresse. *Lucinde* se plaint avec sa suivante de l'entêtement de sa mère, qui est persuadée qu'une fille honnête ne doit point connoître

l'amour , & que ce n'est qu'après le mariage qu'il faut songer à aimer son époux ; elle déplore sa destinée qui la condamne à être unie avec un fat tel que *Cimberton* , & laisse appercevoir son goût décidé pour *M. Mirle*. Lorsqu'elle voit venir sa mère avec le cousin *Cimberton* , elle va s'asseoir au fond de la salle , & travaille à l'aiguille. Rien de plus singulier & de plus original que le caractère de ce *Cimberton* , & son entretien avec *Madame Sealand* forme la scène la plus plaisante & la plus comique de toute la pièce.

C I M B E R T O N .

» Ma foi , Madame , il faut parler
 » vrai ; les jeunes femmes de ce siècle
 » sont entretenues par des discours si
 » fots , & leur imagination est telle-
 » ment occupée de fadaïses corpo-
 » relles , qu'en vérité un homme de
 » bon sens perdrait son temps à vou-
 » loir les instruire. Les idées qu'elles
 » ont du bonheur se réduisent pres-
 » que uniquement à un appétit grossier
 qui

A N N É E 1778. 193

» qui est plus plat , selon moi , que le
» besoin commun de boire & de
» manger.

M^{de} S E A L A N D.

» Je pense tout à fait comme vous ;
» mais vous êtes le seul que j'aie en-
» tendu parler aussi scavamment sur
» cet article.

C I M B E R T O N.

» Je vous dirai tout franchement
» une réflexion que j'ai faite , & qui
» m'a toujours frappé , c'est qu'il me
» paroît de la dernière brutalité dans
» nos mœurs , que deux personnes par-
» lent d'aller coucher l'une avec
» l'autre aussi librement que de dîner
» ensemble , & que l'on procède à la
» propagation de l'espèce avec aussi
» peu de mystère qu'à la conservation
» des individus. C'est , sur mon ame ,
» une audace qui m'a toujours rebuté.

M^{de} S E A L A N D.

» Mais vous me ravissez sans cesse
ANN. 1778. Tome III. I

» de plus en plus , cousin *Cimberton* ;
 » avec quelle sagacité vous savez saisir
 » les choses , & comme vous les ex-
 » primez finement ! Votre observa-
 » tion n'est que trop vraie. Rien n'est
 » plus ordinaire que d'entendre dire
 » aux domestiques , dans les maisons
 » même du meilleur ton : Monsieur &
 » Madame sont allés se coucher ; &
 » qu'est-ce qui peut nous répondre
 » qu'on n'ait pas peut-être dit sur nous
 » les mêmes impertinences (*se cachant*
 » *le visage avec son éventail*) ». *Cimberton*
 vante beaucoup la loi de *Licurgue*
 qui ordonnoit même aux maris d'aller
 voir leurs femmes secrètement & à la
 dérobée ; il s'empporte contre *ces tran-*
sactions impertinemment authentiques ,
qui sont tolérées parmi nous sous le nom
immodeste de mariage. Madame *Sealand*
 apercevant sa fille au fond de la salle ,
 la fait approcher , & *Cimberton* lui
 fait cet étrange compliment : » Il est
 » impossible , Mademoiselle , que vous
 » ne remarquiez pas les risques ex-
 » trêmes que je cours , dans l'idée que
 » j'ai de pouvoir vous associer un jour
 » à la meilleure partie de moi-même.

» Vous sçavez qu'une jeune femme est
 » plutôt un embarras qu'une ressource
 » pour un homme qui fait son occu-
 » pation des belles-lettres & de l'é-
 » tude. La réflexion , Mademoiselle ,
 » & la philosophie ne sont pas tou-
 » jours des préservatifs contre l'ai-
 » guillon des sens , & la partie ani-
 » male emporte souvent l'homme
 » toute autre part qu'où il voudroit
 » aller ». Puis il commence à faire
 des observations physiques sur la taille,
 la constitution & toute la personne de
Lucinde , sans égard pour les marques
 de dépit que donne cette jeune de-
 moiselle , il continue froidement ce
 ridicule examen , & conclut que sa
 future épouse est constituée d'une
 manière avantageuse pour procréer
 des enfans bien conditionnés. *Lucinde*
 n'y pouvant plus tenir , se retire
 après avoir vivement exprimé l'indi-
 gnation que lui inspirent ces insou-
 lens propos. » Insolens propos ! re-
 » prend tranquillement *Cimberton* , il
 » est aisé de voir qu'elle ne connoît
 » rien au langage des sciences , mais
 » n'importe , elle est bien instruite &

» me convient ». Cet acte est terminé par la mascarade de *M. Mirtle* & de *Tom* qui entrent déguisés en avocats ; leur but est de persuader à *Cimberton* qu'il est absolument nécessaire que son oncle *Geffry* signe le contrat. Un de ces avocats prétendus bégaye & bredouille , l'autre a une volubilité extraordinaire de langue ; c'est à peu près tout ce qui fait le comique de cette scène ; car leurs discours roulent sur une matière si obscure , & sont tellement hérissés de termes de chicane qu'on n'y comprend presque rien.

ACTE IV. On quitte ici la maison de *M. Sealand* pour retourner dans celle de *Bevil*. Ce jeune homme paroît vivement affligé d'une lettre qu'il a reçue de *M. Mirtle* , & dans laquelle cet ami lui propose un défi. *Mirtle* , informé que *Bevil* avoit écrit à *Lucinde* , & qu'on lui avoit répondu , s'est figuré qu'on le jouoit , & que , malgré ses promesses , *Bevil* étoit un traître qui songeoit à lui enlever sa maîtresse. Dans cette idée , il lui a sur le champ envoyé un cartel. *Bevil*

n'a répondu que par ces mots. » J'ai
 » reçu votre lettre , & je serai chez
 » moi ». *Mirtle* qui ne les trouve point
 assez clairs vient en demander l'expli-
 cation ; ce qui donne lieu à une très-
 belle scène. *Bevil* expose avec une
 noble fermeté son sentiment sur le
 duel , qu'il regarde comme contraire
 aux loix divines & humaines ; *Mirtle*
 irrité du sang froid & de la modéra-
 tion d'un homme qu'il croit son rival ,
 essaye d'enflammer sa colère par les
 traits les plus piquans ; il raille sa
 doctrine sur le duel qu'il attribue à la
 crainte plutôt qu'à la vertu. Il lui
 reproche malignement son intrigue
 avec une aventurière. *Bevil* ne se
 possède plus à cette dernière insulte ,
 il ordonne qu'on fasse venir un fiacre
 & se dispose à sortir avec son adver-
 saire ; mais cet emportement est bien-
 tôt calmé par de nouvelles réflexions ,
 & sans se soucier de ce qu'on pensera
 de sa conduite , il montre à M. *Mirtle*
 la lettre de *Lucinde* qui le remercie
 des soins qu'il se donne pour éloigner
 le mariage proposé , sans cependant
 paroître le refuser ouvertement. *Mirtle*

est confondu par la lecture de cette lettre qui justifie pleinement *Bevil*. Les deux amis sortent & la scène reste vuide ; défaut très-considérable , & qu'on ne supporteroit pas en France. La décoration change , & l'on se trouve transporté tout à coup au parc de Saint - James. *M. Jones*, *Bevil* & *M. Sealand* s'entretiennent dans ce jardin sur l'alliance projetée entre les deux familles. La scène est très-bonne , & le caractère des deux vieillards s'y trouve peint avec beaucoup de finesse. *M. Jones* , fier de sa noblesse , fait entendre qu'il croit honorer un bourgeois en recherchant son alliance. *Sealand* , marchand un peu grossier , affecte de mépriser la qualité , & relève l'état d'un commerçant. Il se plaint de l'intrigue de *Bevil* fils avec une inconnue , il ne veut point donner sa fille à un homme de mauvaises mœurs , ni enrichir un libertin. Le résultat de cette conversation est que *Sealand* prend le parti de rendre une visite à *Indiana* , d'après laquelle il décidera s'il doit accorder sa fille à *Bevil* , & laisse *M. Jones* fort inquiet

du succès de cette démarche. Le théâtre reste encore vuide & l'action est interrompue. La scène représente l'appartement de *Bevil* fils. *Phillis* vient y chercher M. *Mirtle* pour lui faire des reproches de sa négligence & de son inaction , tandis que *Lucinde* est sur le point d'épouser *Cimberton* ; elle lui conseille de se déguiser en vieillard , & de s'introduire chez M. *Sealand* , sous le nom de *Geffry* , oncle de *Cimberton* , qu'on attend de jour en jour. Cet expédient , tout indécent & tout absurde qu'il est , paroît admirable à *Mirtle* , il embrasse *Phillis* & lui donne une bourse pour la remercier d'un si bon conseil.

ACTE V. Le commencement de cet acte est d'un comique un peu trivial. *Mirtle* , déguisé en vieillard , sous le nom de *Geffry* , en impose à tout le monde dans la maison de M. *Sealand*. *Phillis* trouve le moyen de lui ménager un tête à tête avec *Lucinde* , qui , saisie de crainte à la vue de son amant , jette un cri perçant. Sa mère arrive & lui demande la cause de son agitation , elle répond que M. *Geffry* vient

de se trouver mal. *Mirtle*, qui s'est jetté dans un fauteuil, joue fort bien son rôle de malade, & s'en va appuyé sur *Cimberton* & *Lucinde*. *Phillis* reste seule avec Madame *Sealand* & lui apprend que son époux doit aller voir l'inconnue dont on dit que M. *Bevil* est entêté, & que s'il ne trouve rien qui lui déplaît, il est résolu de marier sa fille avec ce jeune homme. Madame *Sealand* fort irritée de cette démarche, déclare qu'elle va rassembler toute la famille, & se rendre aussi chez l'inconnue. Nouveau changement de scène : on voit dans la rue M. *Sealand* qui frappe à la porte d'*Indiana*. On vient ouvrir. Il y a un petit dialogue assez naïf entre M. *Sealand* & le domestique, petit paysan un peu niais, qui n'ose pas dire si sa maîtresse est chez elle, parce qu'il a déjà été chassé d'une maison pour avoir été trop sincère sur cet article. De la rue, on passe à l'appartement d'*Indiana*, son entretien avec M. *Sealand* est touchant & pathétique ; elle y déploie toute la beauté de son ame. Le vieillard enchanté

reconnoît enfin qu'elle est sa fille par le moyen d'un brasselet qu'il avoit autrefois donné à sa femme lorsqu'il partit pour les Indes. Dans ce moment, *M. Jones*, *Bevil* & son fils, *Madame Sealand*, *Lucinde*, *Cimberton*, & *Mirtle* encore déguisé en vieillard, arrivent chez *Indiana*. *M. Sealand*, après avoir comblé d'éloges le généreux *Bevil*, l'unit avec cette fille qu'il vient de retrouver. *Cimberton* voyant la fortune de *Lucinde* diminuée de la moitié, ne se soucie plus de cette alliance. Alors *Mirtle* se démasque, & cet homme, qu'on devoit chasser pour avoir joué le rôle d'un fourbe, épouse *Lucinde*.

Telle est, Monsieur, la comédie des *Amans réservés*, l'une des meilleures du théâtre Anglois, & si estimée à Londres, au rapport du traducteur, qu'elle y est mise au même rang où nous plaçons le *Misanthrope*. *Richard Steele*, auteur de cette pièce, est regardé, avec raison, comme un des grands écrivains de l'Angleterre. Son goût particulier le portoit vers la morale, & c'est dans ce genre sur-

tout qu'il a excellé. La fougue de la jeunesse & la licence de l'état militaire ne l'empêchèrent point de se livrer à des réflexions profondes sur les abus & les désordres qu'il apperçoit dans la société. On vit avec étonnement un jeune officier s'élever avec force contre le préjugé absurde & féroce du point d'honneur, dans un petit ouvrage intitulé le *Héros chrétien*. Sa doctrine lui attira des railleries; ses maximes sur le duel furent attribuées à la poltronnerie, & il fut obligé de se battre plusieurs fois pour avoir écrit qu'un honnête homme ne devoit point se battre. Il développa depuis, dans sa comédie des *Amans réservés*, les mêmes principes avec plus de bonheur & de succès. Il s'acquit beaucoup de réputation par un ouvrage périodique de morale, intitulé le *Billard*, ce qui engagea M. Addison à s'associer avec lui pour composer le *Spéctateur*. La comédie, dont le but principal est de corriger les mœurs par le ridicule, est un genre de littérature qui convient particulièrement à un écrivain philosophe. Steele se

distingua aussi dans cette carrière ; il donna plusieurs comédies qui ne sont pas sans mérite. Celle des *Amans réservés*, la dernière de toutes, fut la plus heureuse ; elle fut reçue avec une espèce d'enthousiasme, lorsqu'on la représenta pour la première fois en 1722. Le théâtre comique étoit alors barbare. Les auteurs paroissoient ne s'occuper que de la partie la plus grossière de leurs spectateurs ; les actions, les paroles, les plaisanteries de tous les personnages sembloient n'avoir été recueillies que parmi les matelots de la *Tamise*, dans les tavernes, ou dans les lieux de débauche. Les femmes, celles même qu'on introduisoit sous le titre de Ladis & de dames de la plus haute qualité, y parloient & souvent agissoient comme les courtisannes les plus effrontées. Les règles de l'art n'étoient pas plus respectées que les mœurs, & dans ces drames monstrueux, on n'avoit aucun égard à la vraisemblance. Une composition décente & régulière, telle que la pièce des *Amans réservés*, parut une espèce de phénomène. On

fut enchanté de la noblesse des caractères, de l'honnêteté des mœurs, de la bienséance du style, du naturel & de la vivacité des incidens, & sur-tout de l'art supérieur avec lequel plusieurs scènes sont imaginées & conduites. Ce succès ne s'est point démenti depuis, & c'est une des comédies qu'on revoit avec le plus de plaisir sur le théâtre de Londres; c'est pourquoi le traducteur l'a choisie pour pressentir le goût du public.

La réputation même de cet ouvrage prouve assez clairement que le théâtre comique des Anglois est bien éloigné de la perfection. Il s'en faut bien que les *Amans réservés* puissent soutenir le parallèle avec nos bonnes comédies; ce n'est pas une pièce de caractère comme le *Tartuffe* ou le *Misanthrope*; ce n'est pas même une pièce d'intrigue dans le genre plaisant, comme le *Chevalier à la mode*; c'est un drame larmoyant, comme la *Gouvernante*, *Mélanide*, &c. Dans cette classe même, quelque méprisable qu'elle soit, elle ne tient pas le premier rang, & pour la régularité & la conduite, pour

l'intérêt & la vivacité de l'intrigue , elle est inférieure aux bonnes pièces de *la Chauffée*.

Il y a d'abord dans la comédie de M. *Steele* un défaut essentiel , c'est la duplicité d'action. En imitant la fable de *Térence* , il l'a gâtée au lieu de l'embellir ; il est vrai qu'il y a deux amours dans l'*Andrienne* , mais celui de *Charinus* pour *Philumène* , tient fort peu de place ; *Philumène* ne paroît pas même sur la scène ; on n'est occupé que de *Pamphile* & de *Glicerie*. Au contraire , l'intrigue de *Mirtle* & de *Lucinde* fait une partie considérable de la pièce des *Amans réservés* , & divise l'intérêt qui devrait porter tout entier sur *Bevil* & sur *Indiana*. Le rôle de *Cimberton* est absolument inutile , & ne sert qu'à détourner l'attention de dessus l'objet principal. Les fourberies que *Mirtle* met en usage pour écarter ce rival , forment comme une seconde intrigue qui affoiblit nécessairement la première. Quoiqu'en général , il règne dans cette pièce un ton d'honnêteté & de dé-

cence, on y trouve cependant beaucoup de bas comique. Toutes les scènes de *Tom* & de *Phillis* sont trop bouffonnes, & d'autant plus vicieuses que le valet & la soubrette ne font que porter des lettres & agissent peu dans l'intrigue. Les deux déguisemens de M. *Mirtle* sont encore plus reprehensibles; on tolère quelquefois dans nos petites pièces des farces de cette nature; mais il faut du moins qu'elles soient utiles à l'action, & qu'il en résulte quelque incident; mais les mascarades de M. *Mirtle* ne servent à rien & ne produisent aucun effet; elles n'ont été imaginées que pour remplir le vuide de la scène. L'action chez *Térence* marche plus naturellement & avec plus de rapidité; les ruses que *Dave* met en usage pour rompre le mariage de *Pamphile* avec *Philumène*, les soins que se donne le vieillard *Simon* pour le faire réussir, tiennent le théâtre rempli jusqu'au dénouement. Le roman sur lequel M. *Steele* a bâti sa comédie ne paroît pas fort vraisemblable. La tante de *Lucinde* se

trouvant à Toulon chez un armateur n'a-t-elle pas dû tâcher de faire parvenir des nouvelles aux Indes , & instruire M. *Sealand* de la destinée de sa femme & de sa fille ? Si l'on suppose que lorsque les nouvelles sont arrivées , M. *Sealand* étoit parti des Indes pour retourner en Angleterre , n'étoit-il pas aisé d'écrire à Bristol , où M. *Sealand* séjournoit avant son voyage aux Indes ; ou plutôt , le généreux armateur de Toulon n'auroit-il pas dû renvoyer ces femmes à Bristol dans leur famille , d'où elles auroient pu informer plus facilement de leur sort M. *Sealand* ? On peut dire que ce négociant ayant quitté le nom de *Danvers* , qu'il portoit autrefois , pour prendre celui de *Sealand* , & s'étant établi à Londres , étoit plus difficile à découvrir ; mais malgré ce changement de nom & de demeure , il étoit aisé à *Lucinde* & à sa tante de se faire connoître par la voie des papiers publics que tout le monde lit en Angleterre. Enfin , quelque supposition que l'on fasse , il n'est pas croyable que dans l'espace de dix ans

Lucinde n'ait pu retrouver son père ; homme connu , & riche négociant ; tandis qu'elle avoit pour cela tant de moyens. Je vous ai déjà fait remarquer , Monsieur , combien l'unité de lieu est mal observée dans cette pièce. Il y a souvent plusieurs changemens de scènes dans le même acte , comme dans les comédies Italiennes que l'on joue à Paris , le spectateur est tantôt dans une maison , tantôt dans la rue ; tantôt dans un jardin , & il n'y a presque point de liaison entre les scènes. Tels sont les défauts qui m'ont fait mettre cette production Angloise au-dessous de plusieurs drames beaucoup plus réguliers , & même plus intéressans. Cela ne m'empêche point de rendre justice au mérite réel de cette pièce. Le dialogue a du naturel & de la justesse. Les caractères sont variés & peints avec beaucoup de finesse & de vérité ; ceux de *Bevil* & d'*Indiana* font sur tout honneur au génie de M. *Steele*. Il est vrai qu'ils ne sont pas comiques , mais leurs sentimens sont si honnêtes qu'on ne peut s'empêcher d'estimer & d'aimer l'au-

teur qui a imaginé des personnages si nobles & si vertueux.

Je suis , &c.

P O S T - S C R I P T U M .

Le succès de la nouvelle satire de *M. Gilbert* est aussi complet qu'il peut l'être ; la seconde édition qu'il en a donnée est déjà enlevée , & l'auteur en publie une troisième avec des corrections qui m'ont paru très-heureuses. *M. Gilbert* n'est pas du nombre de ces poètes qui se roidissent avec orgueil contre la critique , & qui (passez moi l'hyperbole) se feroient , je crois , plutôt égorger que de retrancher un hémistiche. Il a repassé le ciseau sur plusieurs endroits de son excellente production ; & ce qui flatte infiniment mon amour-propre , c'est que l'auteur a pris un soin particulier de corriger le peu de vers obscurs , foibles ou contournés que j'y ai remarqués. Que le triste emploi de censeur seroit agréable ! quelle récompense flatteuse couronneroit son zèle & ses efforts pour le maintien du bon goût , s'il pouvoit

voir les auteurs imiter cette docilité noble & modeste de M. Gilbert !

L E T T R E X I V .

L'Esprit des Journalistes de Hollande les plus célèbres , ou Morceaux précieux de Littérature , tirés de l'oubli , & recueillis dans les journaux de ce nom , tels que la République des Lettres de Bayle ; les Ouvrages des Savans de Basnage ; les Bibliothèques de le Clerc ; le Journal Littéraire , &c. ouvrage également curieux & instructif , par les anecdotes , traits d'histoire , dissertations , réflexions , & par la grande variété d'articles intéressans , choisis dans ce nombre infini de livres dont ces littérateurs ont rendu compte : le tout mis dans l'ordre le plus naturel des matières , 2 volumes in-12 ; à Paris , chez la veuve Duchesne , libraire , rue Saint-Jacques , 1778 , avec approbation & privilège du Roi.

LE titre seul donne une idée complète de l'ouvrage. L'auteur a suivi

le plan de celui qu'il avoit déjà donné sous le titre d'*Esprit des Journalistes de Trévoux*, que le public a accueilli favorablement. Par le terme d'*Esprit* on sent bien que le rédacteur a voulu nous donner une idée du profond savoir des journalistes de Hollande, de leur manière de caractériser les ouvrages de leur temps, & de la sage modération qu'ils observoient dans la fonction dont ils s'étoient chargés. Il est certain d'abord que ces anciens journaux sont aujourd'hui comme ensevelis dans les grandes bibliothèques, & qu'ils ne trouvent presque plus de lecteurs. Ainsi on doit savoir gré à l'auteur de nous en faire connoître un bon nombre de morceaux, intéressans pour tous ceux qui aiment la belle littérature. On comprend de-là qu'il a fallu du temps & de la patience pour chercher dans ce nombre immense de journaux ce qu'il y avoit de curieux; à l'égard du goût nécessaire pour faire un bon choix, le laborieux rédacteur a depuis long-temps fait ses preuves par les ouvrages qu'il a donnés au

212 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

public, & entre autres par son Abrégé de l'Histoire Grecque.

Il a eu soin de jeter de l'intérêt dans sa collection en y insérant des dissertations sur des matières qui peuvent exciter la curiosité du lecteur. Nous nous contenterons de citer pour exemple celle qu'il a donnée *sur la magnificence de l'ancienne Rome d'après Pline, sur le czar Pierre, sur les hommes illustres par leur savoir, & sur les vrais savans du dix-septième siècle, sur l'opera & son origine, sur l'histoire naturelle, sur l'économie animale, sur l'abus du café, &c. sur l'origine de l'imprimerie, sur les anciens peintres & sculpteurs, sur le système de l'univers, sur la question, dans quelle saison de l'année le monde a été créé; sur le droit politique, sur ce qu'on entend par la raison d'état, sur la question, quelle est la meilleure forme de gouvernement; sur l'histoire des grandes bibliothèques, & sur celle du roi à Paris; sur la coëffure des femmes de l'antiquité, les règles pour connoître l'âge des édifices, sur la nature de l'ame, &c. &c. &c.*

Nous ajouterons à cela que toutes

ces dissertations sont accompagnées de réflexions judicieuses, & que l'agrément dont elles sont assaisonnées est très-capable de plaire au lecteur, & d'amuser utilement le loisir d'un homme de lettres.

Je suis, &c.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

*Nouvelles lettres de M. de Longueville, écrivain public, à M. * * * N° 11. A Amsterdam, & se trouve à Paris, à la loge de l'auteur, place Royale, à droite en entrant par la rue Royale.*

Ce n'est point une plaisanterie ; Monsieur, il existe véritablement un auteur que la tristesse de sa situation force de vivre dans une loge d'écrivain public, & d'en exercer les fonctions. Il se distingue de ses confrères les écrivains, dont toute la science consiste assez ordinairement à copier, sans orthographe, un modèle de placet antique, par son esprit & ses connoissances, & de ses autres confrères les

gens de lettres , par son humanité compatissante. Sa loge est ouverte à tous les pauvres , & il écrit pour eux gratuitement. Sa propre indigence le rend sensible à celle des autres.

Non ignara mali , miseris succurere disco.

Je vous engage , Monsieur , à lire les lettres qu'il compose dans ses momens de loisir. Vous y trouverez de l'enjouement & des vues plaisantes. Par exemple , il voudroit que les gens de lettres qui n'ont point de fortune se fissent marchands. Après avoir passé en revue toutes les classes de littérateurs , & assigné à chacun d'eux le métier qu'il pourroit prendre , il dit » qu'un homme dévoué aux compilations , pourroit se faire fripier ; » qu'après avoir donné tous les matins six heures à son cabinet , il descendroit dans sa boutique , & il vendroit indistinctement ou un volume de sa compilation , ou une paire de culottes retournées ». Un motif plus puissant encore que celui de lire ces opuscules vous déterminera sans doute

à en faire l'emplette ; l'auteur languit dans la plus affreuse indigence , & rougit point de l'avouer. Je suis persuadé , Monsieur , que son ouvrage vous causât-il de l'ennui , vous vous empresseriez d'adoucir sa situation ; à plus forte raison , s'il vous fait passer un quart d'heure agréable.

Programme. Une société qui s'intéresse aux progrès de l'éloquence , & qui desire vivement de voir régner la religion & les mœurs , propose l'éloge de Monseigneur le Dauphin , père de Louis XVI , notre auguste monarque , & un prix de 1200 livres au discours qui aura le mieux rempli ses vues à cet égard. Un sujet aussi grand doit exciter le zèle de tous les citoyens , & ranimer le vrai talent par-tout où il existe.

Cette société desire que Monseigneur le Dauphin soit présenté dans cet éloge comme un prince dont la religion a consacré toutes les vertus , & dont la première a été de se dérober à l'admiration de son siècle. Tout ce qui pourroit porter l'empreinte

216 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

des opinions nouvelles, sera absolument banni de ce discours. Les qualités rares de Monseigneur le Dauphin, ses grandes vertus mises dans tout leur jour, voilà la seule tâche que l'on impose.

On exhorte les jeunes auteurs qui voudront concourir, à s'y préparer par la lecture des grands modèles que le dernier siècle a fourni à la véritable éloquence.

Les discours seront adressés, francs de port, avant le premier mars 1779, à M. *Jorry*, imprimeur-libraire, rue de la Huchette.

Le prix sera délivré dans les premiers jours de mai 1779.

Les discours seront d'une heure & demie de lecture au plus, ils seront écrits d'une manière très-lisible : le nom de l'auteur avec son adresse sera cacheté, & l'on ne rompra le cachet que dans le cas où le discours sera couronné.

Les 1200 livres sont déposées entre les mains de M^e *Morin*, Notaire, rue & vis-à-vis de saint Paul, à Paris,

L'ANNÉE

LITTÉRAIRE.

LETTRE XII.

*Suite des Mémoires philosophiques du baron de * * *, grand chambellan de sa majesté impériale. A Vienne, & se trouve à Paris, chez Berton, libraire, rue Saint-Victor, vis-à-vis saint Nicolas du Chardonnet.*

DANS les premiers chapitres de ces Mémoires, l'auteur, comme je vous l'ai déjà dit, * Monsieur, s'est borné à dissiper; au moins en partie, les nuages qui enveloppent de toutes parts l'édifice majestueux qu'il vouloit présenter à notre admiration. C'est dans le reste de l'ouvrage qu'il s'est proposé de nous développer l'éco-

* N^o 13 de ces feuilles, pag. 145.

ANN. 1778. Tome III. K

218 2^E ANNÉE LITTÉRAIRE.

nomie entière de la religion.¹ Sans autre secours que celui de la raison, il prétend guider sûrement nos pas dans les détours les plus sombres de ce labyrinthe inextricable. L'entreprise est hardie. Voyons si le succès répond à la grandeur du plan. Le mérite de l'exécution dépend ici de la simplicité d'un premier principe, & de la beauté des conséquences qui en découlent. Du moins ne pourra-t-on disconvenir que le principe qui sert de base au système de l'auteur ne pouvoit être à la fois plus simple & plus solide. Cette aversion du bien, ce penchant au mal, ce fonds de corruption que chacun sent au-dedans de soi-même, tel est le germe fécond d'où vont éclore les plus sublimes mystères du christianisme.

En rentrant au fond de son cœur, personne ne peut se dissimuler sa faiblesse & sa dépravation ; cependant l'homme ne put sortir ainsi vicié des mains de son créateur. L'excellence de la nature divine nous est un sûr garant de la perfection d'un ouvrage que le Tout-puissant voulut former à

sa ressemblance. C'est donc l'homme lui-même , qui , par un abus coupable de sa liberté , a effacé les traits de la divinité qui brilloient en lui , & dégradé sa nature. La faute même de quelques particuliers ne pouvoit avoir une influence aussi funeste sur l'humanité toute entière. Une corruption générale atteste une faute commune à tous les hommes. Il est donc indispensable de croire que le chef & le représentant du genre humain , souillé, dégradé par le crime , dut transmettre à la malheureuse postérité le poison destructeur dont il étoit lui-même infecté. Voilà l'existence d'un péché originel & ses suites démontrées par la raison seule , & sans le secours d'une révélation.

Peu importe de savoir quelle fut la nature & l'espèce de ce délit si fatal au genre humain. Cependant , exempt de passions , maître absolu de tous ses sens , dans ce séjour de l'innocence , d'où tous les objets qui pouvoient porter au crime étoient bannis , le premier homme ne pouvoit guères se rendre coupable que par l'inobser-

vance de quelque loi positive qui lui fut donnée par son créateur , pour éprouver son respect & son obéissance , & cette loi devoit naturellement tomber sur un objet indifférent en lui-même. Ainsi les railleries de nos esprits-forts qui plaisantent avec tant de grace sur un fruit défendu qui a bouleversé la nature , ne sont dignes que de mépris.

» L'homme , devenu coupable , vit
 » à l'instant rompre les liens qui
 » l'unissoient à l'auteur de son être :
 » il ne tenoit plus qu'à l'inflexible
 » justice qui le menaçoit du haut des
 » cieux , & qu'il retrouvoit encore au
 » fond de son cœur. Abattu par la
 » honte , déchiré par les remords , ses
 » sens dépravés accablèrent sa raison
 » obscurcie. Le mal moral sortit du
 » fond de sa conscience ; le mal phy-
 » sique sortit du mal moral ; les peines ,
 » les angoisses , les maladies & la
 » mort furent le triste cortège des
 » erreurs & des crimes

» Quelle fut l'horrible situation de
 » cette intelligence sortie par sa faute
 » du premier ordre de la nature !
 » Egarée dans l'univers , en guerre

» avec Dieu , avec elle-même , sans
 » pouvoir étouffer le cri de sa con-
 » science , & trop foible pour domp-
 » ter des passions dont le poids l'ac-
 » cabloit , représentez-vous un esprit
 » immortel , renfermé dans un corps
 » que la corruption appésantit & dé-
 » vore Figurez-vous des mal-
 » heureux , qui , pour la première fois ,
 » sentent la douleur ou la craignent ;
 » tout les afflige , rien ne les satis-
 » fait ; un avenir impénétrable aug-
 » mente leur terreur ; des ténèbres
 » profondes , un désert inconnu dont
 » ils craignent les habitans ; voilà ce
 » qui remplace les objets qu'ils ont le
 » plus aimés Fixons enfin notre
 »² attention sur l'événement le plus
 » essentiel à la nature humaine
 » L'homme né pour l'éternité connaît
 » le temps , & vit un terme à sa vie ».
 Chaque jour la mort , dans son triste
 appareil , frappoit à ses yeux les vic-
 times nouvellement abandonnées à sa
 fureur. Il la voit approcher de lui-
 même ; » il ignore ce qu'exige ce
 » spectre menaçant qui le presse &
 » l'environne , lui fait sans cesse ap-

» préhender la terre où il va le con-
 » duire Ne devoit-il pas s'ima-
 » giner qu'il tomberoit bientôt entre
 » les mains d'un juge sévère & irrité » ?
 Car enfin , après la dissolution des
 corps , l'esprit indestructible doit
 retourner à sa source , & comme la
 sainteté de Dieu , son bonheur & sa
 paix ne peuvent remplir que les
 cœur purs & dignes de les recevoir ,
 sa justice seule est l'aliment & le
 séjour indestructible des âmes viles
 & criminelles. Ainsi , en proie à la
 douleur , aux remords , à un déses-
 poir éternel , jugez quel eût été l'état
 déplorable des hommes si leur juge
 & leur maître n'eût fait briller à leurs
 yeux les traits de sa clémence &
 l'espoir du repentir & du pardon. Eh !
 quoi , le père commun des hommes
 ne les tira-t-il donc du néant que pour
 jouir du spectacle de leurs crimes &
 de leurs malheurs ? Sa bonté pater-
 nelle ne permet pas de s'arrêter à
 une idée aussi désespérante.

Cependant le péché sembloit éle-
 ver entre l'homme & son créateur
 une barrière insurmontable. Le crime

ne peut s'allier avec la sainteté : la lumière n'habite point avec les ténèbres. Dieu, sans contrarier ses attributs , ne pouvoit unir l'esprit de l'homme avec la divinité , à moins que la nature humaine ne fût réintégrée & parfaitement réparée ; un réparateur de l'humanité étoit donc nécessaire.

Mais il falloit tout à la fois expier, pardonner & réparer. Aucune créature ne pouvoit opérer un pareil prodige. Un Dieu seul pouvoit accomplir le mystère de l'homme. De là le mystère de la rédemption divine.

Mais le réparateur & l'offensé ne pouvoient être un seul & unique individu. Si la nature divine , blessée par le crime , n'eût renfermé qu'une seule personne, cette personne unique n'auroit pu s'abaisser jusqu'à satisfaire pour sa propre offense. De là le mystère de la trinité , ou de trois personnes en une seule nature.

Mais ce Dieu réparateur ne pouvoit ni s'humilier ni souffrir dans sa propre nature , impassible , infinie par essence. Il falloit donc qu'il s'associât

une nature étrangère & finie. Voilà le Christ & ses deux natures en une seule personne.

Mais c'étoit l'humanité viciée dans son principe qu'il s'agissoit de réparer. Afin de porter le remède dans la source du mal, il falloit donc que la nature humaine devînt l'appanage & la nature d'un Dieu. Voilà le mystère de l'incarnation ou d'un Dieu fait homme.

Mais pour que ce Dieu-homme rendît à l'humanité sa première splendeur, il étoit convenable qu'il lavât dans son sang des souillures, des offenses infinies dans leur objet, qui ne pouvoient être effacées ni par le sang des taureaux, ni par les larmes des hommes. De là le mystère de la croix.

Je m'arrête un instant, Monsieur, pour admirer avec vous la superbe ordonnance de ce tableau. Je n'ai pu vous en présenter que quelques traits épars, mais qui doivent vous faire juger assez de la fierté du pinceau qui les a tracés. L'eussiez-vous cru, quand je vous l'ai annoncé, que cette corruption générale qui infecte

la nature humaine eût pu fournir à l'auteur une preuve qui rend presque palpable la vérité de nos mystères , & que ce fût , pour ainsi dire , au fond de notre cœur que se trouvoit le fondement sur lequel sont appuyés les mystères les plus augustes du christianisme. J'ose assurer que jamais l'édifice de la religion n'a été présenté sous un point de vue plus grand & plus majestueux. L'idée de faire descendre , par une gradation naturelle , tous les mystères d'un principe clair & avoué , étoit digne du génie de *Bossuet* ; & la métaphysique à la fois profonde & lumineuse qui règne dans tout ce morceau , auroit encore ajouté à la gloire de *Mallebranche*.

Le jeune baron vivement frappé d'un tableau aussi imposant , avoue son étonnement en voyant des faits purement historiques venir à l'appui de nos dogmes incompréhensibles , & attester la vraisemblance de nos plus grands mystères. Cependant un doute l'arrête encore. Pourquoi ces mystères ont-ils été si long-temps cachés dans les cieux ; & le Dieu dont la toute-

puissance fit éclorre d'un mot le monde que nous habitons, avoit-il besoin d'un intervalle de quatre mille ans pour construire l'édifice de sa religion ? Sa bonté ne le sollicitoit-elle pas de faire luire sans délai aux yeux des hommes ce flambeau céleste, sans lequel ils ne pouvoient que s'égarer ? Cette objection, si familière aux incrédules, l'auteur a su la convertir en une des preuves les plus grandes & les plus frappantes de la révélation. » Dieu, dit-il, s'écarte » rarement de l'ordre des esprits & » de la nature Il falloit parler à » tous les caractères, & prouver à » tous les siècles ; & cela en donnant » à tous les esprits des démonstra- » tions invincibles, qui résultassent » d'une foule immense d'événemens » & de faits, annoncés & attendus » par des nations entières & toujours » accomplis Or depuis la dégra- » dation de l'humanité & l'insuffisance » de la loi naturelle, rien ne pouvoit » mieux affurer la certitude d'une » révélation du ciel, que l'établisse- » ment d'une loi intermédiaire entre

» la loi des premiers hommes & celle
 » que Dieu devoit apporter lui-même
 » sur la terre. Cette loi intermédiaire
 » devoit représenter à nos sens, d'une
 » manière sensible, ce qui devoit un
 » jour devenir l'objet de la foi de
 » notre esprit : les grandes figures &
 » les comparaisons ont toujours frappé
 » les hommes, & Dieu vouloit,
 » dans un immense tableau, conti-
 » nué pendant une longue suite de
 » siècles, leur représenter l'image de
 » tout ce qui devoit être. Il est facile
 » de nous convaincre que Dieu avant
 » d'établir sa religion & d'élever l'édi-
 » fice de son église, a voulu en tracer
 » le plan le plus exact, & l'exposer
 » aux yeux des hommes, afin qu'ils
 » pussent un jour reconnoître dans la
 » réalité & dans une sublime execu-
 » tion, la même main qui leur en
 » présenta le modèle. Les preuves
 » de l'évangile devoient être confi-
 » gnées dans les mains de ses ennemis,
 » afin de rendre ces preuves encore
 » plus respectables ; & nous devons
 » trouver de nos jours l'histoire de
 » l'église dans les fastes antiques des

228 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» Juifs. Il falloit encore que les plus
 » grands événemens du christianisme
 » fussent prédits & annoncés durant
 » une longue suite de siècles. L'esprit
 » de Dieu reposoit sur des époques
 » fameuses : l'établissement & la chute
 » des plus grands empires se trou-
 » voient annoncés & fixés par sa
 » parole ; la voix des prophètes devoit
 » se faire entendre dans tous les âges ,
 » pour annoncer aux nations la venue
 » du Messie , sa divinité ; & pour
 » développer de siècle en siècle les
 » circonstances de sa naissance , de ses
 » travaux & de sa mort. . . . Cette
 » loi intermédiaire qui devoit renfer-
 » mer les preuves sensibles de tant de
 » faits surnaturels , supposoit un légis-
 » lateur visible & un peuple choisi par
 » le ciel. Moïse parut à la tête du
 » peuple d'Israël. Pour prouver la
 » mission de ce nouveau législateur &
 » des chefs qui lui succéderent , ce
 » peuple devoit marcher sans cesse
 » au milieu des prodiges & des mi-
 » racles. Cependant la conviction de
 » ces premiers témoins ne suffisoit pas ,
 » ils devoient être chargés de transf-

» mettre tant de merveilles à tous les
 » peuples de la terre. Les monumens
 » les plus authentiques durent être
 » dressés au moment même des mi-
 » racles. Des fêtes , des cérémonies
 » publiques & religieuses, uniquement
 » instituées à ce sujet , durent à jamais
 » en consacrer la mémoire ; & les
 » autres générations de ce peuple in-
 » concevable , qui furent également
 » environnées des prodiges du ciel ,
 » durent aussi perpétuer de la même
 » manière la vérité des événemens
 » dont elles furent témoins. C'est
 » ainsi , en effet , que tout se trouve
 » disposé dans l'histoire des Juifs , de-
 » puis *Moïse* jusqu'à *Jésus-Christ* ; &
 » l'on ne sauroit disconvenir que ce
 » morceau d'histoire ne forme la plus
 » grande & la plus belle partie des
 » fastes du genre humain. Pourrions-
 » nous douter que ce peuple n'ait été
 » choisi pour conserver à tous les
 » peuples le culte d'un seul Dieu , le
 » souvenir du passé , & le dépôt im-
 » portant des promesses de l'avenir ?
 » Ce peuple & ses cérémonies , ses
 » héros , ses sages , sa loi , tout est

» figure ; tout annonce l'arrivée & la
 » puissance de celui qui est l'attente
 » des nations. . . . Ne demandez donc
 » plus pourquoi cette longue attente
 » d'un Messie. Dieu devoit à sa reli-
 » gion une preuve au-dessus de toutes
 » les preuves ; & cette preuve victo-
 » rieuse est dans cette même attente ;
 » elle est dans cette chaîne de prédic-
 » tions qui remplissent tout l'inter-
 » valle entre le premier homme & le
 » Messie ».

L'idée de cette loi intermédiaire m'a paru , Monsieur , noble & sublime. Je crains de ne lui avoir pas donné , malgré l'étendue de cette citation , le développement nécessaire pour en faire sentir toute la beauté. Ce tableau est du nombre de ceux dont il faut que le coup-d'œil embrasse tout à la fois l'ensemble & les détails. Mais dans les traits isolés que je vous ai présentés , vous avez dû remarquer assez que la beauté de l'expression répond parfaitement à la grandeur des idées.

Dans le chapitre suivant , intitulé le règne du Christ , *Mésophré* fait pa-

roître ce réparateur si long-temps désiré, annoncé depuis tant de siècles ; il le fait descendre sur la terre au milieu des prodiges , & cependant , dans cet état de pauvreté conforme au dessein qui l'amène. Il annonce sa loi ; partout les miracles l'accompagnent , & l'établissement de sa religion , le plus grand des prodiges , en atteste la divinité. Le jeune baron sent toute la force & l'énergie de ces preuves que je me contente d'indiquer. Mais l'incrédulité des Juifs l'étonne. Par un seul mot , plus convaincant que tout ce qui a été dit sur cette matière , *Mésophrée* fait cesser son étonnement. *Pour être Chrétien , il falloit être vrai Juif , & ils ne l'étoient pas.* Aveuglés par leurs passions , bien plus que par l'attachement à leur loi , ils mettent à mort le messie ; mais après trois jours , il sort du tombeau. A l'aide de son énergique précision , l'auteur , dans une vingtaine de pages , a rassemblé ce qu'on peut dire de plus fort sur tous ces objets , qui fourniroient matière à un volume entier. Il propose ensuite quelques

idées métaphysiques & neuves pour établir le dogme de la résurrection générale des corps. Puis il termine le tableau du christianisme par ce trait profond. La religion , dit-il , instituée pour l'homme , a dû paroître & commencer avec l'homme. Cependant si nous parcourons l'histoire des nations , nous les verrons toutes varier sur l'époque & l'origine de leurs religions. Le christianisme seul nous offre une révélation qui commence avec le premier homme , qui embrasse toutes les nations , qui renferme des vérités successivement développées , mais tellement identifiées que rien ne peut être isolé ni désuni. Le christianisme seul est donc la religion que le ciel destinoit à l'homme.

Cependant à toutes ces preuves de notre révélation , le sage vieillard veut en ajouter encore de plus convaincantes. Il se propose sur-tout , dans le chapitre qui suit , de porter jusqu'à l'évidence la vérité du récit de *Moïse*. Sa démonstration est également neuve & solide. Supposons , dit-il , le récit de *Moïse* véritable ,

voyons ce qui a dû arriver dans cette supposition ; si nous découvrons ensuite que les choses se sont effectivement passées , comme elles le devoient dans notre hypothèse , alors l'hypothèse devient une vérité incontestable.

Or , en supposant véritable la narration de *Moïse* , je vois sortir nécessairement d'une même tige deux religions semblables & différentes ; l'une grande , vraie dans tous ses points ; l'autre raisonnable & insensée , vraisemblable & révoltante , parce que le faux s'y mêle souvent avec le vrai. La première , descendue du ciel , commence avec le monde ; simple , majestueuse , immuable , mais progressive comme nos besoins & nos lumières , elle se développe & se perfectionne sans plier sous le poids des passions & des circonstances. La seconde , née de la corruption du cœur humain , se divise en une infinité de branches , se complique & s'avilit à mesure qu'elle se répand ; de là tant de religions & de systèmes. La différence des climats , des circonf.

tances , le délire des esprits , la corruption des cœurs durent nécessairement obscurcir & défigurer le fond d'une première tradition ; mais ces variétés mêmes , loin d'affoiblir , augmentent au contraire la force des témoignages que nous invoquons , puisqu'elles prouvent l'impossibilité d'un concert d'imposture entre des peuples , qui , séparés par les mers , ont altéré successivement & diversement le fond d'une même croyance. Cependant , parmi les fables même & les erreurs des traditions humaines , ce qu'elles embrouillent & défigurent doit conserver un certain air de vérité & de vérité qu'un jugement sain ne pourra méconnoître. » S'il existe donc
» un livre qui condamne ce qui nous
» révolte le plus dans les coutumes
» & les opinions de tous les peuples
» du monde , s'il rassemble en même
» temps ce que leur croyance & leur
» histoire nous offrent séparément de
» plus noble & de plus raisonnable ;
» s'il remplit les vuides qu'on y trouve ;
» s'il explique les contradictions qu'on
» y rencontre , s'il réunit & com-

« plette ces membres épars & mutilés,
 « n'est-il pas évident que ce livre
 « fameux nous conserve l'histoire &
 « la religion des hommes dans sa pre-
 « mière intégrité » ?

Or ces livres sont précisément ceux
 de *Moïse*.

« Oui, je regarde ces livres, dictés
 « par Dieu même, comme un or pur
 « & sans mélange ; partout ailleurs
 « j'entrevois ce même or altéré &
 « presque reconvert par des métaux
 « impurs & grossiers ; pour parvenir
 « à en faire le dépouillement & la
 « séparation, imaginons un procédé
 « bien simple, (car la raison a ses
 « procédés comme la chimie). Ras-
 « semblez les parties éparses & défi-
 « gurées, séparez-les de l'alliage qui
 « les dénature, rejetez tout ce qui
 « n'a pas la même consistance, les
 « mêmes caractères de vraisemblance,
 « & vous retrouverez cet or pur que
 « vous cherchez ».

Par cet ingénieux procédé, l'au-
 teur parvient à extraire des livres
 profanes, les faits les plus importants
 de la bible. L'histoire de la première

236 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

création nous est rappelée par ce repas en commun qui se faisoit après les sacrifices , & qui sembloit destiné à faire ressouvenir les habitans d'un même univers de leur commune origine & de leur première égalité. La chute d'*Eve* & d'*Adam* est célébrée dans les vers orphiques dont on connoît l'antiquité. La boîte de *Pandore* nous retrace les malheurs qui suivirent le crime de notre premier père. L'histoire de *Pyrrha* & *Deucalion* n'est-elle pas la copie défigurée du sort de *Noé* & de sa famille ? La fable des géans , qu'est-ce autre chose que l'histoire de la tour de Babel ! , altérée comme elle dut l'être dans la suite des temps ? &c. &c. &c.

Ensorte que dans les historiens profanes , on pourroit retrouver l'histoire entière de *Moïse* , en prenant simplement la précaution de retrancher ces absurdités frappantes & isolées qui choquent également la tradition la plus commune & le bon sens le plus grossier , & de ne conserver que ce qu'on voit toujours reparoître , quoique sous des traits différens.

Il faut voir dans l'ouvrage même le beau développement de cette preuve lumineuse dont je n'ai pu vous donner qu'une légère idée. L'auteur la termine par une comparaison ingénieuse & sensible. » Imaginez, dit-il, que ce chef-d'œuvre de la » Grèce, la statue d'*Apollon* que l'on » voit à Rome, fut brisée en mille » morceaux, & que tous ces membres » épars ne présentassent plus à nos » yeux qu'un corps informe & mutilé, dont cependant des ouvriers » ignorans & barbares auroient formé » un tout, en y joignant des membres monstrueux & grossiers, & que » par un hasard heureux on découvrit » dans le sein de la terre, une tête » pleine de graces & de majesté, » des jambes, des bras & une quantité » de morceaux du même marbre; que » penseriez-vous, si en faisant disparaître tout ce qui seroit étranger à » cette célèbre statue, tous les membres divers que l'on auroit trouvés, » s'adaptoient merveilleusement à ce » corps informe, & que par un accord » & une harmonie parfaite, il en

» résultât un ensemble admirable qui
 » offrit à nos regards un des plus
 » beaux ouvrages des hommes? Pour-
 » riez-vous douter que cette statue,
 » si finie & si admirable dans ses pro-
 » portions & dans son ensemble, ne
 » fût ainsi sortie des mains de son
 » auteur »?

Après avoir établi d'une manière incontestable la divinité des livres de *Moïse*, l'auteur prouve, par le développement des prophéties qu'elles ne peuvent s'appliquer qu'au Messie des chrétiens. Vous trouverez dans ce chapitre plusieurs prophéties presque inconnues aux théologiens ordinaires, & qui cependant n'ont pas moins de force & de clarté que les oracles si fameux de *Jacob* & de *Daniel*. Cette partie de l'ouvrage n'est pas la moins intéressante, elle prouve que l'auteur a fait une étude profonde de nos divines écritures, quoique son style puisse faire croire qu'il ne s'est nourri que des grands modèles de notre littérature.

Je ne vous ai rien dit, Monsieur, de la partie fabuleuse de cet ou-

viage écrit en forme de roman. Je dois cependant vous prévenir qu'elle ne contribue pas peu à y répandre de la variété , qu'elle y ajoute un nouveau degré d'intérêt & forme des repos agréables où l'esprit s'arrête un moment , quand il ne peut suivre le vol hardi & rapide de l'auteur. Vous trouverez que les caractères sont parfaitement soutenus. Vous aimerez sur-tout dans l'avant-dernier chapitre l'ame franche & naïve d'un vieux militaire , dont les discours donnent occasion au vieillard de développer des idées neuves & très-belles sur l'éternité des peines. Le caractère de ce militaire est d'une vérité frappante ; ses propos sont ceux du siècle.

Ces Mémoires , Monsieur , forment une réfutation complète des principes de nos prétendus philosophes. Dans le premier volume , leur odieux manège est dévoilé. Dans le second , leur absurde système est renversé de fond en comble. Démasqués dans l'un , confondus par l'autre , ils n'ont d'autre

parti à prendre que le silence , ou le retour à la vérité.

Au ton d'aisance & de noblesse qui règne dans ces Mémoires , à je ne fais quelles graces qui en relèvent le style , & qui n'appartiennent qu'aux personnes accoutumées à vivre dans le grand monde , il est facile de s'apercevoir que cet ouvrage sort de la plume d'un homme de qualité. Quoiqu'il ait eu la modestie de se cacher sous le voile de l'anonyme , ses amis & son talent l'ont trahi ; tout le public a reconnu & nommé cet illustre auteur. Le nom de *Crillon* , déjà si célèbre dans les fastes de la bravoure & du patriotisme , le devient également dans l'histoire des lettres ; redoutable aux ennemis de la patrie , désormais il ne le sera pas moins aux ennemis de la religion.

Je suis , &c.

LETTRE

LETTRE XVI.

Fables nouvelles , dédiées à Monseigneur le Comte d'Artois , par M. de Saint-Marcel , l'un de ses gardes du corps , avec cette épigraphe :

Dum nihil habemus majus , calamo ludimus.

A Londres , & se trouve à Paris , chez Monory , libraire de S. A. S. Monseigneur le prince de Condé , vis-à-vis l'ancienne comédie Française.

FÉLICITEZ-MOI , ou plutôt plaignez - moi , Monsieur , d'avoir eu le courage de lire ce recueil , que le nom même de M. de Voltaire , dans ces jours de délire épidémique , ne pourroit soustraire à la mort. Jusques à quand , dans mon cabinet , converti en un cimetière , me verrai-je condamné à l'emploi dégoûtant d'exhumer & de disséquer des cadavres littéraires ?

M. de Saint-Marcel , qui sûrement n'a pas trouvé le porte-feuille de la
ANN. 1778. Tome III. L

242 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Fontaine, ni volé la ceinture de *Vénus*,
jaloux, en attendant la guerre, de se
couvrir de paisibles lauriers,

La cervelle pleine
De Pinde, d'Apollon, de Muses, d'Hypo-
crène,
Du logis, un beau jour s'esquive en tapinois;
Et s'en va par monts & par plaine
Où le bel Apollon tient sa cour souveraine
Et dicte ses suprêmes loix.

La gloire est une belle chose!
Mais n'en a pas qui veut, disoit-il en chemin;
Heureux ceux *envers* qui Jupiter en dispose!

Mais, morbleu, j'en aurai ma dose,
Si je mets mon projet à fin.
Entre *Homere* & *Pindare* on peut marquer ma
place.

Je veux qu'un jour dans l'univers,
Quoi que l'envie & dise & fasse,
Il ne soit bruit que de mes vers.
Tout en parlant, le voyageur arrive
Aupied d'un mont dont le rocher
Etoit baigné par une eau fugitive
Qui défendoit d'en approcher,
Bon! m'y voilà, dit-il, à l'ardeur qui m'en-
traîne,

Je sens que je vais être au comble de mes vœux.

Voilà le mont Parnasse, & voici l'Hypocrène.

Voilà plus bas ce temple merveilleux,

Digne séjour des filles de mémoire.

Pégase est tout auprès, à ce que je puis croire ;

Il est là tel qu'on le peint en tous lieux ,

Tâchons d'apprivoiser cet animal fougueux ;

Montons-le , & volons à la gloire.

.....

Ce temple n'étoit qu'un moulin ,

Affis au pied d'une colline ;

Et ce Pégase , un vieux rouffin ,

Qui broutoit des chardons attendant la farine

Qu'il voituroit au village voisin.

.....

Mais cependant le hardi cavalier

Quine se ressent point de l'ardeur qui l'inspire ,

Pique des deux . . . & compose ses fables ,

Pour fronder les méchans & corriger les sots.

Déjà sûr de ses succès ;

Car on croit trop ce que trop on desire ;

il enfante sans travail une épître dédicatoire , dont l'adresse fait tout le prix. Il invite assez poliment M. le

comte d'Artois à quitter un moment
les jeux & les amours pour savourer les
foibles fruits de sa veine.

La proposition est tout à fait galante,

& le mot *savourer* est modeste & engageant.

Il étoit nécessaire que je vous fisse part, Monsieur, de la plaisante méprise qui a donné naissance à ce volume, dont l'assommante uniformité ne m'offre que l'embarras désagréable du choix, Vous auriez été surpris jusqu'à l'indignation, des vers prosaïques que j'ai honte de vous extraire, si vous n'étiez pas prévenu qu'ils ont été faits dans un moulin, & écrits sous la dictée de *maître Aliboron*. Il faut pourtant rendre justice à ce baudet inspirateur, & lui savoir gré de sa noble ambition à *montrer à l'univers*

Que les ânes souvent le font moins qu'on le pense.

Vous savez que la fable est une expression ingénieuse de nos mœurs sous des fictions étrangères, inventée par les poètes pour nous montrer dans

les autres le tableau de notre conduite. C'est l'idée qu'en avoient les *Esopé*, les *Phèdre*, les *Pilpay*, les *la Fontaine*. Ce petit poëme épique doit instruire & doit plaire. D'après ces principes, *M. de Saint-Marcel* est bien atteint & convaincu d'ignorer le génie, l'essence & le caractère de ce genre de poësie. Je cherche dans ses fables, que j'appelle comme lui, ne sachant quel nom leur donner, ce désordre apparent, cette vivacité d'images, cette adresse de transitions, ces descriptions pleines de douceur & d'agrément, quelquefois riches & élevées, cette diction simple, pure & nette, ces expressions naïves, cette précision élégante, dont notre *Fablier* nous offre un si parfait modèle, & je n'y trouve que des attentats contre le goût, contre la structure des vers, contre leur mélange & leur combinaison, contre la rime, contre la grammaire, contre l'orthographe, &c. &c. &c.

J'y lis :

Ne plaise à *Mahomet* que jamais je consulte
Un homme à qui la cour peut offrir des appais

246 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

Le mensonge est, hélas ! tout ce qui en résulte.

J'y lis :

On posoit au bout d'un péristyle
Une statue *un jour* d'un ensemble si beau.

J'y lis :

Un homme deux filles avoit,
Dont *la première* une merveille étoit, &c.

J'y lis . . . enfin, j'épuiserois toutes
les formules de l'algèbre, si je voulois
vous compter tous les défauts qui
fourmillent dans ces nouvelles fables,
bien dignes d'une excommunication
littéraire. Je puis m'écrier comme le
poète dont j'extrais les vers :

Quand j'aurois même une langue d'acier ;
Pour le dire , il faudroit un gros mois tout en-
tier.

Comment peut-on rimer ainsi

Sans s'attirer quelque méchant proverbe !

Mais la poésie est le plaisir de M. de
Saint-Marcel ;

La chose étant ainsi , auroit-il été sage

De ne se le donner pas ?

Je vous jure , Monsieur , que si je ne
lisois que des ouvrages aussi bur-
lesques , je ne tarderois pas à encou-
rir le reproche que l'on faisoit

A ce *Scipion* sans pareil

De trop de goût pour le sommeil.

Vous ne serez peut-être pas fâché
d'avoir un échantillon de style dou-
cereux. Voici comme l'auteur fait
parler le renard à la perdrix.

Votre bec du corail efface les couleurs ;

L'éclat de la pourpre même

Pâliroit devant vos pieds ;

Mais , bel objet , si vous dormiez ;

Combien y gagneroit votre beauté suprême !

Elle s'endort , comme vous pensez
bien , & moi aussi . . . Mais , qu'en-
tends-je ?

Grâce , grâce ,

J'en conjure votre art , à bon droit si vanté ;

Auriez-vous bien le cœur de manger celle

Dont à l'instant vous louiez la beauté ?

L i v

Voulez-vous des images ?

Un lierre fit tant par maint souplesse
Qu'au haut d'un chêne, il parvint tout à fait.
De ce rapide vol , le chêne stupéfait ,
Comment , lui dit-il , plante vile ,
As-tu pu te traîner *jusqu'à mon sommet ?*

Vous êtes si extasié à la vue de *ce lierre à main souplesse* , qui , *par un vol rapide* , *se traîne jusqu'au sommet d'un chêne stupéfait* , que vous ne vous appercevez pas , je parie , que le dernier vers est estropié. Je me vois , Monsieur , presqu'obligé de faire réparation d'honneur à la muse militaire de M. de Saint-Marcel , puisque je l'ai promis si je lui trouvois une beauté. Je trouve ici un début original qui auroit majestueusement figuré dans l'ode triomphante de *la navigation* couronnée à l'académie ;

Avant que l'homme au cœur d'airain ,
Dans *les débris* des forêts qu'il ravage ,
Se fût ouvert sur l'onde un pénible chemin.

C'est ainsi que , dans *les Plaideurs* ,
Petit - Jean débute :

Avant la naissance du monde , &c. &c.

C'est bien dommage que ces élans de génie académique fassent place à un comique grotesque , mais ce n'est pas sans dessein que l'auteur se ménage des chûtes ; il va nous faire rire aux dépens de son perruquier , qui a un singe pour garçon de boutique. Un bouc y vole pour se faire raser.

Au bout d'un soliveau , qui saillit dans la rue ;
Trois bassins suspendus frappent bientôt la vue ;
Et plus bas , sur un ais barbouillé d'orpiment ,
Il lit ces mots , *ici l'on rase proprement.*

Un singe vif & presté ,
Après un bout de compliment ,
Vers la chaise de bois le conduit poliment ,
Le savonne , & d'une main lesté
De l'occiput au col , le tond en un moment.

Vous avez vu dans la *Fontaine* de ces noms plaisans qui caractérisent noblement les animaux personnifiés. Une *Hélène* au beau plumage , sa majesté fourrée , *Rominagrobis* , le *Pithagore* à longue queue , &c. Son successeur s'est élevé au-dessus de son

250 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

modèle. Il donne le nom de *Frontin* à un cheval fougueux *outré mesure*. Il le croit apparemment de la famille de l'*Amant auteur & valet*. Quand il le gronde, il l'appelle vivement *maraut*. Il est temps que je m'arrête, Monsieur,

Pour donner à la terre une belle leçon
De modération.

Si vous voyez M. de Saint-Marcel, persuadez-lui qu'il faut être au moins de *deux grains* plus poète pour s'arroger le droit de parler la langue des dieux ; conseillez-lui d'attendre la seconde édition de ses fables pour nous en donner le supplément ; qu'il ne s'expose plus sur le penchant du roc inaccessible ;

Car j'en aurois pour lui la fièvre,
Un pied mal mis, ou le moindre faux pas,
Le précipiteroit de ce rocher en bas.

Qu'il fasse plutôt le sacrifice de ses jours au bien de l'état & à l'honneur de la France.

A N N É E 1778. 251

Lorsqu'une double mort vient s'offrir à nos
yeux,
Forcés de la subir, choisissons la plus belle.

J'oubliois de vous annoncer que
M. de Saint-Marcel a eu la galanterie
de mettre *Tibulle* à la portée des
jolies femmes pour leur apprendre *la*
morale de l'amour ; c'est sans doute
dans des momens de volupté qu'il a
écrit

Qu'il est doux, dans les champs, quand la tem-
pête gronde,

.....

Combien la pluie alors dont le vent les inonde,
Aux charmes du sommeil ajoute de plaisirs !

.....

Ah ! que l'on parle ou non , qu'importe l'uni-
vers ?

Si , couché sur la mousse , auprès de mon
amante ,

Du sommeil, dans ses bras , je goûte les dou-
ceurs.

Il paroît que notre tendre militaire
a la vertu de bien dormir , sur-tout
quand il pleut , & qu'il est à côté de

Lvj

252 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

l'objet de ses desirs ; je suis persuadé qu'il communique cette bonne qualité à ceux à qui il lit ses vers ; dans ses élégies qui font rire , M. de Saint-Marcel est toujours égal à lui-même.

Je suis , &c.

L E T T R E X I I I .

Principes de morale , de politique & de droit public , puisés dans l'histoire de notre monarchie ; ou Discours sur l'Histoire de France , dédiés au roi , par M. Moreau , historiographe de France. Tom. II , III & IV , in-8° , de l'imprimerie royale. 1777.

DANS deux ou trois ans, Monsieur, il y aura justement quatorze siècles que Clovis pénétra dans les Gaules , à la tête d'une armée de barbares , qui apparemment ne se trouvoient pas bien dans leur pays , puisqu'ils vouloient s'établir dans celui de leurs voisins. La beauté de notre climat , la fertilité de nos campagnes étoient un

puissant attrait pour ces hordes Germaniques , qui , dit-on , jouissoient d'une liberté parfaite dans leurs forêts ; mais qui ennuyées d'une vie sauvage , aimèrent mieux être heureuses que libres , & pour trouver des établissemens avantageux , suivirent avec joie des chefs qui pouvoient devenir leurs maîtres , & qui le devinrent en effet toutes les fois qu'ils purent faire des conquêtes durables.

C'étoit une mode alors de demander l'hospitalité les armes à la main. Les Goths , les Bourguignons , sans parler de beaucoup d'autres qui avoient passé comme des torrens , sans laisser aucune trace , étoient venus partager avec les naturels du pays , une terre qui étoit un lieu de délices , en comparaison de celle qui les avoit vu naître. Les Francs , après bien des tentatives inutiles , ayant enfin un chef , ou plus vaillant ou plus politique , fondèrent un empire qui remplit la Gaule entière , & qui est devenu un des plus florissans de l'Europe.

Formé d'abord en monarchie , le gouvernement n'a jamais changé essentiellement ; les princes ont eu , selon

254 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

les temps, plus ou moins de pouvoir ; mais le titre de leur autorité a toujours été le même. Malgré les révolutions qu'a dû amener un si long temps, jamais étranger ne s'est assis sur le trône de *Clovis*. Deux fois, il est vrai, la couronne est sortie de la maison régnante ; mais qu'est-ce que deux usurpations en 1400 ans ? Une plus grande stabilité n'est pas dans les choses humaines ; & lorsqu'une famille tombe dans l'anéantissement par le défaut absolu de vertu & de courage, il n'est point ici bas de constitution assez heureuse pour empêcher qu'une longue suite de princes foibles & inappliqués ne se voye enfin dépouillée par quelque subalterne, qui aura autant de talent que d'ambition. Cependant l'exemple d'une pareille injustice peut servir de leçon pour ceux mêmes qui en ont été les auteurs ; & la postérité de *Hugues Capet* en a si bien profité, que, si l'on ne sauroit trouver dans les annales de l'univers aucune race qui ait tenu le sceptre aussi long-temps que celle qui nous gouverne, on n'en trouvera point non plus qui ait

produit à proportion un aussi grand nombre de princes dignes de leur fortune & de l'amour de leurs peuples.

Mais tandis que nous mettons notre bonheur dans l'obéissance que nous leur rendons , & que nous chérissions une autorité dont le titre est le plus ancien qui fut jamais , puisqu'il remonte à huit siècles entiers par une succession non interrompue , il nous arrive quelquefois de faire des recherches , & de disputer sur la nature de cette autorité à laquelle nous rendons tous hommage. Nous essayons d'en trouver la source , d'en assigner les principes constitutifs , &c. C'est ainsi que , tandis que le genre humain jouit du spectacle de l'univers , & est soumis aux loix générales qui en maintiennent l'harmonie , quelques esprits sublimes & désœuvrés , méditent sur la cause des mouvemens célestes , sur la gravitation universelle & réciproque , & se consolent ou s'amusent en croyant expliquer les phénomènes , qui frappent leurs yeux comme ceux du vulgaire.

La différence qu'il y a entre ces deux sortes d'observateurs , c'est que les mé-

ditions philosophiques de ceux-ci ne sauroient causer aucun trouble dans le monde , ni semer l'esprit de révolte parmi les élémens ; quels que soient leurs systèmes , tout marche à l'ordinaire , & les planetes ne se souleveront jamais contre le soleil leur chef & leur roi. Les réflexions politiques de ceux-là ne sont pas tout à fait aussi indifférentes. A force de manier & de remanier les ressorts qui font mouvoir l'empire , ils les exposent à être brisés. Souvent ils écrivent par vanité plutôt que par persuasion. Ils connoissent l'esprit humain que l'idée seule de liberté flatte & transporte. En conséquence , ils promettent aux peuples ce bien précieux ; ils veulent , disent-ils , les faire rentrer dans leurs droits , & feignent de vouloir ramener les choses à l'égalité primitive. Ces chimères sont reçues avidement , & seroient capables d'exciter la fermentation la plus dangereuse.

Je pourrois vous citer , Monsieur , nombre d'écrivains , qui ont cherché à se rendre célèbres par la hardiesse de leurs assertions en ce genre ; les tribuns du peuple , qui proposoient à Rome

l'abolition des dettes & le partage des terres , n'étoient ni plus défintéressés en apparence , ni plus adroits à faire leur cour à la multitude , ni plus sincèrement disposés à profiter pour eux-mêmes de tous les changemens , qu'ils paroissent vouloir introduire pour l'intérêt des autres. On a vu de nos jours des auteurs mécontents de la Providence , qui les a placés dans des rangs inférieurs , déclamer contre l'inégalité des conditions , & attaquer dans leurs écrits une souveraineté qu'ils ne pouvoient détruire à force ouverte. Quelques-uns même ont assez compté sur leur éloquence pour entreprendre de persuader aux rois qu'ils n'avoient rien de mieux à faire , que d'abdiquer leur autorité , & de la remettre entre les mains du peuple. Il n'est pas à craindre qu'un conseil si impertinent fasse beaucoup d'impression sur ceux à qui il s'adresse ; mais il pourroit en faire sur les peuples , qui seroient tentés de croire que toute domination est une tyrannie , & que l'autorité des monarques n'est au fond qu'une usurpation tolérée. Ce qui révolte le plus les gens sensés

258 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

dans tout cela , c'est que ces messieurs les donneurs d'avis n'ont ni mission ni caractère pour un si noble emploi. Leurs prétentions sont outrées, leur ton emphatique, leurs décisions tranchantes, & cependant, sur la matière dont il s'agit, ils n'ont pas voix délibérative, on ne les a pas même consultés.

Il en est tout autrement, Monsieur, de l'écrivain respectable dont je vous annonce trois volumes nouveaux. Il ne s'est point ingéré de lui-même à faire la leçon aux rois. Le choix d'un monarque, la volonté d'un père ont fixé sa vocation à cet égard. Au reste, des recherches immenses, une érudition consommée ne lui ont pas inspiré la présomption si commune de donner ses sentimens pour des oracles. On n'apperçoit en lui ni la vanité du savant, ni le petit intérêt de l'homme à système. Il n'a point pour but de paroître plus instruit que les autres; il n'est ni séditieux ni adulateur; modeste en proposant, poli en refusant, vif & pressé en argumentant, il cherche non à briller, mais à être utile, non à plaire, mais à convaincre; un seul desir paroît l'animer, c'est

celui de faire triompher la raison & la justice. Et ce qui donne un prix singulier à son ouvrage , c'est qu'il a été fait d'après le plan conçu par un des princes , dont la mémoire sera la plus chère à la France , feu Monseigneur le Dauphin. Tous ces discours ont servi d'abord à l'éducation de la famille royale. A ce titre seul , ils mériteroient l'accueil le plus favorable ; mais nous osons dire que s'ils sont de plus grand poids , parce qu'ils annoncent les vues d'un prince qui connoissoit les hommes , & qui étoit fait pour les rendre heureux , ils ne sont pas moins dignes de nos éloges , en ce que l'exécution a répondu à la grandeur de l'entreprise , & que l'écrivain , par ses talens & son zèle , s'est montré digne d'une confiance qui lui fait tant d'honneur.

Les matières qu'il traite sont extrêmement délicates ; mais avec quelle prudente circonspection il fait éviter les écueils ! Avec quelle noble modération , il s'éloigne également de tout excès ! Vous n'appercevrez nulle part l'esprit de parti ; *je ne demande* , dit-il , avec autant de grandeur d'ame que de mo-

destie , je ne demande à mon siècle que la justice qui est due à des intentions droites , & la tolérance qu'il accorde à tant de systèmes ; nos troubles passeront , & alors l'évidence fera le reste. M. Moreau demande bien peu assurément , mais on lui accordera beaucoup plus. On aimera la vérité qu'il présente , parce qu'il la présente sans aigreur , & sans insulter ceux qui ne l'apperçoivent pas tout d'un coup. Les querelles d'opinions n'ont qu'un temps , elles tiennent aux circonstances , elles sont le résultat d'une multitude d'intérêts qui s'affoiblissent de jour en jour , c'est un feu qui à la longue doit s'éteindre , faute de nourriture. Avec un langage si pacifique , on mérite d'être le conciliateur des esprits les plus opposés.

Vous admirerez , Monsieur , la franchise avec laquelle notre écrivain fait valoir les raisons de ceux qui soutiennent un sentiment contraire au sien : c'est une preuve qu'il veut mettre le lecteur en état de juger sûrement & avec connoissance de cause. Au reste , vous ne ferez point étonné de trouver ces beaux principes dans M. Moreau , quand vous saurez à quelle école il

les a puisés. Lui-même nous l'apprend dans une note que je ne puis m'empêcher de vous citer. Le langage de la reconnoissance est un tribut qui honore également , & celui qui le paye & ceux à qui il est payé ; d'ailleurs , dans l'impossibilité où je suis d'exposer en détail tout ce que cet ouvrage renferme d'intéressant , je vous en donnerai par là une idée générale qui vous aidera à l'apprécier à sa juste valeur.

« On me permettra , dit M. Moreau,
 » de citer les garans de mes premières
 » études. Chez les Romains , dès
 » qu'un jeune homme sortoit de l'en-
 » fance , on se hâtoit de l'attacher à
 » quelque citoyen respectable dont il
 » suivoit les pas , & dans la conver-
 » sation duquel il cherchoit à s'in-
 » truire : ainsi se perpétuoit de race
 » en race cette précieuse tradition de
 » principes , de doctrine & de mœurs
 » qui fit long - temps la force de la
 » république. C'est dans la famille de
 » l'illustre chancelier d'*Aguesseau* que
 » j'ai puisé les premiers élémens de
 » tout ce que je fais sur le droit pu-
 » blic. J'écoutois ce grand homme,

qui est défendu par la loi naturelle : il prétend qu'il n'est jamais permis d'exécuter le mal ; que les plus fidèles serviteurs d'un prince , tel que *Louis XI*, ne lui devoient souvent que la plus ferme & la plus invincible désobéissance. Les sujets ont des droits qu'ils tiennent immédiatement de Dieu ; droits que le souverain *NE DOIT*, ni *NE PEUT* leur ôter : il présente avec la sincérité d'un historien les excès & les crimes de nos premiers rois ; mais il dit en même-temps , voilà ce qui les a précipités du trône. Est-ce donc-là prêcher le despotisme , est-ce favoriser le pouvoir arbitraire ? Ne vaut-il pas mieux montrer aux souverains leurs devoirs , & les dangers qu'ils courent en ne les remplissant pas , que de vouloir contester sur la nature & le caractère de leur autorité, qu'il est impossible de leur dissimuler ?

On fait à M. Moreau une seconde objection , peut-être plus délicate , parce qu'elle seroit capable de l'intimider , s'il n'étoit rassuré par la conscience de ses bonnes intentions. Vous déplairez , lui dit-on , à ces compagnies ,

gnies, qui depuis si long-temps sont en possession de venir porter aux pieds du trône, *la voix libre du zèle, & le cri impérieux du devoir*. Voici la réponse, dans laquelle vous admirerez la franchise qui tient à son caractère, & le courage qui sied à son âge. Il rappelle d'abord les principes qu'il a posés dans son premier discours; je vous les citerai de nouveau, Monsieur, les François les liront toujours avec plaisir, c'est la *grande charte* de leurs libertés. La différence, dit M. Moreau; entre le despotisme & la monarchie consiste; « 1°. dans un » corps de loix, qui toujours subsis- » tant, garantit à la nation la conser- » vation des avantages que le gou- » vernement est destiné à protéger; » 2°. dans un corps de magistrature, » obligé de veiller, sous les yeux du » prince, au maintien & à l'exécution constante & uniforme de ces » loix; ce qu'il ne peut faire qu'en » avertissant le prince & des défauts de » la règle même, & des inconvéniens de » son application ». Voilà une profession de foi claire & précise, après

laquelle personne ne doit faire difficulté de communiquer avec M. Moreau. Il prouve ensuite par l'histoire que le parlement a été le plus fidèle gardien des droits de nos souverains ; que c'est lui qui a rassemblé de toutes parts les débris de la puissance royale, qui les a réunis peu-à-peu à la couronne ; qui a aidé le prince à se remettre en possession de tous ces pouvoirs intermédiaires qui lui étoient échappés, & qu'en travaillant pour l'autorité des rois, il devint le bienfaiteur des peuples & le restaurateur de leur liberté. Donc, conclut M. Moreau, avec autant de force que de justesse, donc cette autorité appartenoit originairement à nos rois ; car en travaillant à l'étendre & à l'affermir, le parlement ne se crut pas complice d'une usurpation, & s'il combattit toujours pour la souveraineté du prince, c'est qu'il étoit bien persuadé qu'elle tenoit aux loix fondamentales de la monarchie. Au reste, M. Moreau nous assure que de toutes les objections auxquelles il a cru devoir répondre, aucune ne lui a été faite par un magistrat. On ne doit pas

soupçonner après cela que son ouvrage, autorisé de la manière la plus éclatante par le gouvernement lui-même, contienne rien de contraire aux principes d'un corps également fait pour l'éclairer & le faire respecter.

L'auteur demande de l'indulgence sur la longueur de ses dissertations ; & en effet il faut se rappeler qu'elles roulent sur des faits cachés dans l'obscurité de notre ancienne histoire, & par conséquent toujours difficiles à établir. A l'égard de l'ornement, il s'excuse d'une manière très-ornée de n'en avoir pas mis autant qu'il l'auroit souhaité. « Je me traîne, dit-il, parmi
 » des ruines, je marche lentement à
 » travers les ronces qui les couvrent :
 » il m'est impossible de cueillir des
 » fleurs sur ce terrain aride ; & si j'y
 » rencontre quelques fruits, ils croissent
 » tous sur des rochers. Puisse
 » mon style se relever & prendre de
 » nouvelles couleurs, lorsque le chemin
 » s'élargissant devant moi, j'aurai
 » à décrire les travaux & l'administration de *Charlemagne* ». Vous
 n'aurez pas besoin, Monsieur, pour
 M ij

268 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

lire notre auteur avec plaisir, d'attendre qu'il en soit à *Charlemagne*. Vous trouverez chez lui, dès *Clovis*, tout ce qui fait le mérite d'un écrivain sensé, qui traite des matières sérieuses, beaucoup de clarté, de la vivacité dans l'occasion, & en général un style qui fait oublier la sécheresse du sujet, & beaucoup plus d'esprit que de prétention.

Il est temps, Monsieur, de vous donner une idée de l'ouvrage de M. Moreau. Dans son *second discours sur l'histoire de France*, il examine quel a été le gouvernement françois sous *Clovis*. Quelques-uns prétendent qu'il a été républicain, & pour appuyer ce sentiment, ils vont chercher leurs preuves *au-delà du Rhin*.

M. Moreau n'est nullement de leur avis. Selon lui les Francs, comme la plupart des peuples Germaniques de ce temps-là, n'étoient que des espèces de brigands, toujours armés pour envahir. Il est inutile d'examiner leurs loix; ils avoient plutôt des usages que des règles. Suivant toutes les apparences ils étoient non une république, mais une confédération guerrière composée de plusieurs tribus

différentes, dont chacune avoit un chef. Comment ces chefs se nommoient-ils dans leur langue ? Nous n'en savons rien ; mais puisque *Tacite* lui-même, dans la sienne, les appelle *des rois*, il reconnoît donc qu'ils étoient absolus, (car telle étoit certainement l'idée que les Romains avoient de la puissance royale) & pouvoient-ils ne pas l'être ? C'étoient autant de généraux d'armée, & l'on se rappelle que lorsque *Clovis* assomma un soldat, ce meurtre commis de sang froid, n'excita pas même un murmure parmi ce peuple si libre.

Les Francs étoient dans l'usage de poursuivre, les armes à la main, la vengeance des injures particulières qu'ils avoient reçues. Les familles se rassemblaient pour l'attaque & pour la défense, & se livroient des guerres cruelles ; c'étoit une espèce de droit national, & il faut convenir qu'il passa le Rhin, & qu'on le retrouve dans les Gaules au commencement de la monarchie. Doit-on conclure de-là que les François fussent libres au-delà du Rhin ? *Oui*, répond M. *Moreau*, si la liberté de l'homme est celle

des tigres & des ours. Malheur à la nation, pour qui une pareille liberté pourroit être un objet d'envie ! M. Moreau avoit dit dans son premier discours, que Clovis avoit été roi des Gaulois & le despote des Francs. Ce trait est digne de Tacite ; mais voici un tableau plus en grand de ce même Clovis. Vous jugerez si M. Moreau, lorsqu'il marchoit parmi les ruines, n'a point trouvé de fleurs dans sa route. « On a » donné à Clovis le nom de grand, & » il le mérita en effet par l'étendue de » ses vues, par l'activité de son génie, » par la hardiesse de ses projets, & » par l'intrépidité du courage avec » lequel il marcha toute sa vie vers le » même but, Il n'a pas vingt ans » lorsqu'il entre dans la carrière, & » jamais on ne l'y voit reculer : au- » cun obstacle ne l'arrête, il les envi- » sage tous sans s'effrayer, & par une » suite rapide de victoires il affermit » son autorité & sur les anciens sujets » qu'il amène avec lui, & sur les nou- » veaux qu'il acquiert. Tantôt il en » impose à ses troupes par les actes » les plus vigoureux du pouvoir mili- » taire ; tantôt il attire les Romains

» par des actes de douceur & de bien-
 » faisance. Ici il écrase *Siagrius*, là il
 » négocie avec les Armoriques. Il se
 » joint à *Théodoric* pour affoiblir les
 » Bourguignons, il se ligue ensuite
 » avec ceux-ci pour arrêter les pro-
 » grès des Goths... Pendant ce temps-
 » là il s'attache les anciens habitans
 » des Gaules : il protège la religion
 » des Romains : il fait de tous les
 » évêques autant de panégyristes de
 » son gouvernement. Il laisse subsister
 » des loix, à la place desquelles il
 » n'avoit rien de mieux à mettre, &
 » s'empare de l'autorité qui le rend
 » maître des loix mêmes. Jusques-là
 » *Clovis* égale *Alexandre* par sa valeur,
 » *Cesar* par sa prudence. Maître de
 » lui-même, sachant également & dis-
 » simuler ses ressentimens, & les faire
 » éclater à propos, c'est de sang froid
 » qu'il commet tous ses crimes, & il
 » ne s'en permet aucun, qu'il n'ait
 » commencé par s'assurer des avan-
 » tages qu'il en doit retirer. Il immole
 » les princes de son sang, dès qu'il
 » fait que personne ne lui disputera
 » leurs dépouilles, & meurt enfin

272. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» resté seul sur les ruines de sa famille,
» ayant tout sacrifié à son ambition :
» admiré, mais odieux, comblé des
» éloges de tous ces vils Romains ,
» accoutumés depuis si long-temps à
» encenser des tyrans imbécilles ,
» mais n'ayant jamais goûté le plaisir
» d'être aimé ». Tel fut le prince qui
fonda la monarchie dans laquelle
nous vivons. Le peintre a cherché à
faire un tableau plus ressemblant que
flatteur ; il a relevé ses talens , mais
il n'a point pallié ses crimes , & voilà
comme on doit écrire , quand on doit
être lu des souverains.

Maintenant , comment *Clovis* a-t-il
gouverné ? Ecoutez la belle doc-
trine de M. *Moreau*. « Tant qu'un
» conquérant tient le bras levé sur
» les peuples qu'il a soumis , il est
» clair qu'il conserve sur eux le pou-
» voir de la force, mais on ne peut
» pas dire qu'il ait encore pris pos-
» session de l'autorité : celle-ci ne
» s'exerce que par les loix , elle sup-
» pose un peuple libre, jouissant en
» paix des droits qu'il tient de la
» nature ; & pour qu'un peuple soit
» gouverné , il faut que le vainqueur

» ait remis l'épée dans le fourreau ». Quelle noblesse dans l'expression ! elle est égale à la justesse de la pensée.

L'auteur pense , contre le sentiment du comte de *Boulainvilliers* , que les Gaules ne furent nullement réduites en servitude. Il le prouve parce que les loix des François n'annoncent aucun partage de terre entre les vainqueurs & les vaincus , parce que tout fut commun entre les deux nations , dès l'instant que *Clovis* fut le maître ; on voit en effet les premières magistratures confiées à des Gaulois & à des Romains ; il le prouve par le respect & la déférence que *Clovis* eut toujours pour les évêques , par les loix mêmes de *Clovis* , où l'on trouve par-tout la liberté respectée , les propriétés maintenues , & la même surveillance affluer indistinctement à tous les habitans des Gaules l'exercice de tous leurs droits. *Clovis* admit parmi ses *fidèles* des Francs & des Gaulois , & il se les attacha par des offices & des dignités , qu'il trouva toutes établies , & dont les noms seuls suffirent pour établir cette importante vérité , que

Clovis s'étoit regardé comme revêtu du pouvoir des empereurs , & succédant , sinon à leur titre , du moins à leurs droits. Les Gaulois adoptèrent cette idée si favorable à l'ambition du conquérant. *Clovis* , dans la Germanie , à la tête de ses Francs , n'avoit que peu de pouvoir ; il ne s'agissoit pas d'administration , il suffisoit de partager le butin ; dans les Gaules , il eut de plus grandes récompenses à distribuer , & il connut la destination du gouvernement.

L'auteur regarde , avec raison , comme un événement très-utile au roi & aux peuples , l'admission des évêques dans cette assemblée qui s'appelloit *Mallus* au-delà du Rhin , ensuite le *Plaid du roi* , &c. Voici comme il nous représente les évêques Gaulois. » C'étoient des hommes formés dès leur enfance par l'étude des » sciences & des arts , accoutumés à » raisonner , à parler , à écrire , & » qui devoient en partie à leur éducation & à leurs lumières la considération & la confiance dont ils » jouissoient. A côté d'eux , on voyoit » dans cette assemblée ces chefs des

» armées Françoises , braves , mais
 » ignorans , quelquefois justes , mais
 » toujours féroces , mais souvent
 » cruels. Impatientés de temps en
 » temps de l'empire que prenoit sur
 » eux le conquérant des Gaules , mais
 » presque toujours obligés de se rendre
 » aux raisons que savoient si bien faire
 » valoir ces prélats , qui connoissoient
 » mieux que personne l'état des pro-
 » vinces , qui avoient contribué à les
 » soumettre , & qui ne demandoient
 » pas mieux que de voir *Clovis* maître
 » des Gaules , pour que les peuples y
 » pussent vivre enfin en repos & en
 » liberté ». Parler ainsi , c'est rendre
 justice aux ministres d'une religion ,
 qui naturellement doit inspirer un
 esprit de douceur & de modération.
 Il y a des gens assez aveugles ,
 ou assez mal intentionnés pour ignorer
 ou feindre de ne pas connoître les
 services qu'ils ont rendus & qu'ils
 rendent à la société. Que dis-je !
 parmi nos écrivains , n'en connois-
 sons-nous point qui doivent une
 partie de leur vogue à l'attention qu'ils
 ont de calomnier sans cesse le clergé ?

276 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Tantôt ils l'attaquent directement ; tantôt ils déclament contre les prêtres payens , qu'ils font revenir souvent sur la scène , exprès afin d'insulter à la crédulité des peuples , & de rendre odieux ceux qui servent aujourd'hui à maintenir le culte public parmi nous.

M. Moreau explique ensuite quelles étoient les fonctions des ducs & des comtes , qui , avec les évêques , formoient le *Plaid royal*. Il fait connoître aussi les *Plaids des cités*. Il nous dit des choses extrêmement curieuses sur les loix *saliques* , dont on n'a pas ordinairement une idée fort juste. C'est un recueil des anciens usages des Francs , formé par des commissaires , par l'ordre & sous l'autorité de nos rois , depuis *Clovis* jusqu'à *Dagobert*. C'est à peu près sur ce plan que se fit long-temps après la rédaction de nos *coutumes*. La sagesse & l'expérience ont présidé à ce travail ; mais il n'a reçu que du souverain la sanction qui le fait regarder comme un code de loix. Au reste , ces loix *saliques* annoncent la barbarie du peuple pour qui elles ont été faites. Il ne s'y agit guères que des formes

judiciaires , & des peines pour les différens délits. Pas un mot de ce qui regarde le gouvernement en général , & la grande administration. Nos ancêtres n'étoient pas des politiques comme les états unis de l'Amérique septentrionale. Ceux-ci ont fait des réglemens combinés , systématiques ; ils posent des principes , ils tirent des conséquences ; & si jamais il arrive des révolutions chez eux , au moins la postérité ne disputera jamais sur la nature de leur gouvernement , il paroîtra toujours avoir été très-républicain dans son origine , il est naturel de s'en rapporter à eux , puisqu'ils le disent. Les Francs n'ont jamais dit rien de semblable ; il faut donc les en croire aussi , & d'ailleurs tous les monumens attestent qu'entre les gouvernemens ils n'ont connu que le monarchique. » Il est impossible , dit » M. Moreau , de parcourir nos loix » anciennes , sans avoir plus d'une » fois occasion de remercier la Pro- » vidence des progrès que la raison » humaine à faire de siècle en siècle » jusqu'à nous ». Cette observation est vraie en général , cependant à

quelle occasion est-elle faite ? c'est à l'occasion d'une loi qui obligeoit la femme & les enfans d'aller dénoncer le vol pour lequel son mari & leur père devoit être puni de mort. M. Moreau, qui faisoit imprimer cela en 1777, ne pouvoit pas prévoir qu'en 1778, dans un état de l'Europe, qui prétend bien n'être pas barbare, on porteroit une loi qui obligerait les plus proches parens de dénoncer leur parent déserteur, & cela sous les peines les plus grièves. Cela prouve que la raison humaine ne fait pas toujours des progrès, qu'elle va quelquefois à reculons.

Voici sur la même matière d'autres réflexions que nul événement ne pourra contredire. » Il y a un pouvoir qui » est quelque chose sans les souverains, » & sans lequel ils ne sont rien, c'est » le pouvoir de l'ordre, c'est celui de » la raison & de la justice, confié à des » hommes éclairés . . . Clovis étoit » général d'armée, il devina ce que » c'étoit que d'être roi, & il se crut » trop heureux de trouver des loix » entre lui & ses nouveaux sujets . . . » Clovis dut aux principes & aux » formes de l'administration qui sub-

« fîſtoit dans les Gaules , la perpétuité
 » du pouvoir qu'il tranſmit à ſa poſ-
 » térité Admirable pouvoir de la
 » raiſon ! Son trône fut poſé dès le
 » commencement des ſiècles. Tranſ-
 » mis d'âge en âge , de pays en pays ,
 » de nation en nation , par - tout il a
 » été la première cauſe & de la gloire
 » & de la force des peuples qui ont ſu
 » le fixer au milieu d'eux. Les monu-
 » mens de la grandeur des Romains
 » ſont pour la plupart détruits , &
 » tandis que l'on arrache avec peine
 » des entrailles de la terre les débris
 » de leur magnificence , le flambeau
 » de leur légiſlation éclaire encore
 » l'Europe ».

On ne ſe laſſe point , Monſieur , de
 recueillir des maximes ſi précieufes ,
 & il m'arrive à peu près la même choſe
 qu'à M. Moreau ; *lorsque je rencontre ,*
dit-il , une grande vérité , je ne ſuis que
trop porté à la ſuivre au-delà même de
mon ſujet , car elle me domine , elle
m'entraîne. De même en voulant
 vous donner un extrait de ſon livre ,
 j'ai beau vouloir être ferré & didac-
 tique , je partage ſon enthouſiaſme
 pour la vérité , & je crois vous

faire un larcin chaque fois que j'ometts quelqu'un de ces passages importants, qui la présentent avec tant de force. Je n'admire pas seulement, mais je chéris un écrivain qui m'oblige de m'interrompre moi-même d'une façon si utile.

Le troisième discours est partagé en deux sections; dans la première, l'auteur présente *le squelette de l'histoire*, c'est-à-dire les *faits* arrivés sous les enfans de *Clovis* pendant un espace de 102 ans. Dans la seconde, il raisonne d'après ces mêmes *faits*, & s'en sert pour démontrer les vrais principes de notre droit public. J'aime à vous répéter, Monsieur, que les *faits* ne peuvent servir d'autorité que lorsqu'ils ne sont point contraires à la justice naturelle. » Ainsi, dit éloquentement M. Moreau, il y a des actions que l'homme à beau répéter & qu'il ne rendra jamais licites devant Dieu. . . . Malgré les décisions des publicistes, malgré les conventions des peuples, je défie le général d'armée qui vient d'entrer dans une ville prise d'assaut, de lever les yeux au ciel & de les baisser en-

» suite sur la terre , pour y voir de
 » sang froid égorger à ses pieds une
 » multitude défarmée & suppliante ».

Je ne suivrai point l'auteur dans tous ces détails historiques. Ces règnes malheureux ne sont qu'un tissu de crimes & d'horreurs. Le dernier trait de cet affreux tableau , c'est le supplice de la reine *Brunchaut* , un des plus mémorables & des plus terribles exemples & de la justice divine & de la cruauté des hommes. *M. Moreau* a honte que *Robertson* , écrivain si raisonnable , ait employé cet horrible événement pour prouver que les assemblées générales de la nation exerçoient une juridiction suprême sur toutes les personnes & dans toutes les espèces de causes. La nation ne fut nullement assemblée pour juger cette malheureuse princesse , *Clotaire* étoit à la tête de son armée , & il satisfait sa haine avec la cruauté d'un tyran & la sécurité d'un despote. Au reste, l'écrivain Anglois n'est pas le seul qui ait donné dans ces chimères d'une nation qui juge ses rois , & qui met un frein à leur autorité par des décisions légales. Des François se sont

pareillement trompés à cet égard. L'abbé *Velly*, M. l'abbé *Mably* ont cru voir sous la première race, des *champs de mars*, c'est-à-dire, des assemblées républicaines. Ils sont réfutés par M. *Moreau* d'une manière si forte & si évidente, qu'après avoir lu ses preuves, personne n'osera plus sans doute soutenir une opinion qui n'est appuyée sur aucun passage des auteurs contemporains, & qui est détruite par toute la suite des événemens. Ces prétendus *champs de Mars* n'étoient que les *plaids du roi*, dans lesquels étoient admis, non les représentans de la nation, mais les *fidèles* du prince, ses *officiers*, ses *conseillers*, qui partageoient la *législation* (parce qu'il n'y a pas de prince assez insensé pour vouloir donner seul des loix à son peuple, tom. 3, pag. 130) tandis que le *pouvoir législatif* résidoit uniquement dans la personne du monarque; en un mot le roi consultoit, mais il prononçoit seul, & seul il avoit le pouvoir d'ordonner. Cette forme subsiste encore parmi nous. Est-elle la plus parfaite & la plus sage? Si nous le disions, les autres nations le trou-

veroient peut être mauvais ; mais elles ne sauroient s'offenser , si nous leur disons que cette forme a commencé avec notre empire , que nous nous en trouvons bien , & que nous ne la changerions pas pour aucune de celles qui sont le plus vantées.

Je ne puis , Monsieur , vous indiquer , même sommairement , tout ce qui me paroît digne de remarque. On traite de l'état & de la distinction des personnes , des *Coloni* , des *Lidi* , des *ingénus* , des *milites* , & on examine s'il y eut à cette époque parmi les François une noblesse héréditaire ; on parle des impôts , des exemptions , des bénéfices militaires , & à ce sujet , on fait une analyse curieuse du fameux traité d'Andlau , dans laquelle on prouve , contre M. l'abbé *Mably* , que ce traité ne rendit point ces bénéfices héréditaires. Vous verrez , Monsieur , à la fin du tom. 3 , page 400 , la trop célèbre histoire des deux princeffes *Chlodisde* & *Basine* , religieuses de Sainte-Croix de Poitiers ; elles firent piller le monastère où elles devoient vivre dans la retraite ; elles scandalisèrent l'église pendant deux ans par

les plus horribles excès , bravèrent l'autorité des conciles , & *Basine* seule rentra dans son couvent , tandis que *Chlodielde* , oubliant ses vœux , vécut dans une terre dont *Childebert* lui accorda la jouissance. Cette licence qui faisoit la douleur de l'église & la honte de la maison royale , vous indignera d'autant plus , que vous vous appellerez aussitôt la fidélité avec laquelle une grande princesse remplit aujourd'hui des engagemens aussi respectables. Sa piété fait un contraste frappant avec les désordres dont vous lirez le détail , & son généreux sacrifice , dont aucun repentir ne diminue le prix , est un exemple dont notre siècle se fera honneur chez la postérité la plus reculée.

Le quatrième discours montre que la puissance de nos rois commença à décliner sous *Clotaire II*. La cause de ce déclin fut l'abus même qu'ils firent de cette puissance. On entre dans un plus grand détail sur les *plaids* généraux , sur la procédure tant civile que criminelle. Je me contenterai de vous indiquer un morceau intéressant , où l'auteur explique ce

fameux passage d'un capitulaire de Charles le Chauve. *Lex fit consensu populi & constitutione regis*, dans lequel quelques personnes ont voulu voir que le consentement de la nation étoit nécessaire pour l'établissement d'une loi. Mais il est clair pour quiconque entend le latin de ce temps-là, que cela veut dire simplement, que pour qu'une procédure soit valable, elle doit être faite dans le *plaid de la cité*, & autorisée ensuite par le prince. Aujourd'hui même, les choses ne sont pas autrement. Les magistrats prêtent au roi leurs lumières pour juger, & le roi leur prête sa force pour faire exécuter le jugement. Mais ce n'est pas la première fois que par un trait détaché on éblouit des lecteurs qui ne sont point en état de l'apprécier.

Je n'ai pas prétendu, Monsieur, vous faire connoître suffisamment l'ouvrage de M. Moreau, mais seulement vous inspirer l'envie de le lire. Il le mérite à tous égards, & vous avouerez que, pour l'étendue des recherches & la finesse de la critique, il tiendra un rang distingué entre les écrits politiques. Mais ce qui lui

assurera une réputation durable , c'est la pureté de la morale qu'on y établit ; ce sont les vertus qu'on y prêche , les principes d'humanité qu'on y recommande , non pour la parade à la manière de la philosophie moderne , mais pour les inspirer réellement , & toujours relativement à la religion. *Punissez-moi* , disoit M. Moreau à son auguste élève , *punissez-moi* , *si jamais j'ose vous dire que l'autorité dont vous devez jouir un jour n'ait ni règle ni mesure* Le but , l'unique but du gouvernement est le bonheur des peuples ; & cette question : mes sujets sont-ils heureux ? vous devez vous la faire tous les jours de votre vie. Le bonheur est la jouissance des bienfaits du créateur , il n'y a point d'homme qui n'ait titre pour les réclamer. Nous ne tenons pas nos droits des princes , les princes doivent seulement les protéger & les défendre. Voilà les leçons qui ont retenti aux oreilles de nos princes dès leur plus tendre enfance ; voilà les maximes qu'on a gravées dans leurs cœurs. Un père parfaitement instruit lui-même dans la science des rois inspiroit ces grandes vérités , & les faisoit répéter

par les sages qui le secundoient. Les peuples n'auront rien à desirer tant qu'elles seront respectées par celui qui gouverne. Et peut-on craindre qu'elles ne cessent de l'être ? La noble confiance avec laquelle notre monarque chéri fait publier des préceptes si respectables , montre assez qu'il en fera toujours la règle de sa conduite. Il annonce lui-même ses obligations , parce qu'il se sent le desir & le courage de les remplir. Il permet qu'on nous dise en son nom , & comme de sa part , que les rois sont pour les peuples , qu'ils doivent les gouverner , & non les opprimer , que plus l'autorité devient arbitraire , plus elle s'affoiblit & se dégrade , que des ordres contraires à l'équité naturelle (tom. 4 , pag. 75) inspirent d'abord l'horreur , & finissent par être méprisés , (*ibid* , pag. 274) qu'ils font cesser l'obligation de s'y soumettre ; que les rois , même lorsqu'ils sont sur le trône , & débarrassés de la gêne des institutions , doivent *par un exercice long & pénible* , achever l'ouvrage de leur éducation (voyez pag. 393 & suiv. un morceau excellent sur l'éducation des rois) : il veut en un mot que nous

connoissons tout ce qu'il doit faire pour nous : il révèle cette doctrine sacrée , que la flatterie combat , ou dont au moins elle voudroit faire un mystère ; c'est assez nous faire entendre qu'il consent d'être jugé sur cette loi sévère , & qu'en exigeant nos hommages , il veut toujours les mériter. Heureux le peuple qui voit les assurances d'un pareil avenir ; plus heureux encore le prince qui les donne , le bonheur de plusieurs millions d'hommes deviendra le sien propre. Ce bonheur réciproque aura eu sa première source dans le cœur de notre monarque , dans les sentimens généreux qui lui ont été transmis avec le sang ; mais ces sentimens là mêmes ont eu besoin d'être soutenus & développés ; & la nation , qui rend justice à tous ceux qui ont cultivé un si beau naturel , se ressouviendra avec une reconnaissance particulière de celui qui , relativement à la politique , a contribué avec tant de zèle & tant de succès, à *la plus importante des éducations.*

Je suis , &c.

L'ANNÉE

LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

Les Œuvres de Sénèque le Philosophe , traduites en François , par feu M. la Grange , avec des notes de critique , d'histoire & de littérature , 6 volumes in-12. A Paris , chez les frères Debure , libraires , quai des Augustins.

SÉNÈQUE est , Monsieur , un de ces écrivains moins célèbres par le mérite & la perfection de leurs ouvrages que par l'engouement de leurs contemporains & la révolution qu'ils ont opérée dans la littérature. Inférieur en tout aux grands hommes du siècle d'*Auguste* , il fut plus applaudi , plus honoré qu'eux , il les fit presque

ANN. 1778. Tome III. N

oublier ; & Rome , ingrate envers *Cicéron* , décerna la palme du génie & de l'éloquence à un déclamateur. Cette réputation extraordinaire ne fera point un problème pour ceux qui ont vu le même enthousiasme se renouveler de nos jours. Le siècle d'*Auguste* étoit passé. Le luxe & la corruption des mœurs , qui chaque jour faisoient de nouveaux progrès , avoient déjà commencé à dégrader les esprits , lorsque *Senèque* entreprit de se faire un nom par ses talens ; il se produisit d'abord au théâtre , & donna quelques tragédies boursoufflées qui le rendirent bientôt célèbre. Un ton sententieux & tranchant , des maximes philosophiques exprimées avec force & avec précision , des tirades hardies & brillantes d'antithèses , séduisirent les Romains déjà dégoûtés du naturel & de l'antique simplicité de leurs auteurs dramatiques. Avidé de se signaler dans tous les genres , parce qu'il n'avoit de génie décidé pour aucun , & aspirant à la monarchie universelle de l'empire des lettres , il passa du théâtre au barreau , où les

succès étoient alors plus éclatans & plus utiles à la fortune ; il se garda bien d'imiter *Cicéron*, & se rendit assez de justice pour ne pas espérer d'atteindre un si parfait modèle : il renonça donc aux graces & à l'harmonie du style, à l'ordre & à la liaison des idées, au nerf & à la vigueur de la composition, aux mouvemens oratoires ; en un mot, à toutes les beautés réelles & solides de l'éloquence, & prétendit y suppléer par de frivoles ornemens, & une parure recherchée. La nouveauté de sa manière produisit tout l'effet qu'il en avoit attendu . . . Son style précieux & affecté, ses sentences brusques & inattendues, ses pointes, les oppositions de mots, tournèrent toutes les têtes, il devint le modèle des jeunes orateurs, qui n'imitèrent que ses défauts. Persuadé que le génie a besoin d'être étayé d'un peu d'intrigue, & qu'il faut aider à sa réputation, il eut soin d'abaisser adroitement le mérite des grands hommes qui l'avoient précédé, & auxquels il ressembloit si peu ; des critiques très-fortes & très-maligines,

mêlées de quelques éloges réformèrent sur cet article les idées de ses compatriotes, & sur-tout des jeunes gens. On eut presque honte des hommages rendus aux anciens, & *Sénèque* devenu l'idole de la nation se vit seul encensé. Ces applaudissemens excessifs blessèrent l'amour-propre de *Caligula* qui aspirait aussi à la gloire de l'éloquence, & qui cultivoit cet art avec quelque succès. Ce prince, que son caractère violent & féroce portoit naturellement vers un genre d'écrire fort véhément, plein de chaleur & d'apreté, ne pouvoit goûter le style froid & maniéré de *Sénèque*; il l'appelloit un orateur de parade, & comparoit ses discours à du fable sans chaux. Peut-être même un rival tel que *Caligula* ne s'en fût-il pas tenu à ces légères critiques, si le visage pâle & maigre de *Sénèque*, qui sembloit annoncer une fin prochaine, n'eût fait espérer à l'empereur d'être bientôt débarrassé d'un fâcheux concurrent. Instruit du danger qu'il couroit, *Sénèque* en devint plus réservé à parler en public jusqu'à la mort de *Caligula*.

Cependant il se pouffoit auprès des grands , les premières maisons de Rome lui étoient ouvertes ; il s'attachoit sur-tout aux femmes , & leur enseignoit la philosophie ; il paroît même qu'il avoit l'art de leur plaire , quoique sa figure ne fût point agréable. Il fut accusé , sous *Claude* , d'un commerce trop intime avec *Julie Agrippine* , & en conséquence exilé dans l'isle de Corse. Il y composa un traité où il prouve que l'exil n'est point un mal , & qu'on a tort de s'en affliger , mais jamais il ne put se persuader cela à lui-même ; il se trouvoit si mal en Corse , que pour obtenir son rappel il descendit aux plus honteuses flatteries , & loua d'une manière ridicule l'affranchi *Polybe* , & l'imbécille *Claude*. Cette bassesse ne lui réussit point. Ce fut cette même *Julie Agrippine* , qui , devenue femme de *Claude* , le fit rappeler , & lui confia l'éducation de son fils *Néron*. Ce prince , élevé par un orateur , est le premier des empereurs Romains qui , dans ses discours , ait emprunté une éloquence étrangère. Ce fut son

précepteur qui composa pour lui l'éloge funèbre de *Claude*, éloge qui fit éclater de rire toute l'assemblée, parce qu'on y louoit excessivement la prudence & la sagesse de cet empereur imbécille. Ce panégyrique parut surtout fort plaisant à ceux qui savoient que l'auteur avoit publié en même temps une satire sanglante contre *Claude*. *Sénèque* ne s'oublia point quand il vit son élève sur le trône, & acquit en peu de temps des biens immenses qu'il sut fort bien faire valoir. Il se livra dès lors tout entier à la philosophie, & s'occupa à composer des traités de morale. Le temps qu'il déroboit à ces ouvrages sérieux, il l'employoit à faire de petits vers & des pièces fugitives. Il ne redevint orateur que pour justifier le parricide de *Néron*. Cet indigne abus de l'éloquence ne put cependant lui conserver les bonnes grâces de l'empereur qui essaya même de le faire empoisonner. Mais *Sénèque* pour prévenir cet inconvénient se mit à un régime austère; il se réduisit aux fruits de ses jardins & à l'eau de ses fontaines.

On a beaucoup vanté son extrême frugalité , qui n'étoit pas en lui l'effet de la vertu , mais de la crainte. On lui a de même fait un mérite de s'être opposé aux passions de *Néron* ; mais il ne les combattoit que lorsqu'elles avoient pour objet des femmes de qualité qui pouvoient s'emparer de l'esprit de *Néron* , & lui enlever sa confiance ; du reste , il fournissoit aux plaisirs de ce prince de jeunes affranchies assez belles pour lui plaire , trop viles pour le gouverner. L'apologie du meurtre d'*Agrippine* prouve assez qu'il eût eu beaucoup d'indulgence pour les crimes de *Néron* , si par cette voie il eût pu conserver son crédit. Cependant lorsque *Poppée* & *Tigellin* l'eurent supplanté , ses partisans publièrent qu'il avoit été cher à *Néron* , tant que ce prince avoit aimé la vertu. Les dernières années de sa vie se passèrent dans la retraite , devenue pour lui une précaution nécessaire. La gloire que procurent la philosophie & l'austérité des mœurs fut un dédommagement assez flatteur pour un homme dont l'ambition & l'orgueil

étoient les seules passions. Lorsque *Sénèque* accumuloit sans cesse de nouveaux trésors , & qu'il exigeoit avec tant de rigueur les intérêts de l'argent qu'il avoit prêté aux insulaires de la Grande Bretagne , ce n'étoit pas pour fournir à des plaisirs dont il étoit ennemi par tempérament & par caractère , mais il savoit que de grandes richesses donnent toujours une grande considération ; il n'ignoroit pas qu'en tout genre la singularité est piquante , & qu'un philosophe qui , maître d'une fortune immense , ne mange que des fruits , ne boit que de l'eau , & prêche sans cesse la pauvreté , doit paroître un homme fort extraordinaire. On peut presque assurer que si *Sénèque* eût aimé sincèrement la vertu , il eût été moins riche. N'y avoit-il point de malheureux à soulager dans Rome & dans les provinces ? Et l'auteur du traité des bienfaits devoit-il craindre de s'appauvrir en versant dans le sein de l'indigence cet or superflu pour lequel il affectoit tant de mépris ? Il paroît qu'il osa même aspirer à l'empire. On prétend

qu'il devoit recueillir tout le fruit de la conjuration de *Pison* : il est certain que le jour même qu'on avoit choisi pour l'exécution , *Sénèque* revenant de la Campanie s'arrêta dans une de ses maisons à quatre milles de Rome , peut-être pour attendre l'événement. Le bruit courut que les conjurés , après avoir assassiné *Néron* , avoient dessein de se défaire de *Pison* lui-même , & d'élever *Sénèque* à l'empire. Lorsqu'il reçut l'ordre de se donner la mort , voyant qu'on ne lui permettoit pas d'ajouter de nouvelles dispositions à son testament , il dit à ses amis qui l'environnoient : » je vous laisse le seul » & le plus précieux trésor qui soit » en ma disposition , l'exemple de » ma vie ». Paroles pleines de faste & d'orgueil. Dans les tourmens & les convulsions de l'agonie , ranimé en quelque sorte par la vanité , il appella ses secrétaires , & leur dicta quelques sentences dont on répandit ensuite des copies dans Rome. Ses derniers momens furent donnés à l'amour-propre , & il eut en mourant la consolation de penser que le

public alloit s'entretenir de lui , & admirer ce rare & sublimé effort de son éloquence expirante. Tel fut cet homme singulier dont les actions ainsi que les écrits ont toujours eu plus d'apparence que de solidité , plus d'ostentation que de mérite réel.

Pour ce qui regarde ses talens littéraires , personne ne les a mieux appréciés que *Quintilien*. Lorsque ce judicieux critique commença d'enseigner la rhétorique , il trouva que *Sénèque* étoit presque le seul auteur qui fût entre les mains des jeunes gens ; ils n'aimoient en lui que ses défauts , & lorsqu'ils avoient réussi à les copier , ils se vantoient d'écrire comme *Sénèque*. *Quintilien* ne prétendit pas leur en interdire absolument la lecture , mais il ne put souffrir qu'ils le préférassent à tant d'autres écrivains qui valoient mieux que lui , & fit tous ses efforts pour détruire cette aveugle prévention qui corrompoit le goût de la saine éloquence. Cela ne l'empêcha point de rendre justice à *Sénèque*. Il lui accorde plusieurs qualités excellentes ; convient qu'il avoit l'esprit facile ,

fécond , & cultivé par un grand nombre de connoissances , que sa morale est admirable ; & qu'il y a dans tous ses ouvrages de fort belles pensées ; mais , pour son style , il le trouve corrompu presque dans toutes ses parties , & d'autant plus dangereux qu'il est plein de défauts agréables. Quand on lit cet auteur , dit-il , on regrette qu'avec son bel esprit il n'ait pas plutôt suivi le goût d'un autre que le sien propre. S'il n'eût pas recherché avec tant d'affectation de petits agrémens qui défigurent le style au lieu de l'embellir , s'il n'eût pas été amoureux de toutes ses productions , si par des pensées trop fines & trop déliées , il n'eût pas affoibli l'importance des choses dont il traite , l'approbation des gens de goût , bien mieux que l'amour des enfans , feroit aujourd'hui son éloge.

Ce jugement n'a pas été adopté sans restriction par nos auteurs modernes , dont plusieurs n'ont que trop de conformité avec *Sénèque*. En général , les philosophes de nos jours n'ont qu'une estime médiocre pour les

grands hommes du siècle d'*Auguste*, les auteurs du siècle suivant, les *Sénèque*, les *Pline*, les *Lucain*, leur paroissent bien préférables, sinon comme écrivains, du moins à titre de *penseurs* & de *philosophes*. C'est le sentiment particulier de M. d'*Alembert* dans son éloge de M. de *Sacy*, traducteur de *Pline*. Il faut qu'il y ait entre la philosophie & le mauvais goût une affinité bien grande, puisque les auteurs qu'on décore du titre de philosophes sont précisément ceux qui ont corrompu le goût. M. d'*Alembert*, qui croit faire beaucoup d'honneur à *Pline* & à *Lucain* en les représentant comme des *penseurs* & des *philosophes*, n'a pas pris garde que c'est principalement ce ton sententieux & philosophique, cette affectation de finesse & de profondeur dans les pensées, qui gâte leur style & défigure leurs ouvrages; ainsi ce sont leurs défauts que M. d'*Alembert* oppose aux qualités des anciens, & quand il les préfère aux auteurs du siècle d'*Auguste*, à titre de *penseurs* & de *philosophes*, c'est comme s'il disoit qu'il les préfère à titre de mauvais écrivains. Pour ce

qui regarde la vraie philosophie , la force & la solidité du raisonnement & la beauté réelle des pensées , les *Cicéron* , les *Virgile* & les *Horace* ne sont point au-dessous des *Sénèque* , des *Plin*e & des *Lucain* , & le seul *Horace* est plus philosophe qu'aucun de ceux qui se sont depuis arrogé ce titre fastueux. L'éditeur de cette traduction , grand admirateur de l'éloquence de M. d'*Alembert* , n'hésite pas à mettre *Sénèque* fort au-dessus de *Cicéron*. Il convient , il est vrai , que l'orateur Romain a porté plus loin que personne la grace , le nombre & l'harmonie du style , il lui laisse la gloire d'avoir su arranger des mots avec plus d'art ; mais il prétend qu'on trouve bien plus de choses & de pensées dans *Sénèque* , & que *Cicéron* ne peut pas même lui être comparé comme philosophe. Selon lui , la lecture de *Sénèque* est la plus utile qu'on puisse faire dans tous les âges & dans toutes les circonstances de la vie. *Sénèque* est un auteur » qui entasse » vérités sur vérités , & qui les entasse » quelquefois avec tant d'ordre & de

» précision , que , plus rapprochées ;
 » elles n'en sont que plus sensibles &
 » plus évidentes , qui a lui seul plus
 » de connoissances , plus d'idées , plus
 » de profondeur que *Platon & Cicéron*
 » réunis & analysés ; enfin qui sou-
 » vent avec autant d'éloquence & des
 » mouvemens oratoires d'un aussi
 » grand effet qu'aucun de ceux dont
 » leurs écrits offrent le modèle , a plus
 » de nerf , plus de substance & de véri-
 » table sève dans cinq ou six pages
 » que ces auteurs n'en ont dans cent ».

Ce qu'il y a de plaisant , c'est qu'il
 apporte en preuve de cette étrange
 assertion , une misérable déclamation
 de *Senèque* sur le meurtre de *Callis-
 thènes* , on ne choisiroit pas un autre
 morceau si l'on vouloit prouver que
 ce philosophe n'est qu'un rhéteur am-
 poulé & amoureux de paroles. L'édi-
 teur est si entêté de son paradoxe qu'il
 ne croit pas qu'il y ait aujourd'hui un
 seul homme de lettres vraiment digne
 de ce nom , pour qui la supériorité de
Senèque sur *Cicéron* ne soit pas un fait
 démontré. J'ai meilleure opinion de
 notre siècle. Quelques progrès que le

mauvais goût ait faits jusqu'ici, je pense qu'il est encore plusieurs littérateurs éclairés qui savent apprécier ces deux écrivains, & distinguer l'or du clinquant; quant à ceux qui prennent bonnement pour des idées profondes les antithèses & les jeux de mots de *Sénèque*, qui regardent comme de la sève & de la substance son brillant & ses ornemens frivoles, ils ne paroissent pas avoir le goût plus formé que ne l'avoient autrefois les écoliers de *Quintilien*, & ils ne méritent guères le nom de gens de lettres. Je n'entreprendrai point de prouver ici que *Cicéron* même comme philosophe l'emporte infiniment sur *Sénèque*, il suffit pour s'en convaincre de lire les ouvrages philosophiques de l'orateur Romain; & ceux que cette lecture ne persuadera point, ne seront point désabusés par des raisonnemens. Il faut les plaindre de n'avoir pas reçu de la nature un goût plus fin & un sentiment plus délicat. L'abbé *d'Olivet*, un de nos littérateurs les plus estimables, a porté sur ces deux philosophes un jugement bien diffé-

rent. Cherchant un auteur ancien, dont il pût extraire un grand nombre de pensées & de maximes utiles, il préféra sans balancer *Cicéron* à *Sénèque*, & voici comme il s'exprime à ce sujet dans la préface de sa traduction des pensées de *Cicéron* : « J'avois une bien
 » plus ample moisson à faire dans
 » l'un que dans l'autre ; car, comme l'a
 » très-bien dit le cardinal *du Perron*,
 » il y a plus en deux pages de *Cicéron*
 » qui pense beaucoup, & dont l'esprit
 » marche toujours, qu'en dix pages
 » de *Sénèque* qui tourne sans cesse
 » autour de la même pensée, & re-
 » vient toujours sur ses pas ». Je crois, Monsieur, qu'une pareille autorité peut contrebalancer celle de l'éditeur.

Venons maintenant à la traduction de M. de la Grange. Cet écrivain, qu'une mort prématurée a ravi aux lettres, s'étoit déjà fait connoître avantageusement par sa traduction de *Lucrèce*. Animé par le succès, il entreprit celle de *Sénèque*, qui est de bien plus longue haleine.

Opere in longo fas est obrepere somnum.

Quoique cet ouvrage ne démente point à plusieurs égards la réputation que l'auteur s'étoit acquise , cependant comme il n'a point eu le temps de le revoir & d'y mettre la dernière main , on y apperçoit bien des négligences dans le style que la lime eût fait disparaître : je me bornerai aujourd'hui à quelques morceaux choisis des épîtres de *Sénèque* , réservant pour une seconde lettre l'examen des traités de morale.

Rien de plus intéressant & de plus agréable que les épîtres de *Cicéron* ; elles nous présentent un tableau fidèle des intrigues & des cabales qui agitoient alors la république , on y trouve une foule de détails curieux sur les affaires du temps ; *Cicéron* y peint non-seulement son caractère , mais encore celui des grands hommes ses contemporains ; il démêle les divers intérêts qui les faisoient agir , & nous montre les ressorts secrets des évènements. Son style est simple , naturel , facile ; on voit un homme qui épanche librement son cœur dans le sein de ses amis. Le ton des épîtres de

Sénèque est bien différent, on n'y trouve qu'un rhéteur qui se guinde pour arriver au sublime, & qui trop souvent n'est qu'ampoulé. Ce sont de tristes dissertations sur les principes les plus rebattus de la morale, des lieux communs éternels sur le mépris de la mort & de la douleur, sur la pauvreté, sur la tempérance, &c. de longues déclamations sur le luxe & sur la corruption des mœurs, quelquefois de sèches & ennuyeuses discussions sur les points les plus absurdes & les plus bisarres de la doctrine des stoïciens. J'aurai soin, Monsieur, dans les passages que je vous citerai, de vous faire remarquer les défauts de l'original comme ceux du traducteur. Voici d'abord un morceau sur l'atrocité des combats de gladiateurs. « Le hasard m'a conduit au » spectacle de midi, je m'attendois à » des jeux, à des plaisanteries, à des » amusemens capables de délasser de » la vue du sang *humain*; tout le » contraire, les combats précédens » étoient *humains*, auprès de ceux- » là : les jeux ne sont que bagatelles; on

» veut *l'homicide pur*. Plus d'armes
 » défensives, nulle partie du corps à
 » l'abri du danger, nuls coups portés
 » à faux. point de casque, point
 » de bouclier; à quoi bon ces armes,
 » cet art de l'escrime? A rien qu'à
 » retarder la mort. Le matin, les
 » hommes sont exposés aux lions &
 » aux ours; à midi, aux spectateurs.
 » *Ils viennent de terrasser un monstre,*
 » *ils vont l'être par un homme.* Vain-
 » queurs dans un combat, ils vont
 » périr dans un autre. Le sort de tous
 » les combattans est la mort, l'instru-
 » ment est le fer & le feu, voilà
 » comme on remplit les intermèdes
 » de l'arène. Un homme a-t-il volé,
 » qu'on le pende; a-t-il tué son sem-
 » blable, qu'on le tue: mais toi,
 » malheureux spectateur, qu'as-tu
 » fait pour subir un tel spectacle? tue,
 » brûle, frappe, pourquoi fondre si
 » lâchement sur le fer? pourquoi tuer
 » avec tant de circonspection, pour-
 » quoi mourir de si mauvaise grace?
 » On les pousse au combat à coups
 » de fouets, on les fait courir le sein
 » nud au-devant des blessures. Le

» spectacle est fini ; dans l'intervalle
 » on égorge des hommes , 'pour ne
 » pas rester oisif ». Ce morceau me
 paroît très - propre à faire connoître
 le tour d'esprit & la maniere de *Sénèque*.
 Le sujet est grave & pathétique.
 Voyez, Monsieur , comme l'auteur
 l'affoiblit & l'énerve par de petits
 agrémens , & par une affectation pué-
 rile. Il falloit peindre l'horreur de ce
 spectacle avec de grands traits capa-
 bles d'exciter l'indignation dans les
 ames. Au Sentiment profond qui de-
 voit animer ce tableau , *Sénèque* sub-
 stitue de la finesse & des pointes. Le
 lecteur est étonné de son esprit plutôt
 qu'indigné de la cruauté des Romains.
 Cependant parmi ces jeux de mots
 on distingue quelques pensées belles
 & fortes. *A quoi bon cet art de l'es-*
crime ? A rien qu'à retarder la mort. On
égorge des hommes pour ne pas rester
oisif. Cette dernière n'est cependant
 qu'une répétition ; l'auteur avoit déjà
 dit : *Voilà comme on remplit les inter-*
mèdes de l'arène. Il reproduit ici cette
 idée sous une forme plus saillante : il
 y a de la chaleur & du mouvement

dans cet endroit où *Sénèque* fait parler les spectateurs , *tue , brûle , frappe , &c.* Mais ces beautés sont comme étouffées sous un amas de vaines subtilités. *Le matin les hommes sont exposés aux lions , à midi aux spectateurs , & ce qui suit.* Rien de plus ridicule que cette réflexion , *quelqu'un a-t-il volé , qu'on le pende , &c.* mais malheureux spectateur qu'as-tu fait , &c. On ne fait ce que veut dire ici *Sénèque* ; le spectacle des gladiateurs n'est point un supplice pour les Romains que personne ne force d'y assister , & qui y trouvent du plaisir : & quoiqu'ils n'aient ni tué ni volé , on ne leur fait point d'injustice en représentant des combats qu'ils peuvent ne pas regarder. Le traducteur en général a parfaitement saisi le ton & l'esprit de son original , & son style n'est ni moins monotone ni moins haché que celui de *Sénèque* ; mais il ne rend pas toujours heureusement ni même fidèlement sa pensée. En voici des exemples. *Les jeux ne sont que bagatelles.* Cette phrase est louche , & même un peu niaise : certainement

les jeux ne sont pas quelque chose de fort solide. *Sénèque* ne dit point cela ; voici le sens du latin. *Les combats précédens étoient humains auprès de ceux-là : maintenant on laisse ces jeux & ces bagatelles , ce sont des monstres que l'on veut voir. Nunc amissis nugis mera homicidia sunt.* L'homicide pur est une expression un peu dure en françois ; c'est , il est vrai , la traduction littérale du latin *mera homicidia* ; mais ce qui n'est pas fort énergique dans une langue est souvent gothique & barbare dans une autre. *Ils viennent de terrasser un monstre, ils vont l'être par un homme.* Cela est assez difficile , car un homme est un ennemi moins redoutable qu'un monstre. Le traducteur n'a point saisi la pensée de *Sénèque* ; voici la phrase latine , *interfectores interfecturis jubentur objici* : *interfectores* ne doit pas s'entendre des esclaves exposés aux bêtes dans l'arène , qui communément en étoient dévorés , mais bien des gladiateurs qui avoient tué leur adversaire. Notre langue , à la vérité , ne sauroit atteindre à la précision de ces mots , *interfectores, interfecturis* , & il ne

faut pas chercher à attraper cette précision par un contre-sens. *Ils ont tué leur adversaire, un autre lui succède qui doit les tuer à son tour.* Tel est le sens que présente le latin.

Voici , Monsieur , un magnifique éloge de *Scipion l'Africain* , qui , fausement accusé par les tribuns du peuple , dédaigna de se justifier , & s'exila volontairement. « C'est de la maison » même de *Scipion l'Africain* que je » vous écris cette lettre , après avoir » rendu hommage aux mânes de ce » grand homme sur une éminence où » je soupçonne que reposent ses cendres. Je ne doute pas que l'ame de » ce héros ne soit remontée au ciel » d'où elle étoit descendue , non » parce qu'il a commandé de nombreuses armées ; *avantage qu'a eu » comme lui ce furieux Cambyse dont » la frénésie eut de si heureux succès ; »* mais à cause de sa modération merveilleuse & de sa rare piété ; il fut » plus étonnant sans doute quand il » quitta sa patrie que quand il la » défendit. Il falloit que Rome perdît » *Scipion* ou sa liberté. Je ne veux pas ,

» dit il, déroger à nos loix & à nos
 » constitutions , la justice doit être
 » égale pour tous les citoyens. Jouis
 » sans moi, ô ma patrie, d'un bien
 » que tu me dois. J'ai été l'instrument
 » de ta liberté, j'en deviendrai la
 » preuve. Je pars si je suis plus grand
 » que ton intérêt ne le demande.
 » Comment ne pas admirer une telle
 » grandeur d'ame ? Il partit pour un
 » exil volontaire, & délivra la ville
 » d'un fardeau qui l'inquiétoit. Il fal-
 » loit ou que la liberté fit un ou-
 » trage à *Scipion*, ou que *Scipion* en
 » fit un à la liberté ; l'un & l'autre
 » étoit un crime. Il se soumit donc
 » aux loix, & se retira à Litterne, ren-
 » dant son exil aussi honteux pour Rome
 » que celui d'*Annibal*. J'ai vu sa maison
 » de campagne de pierre de taille en-
 » vironnée d'un mur qu'entoure une
 » forêt, & flanquée de tours qui lui
 » servoient de fortifications. Au bas
 » de la maison & des jardins est une
 » citerne suffisante pour l'usage d'une
 » armée entière ; le bain est étroit &
 » obscur, selon la coutume de nos
 » ancêtres. . . . Ce fut un grand plaisir
 » pour

» pour moi de comparer les mœurs
 » de *Scipion* avec les nôtres. C'étoit
 » dans ce réduit obscur que ce héros,
 » la terreur de Carthage, à qui Rome
 » doit de n'avoir été prise qu'une
 » seule fois, baignoit son corps fati-
 » gué des travaux de l'agriculture,
 » après s'être exercé par des ou-
 » vrages pénibles, & avoir dompté
 » la terre, selon la coutume des pre-
 » miers Romains ; voilà donc la vile
 » demeure qu'il habitoit ; voilà le
 » chétif plancher que fouloient ses pas
 » vénérables, &c. ». *Sénèque*, dans ce
 passage, donne moins à l'affectation
 & au bel esprit ; c'est un des morceaux
 les plus intéressans & les mieux frap-
 pés de toutes ses lettres, quoiqu'il
 soit encore un peu trop chargé d'anti-
 thèses. La traduction offre quelques
 taches légères, il y a de la pesanteur
 & de l'embarras dans toute cette
 phrase. *Avantage qu'a eu comme lui* ;
 il étoit aisé de traduire avec autant
 de précision que dans l'original :
Cambyse, cet heureux fou, eut le même
avantage. *Inquiétoit* est une expression
 impropre & qui s'applique mal à
 ANN. 1778. Tome III. O

fardeau ; il y a peut-être une faute plus essentielle dans ce passage , rendant son exil aussi honteux pour Rome que celui d'Annibal : *tam suum exilium reipublicæ imputaturus quam Annibalis* ; malgré la savante note & la citation de Tite-Live , qui viennent à l'appui de cette interprétation , elle s'accorde fort mal avec ce qui précède , & on peut la regarder comme un véritable contresens. Ce qui a trompé le traducteur , c'est le sens du verbe *imputare* à qui les Romains donnèrent une acception nouvelle après le siècle d'Auguste. Dans Sénèque , Pline , Tacite & les autres , on le trouve communément employé pour signifier faire valoir quelque chose à quelqu'un , la lui compter comme une grace , un service : ainsi cette phrase latine : *tam exilium suum patriæ imputaturus quam Annibalis* signifie littéralement pouvant compter son exil comme un service aussi important pour la république que l'exil d'Annibal : ce qui veut dire que Scipion , en s'exilant de Rome pour conserver la liberté , rendit à la république un aussi grand service qu'en

chassant *Annibal* de l'Italie. Cette explication est la suite la plus naturelle de l'éloge que *Sénèque* vient de faire de *Scipion*.

Une des épîtres de *Sénèque* les plus profondes & les plus solides , est sans contredit celle où il prouve que la corruption des mœurs entraîne communément celle du goût & du style. Il est assez curieux de voir le corrupteur de l'éloquence Romaine traiter un pareil sujet , & se condamner lui-même sans s'en appercevoir.

» Quand l'opulence a répandu le luxe,
 » il commence à se montrer dans les
 » habillemens, puis dans les meubles.
 » On songe ensuite à décorer les mai-
 » sons , on cherche à leur donner l'é-
 » tendue des campagnes. . . Bientôt on
 » met de l'élégance dans les repas ; on
 » cherche à se distinguer par la nou-
 » veauté des mets. . . Lorsqu'on a pris
 » l'habitude de dédaigner les choses
 » d'usage , & qu'on regarde comme
 » méprisable tout ce qui est ordinaire ,
 » on cherche de la nouveauté jusques
 » dans le langage ; tantôt on rappelle
 » des mots anciens , des expressions

» surannées ; tantôt on en forge de
 » nouveaux & d'inconnus ; tantôt on
 » regarde ceux qui se sont mis à la
 » mode *comme de l'élégance* ; on se sert
 » de métaphores hardies & fréquentes.
 » Bien des gens croient réussir par des
 » phrases coupées ; ils tiennent le sens
 » en suspens , & semblent vouloir que
 » l'auditeur les devine , &c. ». *Sénèque*
 cite l'exemple de *Mécène* , qui , dans le
 beau siècle d'*Auguste* , environné des
Virgile & des *Horace* , dans le sein
 même du goût , écrivoit cependant
 avec l'affectation la plus outrée. Il
 rapporte quelques phrases remar-
 quables par leur extravagance , mais
 dont on ne peut bien rendre en fran-
 çois le ridicule. Puis il ajoute : » lors-
 » que vous lirez de pareilles choses ,
 » ne vous reviendra-t-il pas aussitôt
 » à l'esprit que c'est ce même *Mécène*
 » qui marchoit toujours dans la ville
 » en toge traînante Qui , au
 » milieu du fracas des guerres civiles ,
 » au milieu des *inquiétudes de la ville*
 » remplie d'armes , se faisoit accompa-
 » gner de deux eunuques plus hommes
 » que lui ; enfin ne devinerez-vous

» pas que ce même homme fût
 » mille fois marié , quoiqu'il n'ait
 » jamais eu qu'une seule femme * » ?
 Lorsqu'on voit dans *Sénèque* des expressions & des tournures presque aussi affectées que celles qu'il blâme dans *Mécène* , on ne peut les attribuer à la corruption de ses mœurs , à la vie molle & efféminée ; on fait qu'il étoit austère & frugal , ce ne peut donc être qu'une ambition effrénée , un insatiable desir des applaudissemens du moment , qui a pu l'engager à défigurer ainsi son style pour plaire aux esprits corrompus de son siècle. Il est même d'autant plus coupable qu'il n'ignoroit pas sans doute combien sa manière étoit vicieuse , & qu'il sacrifioit volontairement à sa réputation la perfection de l'éloquence & la pureté du goût ; c'est ce qu'il faut conclure d'après les observations judicieuses sur le style , répandues dans cette lettre ; mais cette gloire usurpée n'a pas été durable : il a éclipsé *Cicéron* pour un instant aux yeux de ses con-

* Il répudioit & reprenoit à tout moment sa femme *Terentia*.

temporains ; la postérité plus éclairée a mis une grande distance entre ces deux hommes , & *Sénèque* , qu'un aveugle enthousiasme avoit couronné & comme déifié , est depuis longtemps remis en sa place. Je ne puis m'empêcher, Monsieur, de vous citer encore quelques passages de cette lettre, d'autant plus frappans , qu'ils ont aujourd'hui leur application. « Ne » soyez pas étonné de voir le langage » se corrompre, soyez plutôt surpris » que non-seulement *on loue les vices*, » *mais encore les défauts*. Cela s'est fait » de tout temps, nul grand génie n'a » réussi *si l'on n'a eu quelque défaut à* » *lui pardonner*. Citez-moi tel homme » célèbre que vous voudrez , & je » vous dirai ce que son siècle lui a » passé, ceux de ses défauts qu'on a » bien voulu dissimuler, je vous en » ferai connoître plusieurs à qui leurs » défauts n'ont point nui , & d'autres » à qui ces défauts ont *profité*. . . Quel- » ques-uns veulent un style coupé & » raboteux , ils troublent à dessein ce » qui pourroit couler naturellement, » ils ne veulent pas de liaison sans

» *apreté*, ils regardent comme plus
 » mâle & plus énergique ce qui frappe
 » inégalement l'oreille ; d'autres sem-
 » blent composer des modulations,
 » tant ils cherchent à flatter l'oreille
 » & à couler mollement. Que
 » dirons-nous du style lent dans le
 » début tel que celui de *Cicéron*, qui
 » semble aller en pente, qui se termine
 » avec mollesse, & qui, toujours uni-
 » forme, n'offre point de variété. En
 » général les Sentences sont non-
 » seulement vicieuses lorsqu'elles sont
 » basses & puériles, ou lorsqu'elles
 » sont dépravées & contraires à la dé-
 » cence, mais encore lorsqu'elles sont
 » trop fleuries, trop efféminées, lors-
 » qu'elles ne produisent que des sons ;
 » ces défauts introduits par tel homme
 » qu'on regarde comme un modèle d'é-
 » loquence, sont imités par des gens
 » qui les transmettent à d'autres, &c. »
 Vous avez sans doute remarqué,
 Monsieur, le trait malin décoché con-
 tre *Cicéron*, dont le style, sur-tout
 dans les ouvrages philosophiques,
 est aujourd'hui regardé avec raison,
 même par les partisans de *Sénèque*,

comme un modèle accompli de grace & d'harmonie. Je ne vous ai fait encore aucune observation sur la manière dont le traducteur a rendu les différens morceaux que je viens de vous transcrire. Occupé d'objets plus agréables & plus intéressans, il étoit triste pour moi de m'arrêter à relever les fautes d'un écrivain qui les rachete quelquefois par des beautés. *Regarde comme de l'élégance* ; rien n'est moins élégant que cette façon de parler, *pro cultu habetur*, est regardé comme un ornement. *Inquiétudes de la ville remplie d'armes*, traduction foible & platte de ces mots, *sollicità urbe & armata*. On loue les vices, mais encore les défauts. Cette distinction des vices & des vertus, est une pure imagination du traducteur qui ne se trouve point dans le latin : *non tantum vitiosa sed & vitia laudantur*, dit *Sénèque*, ce qui signifie : non-seulement on loue les compositions vicieuses, mais les vices même ; c'est - à - dire que non-seulement on approuve des discours enflés, mais qu'on regarde en général l'enflure comme une qualité du

style & de l'éloquence, & qui, toujours uniforme, n'offre point de variété, & qui n'offrant point de variété est toujours uniforme; cela reviendrait au même, c'est une battologie.

Pourquoi ne pas traduire le latin ? *nec aliter quam solet ad morem suum pedemque respondens*; toujours asservi au même système & à la même cadence. Ou lorsquelles sont dépravées & contraires à la décence. Le traducteur n'entend ici absolument rien à son original: il ne s'agit dans ce passage ni de décence ni d'obscénité, mais de goût. *Sententiae improbae & plus austa quam pudore salvo licet*, ce sont des sentences d'une hardiesse qui va jusqu'à l'impudence, & d'une audace qui révolte, des pensées outrées & gigantesques qu'on ne peut risquer sans se rendre ridicule. *Pudore salvo*, Sénèque les oppose à celles qui sont petites, basses & puériles. M. de la Grange n'a pas vu que *pudor* signifie la honte & non pas pudeur ni décence, & *improbis*, outré, excessif. Sénèque, dans l'épître 108, le prend encore dans ce sens: *translationes improbas figurasque dicendi*, des

métaphores & des figures outrées.

La chimère de l'âge d'or si propre à égayer l'imagination des poètes , ne devoit point souiller les écrits des philosophes consacrés uniquement , à la vérité ; *Sénèque* toujours plus occupé de briller que d'instruire , n'a pas négligé un lieu commun très-favorable qui donnoit lieu à un parallèle ingénieux entre les mœurs antiques & modernes. Je vais vous en présenter quelques traits. » Combien » les hommes n'étoient-ils pas riches » dans un temps où l'on ne pouvoit » trouver aucun pauvre parmi eux ! » L'irruption de l'avarice *est venue* » troubler ce bel ordre ; en voulant » soustraire & s'approprier une partie » du domaine public , elle s'est privée » de la totalité ; réduite à l'étroit , » *après avoir nagé dans l'abondance* , » elle a introduit la pauvreté ; en desirant tout , elle a tout perdu. Aujourd'hui , malgré tous ses efforts » pour réparer ses pertes , quoiqu'elle » ajoute toujours à ses terres de nouvelles terres , quoiqu'elle chasse ses voisins ou par de l'argent ou par

« des violences ; quoiqu'elle étende ses
 « possessions dans des provinces en-
 « tières , & qu'elle ne leur donne le
 « nom de terres que lorsqu'il faut
 « plusieurs journées pour les parcou-
 « rir , jamais nous ne pourrons assez
 « reculer nos limites pour les mener
 « au point d'où nous sommes partis ;
 « quand nous aurons tout envahi ,
 « aurons-nous beaucoup ? Hélas ! nous
 « avons tout » ! Après avoir nagé
 dans l'abondance , cette métaphore est
 vicieuse , parce qu'elle ne s'accorde
 point avec celle qui se trouve dans
 le premier membre de la phrase.
In angustum ex immenso redacta. Cette
 opposition d'*immenso* avec *angustum*
 n'est point rendue dans le françois.
Mener , mener des limites n'est ni juste ni
 élégant. *Aurons-nous beaucoup ? Hélas !*
nous avons tout. Cette interrogation ,
aurons-nous beaucoup ? est déplacée &
 à contresens ; car il est certain qu'on
 aura beaucoup lorsqu'on aura des pro-
 vinces entières. Le latin dit : *multum*
habebimus , universum habebamus , nous
aurons beaucoup , mais nous avons tout.
 Le traducteur aura probablement

trouvé un point d'interrogation dans l'édition sur laquelle il a travaillé ; j'ignore pourquoi il n'a pas traduit la phrase suivante, que voici : *terra ipsa fertilior erat illaborata & in usus populorum non diripientium larga*, c'est un oubli ou une distraction que l'éditeur auroit dû corriger. » Ceux qui » trouvoient dans une épaisse forêt » un abri contre le soleil, & dans » une caverne grossière remplie de » feuilles, un rempart contre la rigueur des hivers ou les flots de la pluie, passaient des nuits paisibles » sans soupirer ; & nous, l'inquiétude » nous agite sous la pourpre, elle » nous réveille par ses aiguillons douloureux. Ils trouvoient un sommeil » tranquille sur la terre la plus dure, » De riches lambris n'étoient point » suspendus au-dessus de leurs têtes ; » mais couchés à l'air libre, ils » voyoient rouler au-dessus d'eux les » astres, ils voyoient le spectacle pompeux de la nuit & le monde se précipiter en silence vers l'occident » Ceci n'est qu'une misérable amplification d'écolier. Car il y a grande

apparence que ces hommes qui dor-
moient si bien ne s'amutoient point
la nuit à considérer les étoiles , &
voyoient encore bien moins le monde
se précipiter vers l'occident. » C'étoit
» sans doute une demeure conforme
» à la nature , que celle qu'on ne crai-
» gnoit pas , & pour laquelle on ne
» craignoit pas ». Quel tour précieux
& guindé , pour dire que ces pre-
miers hommes habitoient des cabanes
simples qu'ils ne craignoient point de
voir renversées , & qui ne pouvoient
les écraser sous leurs ruines ? Vous
trouverez la même affectation dans
ces antithèses sur les conquérans.
» Ces héros pour se mettre en état de
» vaincre les ennemis , s'étoient laissé
» vaincre eux-mêmes par les passions.
» Personne n'a résisté à leurs armes ,
» mais ils n'ont pas résisté à l'ambi-
» tion & à la cruauté ; lors même
» qu'ils paroissent chasser devant
» eux les armées ennemies , ces pas-
» sions les chassoient devant elles ».
Mais voici , Monsieur , une subtilité
bien plus étrange & bien plus ridi-
cule. Il s'agit de l'action de ce fameux

Mucius Scevola qui brûla lui-même sa main en présence de *Porfenna*. Qui croiroit que dans une matière aussi grave on pût trouver lieu à des pointes & à des calembours? Vous ne pourriez jamais imaginer ce que *Sénèque* admire le plus dans ce trait historique, le voici. Les autres guerriers triomphent de l'ennemi avec une main armée, & *Mucius* en a triomphé avec une main brûlée. *Rarius est hostem amissâ manu vicisse quam armata.* Mot à mot, il est plus rare d'avoir vaincu l'ennemi avec une main perdue qu'avec une main armée. M. de la Grange s'est efforcé de sauver un peu l'extravagance de ce jeu de mot, & il a traduit : il est plus rare de vaincre un ennemi par le sacrifice de sa main que par les traits dont elle est armée. Voilà, Monsieur, cette sève & cette substance, voilà ces pensées fortes & vigoureuses, ces idées profondes qui, au jugement de l'éditeur, mettent *Sénèque* si fort au dessus de *Cicéron*.

Ces exemples suffisent pour vous faire connoître le ton de l'original & le style du traducteur. M. de la Grange

paroît s'être attaché particulièrement à saisir la manière de *Sénèque* ; il en a tous les défauts sans en avoir toutes les beautés. Sa version est en général fidèle & précise , mais trop souvent aux dépens de l'élégance & de l'harmonie. Quant aux inexactitudes & aux négligences fréquentes qui la défigurent , il est à présumer que l'auteur les eût corrigées s'il eût eu le temps de revoir son ouvrage.

Emendaturus , si licuisset , erat.
Ovid.

Je suis , &c.



LETTRE XIV.

*Le Triomphe de Sophocle , comédie ,
dédiée à M. de Voltaire , par M.
Palissot. A Paris , chez Jean-François
Bastien , libraire , rue du Petit Lion.
Brochure de 28 pag. prix , 24 s.*

JE vous ai annoncé *, Monsieur , que l'auteur de la *Dunciade* & des *Philosophes* commençoit à témoigner un repentir sincère de tous les crimes de lèze-philosophie dont il s'est rendu coupable , qu'il n'avoit pas encore le courage d'en faire une réparation authentique & solennelle , mais que l'amour de la gloire le porteroit enfin à se ranger sous les drapeaux de la philosophie , hors de laquelle point de renommée , & qu'après avoir consumé les forces de sa jeunesse à combattre l'hydre philosophique , on

* Voyez l'Année Littéraire 1777 , t. IV , page 169.

le verroit , dans sa vieillesse , détester ses foibles succès & se prosterner aux pieds de l'idole qu'il avoit essayé d'abattre. Ma prédiction commence à s'accomplir. En ce jour mémorable , où le zèle de la tourbe encyclopédique s'épuisa pour inventer des honneurs nouveaux , aucun des soldats même de la milice encyclopédique n'a fait éclater pour le général de la philosophie un enthousiasme égal à celui qui animoit le soi-disant ex-général des anti-philosophes. Pour signaler son zèle , il avoit célébré dans une espèce de comédie le couronnement du *Sophocle François* , & il vouloit que cet avorton comique fût comme le dernier ornement de cette mascarade d'un genre tout à fait nouveau. Mais les comédiens François ont trouvé ce monument de flatterie si dénué de sel , d'esprit & de bon sens , qu'ils ont cru devoir refuser une pièce qui eût fait également tort au goût des acteurs qui auroient adopté d'aussi fades louanges , à la gloire du panégyriste qui les auroit publiées , à la délicatesse du

héros qui les auroit entendues. Ils ont donc répondu qu'un *des acteurs* ayant prétendu que six jours ne lui suffisoient pas pour apprendre son rôle, il étoit impossible de jouer la pièce le jour même du couronnement. Ce prétexte honnête prouve l'attention des comédiens à ménager l'amour-propre des auteurs. Cependant M. *Palissot*, au lieu de leur tenir compte & du motif charitable qui avoit nécessité leur refus, & de l'excuse adroite dont ils l'avoient coloré, s'emporte contre eux, accuse leur paresse, les taxe d'indifférence pour le public & d'ingratitude envers M. de *Voltaire*. Heureusement pour eux, personne n'est assez injuste pour ajouter foi à des accusations aussi destitués de fondement. Tout le monde connoît les rares complaisances auxquelles les comédiens sont descendus, les efforts inouis qu'ils ont faits pour étancher la soif inaltérable d'applaudissemens qui a toujours dévoré *Papa-grand-homme*. Si la pièce de M. *Palissot* eût pu, en

effet, (comme il a la bonhomie de le croire & la modestie de le publier) si elle eût pu *procurer au public & à M. de Voltaire une surprise agréable*, si elle eût été capable *d'ajouter encore quelque lustre à l'éclat d'une journée* que les comédiens s'efforçoient de rendre à jamais mémorable, peut-on s'imaginer que les comédiens eussent refusé de consacrer une heure de travail à apprendre leur rôle ? car il n'en falloit pas davantage pour satisfaire le public, *M. de Voltaire*, & sur-tout *M. Palissot*, puisque le morceau le plus considérable de cet embryon comique ne contient que quatre-vingt lignes. Pour des mémoires aussi exercées que celles des comédiens, c'est au plus l'ouvrage d'une heure. Il est donc impossible d'attribuer leur refus à un autre motif qu'au desir honnête d'épargner à l'auteur une chute inévitable, & dont la honte eût formé avec la pompe de cette grande journée un contraste si humiliant pour *M. Palissot*. Cependant *M. Palissot* refuse de se soumettre à

l'arrêt fatal porté par le sénat comique ; & , pour se venger de son injustice , pour dédommager le public & M. de Voltaire de la sensation délicieuse , de la surprise agréable , du lustre éclatant dont les avoit frustré la paresse des comédiens , il vient de rendre public ce monument d'adulation. C'est l'apologie la plus complète de la conduite des comédiens.

La pièce entière ne renferme que quatre scènes. *Dionée* , nièce de *Sophocle* , ouvre la première par ces mots : » Prenez pitié de mon inquiétude , mon cher *Clissthènes* , courez & devancez , s'il est possible , *Sophocle* » à l'Aréopage. *Hélas ! il ne vous sera pas difficile de l'atteindre*. Sa marche » retardée par les années & par la » douleur ne sauroit être bien rapide. » Courez , dis-je , & revenez au plutôt » me tirer de l'affreuse incertitude où » je suis ».

Comme cet *hélas ! il ne vous sera pas difficile de l'atteindre* est touchant ! Quelle profonde sensibilité ! Du premier mot , M. *Palissot* déchire le cœur.

Et puis courez , dis je , & revenez ;
quelle vivacité , quelle grace dans
cette répétition ?

Clithènes répond , je vole sur ses
pas & j'ose vous répondre de mon zèle.
Puis il sort. *Ismenie* , qui doit sa for-
tune à *Dionée* , cherche à consoler sa
protectrice , & s'efforce , par une
pensée sublime , de lui prouver que
Sophocle ne court aucun danger :
Est-il , s'écrie-t-elle , *quelqu'abri plus*
respectable que sa gloire & son nom ? Ce-
pendant cet abri si respectable ne
rassure point *Dionée* ; elle accuse la
cabale cruelle qui employe comme
des instrumens de sa vengeance , les
propres enfans de *Sophocle*. Ici c'est
du *Sophocle* Grec dont il est question.
Ismenie toujours pleine de confiance
dans l'abri respectable , reproche à
Dionée » de ne point songer assez à ce
» sentiment de vénération devenu pour
» *Sophocle* un sentiment d'habitude ,
» chez tous les Athéniens. Cet esprit
» de paix , d'humanité , de tolérance
» qui respire dans ses immortelles
» tragédies , commence à se répandre

» dans l'Asie même, & lui a concilié
 » le respect de toutes les ames qui
 » conservent encore quelque principe
 » de vertu ». Ici, sans doute, c'est le
Sophocle François dont *Ismenie* veut
 parler ; car l'Athénien n'avoit pas
 introduit le tolérantisme dans l'Asie
 même. Au reste, ce mélange bîsarre
 de choses dont les unes ne con-
 viennent qu'à M. de *Voltaire*, & dont
 les autres ne peuvent appartenir qu'au
 véritable *Sophocle*, forment un plai-
 sant pot-pourri.

*Ce sentiment de vénération devenu pour
 Sophocle un sentiment d'habitude.* On
 croit que c'est *Sophocle* qui a con-
 tracté l'habitude de témoigner à quel-
 qu'un de la vénération. Ce n'est pas
 la pensée de l'auteur. Mais il a cru
 devoir conserver une petite physio-
 nomie Grecque au langage d'*Ismenie*.
 C'est apparemment par le même prin-
 cipe qu'elle appelle les grands, *des*
importans relégués dans les vains hon-
neurs de leurs titres.

Dans la seconde scène, *Clisphènes*
 qui avoit ordre d'attendre le jugement
 de l'aréopage, revient ne se possédant

pas de joie , racontant à *Dionée* l'accueil que *Sophocle* a reçu du peuple : *Ismenie* après le récit des témoignages les plus imposans de la faveur du peuple , s'écrie : *Aimables Athéniens , vous êtes le modèle des peuples ! Dionée* , au contraire , craint que ces honneurs mêmes rendus à *Sophocle* , n'aient révolté l'orgueil des sénateurs de l'aréopage. Tels sont les objets importants & les détails piquans de la seconde scène.

Dans la troisième, aux acteurs précédens , se joint un certain *Nicias* que *M. Palissot* nous représente comme un jaloux & malin détracteur , adulateur public , ennemi caché de *Sophocle*. On diroit que *M. Palissot* a voulu tracer son propre portrait dans la personne de ce *Nicias* ; ce qu'il y a de certain , c'est que les propos de ce dernier sont tous empruntés de la massive collection des œuvres de *M. Palissot*.

Nicias dit que la philosophie paroît avoir du dessous. *M. Palissot* , tome 4 , pag. 398 , l'autorité des philosophes com-

menge à décliner, parce qu'ils ont même allarmé les gouvernemens.

Nicias dit que *Sophocle* sembloit n'avoir plus rien à redouter de l'envie.

M. Palissot, tome 6, écrivant à *M. de Voltaire*, il est une supériorité qui ne devrait plus laisser de place à l'envie, c'est la vôtre.

Nicias se plaint qu'il ne cesse de dire inutilement à *Sophocle* qu'un grand homme ne doit avoir d'autre parti que ses ouvrages.

M. Palissot, tom. 4, pag. 413, nous le lui avons dit; il ne doit épouser dans la littérature aucune faction.

Nicias dit qu'il est dans le parti de *Sophocle*, des traîtres qui le font servir à leurs passions.

M. Palissot écrit à *M. de Voltaire* : Vous avez de grands ménagemens pour DES GENS qui prouveront un jour qu'ils vous étoient moins attachés que moi.

Enfin *Nicias* rend hommage au génie de *Sophocle*, mais il se fait gloire de l'avoir toujours averti de ses foiblesses, il lui reproche d'avoir recherché

recherché la gloire avec trop peu de modération , de n'avoir pas eu assez d'égards pour quelques grands hommes , estimés dans Athènes , de s'être abaissé à des vengeances peu dignes de son nom , &c. & c'est précisément ce que M. *Palissot* lui-même n'a pu s'empêcher de reprocher à M. de *Voltaire* dans plusieurs endroits de ses ouvrages.

Toute cette troisième scène ne consiste que dans le détail & la réfutation de ces inculpations de *Nicias - Palissot*. *Ismenie* qui est le bel-esprit de la pièce, excuse les *foiblesses de Sophocle* par cette comparaison sublime. « Que ne » reprochez-vous aussi à l'astre du » jour, ces taches que la nature ne » lui a, sans doute, imprimées que pour » tempérer ce que son éclat auroit de » trop excessif ». Un éclat excessif , & trop excessif ; quel françois !

Dans la quatrième & dernière scène , un député de l'aréopage vient annoncer le triomphe glorieux de *Sophocle*. L'aréopage a ordonné de lui élever une statue ; un sculpteur paroît.

qui pose à leurs yeux , sur un piedestal , le buste de *Sophocle* couronné de lauriers. *Ismenie* s'écrie : Dieux justes ! *Dionée* , quelle étonnante révolution ! *Nicias* , je meurs de dépit & de confusion.

Tels sont exactement , Monsieur , & le fonds & les détails de ce nouveau chef-d'œuvre comique. Quel génie créateur n'étoit pas nécessaire pour enfanter un plan aussi hardi ! Quelle fierté dans le dessein des caractères ! quelle adresse dans les ressorts de l'intrigue ! quelle force comique dans les situations ! mais ce qui paroît à *M. Palissot* le plus admirable dans cet ouvrage , c'est le mérite d'avoir prévu toutes les circonstances du triomphe qu'il a célébré. « *Et véritablement* , dit-il , il est d'une SINGULARITÉ REMARQUABLE que long-temps avant l'événement , il ne me soit échappé aucune des circonstances de la journée du 30 Mars ». Il s'extasie à la vue de ce rare prodige , il le rappelle avec complaisance à trois reprises différentes , il paroît

craindre qu'on ne l'accuse de magie, & je me crois en conscience obligé de rassurer ses timides esprits. Je pense donc qu'il n'étoit pas besoin d'être tout-à-fait sorcier pour prévoir que le ban & arrière-ban de la philosophie seroit convoqué ; que les maîtres & les garçons philosophes, confondus pêle-mêle, se disputeroient l'honneur d'exciter une plus grande rumeur ; & que la foule du peuple avide de nouveautés & d'événemens bizarres grossiroit la cohue encyclopédique. Aussi toutes ces circonstances que M. *Palissot* croit avoir eu seul le mérite de prophétiser, étoient depuis six semaines connues de la capitale entière. Les moindres mouvemens de ce triomphe imaginaire étoient aussi combinés, aussi bien concertés que pourroit l'être un plan de bataille ; ainsi M. *Palissot* peut être tranquille, il ne sera pas brûlé comme sorcier, pour avoir pressenti que M. de *Voltaire* recevrait des applaudissemens inouis dès qu'il paroitroit au théâtre ; mais s'il échappe à

l'accusation de magie , peut-être en est-il quelque autre dont il ne pourra se laver aussi aisément ? Par exemple , on trouvera , sans doute , fort extraordinaire , qu'un homme qui poursuivoit autrefois avec acharnement ces philosophes , vienne aujourd'hui canoniser , encenser le chef & le protecteur de cette philosophie séditieuse ; & s'il est quelque chose qui doive étonner davantage que l'inconséquence d'un homme qui vient ramper humblement aux pieds du maître dont il a *battu la livrée* , ce ne peut être que la vanité qui peut encore se repaître d'un encens aussi grossier , offert par une main ennemie.

Mais ce qui doit rassurer entièrement M. *Palissot* sur l'article de la magie , c'est qu'il n'est en cette occasion que le singe & l'écho de M. le chevalier *du Coudrai* , qui est parmi nous à l'abri du soupçon de sorcellerie. Dès 1774 ce poëte célèbre avoit déjà composé la *Cinquantaine Dramatique* , ou *l'Inauguration de la Statue de M. de Voltaire*. Il avoit prédit alors tous les

honneurs qui attendoient le patriarche de la philosophie , dès qu'il entre-
roit dans la capitale. Le fonds & les
circonstances des deux ouvrages sont
les mêmes.

Comme M. *Palissot*, l'auteur de la
Cinquantaine, avoit adressé sa pièce
aux comédiens , persuadé qu'ils ne
pouvoient la refuser *sans se deshonor*er ;
mais les comédiens portèrent de la
Cinquantaine le même jugement que
du triomphe de *Sophocle*. L'une &
l'autre pièce leur a paru également
indigne de leur théâtre & de la gloire
de M. de *Voltaire*. M. du *Coudrai* crut
devoir , comme M. *Palissot*, se venger
des comédiens , par l'impression de
son ouvrage , & réparer le larcin fait
au plaisir du public & à la vanité de
son héros ; mais sa pièce , comme
celle de M. *Palissot*, restera pour
jamais ensevelie dans le magasin de
son libraire , malgré l'ivresse qu'ins-
pire tout ce qui rappelle le nom de
M. de *Voltaire*.

Voilà des désastres accumulés , qui
devroient bien avertir M. *Palissot* que

sa carrière est finie , que le temps est venu où il doit se reposer à l'ombre de ses lauriers. Au reste, comme son génie a été très-précoce, il est très-naturel qu'il vieillisse avant le temps ordinaire, & *puisque à l'âge de dix ans, M. Palissot, comme il nous l'apprend lui-même, faisoit déjà des vers qui sont encore gravés dans la mémoire de tous les habitans de sa province, il n'est pas étonnant qu'après cinquante ans toutes ses productions ne soient plus que le délire d'une muse décrépité.*

Je suis, &c.



LETTRE X V.

*Voyage pittoresque de l'Italie , premier
volume. Royaume de Naples.*

IL n'est aucun homme de goût qui n'ait ardemment désiré de faire le voyage d'Italie ; la beauté du climat , la richesse du sol , l'intérêt que fait naître la patrie de tant de héros & de grands hommes qui l'ont illustrée ; les chef-d'œuvres des arts en tous genres , soit antiques , soit modernes , qui embellissent cette contrée , sont de puissans attraits pour désirer au moins de la connoître : lorsque des occupations particulières ou d'autres raisons empêchent d'entreprendre ce voyage , un ouvrage qui peut y suppléer , qui contient tous les détails pittoresques , physiques , historiques , littéraires de l'Italie , ne peut manquer d'être reçu du public avec empressement ; c'est le but qu'on se propose , Monsieur , dans celui que je vous

P iy

annonce. Le texte grand *in-folio* ; ne paroîtra qu'après la livraison des gravures , & sera délivré *gratis* aux personnes qui auront souscrit pour les estampes. Celles qui paroissent aujourd'hui composent la première livraison ; on y voit représenté *Héliodore* chassé du temple , d'après le tableau de *Solimène* : deux autres sujets d'histoire dont l'un est un Christ mort , d'après l'*Espagnolet* , & l'autre une Sainte Famille , d'après le *Schidone* : deux vues du temple de *Serapis* dessinées sur les lieux , par M. *Robert* : l'élévation du même temple , d'après le même artiste : & le plan géométral levé par M. *Paris* , avec une autre vue de Naples , d'après M. *Robert*. Il suffiroit peut-être de nommer les artistes que je viens de citer pour avoir la plus haute idée de ces estampes ; mais je dois ajouter que les sujets d'histoire ont été dessinés d'après les originaux par M. *Fragonard* , dont on connoît la touche spirituelle & savante , & que les gravures sont exécutées par les plus célèbres artistes dans chaque genre , & sous la direction de MM. *Cochin* & *Lépicié*.

A N N É E 1778. 345

Comme l'on abuse souvent de cette expression générale , *célèbres artistes* , pour en imposer au public , je vous citerai MM. *Prevots , Martini , Choffart , Weisbrod* , qui ont travaillé à cette première livraison , pour écarter tout soupçon de médiocrité. Je ne m'étendrai pas davantage sur cet ouvrage déjà connu du public par le *prospectus* qui a été distribué , mais je ne puis m'empêcher d'observer , en finissant , que je ne crois pas qu'on ait encore rien entrepris dans ce genre d'aussi vaste , d'aussi curieux , d'aussi intéressant & d'aussi agréable.

Je suis , &c.

P O S T - S C R I P T U M .

N. B. Il s'est glissé plusieurs fautes d'impression dans les *Observations* de M. l'abbé de Gourcy , vicaire général de Bordeaux , sur les derniers chapitres de l'histoire de M. *Gibbon* , N°. 12 de l'*Année Littéraire* , Lettre 5^e. Voici les principales.

Page 103 , ligne 3 , pour faire adorer

P v

346 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

la folie ou le scandale de la croix ;
lisez pour faire adorer *la folie & le*
scandale de la croix.

Ibid, ligne 25 , les faits , *lisez* les
miracles.

Page 110 , ligne 24 , faisoit , *lisez*
faisoient.

Ibid. lig. 26 , proposoit aux payens ,
lisez proposoit pour modèle aux payens.

Ibid. sembloit , *lisez* sembloient.

Page 112 , ligne 18 , & de la résis-
tance , *effacez &c.*

Page 114 , ligne 9 , au gouverne-
ment paternel , *lisez* rien n'étoit plus
opposé au gouvernement arbitraire
& despotique , que le gouverne-
ment paternel des évêques.

Page 122 , ligne 1 , les lauriers des
vrais chrétiens , *lisez* les lauriers des
héros chrétiens.

Ibid , ligne 14 , après relever , *ajou-*
tez : toutes les imputations calom-
nieuses ou hasardées.

Page 108 , ligne 13 , ce qu'en a dit ;
lisez ce qu'a dit sur le mariage.

*Indications des Nouveautés dans les
Sciences, la Littérature & les Arts.*

Rome triomphante. C'est le titre d'une estampe de huit pouces de haut sur six de large, gravée sous la direction de M. Gaucher, de l'Académie des Arts d'Angleterre, d'après le dessin de M. Martini, & sur le programme manuscrit de M. Philippe, Censeur royal, &c.

Les sçavantes éditions des auteurs latins, auxquelles M. Philippe a présidé dans sa jeunesse, le *Térence* & le *Virgile* entr'autres, & les cours publics qu'il a donnés sur l'histoire & la géographie, pendant vingt-neuf ans, attestent les profondes connoissances de ce célèbre professeur. Personne n'étoit plus en état d'entreprendre & d'exécuter le *Spéctacle de l'Histoire Romaine*; & c'est pour servir de résumé aux deux premières livraisons de cet utile ouvrage, auquel le public a fait l'accueil le plus flatteur, que M. Philippe a fait graver l'estampe que nous annonçons. Dans les 40

sujets qui composent jusqu'à présent *le Spectacle de l'Histoire Romaine*, format in-4°, de même que le texte, chaque estampe réunit, d'une manière ingénieuse, un fait mémorable, représenté sous plusieurs aspects, qui se prêtent un secours mutuel, pour concourir au développement de l'action principale & au dénouement du sujet. Tel est, à peu près, le plan qu'on a suivi dans l'estampe que nous annonçons.

Un trône où Rome personnifiée sous les traits augustes & majestueux d'une femme qui reçoit les humbles hommages de plusieurs Souverains de l'Asie mineure, distribue des diadèmes à quelques-uns, les cédules des traités faits avec d'autres, & invite l'Iduméen *Hérode* à régner sur la nation Juive, sous le bon plaisir du Sénat. Ce n'est point une pure allégorie; c'est un point de vue général, & un supplément à ce qui n'a pu entrer dans les 40 tableaux des deux époques de la monarchie & de la république Romaine. Et c'est ce qui ouvre la carrière de l'empire Romain pour la troisième

livraison & les suivantes dont l'auteur & les artistes s'occupent actuellement.

Une scène subordonnée à la principale concourt à l'utilité théâtrale ; Carthage expirante , emblème de sa destruction , est renversée au pied du trône sur les débris de l'opulence & du commerce. La Grèce trompée dans l'espérance de jouir de sa liberté , semble se plaindre des fers sous lesquels elle paroît affaissée ; cette figure est désignée par les attributs des arts qui florissoient à Athènes ; une colonne rostrale est le symbole des victoires remportées sur mer par la république , & dans le fond , on aperçoit le temple de *Jupiter* Capitolin.

Cet exposé suffit pour donner une idée de la composition de cette estampe , qui est exécutée avec beaucoup d'intelligence. Elle se vend chez *M. Gaucher* , rue Saint-Jacques , vis-à-vis saint Yves. Prix 2 liv.

Dictionnaire universel , françois & latin , vulgairement appelé Dictionnaire de Trévoux , contenant la signification & la définition des mots de l'une

& de l'autre langue , avec leurs différens usages ; les termes propres de chaque état & de chaque profession ; la description de toutes les choses naturelles & artistielles ; leurs figures , leurs espèces , leurs propriétés ; l'explication de tout ce que renferment les sciences & les arts , soit libéraux , soit mécaniques , &c. , avec des remarques d'érudition & de critique ; de tout tiré des plus excellens auteurs , des meilleurs lexicographes , étymologistes & glossaires , qui ont paru jusqu'ici en différentes langues ; dernière édition , en huit volumes in folio , proposée à une diminution considérable.

Le *Dictionnaire de Trévoux* , ainsi appelé du nom de la ville où fut imprimé la première édition de cet ouvrage , fut entrepris , au commencement de ce siècle , par une société de savans , pour suppléer à l'insuffisance des autres dictionnaires. Il parut d'abord en trois volumes in folio , sous le titre de *Dictionnaire de Trévoux* , qu'il a conservé. Mais il en est de ces grands ouvrages , comme de ces vastes édifices , qui ne sont marqués au sceau de la perfection , que par une

longue succession de temps. Le Dictionnaire de Trévoux s'est accru successivement , comme le *Moreri* , le *Trésor de Robert Etienne* , &c. chaque édition qu'on en a donnée, y a ajouté de nouvelles richesses; de sorte qu'à proprement parler, il est devenu le dictionnaire national. Cinq éditions consécutives ne l'avoient pas néanmoins rendu exempt de fausses définitions , d'inutilités , de répétitions , & sur-tout d'omissions importantes; défauts essentiels qu'on trouve dans tous les autres dictionnaires du même genre. Il falloit corriger , élaguer , intercaler , ajouter , changer ; c'est ce qu'on a fait dans cette dernière édition , augmentée de plus d'un volume.

Barrois le jeune , libraire , quay des Augustins , près le pont Saint-Michel , est seul possesseur des exemplaires restans de cette dernière édition. Pour faciliter l'acquisition de cet important ouvrage , il le propose , jusqu'à la fin d'octobre 1778 , au prix de 132 livres les huit volumes en feuilles, qui se vendoient précédem-

352 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ment 208 livres ; passé lequel temps ; s'il en reste quelques exemplaires, ils se vendront l'ancien prix.

Suite des articles de librairie que la veuve Tilliard & fils a reçus des Pays étrangers.

Sallengre *Thesaurus antiquit. Roman.*
3 vol. in-fol.

Musæum Mazzuchellianum, seu Numismata. Venetiis, 2 vol. in-fol. avec 200 fig.

Burmanni *Trajectum eruditum* 1750,
in-4^e. fig.

Galtico *de Altaribus domesticis. Romæ*
1751, in-fol. fig.

Hier. *Palmae nepotis questiones juris lucæ, 1742, in-fol.*

Boscovich *de solis ac lunæ defectibus. Venetiis 1761, in-8^o.*

Du même, Voyage astronomique dans

A N N É E 1778. 353

les états de l'Eglise par ordre de Benoît XIV. in-4°. fig.

Analecſta Tranſalpina, ſive Obſervat. academiciæ Suecicæ ab anno 1739 à 1756. Venetiis, 2 vol. in-8°.

Archii Comitit poemata Miſcellanea. Veronæ 1762, in-8°. fig.

Inſcriptiones Bononiænſes inſimi ævi Romæ extantes collectæ à Galethio. Romæ 1759, in-4°. fig.

Reymarus de vita & ſcriptis Alb. Fabricii 1737. Hamburgi in-8°.

Clavor Venetor. epistolæ. Florentiæ 1745, 2 vol. in-8°.

Claror. Belgar. epistolæ Florentiæ 1745, 2 vol. in-8°.

Bonamicus de Bello Italico & rebus ad velitras geſtis. Lugd. Batav. 1749, 4 vol. in-8°. c'eſt un chef-d'œuvre de latinité.

354 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

*Il Pluto di Aristophane noctes Græco
Italianè editore Terruci, 1 vol. in-4°. figs*

*Fasti Campililienses, seu majorum
Austria auth. Hantaller, 2 vol. in-fol.*

*Bibliothèque Orientale d'Herbelot.
Mastricht 1777, 2 vol. in-4°.*

Cette nouvelle édition, très bien exécutée pour la partie typographique est entièrement conforme à celle de 1697, qui étoit devenue fort chère; le prix de celle-ci est de 36 livres en feuilles.

*Beevereld, Délices de l'Angleterre,
8 vol. in-12. remplis de figures.*

Boscovicht, de Solis ac Lunæ defectibus, & aliis multa ad physicam pertinentia, Venetiis 1762, 2 vol. in-8°. fig. — Du même, Voyage astronomique & géographique dans l'état de l'Eglise, 2 vol. in-4°. fig. ouvrage très-savant & rempli de recherches curieuses.

Burlamaqui Elementa juris natura-

A N N È E 1778. 355
lis. Geneva 1759, 1 vol. in-8°.

Evangeliarium quadruplex lat. versionis antiqua aut. Bianchino. Romæ 1748, 4 vol. in-fol. gr. pap.

Euripidis Tragediæ Græco Italianæ.
In Padovâ. 1743, 2 vol in-8°.

Fabii Columnæ phytobasanos, seu de plantis cui accessit vita Fabii & linceorum notitiâ annotationesque in phytobasanos.
Aut. Jano Planco. Florentiæ 1744 in-4o. avec beaucoup de figures.

Fr. Florentis Opera juridica ex editione Lorber. Norimbergæ 1756, 2 vol. in-4°.

Henr. à porta cuneatis linguarum oriental. professoris de linguarum orientalium ad omne genus doctrinæ præstantiâ.
Mediolani 1757, 1 vol. in-4°.

Scelte piu belle educti speculazioni dello spettatore Inglezi ciarlatores elutore tradotto in italiano. Livorno 1753, 2 vol. in-4°.

T A B L E
D E S M A T I È R E S
C O N T E N U E S
D A N S C E T R O I S I È M E V O L U M E .

Mon Apologie , Satire , par M. Gilbert.
A la Haye , & se trouve à Paris ,
chez Le Jay , Libraire , rue Saint-
Jacques , au grand Corneille , & chez
tous les marchands de nouveautés , prix
12 sols. Page 3

Observations sur les chapitres XV &
XVI de l'histoire de la décadence &
de la chute de l'empire Romain , tra-
duite de l'Anglois de M. Gibbon. 33

Hymne au Soleil , par M. l'abbé de
Reyrac , censeur royal , associé cor-
respondant de l'académie royale des
Inscriptions & Belles-Lettres de Paris ,
des académies de Toulouse , de Bor-

DES MATIERES. 357

deaux , de Caen , &c. seconde édition , corrigée & augmentée. A Paris , chez la Combe , rue de Tournon , près du Luxembourg, 57

Gabrielle d'Estrées , tragédie en cinq actes , par M. de Sauvigny , représentée pour la première fois à Versailles , le 28 janvier 1778 , avec cette épigraphe :

Incedo per ignes

Suppositos cineri doloso.

Prix 3.0 sols. A Paris , chez Robustel , libraire , cloître des Jacobins , la première boutique en entrant par la rue de la Harpe , près la place Saint-Michel.

73

Suite des Observations sur les chapitres XV & XVI de l'histoire de la décadence & de la chute de l'empire Romain , traduite de l'Anglois de M. Gibbon. 102

Fêtes des Bonnes gens de Canon & des Rosières de Briquebec , & de Saint-Sauveur-le-Vicomte. Prix 3 livres. Avec le supplément au profit de la

*Rosière de Saint-Sauveur-le-Vicomte.
A Paris, chez l'auteur, M. l'abbé le
Monnier, cour du Palais, près la
premiere Présidence.* 124.

*Mémoires philosophiques du baron
de * * *, grand chambellan de sa
majesté impériale. A Vienne, & se
trouve à Paris, chez Berton, libraire,
rue Saint-Victor, vis-à-vis saint
Nicolas du Chardonnet.* 145

*Les Amans réservés, comédie en cinq
actes & en prose, par M. Stéele, l'un
des principaux auteurs du Spectateur,
représentée pour la première fois à
Londres en 1722, traduite de l'An-
glois, par M. * * *. A Paris, chez
Ruault, libraire, rue de la Harpe.* 169

*L'Esprit des Journalistes de Hollande les
plus célèbres, ou Morceaux précieux
de Littérature, tirés de l'oubli, &
recueillis dans les journaux de ce
nom, tels que la République des Lettres
de Bayle; les Ouvrages des Savans
de Basnage; les Bibliothèques de le
Clere; le Journal Littéraire, &c.*

DES MATIERES. 359

ouvrage également curieux & instructif, par les anecdotes, traits d'histoire, dissertations, réflexions, & par la grande variété d'articles intéressans, choisis dans ce nombre infini de livres dont ces littérateurs ont rendu compte : le tout mis dans l'ordre le plus naturel des matières, 2 volumes in-12. 210

Indications des Nouveautés, &c. 213

*Suite des Mémoires philosophiques du baron de * * *, grand chambellan de sa majesté impériale. A Vienne, & se trouve à Paris, chez Berton, libraire, rue Saint-Victor, vis-à-vis saint Nicolas du Chardonnet.* 217

Fables nouvelles, dédiées à Monseigneur le Comte d'Artois, par M. de Saint-Marcel, l'un de ses gardes du corps, avec cette épigraphe :

Dum nihil habemus majus, calamo ludimus.

A Londres, & se trouve à Paris, chez Monory, libraire de S. A. S. Monseigneur le prince de Condé, vis-à-vis l'ancienne comédie Française. 241

360 T A B L E, &c.

Principes de morale , de politique & de droit public , puisés dans l'histoire de notre monarchie ; ou Discours sur l'Histoire de France , dédiés au roi , par M. Moreau , historiographe de France. Tom. II , III & IV , in-8° , de l'imprimerie royale. 1777. 252

Les Œuvres de Sénèque le Philosophe , traduites en François , par feu M. la Grange , avec des notes de critique , d'histoire & de littérature , 6 volumes in-12. A Paris , chez les frères Debure , libraires , quai des Augustins. 289

Le Triomphe de Sophocle , comédie , dédiée à M. de Voltaire , par M. Palissot. A Paris , chez Jean-François Bastien , libraire , rue du Petit-Lion. Brochure de 28 pag. prix , 24 s. 328

Voyage pittoresque de l'Italie , premier volume , royaume de Naples. 343

Indication des Nouveautés , &c. 347

Fin de la Table des Matières du troisième Volume.

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.
ANNÉE M. DCC. LXXVIII.

Par M. FRÉRON.

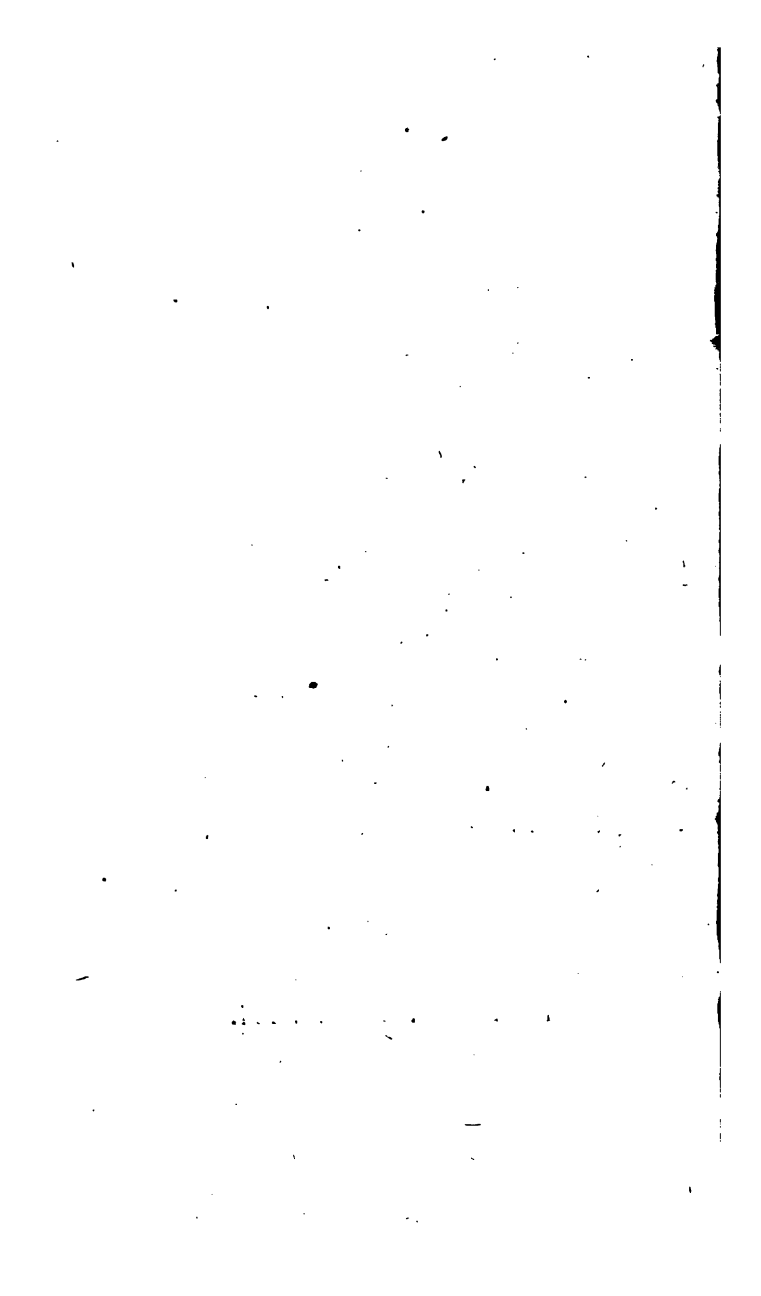
Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,
Chez MÉRIGOT le jeune, Libraire,
Quai des Augustins, au coin de la
rue Pavée.

M. DCC. LXXVIII.



L'ANNÉE

LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Harangues choisies des Historiens latins, Salluste, Tite-Live, Tacite & Quinte-Curce, traduction nouvelle; plus ample que les précédentes, deux vol. in-12. A Paris, chez J. Barbou, imprimeur-libraire, rue & vis-à-vis la grille des Mathurins.

VOICI, Monsieur, la seule collection véritablement utile à la jeunesse, parmi la foule de celles que multiplie l'avidité des compilateurs. C'est un recueil composé de chef-d'œuvres, un recueil qui renferme la fleur de la plus pure & la plus brillante latinité, & qui nous offre des modèles dans tous les genres d'éloquence.

A ij

4 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

J'ose dire, & je ne crains pas d'être démenti par tous ceux dont la littérature ne se borne pas à la connoissance des productions modernes, que nos poètes tragiques n'ont rien de plus vif, de plus grave, de plus passionné que les discours mêlés aux narrations des *Salluste*, des *Tite-Live*, des *Tacite*. C'est en méditant ces discours que le grand *Corneille* échauffoit son ame Romaine ; c'est là qu'il puisoit l'énergie d'expression, la logique oratoire, la sublimité de pensées, la rapidité de mouvemens que nous admirons dans ses tragédies.

Quelle perte nous aurions faite ; Monsieur, si les historiens de l'antiquité eussent prévu que nos pusillanimes Aristarques devoient critiquer l'emploi de leur éloquence, & si la crainte d'une froide censure, eût captivé l'effort de leur génie ! Lisez & jugez. Voyez dans les harangues de *Salluste* comment se développe le génie sombre & ardent de *Catiline*, comment il transmet à ses complices l'audace qui l'anime & la rage qui le dévore, comment il aigrit leur jalousie

& leur haine par le parallele vigou-
 reusement exprimé de leur misère &
 de leur pauvreté, avec l'opulence, le
 faste, la mollesse des chefs de la répu-
 blique. Dans celles de *Tite-Live*, vous
 reconnoissez l'indépendance fastieuse
 des tribuns, leur adresse à manier l'es-
 prit du peuple, à le soulever contre
 l'autorité des consuls & du sénat; vous
 reconnoissez aussi le langage majes-
 tueux des pères de la patrie, leur
 sagesse imposante, leur noble mo-
 dération, leur profonde politique,
 tous les tons, tous les accens de la
 nature, le cri du guerrier qui rappelle
 au combat des soldats fugitifs, ou les
 gémissemens d'un père, qui va juger
 deux fils, l'un, accusateur, l'autre,
 accusé de parricide. Il me semble que
 tant de beautés rachètent bien un
 léger défaut de vraisemblance, ou
 plutôt, je crois que le lecteur agréa-
 blement trompé par la magie & la
 vérité du sentiment, s'abandonne,
 sans examen, à l'intérêt qui l'entraîne,
 & ne songe pas que des discours si
 parfaits sont supposés.

Mais leur perfection même fera

6 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

éternellement l'écueil des traducteurs qui oseront toucher à ces divins originaux. Indépendamment de la difficulté de bien rendre tous les genres de style, il faut encore imiter le style particulier de chaque auteur. Il faut tour à tour saisir la manière de *Salluste*, de *Tite-Live*, de *Tacite* & de *Quinte-Curce*, devenir tour à tour ou plus fort ou plus élevé, ou plus précis ou plus fleuri; il faut que la copie, scrupuleusement fidelle aux originaux qu'elle représente, nous avertisse au premier coup-d'œil, que les traits également beaux ne sont pourtant pas de la même main: ainsi que dans l'atelier d'un peintre savant, les connoisseurs discernent aussi-tôt les tableaux traduits de *Raphaël* ou de *Michel Ange*.

A cette première difficulté s'en joint une seconde non moins grande. Quand l'historien fait parler un de ses personnages, tout plein de son caractère, il n'a nulle peine à se mettre à sa place; Il est comme le poëte tragique, inspiré d'un enthousiasme involontaire, qui lui fait éprouver

à lui-même l'illusion qu'il communique aux autres. Alors il trouve facilement les tours & les expressions qui conviennent au sujet. Mais vous qui ne pensez qu'à rendre au hasard quelques discours épars dans les annales antiques, sentirez-vous seulement ce qui est propre au temps, aux mœurs, à la situation du personnage? Combien de nuances vous échapperont! Combien de fois le mot unique sera perdu! Souvent même en voulant embellir votre auteur, vous lui enlèverez une grace, une finesse que vous n'aurez pas aperçue.

Il n'est qu'un grand talent qui puisse vaincre de pareils obstacles, & les grands talens ne sont pas communs aux traducteurs. Aussi je n'exigerai pas de la traduction que vous allez examiner avec moi, une si haute perfection. Ce n'est pas que l'auteur anonyme ait manqué de secours; il a mis à contribution l'abbé de la Bletterie, M. l'abbé Millot, le père Dotteville, M. Coisson, M. Baurée, Vaugelas. Mais il ressemble aux pandours Autrichiens

qui ne font jamais fortune en pillant le pays ennemi.

» *Quis mortalium, cui virile ingenium*
 » *est, tolerare potest, illis divitias supe-*
 » *rare, quas profundant in exstruendo*
 » *mari & montibus coaquandis; nobis*
 » *rem familiarem etiam ad necessaria*
 » *deesse? illos binas aut amplius domos*
 » *continuaré; nobis larem familiarem*
 » *nusquam ullum esse? Quum tabulas,*
 » *signa, toreumata emunt, nova diruunt,*
 » *alia ædificant, postremò omnibus modis*
 » *pecuniam trahunt, vexant; tamerz*
 » *summâ lubidine divitias suas vincere*
 » *nequeunt: at nobis est domi inopia,*
 » *foris æs alienum; malæ res, spes multò*
 » *asperior. Denique quid relictî habemus,*
 » *præter miseram animam?*

» *Quin igitur expergiscimini? En illa,*
 » *quam sæpe optastis, libertas; præterea*
 » *divitiæ, decus, gloria in oculis sita sunt:*
 » *Fortuna ea omnia victoribus præmia po-*
 » *suit. Res, tempus, pericula, egestas, belli*
 » *spolia magnifica, magis quam oratio*
 » *mea vos hortentur. Vel imperatore vel*
 » *milite me utemini; neque animus, ne-*
 » *que corpus a vobis aberit. Hæc ipsa, ut*
 » *spero, vobiscum unâ consul agam; nisi*

» *forte me animus fallit , & vos servire*
 » *magis quam imperare parati estis* ».

Version françoise. » Quel est l'hom-
 » me , vraiment homme , qui pourra
 » souffrir que nos tirans aient un
 » superflu suffisant pour bâtir jusques
 » dans la mer & pour applanir les
 » montagnes ; tandis que le peu que
 » nous avons ne suffit pas au né-
 » cessaire ? qu'ils réunissent deux pa-
 » lais ou plus pour se loger ; tandis
 » que nous n'avons pas un foyer qui
 » nous appartienne ? C'est en vain
 » qu'ils achètent des tableaux , des
 » statues , des vases précieux , qu'ils
 » abattent des édifices nouvellement
 » construits, qu'ils en élèvent d'autres ,
 » qu'ils prodiguent, qu'ils tourmentent
 » l'argent en mille manières ; la fureur
 » même de leur luxe ne peut épuiser
 » leurs richesses : & pour nous , il n'y
 » a que misères au-dedans , & dettes
 » au - dehors ; des maux présens , &
 » un avenir des plus affreux. Que nous
 » reste-t-il enfin , que le souffle de
 » cette malheureuse vie ?

» Que ne sortez-vous donc de votre
 » assoupissement ? Cette liberté que

10 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» vous avez tant désirée , la voici ; &
 » avec elle vous voyez devant vous
 » les richesses , les dignités , la gloire :
 » telles sont les récompenses que la
 » fortune a préparées aux vainqueurs.
 » La chose en elle-même , la conjonc-
 » ture favorable , vos propres périls ,
 » votre indigence , les riches dépouilles
 » que la guerre vous promet , tout
 » cela doit vous animer bien plus que
 » mes paroles. Général ou soldat , je ne
 » vous manquerai ni pour le conseil
 » ni pour l'exécution. J'espère en par-
 » tager la gloire avec vous pendant
 » mon consulat ; à moins que je ne
 » me fasse illusion , & que vous n'ai-
 » miez mieux servir que commander » .

Où sont , Monsieur , les expressions
 brûlantes & hardies de *Salluste* , *divitias*
quas profundant in exstruendo mari ; pe-
cuniam trahunt , vexant ; divitias vincere ,
 &c. Il est facile de traduire , en éludant
 les difficultés. On me dira que l'audace
 de la diction latine effarouche la timidité
 de notre langue. C'est une foible ex-
 cuse ! Sous la plume d'un écrivain de
 génie , notre langue ose & peut tout
 rendre. Je ne veux pour preuve que

le style de *Bossuet*. Au moins le traducteur auroit dû faire quelques efforts & choisir des mots énergiques ; mais il n'emploie que des mots foibles & communs. D'ailleurs ce morceau fourmille de négligences. *Tandis que le peu que nous avons ne suffit pas même au nécessaire*. Pourquoi ne pas écrire : *tandis que nous manquons même du nécessaire* ? On éviteroit par là ces durs monosyllabes qui affligent l'oreille , *Tandis que le peu que , &c.* Je n'aime pas davantage réunir plusieurs maisons pour se loger. Rien n'est si trivial. Le mot latin *domos continuare* , signifie bâtir de suite , avoir de suite plusieurs palais & fait image. Que dites-vous de ce tour gauche & faux , *c'est en vain qu'ils achettent des tableaux , &c.* Vous auriez préféré, sans doute , *ils ont beau acheter* ; mais il est aisé de mieux dire encore , en changeant toute la phrase , *ils achètent des tableaux , &c.* Et cependant la fureur même , &c. Mais pour nous. Je ne crois pas que le souffle de cette malheureuse vie soit bien françois ; & puis le souffle de cette malheureuse vie ne rend pas

12 . L'ANNÉE LITTÉRAIRE

exactement la même idée qu'un *miserable souffle de vie*, *miseram animam*. Je n'aurois pas rejeté cette dernière expression. *Catilina* haranguant une troupe de scélérats ne devoit pas rechercher la diction pure & polie des beaux-esprits de Rome. Une expression populaire, mais pleine de vigueur, alloit mieux à son but.

La vivacité de la peroraison est éteinte sous les glaces de la traduction. » La voici, la voici, cette liberté » que vous avez tant désirée : avec » elle, les richesses, les honneurs, » la gloire, la fortune propose tous » ces biens pour la récompense des » vainqueurs. Que la chose même, » vos périls, votre indigence, les » riches dépouilles que vous promet » la guerre vous exhortent plus puissamment, &c. ». Vous voyez, Monsieur, combien il en coûtoit peu de conserver ce mouvement, *en illa, illa*, &c. Et cette image, *præmia posuit*, &c. Vous me pardonnerez les petits détails que je me suis permis. Vous vous souviendrez que *Salluste*, au rapport de *Quintilien*, ne tra-

vailloit pas moins sa prose que *Virgile* travailloit ses vers. Nous avons droit d'exiger que son traducteur soit aussi sévère dans la correction du style. Enfin l'ouvrage que nous examinons est destiné à la jeunesse des colleges, & c'est là ce qui m'engage à relever les moindres fautes. Je ne crains pas que la sévérité de la critique affecte le traducteur de ce discours, M. *Bauzée*, non moins connu par son impartialité littéraire que par ses talens académiques.

Tite-Live est encore plus maltraité que *Salluste*. Prenons pour exemple le commencement d'un discours d'*Annibal* à *Scipion*.

Texte latin. » *Si hoc ita fato datum*
 » *erat, ut, qui primus bellum intuli po-*
 » *pulo romano, quique toties prope in*
 » *manibus victoriam habui, is ultro ad*
 » *pacem petendam venirem; lator te mihi*
 » *forte potissimum datum, a quo peterem.*
 » *Tibi quoque inter multa egregia non*
 » *in ultimis laudum hoc fuerit, Anniba-*
 » *lem, cui de tot romanis ducibus victo-*
 » *riam diu dedissent, tibi cessisse: teque*
 » *huic bello, vestris prius quam nostris*
 » *cladibus insigni, finem imposuisse. Hoc*

14 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» quoque ludibrium casûs ediderit for-
 » tuna , ut cum patre tuo consule ceperim
 » arma , cum eodem primùm romano im-
 » peratore signa contulerim ; ad filium
 » ejus inermis ad pacem petendam ve-
 » niam ».

Traduction. » Puisqu'il étoit dans
 » l'ordre des destins , que je déclarasse
 • » le premier la guerre à votre patrie ,
 » & qu'après avoir eu tant de fois ,
 » pour ainsi dire , la victoire entre les
 » mains , je fusse réduit à venir aussi le
 » premier demander la paix ; je suis
 » ravi , que pour une telle démarche ,
 » ce soit avec vous par préférence à
 » tout autre , que j'aie occasion de
 » traiter .

» Pour vous , *Scipion* , parmi le grand
 » nombre d'exploits qui vous ont rendu
 » célèbre , ce ne sera pas le trait
 » le moins glorieux de votre vie ,
 » qu'*Annibal* , à qui les dieux ont
 » accordé l'avantage sur tant de géné-
 » raux romains , ait été forcé de vous
 » céder ; & que vous ayez eu le bon-
 » heur de terminer une guerre deve-
 » nue si mémorable par vos défaites ,
 » avant de l'avoir été par les nôtres .

» Ce qui doit encore paroître un ca-
 » price étonnant de la fortune , c'est
 » qu'ayant pris les armes sous le con-
 » sulat de votre père ; & , de tous les
 » capitaines romains , l'ayant eu le
 » premier à combattre , je vienne
 » aujourd'hui désarmé demander la
 » paix à son fils ».

Annibal ne dit pas , puisqu'il étoit dans l'ordre des destins. C'est trop affirmer. Annibal savoit bien qu'il devoit ses malheurs aux intrigues , aux déclamations jalouses d'une faction ennemie , & non pas à une aveugle fatalité. Voilà pourquoi il se contente de dire , par un tour adroit & très-oratoire , s'il étoit dans l'ordre des destinées , &c. Ce membre de phrase , ut qui primus bellum intuli populo romano , n'est qu'un incident. La version françoise en fait un membre principal ; c'est une espèce de contre-sens. Propè ne signifie pas pour ainsi dire ; il signifie presque. Annibal ne se vante pas d'avoir eu la victoire entre les mains. Il laisse entendre , au contraire , qu'elle lui est toujours échappée , qu'il n'a pu s'en rendre absolument le maître. Propè in

16 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

manibus habui ; autrement le général carthaginois s'accuseroit lui-même d'une imprudence impardonnable , & Scipion lui répondroit : pourquoi n'avez-vous pas mieux profité d'un avantage si décisif ? *Lator te mihi forte potissimum datum , a quo peterem*. Comme cet éloge est flatteur & déguisé ! C'est un bienfait du hasard pour Annibal , *te mihi forte datum* , que Scipion ait été choisi pour recevoir ses demandes de paix. *Potissimum a quo peterem*. Il est impossible de s'exprimer plus élégamment , & pourtant la version françoise est ici un chef-d'œuvre de platitude. *Je suis ravi que pour . . . ce soit avec vous par préférence . . . que j'aie occasion* , &c. Comme ce style est âpre , négligé , rebutant ! *Tibi quoque inter tam multa egregia* , les mots latins sont vagues & généraux , ils doivent l'être. Scipion s'étoit distingué par d'autres qualités encore que les qualités guerrières. Ainsi le véritable sens est , *parmi tant de titres de gloire* , &c. *Annibalem tibi cessisse* , Annibal vous ait cédé. Pourquoi mettre *ait été forcé de vous céder* ? Ne reste-t-il plus de

ressources à *Annibal* ? N'a-t-il pas une armée nombreuse & florissante ? Aurait-il la maladresse d'avouer qu'il est réduit aux dernières extrémités ? Pourquoi mettre encore , *vous ayez eu le bonheur* , &c. c'est affoiblir la louange. Le latin dit simplement , *vous ayez terminé la guerre*. La dernière phrase me paroît plus mauvaise que les autres. *Lite-Live* a réuni dans la fin de ce petit exorde l'harmonie , l'élégance & l'esprit. Que tout cela est défiguré ! *Ayant pris les armes, l'ayant eu à combattre*, &c. Quelle pesanteur !

Vous distinguerez aussi dans ce recueil plusieurs morceaux de M. l'abbé *Millot*. Ils sont remarquables par le ton froid & méthodique qu'il a le talent de conserver dans les endroits les plus véhémens. Cependant sa traduction des harangues choisies passe pour le moins médiocre des opuscules qui ont ouvert à cet écrivain les portes du docte Lycée ; M. *d'Alembert* n'a pas manqué de rappeler , dans sa réponse à M. l'abbé *Millot* , ces traductions, comme les titres de gloire du récipiendaire ; mais

il n'est pas étonnant que le directeur de l'académie ait tenu ce langage ; la froideur & la sécheresse sont à ses yeux des qualités inestimables ; s'il ne l'avoue pas hautement , il le prouve du moins par ses ouvrages. Or , rien n'est plus froid ni plus sec que le style de M. l'abbé *Millot* : cette espèce de rapport entre sa manière & celle du vice-roi de la philosophie , devoit donc être regardée par ce dernier comme la marque infailible d'un talent supérieur , & M. l'abbé *Millot* ne pouvoit manquer de recevoir à cet égard les félicitations les plus tendres & les plus sincères du géometre de l'académie françoise. *Dignus , dignus est intrare in nostro docto corpore.*

• Passons maintenant à *Tacite*. Vous connoissez , Monsieur , le discours touchant & noble que cet auteur met dans la bouche de *Germanicus* expirant. On l'a mille fois traduit. C'est un des plus beaux traits d'un historien que notre siècle élève au-dessus de tous les historiens de l'antiquité. Vous le reli-

rez , sans doute , avec un nouveau plaisir.

Texte latin. » *Si fato concederem ,*
 » *justus mihi dolor etiam adversus deos*
 » *esset , quod me parentibus , liberis ,*
 » *patriæ , intra juventam præmaturo*
 » *exitu raperent : nunc scelere Pisonis &*
 » *Plancinæ interceptus , ultimas preces*
 » *pectoribus vestris relinquo : referatis*
 » *patri ac fratri , quibus acerbitatibus*
 » *dilaceratus , quibus insidiis circumven-*
 » *tus , miserrimam vitam pessimâ morte*
 » *finierim. Si quos spes meæ , si quos pro-*
 » *pinquus sanguis , etiam quos invidia*
 » *erga viventem movebat ; inlacrimabunt ;*
 » *quondam florentem , & tot bellorum*
 » *superstitem , muliebri fraude cecidisse ».*

Version françoise. » Si l'ordre seul
 » du destin dispoisoit en ce moment de
 » mes jours , je pourrois avec justice
 » reprocher aux dieux de me ravir ,
 » par un arrêt prématuré & dans la
 » fleur de l'âge , à ma famille , à mes
 » enfans , à ma patrie : mais immolé
 » par la perfidie de *Plancine* & de
 » *Pison* , je dépose en expirant ces
 » prières dans vos cœurs. Dites à mon
 » père & à mon frère , quels chagrins

» cuifans ont déchiré mon ame, quels
 » pieges on ma tendus, comment j'ai
 » terminé la vie la plus malheureuse
 » par la mort la plus déplorable. Ceux
 » que mes grandes espérances, les
 » liens du sang, la jalousie même
 » pouvoient intéresser à mon sort,
 » apprendront avec douleur qu'à
 » l'entrée d'une carrière brillante,
 » échappé aux dangers de tant de
 » guerres, j'ai péri par la trahison
 » d'une femme ».

Je ne m'arrêterai pas à relever les
 longueurs & les incorrections de cette
 version. Il est un moyen plus court
 d'en montrer les fautes, c'est de lui
 opposer la version de M. de la Bletterie.
 » Quand ma mort seroit naturelle,
 » j'aurois sujet de reprocher aux dieux
 » mêmes l'arrêt prématuré, qui, dans
 » la force de l'âge m'enleveroit à ma
 » famille, à mes enfans, à ma patrie.
 » Mais victime innocente des noirceurs
 » de *Plancine* & de *Pison*, je configne
 » dans vos ames les prières d'un ami
 » mourant. Dites à mon père & à mon
 » frère, comment le cœur déchiré par
 » mille traitemens indignes, comment

« en butte à mille secrets attentats ,
 » j'ai fini mes déplorables jours par
 » une mort plus déplorable encore.
 » Ceux qui s'intéressoient à ma desti-
 » née, ceux qui m'étoient unis par le
 » sang, ceux-mêmes dont je pouvois
 » exciter l'envie, apprendront les
 » larmes aux yeux, qu'à l'entrée d'une
 » carrière brillante, échappé de tant
 » guerres, j'ai péri par une abomi-
 » nable intrigue de femme ».

Le talent qui caractérise le compila-
 teur anonyme, c'est de convertir en
 plomb l'or qu'il a volé. Au lieu de
 transcrire bonnement une phrase bien
 tournée, il y glisse quelques mots de
 son invention qui la déparent entiè-
 rement. Ignorant la valeur des expres-
 sions françoises, il a la fureur d'allon-
 ger ce qu'il devroit même abréger.
 Vous êtes à tout moment choqué des
 disparates de style. Après quelques
 lignes soignées, élégantes, harmo-
 nieuses, viennent les négligences,
 les germanismes, les cacophonies;
 l'homme de cour & le pédant sont
 moins différens de langage, & ce
 contraste afflige cruellement les oreilles

& le goût. La manie d'être auteur a fait ici pour les versions du père *Dotteville* & du célèbre *la Bletterie*, ce que ce fit autrefois une indigne rivalité pour les tableaux de *le Sueur*. Mille traits frappans ou délicats sont effacés : à leur place , je ne fais que *Syphon* , *barbouilleur subalterne* , a substitué des couleurs froides & grossières. Par exemple , quand *Germanicus* s'écrie , dans *Tacite* : *Tua , dive Auguste , cælo recepta mens , tua , Druse parer , imago tui memoria , iisdem istis cum militibus , quos jam pudor & gloria intrat , etuans hanc maculam* , &c.

M. de *la Bletterie* traduit :

» Esprit du divin *Auguste* , qui m'écoutez du séjour des immortels , mânes
 » de *Drusus* mon père , dont tout
 » rappelle le souvenir en ces lieux ,
 » venez animer vos soldats : déjà je
 » les vois rougir : la gloire reprend
 » sur eux ses droits. Venez effacer , &c.
 Le compilateur qui a copié , sans scrupule , presque tout le reste du discours , s'avise en ce moment de travailler de génie , & dit :

» Divin *Auguste* , par votre génie

» admis au rang des immortels , &
 » vous , *Drusus* mon père , par votre
 » illustre mémoire gravée dans tous
 » les cœurs ; daignez , avec ces mêmes
 » soldats , que déjà la honte de leur
 » faute & le désir de la gloire com-
 » mencent à toucher ; daignez , dis-je ,
 » effacer cet opprobre , &c. ».

Je multiplierois à l'infini les remarques & les citations , si je ne craignois , Monsieur , que vous ne m'accusiez de m'appesantir sur un ouvrage qui n'en mérite pas la peine. L'unique mérite de l'auteur est d'avoir passablement entendu ce qu'il travestit ; il se pique d'une exactitude rigoureuse , & nous l'en félicitons. Mais il a oublié que la partie la plus essentielle de cette exactitude est de conserver aux originaux qu'on imite , leur vie & leur chaleur , & de ne pas laisser couler d'une plume inattentive des termes barbares , des tournures embarrassées tandis que les *Salluste* , & les *Tite-Live* gravent leurs pensées pleines de force & de clarté.

Je suis , &c.

LETTRE II.

Lettre de M. l'Abbé Royou, professeur de l'Université, à M. de la Harpe, au sujet de sa Diatribe contre la nouvelle Satire de M. Gilbert, insérée dans le Journal de Politique & de Littérature, du 15 mai.

ENFIN, M. de la Harpe, après avoir long-temps délibéré sur le parti que vous deviez prendre, après avoir consulté le chef & toutes les hautes puissances de la hiérarchie encyclopédique, vous vous êtes donc déterminé à mettre au jour l'arrêt qui déclare la nouvelle satire de M. Gilbert pitoyable & barbare dans tous les sens dont ce mot est susceptible. Si ce jugement défavantageux n'est désavoué ni par votre goût ni par votre cœur, quelque injuste qu'il puisse être, on doit vous pardonner de l'avoir publié. Je ne suis pas même surpris que seul vous ayez pu méconnoître les

les beautés d'une pièce qui enlève les suffrages de la capitale entière. On y remarque , en effet , au moins dix vers , que vous connoissez bien , trop parfaits pour ne pas vous aveugler sur le mérite de l'ouvrage entier , & si je vous fais un crime d'avoir con-
signé votre sentiment dans votre gazette , appelée *Littéraire* , c'est que dans la circonstance critique où vous vous trouvez , la prudence sembloit vous prescrire une conduite plus modérée. Vous êtes , dit-on , à la veille de retirer de la poussière du tombeau les membres épars de tous vos squelettes poétiques , & de les reproduire aux yeux du public sous le titre pompeux de vos œuvres. Ne devez - vous pas trembler pour votre gloire , si quelqu'un daigne s'armer contre vous de la même sévérité dont vous usez envers M. Gilbert ?

Si vous ne voyez dans l'*apologie* du nouveau *Juvenal* que l'ouvrage pénible d'un chétif écolier , si vous distinguez à peine une trentaine de vers passablement tournés dans cette satire ,

dont le brillant succès * répondra longtemps à vos censures ; que penseront les gens de goût de ces rimailles tragico-comiques qui n'ont fait verser des larmes qu'à leur auteur & dont l'unique succès fut de vous PRÉCIPITER dans l'académie ? Que verra-t-on dans ces rapsodies couronnées, que l'éclat même de la victoire n'a pu soustraire à un oubli éternel , malheureux avortons ,

Morts avant que de naître , ou qui ne sont pas nés **.

L'intérêt que je prends à votre repos , la pitié que m'inspirent les coups terribles que l'on porte tous les jours à votre frêle réputation , m'engagent à vous avertir de rendre plus de justice aux ouvrages de vos rivaux , dans la crainte qu'il ne se trouve des censeurs assez cruels pour apprécier

* Dans l'espace d'un mois , il s'est fait , sans compter les contre-façons , trois éditions de cette satire.

** *L'Épître au Tasse* , qu'on a osé couronner , mais qu'on n'ose point imprimer , qui ne redoutoit pas les yeux de ses juges , mais qui ne pouvoit soutenir les regards du public.

vos productions à leur juste valeur. Jugez vous même combien sont ridicules ou puériles les reproches que vous faites à M. *Gilbert*, je n'en veux diffimuler aucun.

Vous avez préludé à l'attaque générale par de violentes escarmouches. Dans trois N^{os} consécutifs vous vous déchaînez contre la satire avec autant de fureur que d'affectation. C'est, dites - vous, un genre *odieux*, deshonorant. Cependant vos amis & vous - même, M. *de la Harpe*, vous le cultivez avec assez de soin.

Auriez - vous seuls le droit de critiquer sans crime ?

L'*Ecoffaise*, le *Russe à Paris*, le *pauvre Diable*, &c. dans quelle classe de littérature les rangerez - vous ? Je veux qu'on se borne à les appeller des satires. Oseriez - vous dire que le grand lama de la philosophie, votre *dieu*, fut un écrivain *odieux*, qu'il exerça pendant toute sa vie un *métier détestable & avilissant* ? Et ces éternelles diatribes contre les ministres

de la religion , semées dans tous les ouvrages de vos chers philosophes , ne sont-ce que des satires ? Et cette note affreuse * qu'on lit dans votre N°. du 5 mai 1778 , de quel nom l'appellerez-vous ? « Quelques uns de » nos satiriques , pour montrer à quel » point ils sont *honnêtes gens* , ont pris » le parti de s'afficher pour très- » *religieux* , dans leur prose & dans » leurs vers. C'est dommage que la » notoriété de leur *conduite* & de leurs » *discours* donne le démenti à leurs » pieux écrits ; mais par cette comé- » die ridicule & *scandaleuse* ils ne » veulent tromper que leurs protec- » teurs , & *seroient bien fâchés que d'au- » tres en fussent les dupes *** ». Sont-ce

* Cette note se trouve à la fin de quelques réflexions empruntées d'une SATIRE de M. d'Alembert contre le métier de satirique. Notre petit Jupiter qui se défioit de ses foudres impuissans , a cru devoir fouiller dans tous les arsenaux de la confédération philosophique , pour écraser M. Gilbert , qui cependant est encore debout.

** Eh ! pourquoi *seroient-ils fâchés* qu'on les crut *religieux* ? Y auroit-il donc une classe d'hommes auprès de qui l'impiété seroit un

là des aménités littéraires ou des libelles diffamatoires? Et c'est après s'être permis une diffamation aussi odieuse que l'on ose déclamer contre la satire! M. *Gilbert* n'avoit-il pas raison de dire,

Vous me calomniez & blâmez la satire?

Vous êtes philosophe.

Et pourquoi, M. *de la Harpe*, cette arme redoutable de la satire, innocente & légitime tant qu'elle reste dans vos mains, devient-elle criminelle dès qu'elle passe dans celles de vos adversaires? Par la raison, direz-vous peut-être, qu'ils la font servir à renverser les réputations les mieux établies, à diffamer les bienfaiteurs du genre humain, tandis que nous l'employons contre des fanatiques, fléaux du génie & de l'humanité. Je veux que cette différence soit bien fondée: mais du moins en résulteroit-il toujours que c'est le mauvais usage titre de recommandation? Je n'en connois point, si ce n'est la secte philosophique. Apôtre inconsidéré de la philosophie, c'est vous qui la diffamez.

30 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

qu'on fait de la satire , qui est un crime , & non la satire en elle-même. Plaiguez donc M. *Gilbert*, de ce qu'aveuglé par de fots préjugés il ne reconnoît pas tout le génie , toute la vertu des sophistes modernes ; mais louez au moins le zèle & le courage avec lesquels , seul & sans appui , il poursuit sans relâche des hommes qu'il regarde bonnement comme les corrupteurs du goût & des mœurs. Ne le pressez plus d'abjurer la satire , montrez-lui seulement les personnes contre lesquelles il doit diriger ses traits. Dites-lui, comme *Psaphon*,

Encor si démasquant les prêtres , les dévots ;
Vous diffamiez leur dieu par d'utiles bons mots.
Sans doute, on vous pourroit pardonner la
satire ;
Lorsqu'on médit de dieu , sans crime on peut
médire.

Mais il n'a pas , ajoutez-vous , ce bon esprit , ce goût délicat qui sait égayer la satire & faire pardonner ce qu'elle a d'odieux , quand elle n'est pas une juste représaille.

D'abord, comment la satire, criminelle dans l'agresseur, devient-elle pardonnable, quand on se la permet *par représailles* ? Est-il donc permis de se venger d'un crime par un autre ? Quelle morale ! D'ailleurs, si la satire est odieuse en elle-même, toute la gaité, tout l'esprit, même de M. de la Harpe, pourroit-il la rendre aimable ? Eh ! quoi, parce qu'un assassin enfonce, en riant, le poignard, la blessure en est-elle moins cruelle ? Je méprise celui qui se joue de la réputation de ses adversaires, qui ne dévoile leurs ridicules ou leurs vices que pour satisfaire son naturel caustique ou sa vengeance. Mais j'admire l'écrivain courageux qui ne s'arme du fouet de la critique ou de la satire que pour attaquer des erreurs dangereuses, des vices accrédités, une secte puissante & corruptrice. Quelquefois, il est vrai, je me permets de sourire aux combats de l'amour-propre irrité ; mais je m'intéresse vivement au succès d'une guerre entreprise pour l'honneur du goût, des mœurs & de la religion.

32 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Vos déclamations contre la satire ne prouvent donc rien , sinon le juste sujet que vous avez de la redouter , comme vos réflexions critiques sur l'Apologie de M. *Gilbert* ne prouvent que le désir impuissant de décrier un ouvrage qui vous a couvert d'un ridicule ineffaçable. C'est sur-tout la partie du raisonnement que vous attaquez avec acharnement ; mais votre dialectique ne brille pas dans cet assaut.

Vous vous appesantissez , avec l'intention d'être malin , sur les épithètes d'*hypocrite* , de *jaloux* , *cuirassé d'impudence* , de *soldat deshonoré* , prodiguées au satirique par le philosophe *Psfaphon*. Il faut d'abord observer que *Psfaphon* ne parle pas ici en son nom ; c'est l'opinion d'autrui qu'il expose.

Gilbert , de votre cœur savez-vous ce qu'on pense ?

D'ailleurs ce philosophe prêchant ne pouvoit-il pas se flatter, ou d'effrayer M. *Gilbert* , ou même de s'insinuer dans sa confiance en l'avertissant des reproches injustes que lui attiroit son humeur satirique ? Je l'avouerai cependant ,

vous pouviez remarquer que des inculpations aussi fortes n'étoient propres qu'à aigrir l'humeur du satirique & à faire rompre brusquement l'entretien ; mais cette observation purement littéraire ne vous est pas venue à l'esprit, ou n'a point suffi à votre méchanceté. Vous prétendez » qu'il faut que la » vérité vienne ici à l'appui de la » fiction , & qu'il est inconcevable » qu'un homme se méprise assez lui-même pour supposer qu'on lui » tienne ce langage , ou qu'on le » méprise assez pour le lui tenir en » effet ». Et vous concluez « que la » satire a changé de ton depuis » *Boileau* qui se respectoit trop » lui-même pour supposer qu'on pût » attaquer son caractère & ses mœurs ». L'erreur qui vous échappe ici au sujet de *Boileau* me confirme ce que votre prose rimée m'avoit appris depuis long-temps , que vous n'avez pas fait une étude bien sérieuse des ouvrages de ce législateur du Parnasse ; car par-tout il se glorifie de la haine des fots qu'il a bernés , souvent il se plaint que le souffle impur de la ca-

34 L'ANNÉE LITTÉRAIRE:

l'omnie s'est répandu sur son caractère & sur ses mœurs. Voyez comme il parle dans l'épître X^e des *faux peintres qui ont flétri ses portraits*. Il s'adresse à ses vers, & il leur dit :

Déposez hardiment qu'au fond cet homme horrible,

Ce censeur qu'ils ont peint si noir & si terrible;
Fut un esprit doux, simple, ami de l'équité, &c.

La satire n'a donc pas *changé de ton depuis Boileau*. C'est plutôt la critique qui a *changé de ton* depuis M. de la Harpe. Au reste, si Boileau n'a pas mis dans la bouche de ses adversaires des reproches tout à fait aussi odieux que ceux de *Pfaphon*, c'est que les *Cotins* & les *Pradons* auroient rougi d'un excès de vengeance réservé à nos très-humains & très-tolérans philosophes. La note que j'ai citée plus haut, le commentaire odieux que vous faites sur le discours de *Pfaphon*, commentaire où vous enchérissiez encore sur les calomnies de ce philosophe, prouvent que ses propos ne blessent pas la vraisemblance poétique, quoiqu'ils

outragent la vérité. La noble confiance avec laquelle M. *Gilbert* publie hautement les injures dont vos pareils le gratifient , atteste , non pas *qu'il se méprise lui-même* , mais qu'il méprise souverainement ceux qui l'offensent. On ne rougit point de répéter des calomnies qui ne déshonorent que leur auteur & que la voix publique doit démentir. Par exemple , M. *de la Harpe* , si vous eussiez pu vous flatter que tout Paris réclamerait contre l'injustice du satirique qui a prétendu caractériser votre génie par les vers suivans :

C'est ce petit rimeur de tant de prix enflé ;
Qui sifflé pour ses vers , pour sa prose sifflé ;
Tout meurtri des faux pas de sa muse tragique ;
Tomba de chute en chute au trône académique ;

Auriez-vous en la sage discrétion de nous en faire un mystère ? Seroit-ce par un excès d'*humanité philosophique* que vous vous seriez abstenu de rejeter sur votre détracteur , en dévoilant son injustice , le ridicule dont il vouloit vous couvrir ? ou

36 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

plutôt, foyons vrais, n'est-ce pas le cri de la conscience qui vous a forcé d'étouffer des vérités cruelles, qui, répétées de bouche en bouche alloient retentir au fond de votre cœur; mais qu'il vous paroïssoit trop dur de publier vous-même, & que votre plume tremblante refusoit de transcrire?

Vous reprochez ensuite à M. Gilbert d'outrager la philosophie en prêtant à *Psaphon* des raisonnemens indignes d'un philosophe. Il accorde, dites-vous, à la muse de M. Gilbert quelque célébrité, & un moment après il lui dit que son Apollon n'a point réussi. Que vous êtes malin, M. de la Harpe! Il est vrai que *Psaphon* accorde à M. Gilbert quelque célébrité; mais il ajoute que cette espèce de célébrité n'est due qu'à la méchanceté du satirique, & c'est ce que vous avez finement dissimulé: mais d'ailleurs ne peut-on pas devenir célèbre sans avoir réussi! La chute de *Timoléon*, la chute de *Pharamond*, la chute de *Gustave*, la chute de *Mélanie*, la chute de *Menzikoff*, la chute de toutes ces poésies couronnées par les mains de l'amitié, enfin

vosre chute. à l'académie , tant de chûtes éclatantes vous ont donné , sans contredit , beaucoup de *célébrité* , vosre *Apollon* en a-t-il mieux *réussi* ?

Mais du moins , ajoutez - vous , « c'est raisonner étrangement que de » dire à un homme qu'il n'a dû sa cé- » lébrité qu'à sa méchanceté , & de » l'inviter à renoncer à la seule chose » qui a pu le rendre célèbre ». J'en- trevois à présent le motif secret de cette haine implacable que vous avez vouée à l'ombre même de feu M. *Fréron* , & qui se reproduit encore dans la critique de M. *Gilbert*. Le célèbre *Aristarque* , prenant pitié de vosre jeunesse , avoit essayé de vous arracher au parti philosophique. Voilà son crime. Vosre orgueil n'a jamais pu lui pardonner d'avoir songé à vous enlever la seule ressource qui pouvoit vous conduire à la célébrité. Jeunes philosophes qui aspirez à vous faire un nom , si le talent vous manque , tentez d'autres moyens ; obscénités , blasphêmes , tout est bon ; mais surtout gardez - vous de *renoncer à la seule chose qui puisse vous rendre célèbres* ,

c'est le conseil admirable que vous donne le journaliste adoptif des quarante immortels.

Je vous le demande à présent ; *M. de la Harpe*, les raisonnemens de ce *Psaphon* qui vous paroissoit si *stupid*e, ne sont-ils pas plus solides que les vôtres ? Ne peut-on pas vous reprocher, à plus juste titre qu'à lui, d'avoir, par une dialectique inconséquente, compromis l'honneur philosophique auquel vous prenez un si tendre intérêt ? Mais peut-être cet affront fait à la philosophie sera-t-il réparé par le goût exquis qui préside à vos critiques ? Voyons.

Je ne vous fais pas un crime d'avoir dissimulé les plus beaux endroits de l'ouvrage pour vous arrêter avec complaisance sur les plus foibles, c'est une ruse de guerre à laquelle vous avez accoutumé vos lecteurs & dont ils ne sont plus dupes ; mais on ne vous pardonnera pas les critiques injustes ou minutieuses que vous hazardez. On diroit que votre esprit ne s'est occupé qu'à chercher des épithètes énergiques qui pussent peindre

M. *Gilbert* comme le plus sot des hommes , & véritablement , si le public n'étoit pas accoutumé à trouver la vérité dans les jugemens contraires aux vôtres , vos expressions lui donneroient la plus mauvaise opinion de cet auteur. En effet , les termes de *travers* , de *jargon* , de *tournure plate* , *triviale* , *baroque* , *barbare* , *inepte* , *ridicule* , *stupide* , &c. relevent sans cesse la grace de vos discours , & vous avez épuisé pour M. *Gilbert* le répertoire de vos aménités critiques. Content de cet effort de génie , vous n'avez pas même apperçu les censures raisonnables que l'on pouvoit faire de l'ouvrage. Celles qui vous ont fourni l'occasion d'entasser ces galantes épithètes sont toutes ou ridicules ou puériles.

Des quarante immortels journaliste adoptif ,
Etes-vous du fauteuil héritier présomptif ?

Ces vers si piquans ont le malheur de vous déplaire parce qu'ils *riment en is*. Ainsi donc , M. de la Harpe , voilà tous les mots terminés en *is*.

40 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

interdits aux poètes , lors même que le sens ou la force de la plaisanterie sembleroient les demander. Non , plus de rimes en *if*, elles choquent l'oreille délicate de M. de la Harpe ; & ce Boileau tant vanté n'étoit qu'un rimeur baroque quand il a dit :

Pour lui Phœbus est sourd & Pégase est rétif.

De quoi s'avisoit-il d'aller rimer en *if* ?

*Echue à l'opera par un rapt solennel ,
Sa honte la dérobe au pouvoir paternel.*

Ni l'énergie de ces vers , ni leur précision , ni la difficulté vaincue ne vous a frappé. Ennemi juré des *r* vous ne vous êtes attaché qu'à calculer le nombre de ceux qui se trouvent dans cette phrase. Que vous êtes un profond critique , M. de la Harpe ! Oserois-je cependant vous représenter qu'ici cette lettre augmente la rapidité de la phrase , sans nuire à l'harmonie ? que les Boileau , les Racine ne s'amusaient point à compter les *r* qui se rencontrent dans les mots dont ils font usage ; que ce vers de Phèdre si fameux par sa douceur ,

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur,

renferme trois fois, comme les vers de M. Gilbert, cette lettre fatale que vous avez anathématisée, & qu'enfin dans le chef-d'œuvre d'un écrivain supérieur à Racine, dans les *Conseils à un jeune poète*, je trouve à peine un seul vers où cette lettre maudite ne soit répétée quatre ou cinq fois. Par exemple,

Les rangs y sont serrés, il faut fendre la presse.

.....

Tu franchiras le seuil *sans assoupir* Cerbere.

..... Leur main obstinée

La redemande encore à la terre indignée,

L'en arrache & triomphe, & rend à l'univers

Ces trésors ignorés que gardoient les enfers.

Et c'est vous, M. de la Harpe, vous, le fléau des r, qui les semez avec cette profusion dans vos lignes harmonieuses !

En vérité, M. de la Harpe, je ne puis assez admirer les progrès que vous faites dans la science de la *mélodie*. Vous acquérez tous les jours, depuis

42 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

que vous avez appris la musique ;
une délicatesse & une sensibilité d'or-
ganes qui m'étonne.

Pour son plaisir d'un soir , que tout Paris pé-
rissent !

Que je hais M. *Gilbert* ! le cruel !
comme *il déchire l'oreille* de M. *de la Harpe* ! *Stupide* qu'il est , il n'a pas
senti qu'il devoit sacrifier le mouve-
ment de sa phrase , l'énergie de sa
pensée , au plaisir de chatouiller
agréablement les oreilles de M. *de la Harpe*. Je ne dois pas cependant vous
dissimuler qu'un plaisant me disoit
l'autre jour que s'il vous arrivoit
souvent de réciter ou d'entendre vos
vers , vous ne deviez plus avoir
d'*oreille*. Mais c'en est trop , je ne veux
point ajouter au tourment que vous
causent les vers de M. *Gilbert*. On
vous l'a dit vingt fois , *ne parlons plus*
d'oreille.

Mais voici des critiques plus graves
& plus importantes.

Porte à la veuve en pleurs de *pudiques bien-*
faits.

Ce vers, dites-vous, renferme un *barbarisme*, &, sur cela, vous vous écriez, quel *travers* ! quel *jargon* ! Vous prétendez que *pudique* n'est point le synonyme de *modeste*, & qu'il ne se prend jamais que dans le sens de *chaste*. Eh ! bien, M. de la Harpe, c'est aussi dans ce sens, qui vous est agréable, que M. Gilbert a employé cette expression. Il oppose au portrait du marquis voluptueux, qui va, l'or à la main, chercher chaque jour des amantes nouvelles, la peinture d'un prince vertueux qui visite en secret la veuve indigente, mais dont les bienfaits ne sont souillés par aucune vue criminelle, & sont en un mot, purs, chastes, *pudiques*. Il ne s'agissoit pas ici de modestie. Quelque soit le respect dont je suis pénétré pour vos critiques, il me semble que vous ne devriez pas censurer ce que vous n'êtes pas bien sûr d'entendre.

Si je ne me trompe, il y avoit aussi quelque présomption de votre part à critiquer le vers suivant, dont vous n'avez pas compris la finesse.

Philosophe , excusez ma candeur *insolente*.

Vous observez , avec une profondeur digne de vous , que rien *ne ressemble moins à la candeur que l'insolence*. Vous me l'aviez appris depuis long-temps , & je suis persuadé que M. *Gilbert* en conviendrait. Mais pensez-vous sérieusement que le poète ait voulu dire que la candeur est vraiment insolente ? Vous n'avez donc pas aperçu l'ellipse & l'ironie adroite qui se trouvent dans ce vers ? Le satirique déprime les philosophes , & croit en avoir parlé avec candeur ; mais , bien sûr que *Psaphon* taxe d'*insolence* les vérités naïves qu'il vient d'entendre , M. *Gilbert* lui ferme la bouche en donnant à un jugement , dicté par la candeur , l'épithète que le philosophe ne manqueroit pas de lui appliquer. En un mot , le poète ne veut pas dire que *la candeur est de l'insolence* , mais que la candeur peut paroître insolente aux yeux de celui qu'elle blesse. Par exemple , tout ce que je vous dis , est certainement dicté par la candeur ; cependant je présume

qu'à vos yeux cette *candeur* fera de l'insolence ; & dans ce cas ne puis-je pas vous dire ; journaliste , excusez ma *candeur insolente* , sans craindre d'être accusé de cette PERVERSITÉ d'esprit qui cherche à se persuader que l'insolence est de la candeur.

Je ne me lasse point , M. de la Harpe , d'admirer vos critiques.

Du mot de tolérance attendre une phrase.

Tout Paris a cru que l'acception donnée par M. Gilbert au mot *attendrir* étoit une hardiesse heureuse ; mais cette beauté n'est à vos yeux qu'un excès de ridicule. Vous prétendez que le mot *attendrir* ne signifie rendre tendre qu'au propre ; eh ! bien , c'est précisément au propre que M. Gilbert l'emploie. Il est vrai que , dans ce sens , ce mot ne s'applique communément qu'aux choses physiques. Mais s'enfuit-il que le poète n'ait pas la liberté de donner quelquefois une acception nouvelle aux mots , quand elle ajoute à la précision sans nuire à la clarté ? C'est par ce moyen que

46 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

la Fontaine & ses pareils ont enrichi la langue poétique d'une foule de mots avant qu'ils fussent enregistrés au greffe de l'académie. Vous avez beau dire avec *M. de Voltaire* :

Si vous ne pensez pas créez de nouveaux mots.

Je vous dirai au contraire avec *Horace** :

Si vous pensez beaucoup créez de nouveaux mots.

Je conçois que vous pouvez avoir de bonnes raisons pour anéantir ce privilège inutile pour vous, mais permettez que vos confrères en usent quelquefois (*licentia sumpta prudenter*) pour le plaisir des gens de goût.

Je ne m'appesantirai pas davantage sur le reste des critiques dont vous avez honoré la satire de *M. Gilbert* ; elles sont toutes dictées par le même esprit de justice & de modération. Je dois cependant, par égard même pour votre gloire, parler de la dernière

* *Dixerit egregie notum si callida verbum
Reddiderit junctura novum.*

de vos observations , dans laquelle vous paroissez vous complaire davantage. Le philosophe poussé à bout par le satirique , ne sachant plus que répondre , n'ayant plus d'autre ressource que celle des injures , lui parle ainsi :

C'est toi seul que je plains intraitable rimeur ;
Ta mère te conçut dans un accès d'humeur.
Depuis cherchant à nuire , & nuisant à toi-même ,
Tu devins satirique & méchant par système.

M. Gilbert l'étourdit de nouveau par ce seul mot :

Ne me prêchez donc plus.

Psaphon qui sent la justesse de la réponse & le ridicule de l'emportement où il s'est livré , cherche , comme un adroit *Tartuffe* , à réparer sa faute par l'hypocrisie de la douceur & réplique ;

Hélas ! l'humanité ,
Mon frère , à vous prêcher excite ma bonté.

Ce contraste m'avoit paru très-piquant , & peindre fortement la passion

du philosophe , qui , pour convertir le satirique , employe tour à tour la colère , les injures & la douceur. Vous au contraire , M. de la Harpe , vous trouvez ce dialogue *inepte, stupide, &c.* Passe t-on aussi aisément (demandez-vous) de cette violence grossière à cette douceur de *Tartuffe* ? Oui , Monsieur , ce contraste est dans la nature ; & j'en ai pour garant *Virgile* qui met dans la bouche de *Didon* les plus violentes imprécations contre *Enée* , & qui , dans le moment même la fait descendre aux prières & aux larmes , & lui prête les discours les plus tendres. J'en ai pour garant *Racine* , qui nous montre *Roxane* livrée aux plus vifs emportemens , & qui sur le champ lui fait dire :

Ecoutez , *Bajazet* , je sens que je vous aime.

Traitez donc d'ineptes , de stupides *Virgile* , *Racine* , &c. que M. Gilbert imite dans ce dialogue.

Voilà donc , Monsieur , ces fautes grossières , ces inepties qui ont allumé votre courroux. Vous demandiez , en terminant votre extrait , ce qu'il restoit des

des louanges données à M. *Gilbert* par tous les Journalistes , vous excepté ; je demande maintenant à tous les gens de goût , que reste - t - il des critiques de M. *de la Harpe* ?

Il ne manquoit à la gloire de M. *Gilbert* que d'essuyer une censure où éclatât tant de fureur & si peu de raison. Il avoit dit très - plaisamment qu'il étoit

Doté sur vos journaux d'une rente d'injures.

Affurément vous avez payé avec usure la dette de tout le corps philosophique. Vous avez acquis un double droit & à la reconnoissance de M. *Gilbert* , qui ne paroïssoit rien redouter tant que vos louanges , & à celles de la loge encyclopédique , qui n'a rien plus à cœur que de le diffamer. Cependant vous vous êtes permis une naïveté que l'académie pourroit taxer de *candeur insolente* au sujet de ce vers :

. Quel corps académique
Vous a pensionné d'un prix périodique ?

Vers qu'une délicatesse de conscience ,
ANN. 1778. Tome IV. C

bien plus qu'un principe de vanité ; vous *oblige d'* revendiquer pour vous-même , à cette occasion , dis-je , vous *osez assurer que M. Gilbert n'a rien à prétendre aux pensions , ou prix académiques.* Croyez-vous cet arrêt de proscription bien adroit & bien prudent ? Car enfin , quand , d'un côté , l'on se rappelle ce vers naïf , effusion d'un cœur reconnoissant , où vous disiez qu'il étoit *bien doux* (& plus sûr encore) *de prendre les palmes d'Hélicon des mains de l'amitié ;* & ces autres vers , où vous dites qu'à l'académie , *des guides respectés DIRIGENT le courage des adeptes & préparent pour eux des moissons de lauriers* , quand , d'un autre côté , l'on voit que vous donnez d'avance & pour toujours l'exclusion formelle à celui qui , par son talent , auroit assurément le plus de droit aux couronnes académiques , s'il daignoit s'abaisser jusqu'à les disputer , n'est-on pas tenté , malgré soi , de croire qu'il y a parmi vous *deux poids & deux mesures* , que c'est toujours la *main de l'amitié* qui fait pencher la balance ? Encore une fois , je me garderai bien

de m'arrêter à un pareil soupçon. Mais c'est vous-même qui le faites naître involontairement, & s'il est faux, vous avez intérêt de détromper le public : car on a beau faire, il est impossible de concevoir pourquoi M. *Gilbert* ne peut prétendre aux prix académiques, à moins que les *Murville*, ou semblables rimailleurs n'aient hérité des droits que vous aviez aux dons de l'amitié.

J'ai l'honneur d'être, avec toute la considération due à vos talens,

Monsieur,

Votre très-humble, & très-obéissant serviteur,

l'Abbé ROYOU.



L E T T R E I I I.

*Eloge de Louis XII, pere du peuple, par
M. l'abbé Cordier de Saint-Firmin.*

O jours ! ô tems d'éternelle mémoire !
Le peuple étoit heureux , le Roi couvert de
gloire ;
De ses aimables loix chacun goûtoit les fruits ;
Revenez , heureux tems , sous un autre Louis.
Henr. Volt,

*A Paris, chez Valleyre l'aîné, im-
primeur-libraire , rue de la Vieille-
Bouclerie.*

DANS un temps où les éloges sem-
blent n'être destinés qu'à attaquer la
religion, les loix, ou des corps res-
pectables, vous serez, sans doute,
charmé, Monsieur, d'en connoître un
dans lequel les traits du héros pieux,
sage & bienfaisant qu'on y célèbre,
n'ont point été altérés par l'infidèle
pinceau de la philosophie. *Louis XII*,
placé au rang des plus grands monar-

ques qui aient tenu le sceptre françois, auroit pu, par ses nombreuses & brillantes vertus, être la matière d'un éloge très-étendu; mais l'orateur paroît s'être borné à peindre celle qui fut le principe & le mobile de toutes les autres, & à laquelle *Louis XII* a dû spécialement l'amour de ses sujets & les hommages de la postérité, sa bienfaisance. Un exorde court annonce que les vertus du héros doivent en rendre l'éloge intéressant pour tous les rois, mais il n'indique aucun des points de division, ni les objets que l'orateur a embrassés. Je vais cependant essayer, Monsieur, de vous en montrer les détails, afin de vous faire mieux juger de l'ensemble.

L'orateur passe rapidement sur tout ce qui a précédé l'avènement de *Louis XII* au trône, sans doute parce que sa vie privée ne l'avoit pas encore mis dans le cas de rien faire qui influât sur le bonheur de son siècle. Peut être aussi a-t-il cru devoir glisser sur cette partie de la vie de ce prince, qui dans les transports de sa bouillante jeunesse, eut le malheur d'oublier

54 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

qu'il étoit sujet , & se laissa emporter au torrent des plaisirs. Il s'arrête au moment où il monta sur le trône pour le représenter , signalant déjà l'aurore de son règne par le sacrifice de ses inimitiés particulières , & par une sage administration qui remet l'ordre & l'économie dans les finances , qui rétablit les loix & la discipline militaire dans leur ancienne vigueur. *Louis XI* & *Charles VIII* ses prédécesseurs avoient rendu leurs sujets malheureux. « Le premier en accumulant l'or dans ses coffres avoit fermé tous les canaux qui portent la félicité dans l'état ; le second , par sa prodigalité , en avoit épuisé toutes les richesses. *Louis XII* , poursuit l'orateur , témoin de leurs fautes , sçut en profiter pour rendre son peuple heureux , & bientôt il eut la consolation de dire : Ces gerbes entassées dans les champs , ces vaisseaux dont mes ports sont remplis , les richesses de ces manufactures sont mon ouvrage. On est redevable à mes soins de l'abondance de mon royaume ». Heureux

les peuples dont les rois ambitionneront une pareille gloire ; combien leur mémoire sera chère à la postérité au prix de ceux qui n'auront envié que le faste de l'opulence & l'éclat des conquêtes ! L'orateur peint ensuite son héros passant en Italie à la tête d'une armée , pour y faire valoir ses droits sur le duché de Milan & sur le royaume de Naples , y donnant l'exemple de la valeur & de la prudence , montrant sa bienfaisance , au milieu même des horreurs de la guerre , gagnant le cœur de ceux qu'il avoit vaincus ; vous lirez avec plaisir l'endroit où l'auteur raconte la manière dont *Louis XII* fit son entrée à Milan.

« Ceux qu'il avoit soumis par la force,
 » voulant montrer qu'il ne devoit qu'à
 » ses vertus la gloire de régner sur
 » leurs cœurs , ne s'occupent que des
 » moyens d'en laisser les témoignages
 » les plus éclatans. Des arcs de triom-
 » phe sont chargés d'inscriptions pour
 » immortaliser la religion , la justice &
 » l'humanité de *Louis*. Ses actions
 » héroïques sont gravées sur le mar-
 » bre & sur l'airain. Que ne trouve-t-

56 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» on dans le palais des rois cette mé-
 » daille célèbre où sous l'emblème
 » du chef des abeilles, qui ne se sert
 » que de son dard , *Louis* enseigne
 » au prince la manière de gagner
 » l'affection des peuples ». L'orateur
 retrace ensuite les alarmes de ses
 sujets sur les dangers qu'il couroit.
 « Il n'y avoit aucun François qui n'eût
 » frémi pour lui-même des périls
 » auxquels *Louis* s'exposoit : il sem-
 » bloit qu'il n'y eût de condition heu-
 » reuse que celle du soldat , qui pou-
 » voit au moins de son bras écarter
 » le danger de ce prince ; la nouvelle
 » même de ses victoires ne faisoit
 » qu'augmenter les frayeurs de son
 » peuple ; car quelle conquête dé-
 » dommageroit de la perte d'un bon
 » roi ! Le *négociant* abandonne son
 » comptoir, l'*artisan* quitte son atelier ,
 » & le cultivateur suspend son tra-
 » vail : tous se précipitent en foule
 » sur le passage de *Louis* : Le voilà
 » donc , ce bon prince , dont nos pères
 » se plaisent tant à nous entretenir ,
 » s'écrioient les jeunes gens dans les
 » transports de leur admiration ! que

» vous êtes heureux d'être nés sous un
 » tel roi ! disent les chefs de famille
 » aux soutiens de leur vieillesse ».

Après avoir célébré les vertus guer-
 rières de son héros , l'orateur passe à
 celles qui tenoient à la religion ; il le
 loue de ne s'être point laissé éblouir
 par ses triomphes , & d'en avoir tou-
 jours attribué le succès à la Divinité ;
 il loue aussi sa piété envers les minis-
 tres des autels , mais assez éclairée
 pour les forcer à rentrer dans leurs
 devoirs quand ils s'en écartoient ;
 c'est en parlant de sa piété qu'il cite
 un passage de MONTESQUIEU , que
 vous serez , sans doute , bien aise de
 voir ici. « Par toi (la religion) les
 » princes sont moins timides , par
 » conséquent moins cruels : le prince
 » compte sur ses sujets , & les sujets
 » sur le prince. Chose admirable !
 » Tu sembles n'avoir d'autres objets
 » que la félicité de l'autre vie , & tu
 » fais encore notre bonheur dans ce
 » monde ». En citant ce passage de
 MONTESQUIEU , nous ne prétendons
 point , pour cela , Monsieur , adopter
 tous ses sentimens , qui , quelquefois ,

58 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

sont opposés à cette même religion qu'il défend. Je reviens à M. l'abbé *Cordier*. C'est en parlant de la persécution des Vaudois qu'il s'attache surtout à représenter la piété éclairée de *Louis*. » Quelle scène tragique se présente ? Pourquoi ces glaives nouvellement aiguisés ? A quoi destine-t-on ces torches, ces bûchers & ces échaffauds ? Le signal du massacre est donné ; malheur à celui qui n'auroit pas la force d'être sourd au cri de la nature ! Quelle est cette enseigne sous laquelle on court se ranger ? C'est l'enseigne de la religion chrétienne. Esclaves du fanatisme, arrêtez ; on vous en impose, jamais le christianisme ne forgea des poignards ; le christianisme ne comanda jamais de faire couler le sang : connoissez mieux la plus pacifique des religions ; déjà les furieux qui ordonnoient le carnage, con-
temploient dans les flammes ceux qui avoient eu la hardiesse de s'opposer à leurs extorsions ; déjà les barbares. Quelle fut l'indignation de *Louis*, quand il apprit qu'on

» arboroit l'étendart de sa religion
 » pour forcer ses sujets de s'égorger.
 » Pénétré des sentimens qu'elle inf-
 » pire, il se seroit cru coupable d'au-
 » tant d'homicides qu'il y auroit eu
 » de victimes immolées dans ses états
 » au nom de cette religion.....
 » Comment l'impérieuse *Médicis* eut-
 » elle la témérité de former le projet
 » d'assouvir sa cruauté, douze lustres
 » après l'exemple que *Louis XII* avoit
 » laissé aux souverains ? *Le massacre de*
 » *la Saint-Barthelemi* ne pouvoit être
 » exécuté que sous un roi corrompu ; il
 » étoit d'un monarque philosophe de
 » démasquer les persécuteurs des Vau-
 » dois. Qu'il est consolant pour les ca-
 » tholiques d'avoir à opposer à la féro-
 » cité de *Charles XII* la religion éclairée
 » de *Louis XII* » ? Cette peinture
 vraie du caractère de la religion est
 bien différente de celle qu'en font nos
 philosophes modernes ; on n'y re-
 trouve point les traits de ce fana-
 tisme destructeur avec lequel ils le
 peignent presque toujours. Cependant
 je suis bien éloigné de croire, avec
 l'orateur, que le massacre de la *Saint-*

Barthelemi ne pouvoit être exécuté que sous un roi corrompu ; un fanatique peut se porter à ces excès , & un fanatique n'est pas toujours un homme corrompu. Si *Louis XII* revenoit parmi nous , il seroit bien étonné de s'entendre appeller *monarque philosophe*, lui qui ne connut jamais d'autre philosophie que celle de la religion ; c'est dans son sein qu'il puisa toutes les lumières qui guidèrent ses actions , & c'est à son cœur dirigé par la religion qu'il fut redevable du titre si précieux & trop rare de *père du peuple*. Je ne vois pas pourquoi il est consolant pour les catholiques d'avoir à opposer à la férocité de *Charles* la religion éclairée de *Louis*. Le bien que fit *Louis XII* ne diminue pas le mal que soixante ans après fit *Charles IX*.

Le respect de *Louis* pour la justice , la protection qu'il accorda aux lettres & à l'agriculture , le tendre amour qu'il eut pour le peuple , l'indifférence héroïque qu'il montra envers ceux qui osoient le censurer & même le ridiculiser sur le théâtre , ses voyages dans ses états & sa mort , sont les

autres objets que l'orateur a parcourus. En parlant de l'exa^ctitude de ce prince à faire observer la justice, c'est à elle qu'il attribue le bonheur d'avoir eu, pendant le cours de ce règne, peu de crimes à punir; vérité intéressante, qui fait connoître aux citoyens la source de leur tranquillité, & qui console les rois d'être quelquefois forcés de punir les coupables. A l'égard de la protection que ce prince accorda aux lettres, M. l'abbé CORDIER dit que si le règne de celui qui se glorifia d'avoir couronné S T O A ne fut pas illustré par des génies, c'est qu'il faut un temps trop long pour amener cette révolution; mais il eut la gloire de l'avoir préparée. Tout le monde sait quelle étoit l'indifférence de *Louis* pour les plaisanteries publiques qu'on faisoit sur sa conduite; M. l'abbé *Cordier* rapporte deux excellens mots qui caractérisent bien la bonté de ce monarque, la première sur ce qu'on lui reprochoit son économie: *J'aime mieux laisser rire de mon économie que si mon peuple avoit à pleurer de ma pro-*

62 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

digalité. La seconde, au sujet des *hif-*
rions qui le jouèrent sur le théâtre ;
ils me rendent justice , ils me croient
digne d'entendre la vérité. Il faisoit sans
doute trop d'honneur à ceux-ci de les
croire les organes de la vérité, quant
au premier reproche ; il étoit bien
mal fondé ; en effet , après la justice ,
quelle est la plus belle vertu des rois ?
n'est-ce pas une sage économie ? Un
souverain qui épargne ses trésors ,
épargne le sang de ses peuples.

Un prince si bienfaisant devoit être
adoré de ses sujets ; il l'éprouva bien
agréablement dans ses voyages ; un
morceau d'un historien contemporain
cité à cette occasion , m'a paru d'une
naïveté si piquante & si ingénue , que
je ne puis résister à l'envie de vous
le rapporter en entier. « Le bon prince
» fut reçu en Champagne avec la plus
» grande démonstration de joie ; toutes
» les fois qu'il se montrait , c'étoit
» toujours à recommencer de faire
» feux nouveaux & table ronde , &
» telle fois fut-il qu'il se tint à son
» logis pour la grande presse qu'il
» avoit quand il alloit dehors. Dans

» la Bourgogne, les gens, hommes &
 » femmes, s'assembloient de toutes
 » parts, & couroient après lui trois
 » ou quatre lieues; & quand ils pou-
 » voient atteindre à toucher sa mule
 » ou sa robe, ou quelque chose du
 » sien, ils baisoient leurs mains, &
 » s'en frottoient le visage d'une aussi
 » grande dévotion qu'ils eussent fait
 » d'aucun reliquaire. Un laboureur
 » vieil & ancien couroit tant comme
 » il pouvoit; on lui demanda où il
 » alloit tant, comme il se gastoit de
 » s'échauffer si fort: le bon homme
 » répondit, qu'il s'avançoit pour voir
 » le roi, lequel il avoit pourtant vu
 » en passant, mais qu'il le voyoit si
 » volontiers pour les biens qui étoient
 » en lui, qu'il ne pouvoit s'en saouler.
 » A Bar-sur-Seine, un de ceux du
 » pays interrogeoit un autre, s'il
 » n'avoit point vu ledit seigneur, il
 » répondit que non; tu es donc, ce
 » lui dit-il, bien malheureux, & le
 » feras encore plus si tu ne le vois
 » pas avant qu'il s'en aille».

Ces inscriptions pompeuses que la
 main de l'adulation a gravées sur des

64 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

monumens , ces brillans panégyriques où l'orateur célèbre en face son héros, équivalent-ils à ce fragment où la simple vérité est l'interprète de la tendre reconnoissance?

Quelques anecdotes , & plusieurs réponses de *Louis XII*, amenées & placées à propos , contribuent beaucoup à rendre cet éloge intéressant , & servent même à donner une idée plus juste & plus vraie de ce monarque ; nous ne croyons pas cependant que M. l'abbé *Cordier* ait autant approfondi son sujet qu'il pouvoit l'être ; il a même laissé échapper des traits qui auroient encore relevé la gloire de son héros. Par exemple , lorsque *Louis* disgracié à Blois apprit la mort de *Charles VIII* qui le plaçoit sur le trône , loin de se réjouir de cet événement , il versa des pleurs sur la mort de son roi ; des larmes dans une telle circonstance honoroient sa sensibilité ; elles ne pouvoient être attribuées au jeu d'une trompeuse politique ; ce n'étoient point les larmes de *César* , lorsqu'on lui présenta la tête de *Pompée* ; l'ame de *Louis XII*,

sa franchise , sa droiture avec ses sujets , ses alliés & ses ennemis même le mettent au-dessus de ce soupçon. L'on est fort étonné aussi de rencontrer à peine dans cet ouvrage le nom de *d'Amboise* qui , l'ami & le compagnon de *Louis XII* dans ses disgrâces , avant qu'il fût parvenu au trône , fut ensuite le ministre & l'instrument de ses bienfaits ; en traçant le portrait d'un homme qui contribua tant à faire mériter à *Louis XII* le surnom glorieux & touchant de *pere du peuple* , ç'auroit été faire en même temps l'éloge du cœur & des lumières du monarque. Quelques endroits auroient aussi eu besoin de notes pour être mieux sentis & mieux appréciés des lecteurs qui ne connoissent qu'imparfaitement l'histoire & les mœurs de ce temps ; tel est celui où *Louis XII* annonce qu'il ne sera heureux qu'après avoir réduit les tailles à douze cents mille livres : une note qui auroit indiqué que cette somme équivaloit à environ cinq millions de notre monnoie actuelle , auroit mis le lecteur à même d'apprécier justement cette

66 L'ANNÉE LITTÉRAIRE:

diminution. Je ne releverai point quelques fautes de style échappées à la plume de ce jeune écrivain ; je finirai seulement par remarquer en général que ses pensées ne sont point présentées d'une manière neuve & originale ; ses tableaux ne manquent pas de feu , quelques - uns même expriment des sentimens qui sont honneur à son cœur , mais ils sont dénués de ces grands traits , de ces mouvemens rapides qui sont l'ame & la vie de l'éloquence.

Je suis, &c.



*Indications des Nouveautés dans les
Sciences, la Littérature & les Arts.*

*Deux grands Planisphères célestes
projetés sur le plan de l'équateur avec
un abrégé d'Astronomie pour leur usage,
dédiés & présentés au roi, imprimés avec
l'approbation & sous le privilège de
l'Académie royale des Sciences de Paris,
par le père Chrysologue de Gy, en
Franche-Comté, capucin. A Paris, chez
Merigot l'aîné, quai des Augustins ; &
chez Perrier & Verrier, géographes,
élèves & successeurs de Julien, à
l'hôtel de Soubise.*

Cet ouvrage devient nécessaire aux
astronomes par les recherches & les
remarques que l'auteur a faites sur
les catalogues, les constellations &
les cartes célestes : il est aussi curieux,
utile & facile pour ceux qui veu-
lent apprendre à connoître le ciel
& se servir de cette connoissance
pour la géographie & la navigation.
L'auteur s'est servi principalement du
catalogue de *Flamsteed*, dont il a posé
toutes les étoiles : mais en comparant

68 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

les autres catalogues & les mémoires de l'académie avec le catalogue de *Flamsteed*, il a trouvé beaucoup d'autres étoiles qui ne sont pas dans ce dernier ; en sorte qu'il en a posé sur ses planisphères 4466 & 79 nébuleuses, toutes bien constatées & vérifiées. Le soin qu'il a pris de comparer ainsi les catalogues les uns avec les autres, l'a mis en état de remarquer beaucoup de variantes à l'égard des étoiles & des lettres qu'on leur a attribuées. Il les a marquées dans chaque constellations. On en trouve de considérables, sur-tout dans le bélier, les poissons, *Andromède*, *Cassiopee* & le vaisseau. Pour rappeler ces lettres à leur première institution il les a comparées avec celles de *Bayer*, & il a distingué, même sur ses planisphères, les fausses, les anciennes & les nouvelles.

Après avoir fait observer les inconvéniens des planisphères qui représentent la concavité du ciel, & les avantages de ceux qui en représentent la convexité, l'auteur se détermine, avec les anciens, pour cette dernière

projection, d'autant plus volontiers, que les anciennes dénominations, même celles de droite & de gauche, y étant conservées, on reconnoît plus facilement les étoiles qui ont servi aux observations des premiers astronomes.

Les planisphères devenant plus faciles pour les usages, lorsqu'ils sont collés sur carton, & attachés par le centre sur un chaffis avec des échelles & des horizons, l'auteur enseigne cette manière de monter les siens pour toutes les latitudes. Il donne ensuite la manière de trouver l'état du ciel pour tous les momens & pour tous les endroits proposés. Il étend cette méthode, non-seulement aux constellations, mais à chaque étoile en particulier, dont il fait connoître le vertical & la hauteur sur l'horizon, en quelque endroit du ciel qu'elle soit au-dessus de ce cercle. Il indique de plus l'endroit de la terre sur lequel chaque étoile se trouve perpendiculairement; en sorte que connoissant une étoile quelconque, on peut s'orienter & se diriger sur mer &

sur terre, & on lit, en quelque sorte; la géographie dans le ciel. Ces avantages, qui deviennent intéressans à la géographie & à la navigation, sont expliqués en plusieurs manières; l'auteur en a dressé une table & il a fait graver un petit planisphère & d'autres figures pour en faciliter l'usage. Il a détaillé de même fort au long la manière de trouver l'heure par les étoiles très-utile aussi aux navigateurs. Il n'a pas négligé non plus les autres usages des planisphères, qui sans être aussi intéressans que ceux-ci, ne laissent pas que d'avoir leur utilité. On voit dans son ouvrage la manière de trouver le lever & le coucher des étoiles, leur amplitude, leur arc semi-diurne, leur passage au méridien, leur distance mutuelle; le nonagésime & sa hauteur sur l'horizon: on y distingue celles qui ne se lèvent ou qui ne se couchent jamais pour une latitude proposée, & qui passent successivement chaque jour au zénith. On trouve sur ces planisphères tous les cercles relatifs à ces usages.

Le voyage que le capitaine Cook

ANNÉE 1778. 71

vient de faire autour du pôle austral étant curieux & utile, l'auteur a profité de la projection favorable de sa mappemonde, pour l'y placer ; il s'est servi du journal Anglois des astronomes qui étoient sur les vaisseaux. On avertit que l'un & l'autre de ces ouvrages, qui viendront de l'auteur, ne se vendront pas sans les brochures relatives.

Le prix de l'Abrégé d'Astronomie est de 2 livres, & celui des Planisphères 10 livres; ces prix ne doivent pas paroître trop forts à ceux qui apprécieront l'immense travail & les dépens nécessaires qu'ont entraîné ces ouvrages.

A V I S.

Le sieur *le Noir*, professeur, interprète de langue Angloise, Francoise & Italienne, a ouvert, le 18 mai de cette année, plusieurs cours de langue Angloise, qu'il tiendra à

72 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

différentes heures pour la commodité du public, & il les continuera jusqu'à la saint Martin inclusivement. Ces cours seront de trois leçons par semaines, & de deux heures chacune ; le prix est toujours le même, c'est-à-dire, de quarante - huit livres pour la souscription de six mois, ou douze livres par mois pour ceux qui n'auront pas souscrit, ou ne voudront pas souscrire.

Le sieur *le Noir* donne aussi des leçons particulières en ville & chez lui, rue du Four, près celle Saint-Honoré, vis-à-vis le notaire, maison de M. *Potemain*. Ceux qui voudront suivre ces cours sont priés de se faire inscrire d'avance.



L'ANNÉE

L I T T É R A I R E.

L E T T R E I V.

Les Œuvres de Sénèque le Philosophe ; traduites en François par feu M. la Grange, avec des notes de critique ; d'histoire & de littérature ; 6 volumes in-12. A Paris, chez les frères Debure, libraires, quai des Augustins.

DANS le compte que je vous ai rendu des Epîtres de Sénèque *, je me suis particulièrement attaché, Monsieur, à vous faire connoître la personne & le caractère de cet écrivain célèbre, la route nouvelle qu'il se fraya pour arriver à la gloire, & l'étonnante révolution qu'il opéra

* Année Littéraire 1778, tome III, page 289.

dans la littérature latine ; il me reste à parcourir les différens ouvrages. Ce sont , pour la plupart , des traités de morale extrêmement diffus , chargés d'inutilités , de redites & de déclamations : On y reconnoît précisément le même ton que dans les épîtres : *Sénèque* est aussi guindé lorsqu'il s'entretient avec un ami , que lorsqu'il parle au public ; il paroît qu'il n'avoit qu'une manière. C'est le défaut des écrivains affectés qui ne cherchent qu'à briller même aux dépens du sujet , & n'ont jamais le style de la chose. La nature est variée , l'art est toujours monotone. Le temps nous a ravi plusieurs productions de *Sénèque* : Jaloux de passer pour un génie universel , il s'étoit exercé dans tous les genres. Tour à tour poète , orateur , historien , philosophe , il avoit même osé sonder les profondeurs de la physique , & son imagination brillante , accoutumée à prodiguer les fleurs , ne fut point rebutée des épines que présentent les connoissances les plus abstraites. Ses efforts en ce genre ne furent pas tou-

jours heureux. *Quintilien* lui reproche de n'avoir pas traité avec assez d'exactitude les matières philosophiques ; il l'accuse d'être tombé dans plusieurs erreurs grossières pour avoir eu trop de confiance dans les extraits infidèles qu'on lui donnoit. S'il est quelque ouvrage de *Sénèque* dont on doive regretter la perte, ce sont particulièrement ses harangues, non pas à cause du mérite & de l'excellence de ces pièces, qui probablement avoient les mêmes défauts que ses traités de morale, mais parce qu'on pourroit en faire un parallèle curieux & instructif avec celles de *Cicéron*. Il seroit agréable de comparer ces deux écrivains comme orateurs, nous ne pouvons aujourd'hui les comparer que comme philosophes.

La philosophie ne fut transplantée de Grèce en Italie qu'après tous les autres arts. Rome comptoit déjà des poètes & des orateurs, & n'avoit point encore de philosophes. La langue même manquoit des termes nécessaires pour exprimer les principes & les dogmes des différentes sectes de

76. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

la Grèce. *Cicéron* fut le premier qui enrichit de ce nouveau genre la littérature latine. Rival de *Démotène*, il lutta avec encore plus de succès contre *Platon*, & l'on peut dire que le philosophe latin, avec autant d'éloquence, a plus de clarté, de précision, de justesse & de solidité que le philosophe Grec. On vit alors d'une manière sensible & frappante, combien le vain jargon de la philosophie est peu capable de réformer les mœurs. Les anciens Romains ignoroient l'art de disserter sur leurs devoirs, mais ils savoient les pratiquer; ils n'auroient pas pu définir la justice, le courage, la tempérance, mais ils en offroient des exemples. Le goût pour la philosophie s'introduisit dans Rome, avec les vices. Dans le temps même où les mœurs étoient le plus corrompues, il étoit du bon, ton d'avoir chez soi une société de philosophes. Une foule de Grecs qui n'avoient d'autre bien que le manteau philosophique, s'introduisoient à la table des grands, & se faisoient admirer dans les cercles à la faveur de quelques

paradoxes absurdes qu'ils débitoient avec emphase. Le voluptueux *Lucullus* ; le cruel *Silla* s'amusoient à disputer sur la frugalité & sur la clémence ; ces maîtres du monde , dominés par l'ambition & par l'avarice , employoient à des conférences sur la modération & sur la justice les momens que le meurtre & le pillage leur laissoient libres. Ce qu'il y avoit de plus ridicule dans cette philosophie , c'étoit la diversité des opinions : Les philosophes étoient partagés en différentes sectes opposées les unes aux autres. Chacune se prétendoit en possession de la vérité. La plus spécieuse étoit celle des stoïciens. Il y avoit dans ses dogmes une apparence de grandeur qui en imposoit à la multitude ; mais les hommes sensés , n'y voyoient qu'un orgueil extravagant. *Zénon* s'étoit proposé d'élever son sage au-dessus des foiblesses de la nature humaine , il vouloit arracher de son cœur toute passion & toute espèce de sentiment , il vouloit le rendre impassible comme Dieu même ; mais pour en faire un

ment ses leçons dans l'ame du lecteur ; *Sénèque* l'aigrit & l'effarouche par l'austérité de ses préceptes ; *Plutarque*, naturel & persuadé le premier , persuade aisément les autres ; l'esprit de *Sénèque* se bande & s'anime à la vertu comme si elle étoit pour lui une chose étrangère ; c'est ce qui faisoit dire à *Saint-Evremond* : « Je ne lis jamais les » écrits de *Sénèque* sans m'éloigner des » sentimens qu'il veut inspirer à ses » lecteurs. S'il tâche de persuader la » pauvreté , on meurt d'envie de ses » richesses. Sa vertu fait peur , & le » moins vicieux s'abandonneroit aux » voluptés par la peinture qu'il en » fait ; enfin il parle tant de la mort » & me laisse des idées si noires , » que je fais ce qui m'est possible » pour ne profiter pas de sa lecture ».

Je vais maintenant, Monsieur, jeter un coup d'œil sur ces différens traités de morale ; n'attendez pas de moi une analyse exacte de ce qu'ils contiennent. *Sénèque* jette ses pensées sans ordre & sans choix ; il est plein de digressions & ne suit aucune méthode. C'est en partie ce qui fait croire au

commun des lecteurs qu'il est plein d'idées. Cette prétendue abondance disparoîtroit, si elles étoient distribuées avec une juste économie. En effet, comme le remarque *Quintilien*, les choses mal arrangées paroissent beaucoup plus nombreuses que lorsqu'elles sont mises en ordre. Cette confusion entroit même dans les principes de *Sénèque*. Le soin qu'on se donne pour tracer & pour suivre le plan d'un traité de morale lui paroisoit frivole & superflu; qu'importe, disoit-il, en quel endroit on place des vérités utiles. Il devoit, sans doute, regarder comme quelque chose de bien-puérile, l'ordre admirable qui règne dans les offices de *Cicéron*. Il n'est pas nécessaire de vous avertir, Monsieur, que ce raisonnement n'est qu'un sophisme. Les vérités morales sont bien plus frappantes & produisent beaucoup plus d'effet, lorsqu'elles se tiennent ensemble, & se prêtent par leur union une force nouvelle. Quoi qu'il en soit, ne pouvant suivre dans sa marche vagabonde ce moraliste sautillant & décousu, je me conten-

§2 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

terai de vous indiquer les objets principaux qu'il a traités dans chacun de ses ouvrages ; & je choisirai les exemples les plus propres à vous faire connoître le ton de l'original & le style du traducteur.

Des Bienfaits. Si les écrits des hommes étoient toujours conformes à leurs sentimens & à leur conduite, on pourroit décider d'après la lecture de ce traité, que jamais homme ne fut plus généreux ni plus libéral que *Sénèque*. Si on examine, au contraire, ses actions, si l'on fait attention aux richesses immenses qu'il avoit accumulées, on jugera qu'il étoit avare. Au reste, jamais avare n'a fait un plus bel éloge de la générosité & de la bienfaisance. Vous trouverez, Monsieur, dans cet ouvrage très-long & très-diffus, un grand nombre de réflexions fines & judicieuses sur la nature des bienfaits, sur la manière d'obliger, sur l'ingratitude & la reconnaissance. Quoiqu'en général le style en soit didactique, cependant l'auteur s'élève dans certains endroits, & prend le ton oratoire. Telle est, par

exemple, cette invective contre les
citoyens ingrats envers leurs parens
& sur-tout envers la patrie. » N'en-
» tendez-vous pas de toutes parts un
» cri général s'élever contre le genre
» humain, n'entendez-vous pas tous
» les *moralistes* se plaindre que les
» bienfaits sont étouffés, qu'à peine
» se trouve-t-il un homme qui ne
» paye les plus grands services de la
» plus noire ingratitude C'est
» bien pis aujourd'hui. *Les bienfaits*
» *ont été convertis en crimes*, l'on ne
» respecte plus le sang de ceux pour
» qui l'on devroit répandre le sien.
» *C'est par le glaive & le poison qu'on*
» *obtient les bienfaits* ; c'est contre la
» patrie même qu'on attente, & le
» comble de la puissance est de *la faire*
» *expirer* sous ses propres faisceaux.
» On croit aujourd'hui ramper si on
» ne foule aux pieds la république.
» On tourne contre son sein les ar-
» mées qu'elle fournit elle-même. Ha-
» ranger ses soldats, c'est leur dire :
» combattez contre vos femmes,
» contre vos enfans ; attaquez le fer
» à la main vos autels, vos foyers,

84 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» vos pénates. Jadis , au moment même
 » de triompher , vous ne pouviez , sans
 » l'ordre du sénat , entrer dans la ville ;
 » quoiqu'à la tête d'une armée victo-
 » rieuse , c'étoit hors des murs que
 » les généraux obtenoient audience.
 » Aujourd'hui , après le meurtre de
 » vos concitoyens , souillés du sang
 » de vos proches , entrez les dra-
 » peaux déployés dans la ville , que
 » la liberté se taise au milieu de
 » l'appareil militaire. Que ce peuple
 » vainqueur & pacificateur des na-
 » tions , après avoir repoussé les
 » guerres étrangères & dissipé tou-
 » tes les terreurs , assiégé dans ses
 » propre murs , tremble à la vue de
 » ses propres aigles ». Cette traduc-
 tion est fort éloignée de la chaleur
 & de l'énergie de l'original ; on y
 rencontre même des fautes assez gro-
 sières , qu'on n'avoit pas lieu d'at-
 tendre d'un traducteur aussi estimé que
 M. de la Grange. *Les bienfaits ont été*
convertis en crimes ; cette phrase ne
 signifie rien , & ne rend point la
 pensée de *Sénèque* , qui veut dire que
 les bienfaits se payent par des crimes.

C'est par le glaive & le pōison qu'on obtient les bienfaits. Gladio ac venenis beneficia sequimur. Voilà un contre-sens qu'on pardonneroit à peine à un écolier. Le latin dit : c'est avec le glaive & le poison qu'on reconnoît les bienfaits. *Au moment même de triompher*, cela n'est point exact : *ne triumphatūri quidem : non pas même pour recevoir les honneurs du triomphe.*

Ce qu'il y a de plus intéressant & de plus curieux dans les traités de *Sénèque*, ce sont des anecdotes & des traits historiques qu'on ne trouve point ailleurs. Ce philosophe étoit très-instruit, il avoit vécu dans le grand monde, & il avoit entendu raconter un grand nombre de faits particuliers dont les historiens ne font aucune mention. Ces petites narrations dont il entremêle ses préceptes, délassent agréablement le lecteur, & dissipent un peu l'ennui de cette triste & pesante morale dont tous les livres de *Sénèque* sont remplis. Ces morceaux me fourniront des citations plus amusantes pour vous, Monsieur, que des déclamations philosophiques &

des dissertations sur les dogmes des stoïciens. » Sous l'empire de *Tibère*,
 » rien de plus fréquent & de plus
 » général que la fureur des délations,
 » plus funeste mille fois à la ville pen-
 » dant la paix, que toutes les guerres
 » civiles ensemble. On épioit les dis-
 » cours de l'ivresse, on profitoit des
 » aveux naïfs de la gaieté, il n'y
 » avoit plus de sûreté, le moindre
 » prétexte suffisoit à la barbarie; le
 » sort même des accusés n'excitoit
 » plus la curiosité, parce qu'il étoit
 » toujours le même. *Paulus*, ancien
 » préteur, assistoit à un festin, ayant
 » à son doigt le portrait de *César*,
 » sur une pierre gravée. Il y auroit de
 » la petitesse à chercher un détour
 » pour dire qu'il alla à la garde-robe.
 » *Maron*, fameux délateur de ce
 » temps-là, le suivit des yeux; mais
 » l'esclave de *Paulus* le tira du piège
 » où l'ivresse l'alloit faire tomber,
 » en lui ôtant son anneau; & pen-
 » dant que *Maron* prenoit les convives
 » à témoin que le portrait de l'empe-
 » reur avoit été porté dans un lieu
 » obscène, & dresseoit déjà son procès-

» *verbal* , l'esclave montra l'anneau
 » dans sa main. Si quelqu'un peut
 » donner à l'un le nom d'esclave , il
 » pourra donner celui de convive à
 » l'autre ». La pensée qui termine ce
 récit en impose par le tour précieux
 & affecté que l'auteur lui a donné ;
 mais au fonds , elle ne signifie rien.
 L'esclave qui montra tant de présence
 d'esprit & d'affection pour son maître
 n'avoit pas véritablement l'ame & les
 sentimens d'un esclave , il ne méritoit
 pas ce nom ; mais *Maron* , quelque
 méchant & quelque scélérat qu'il fût ,
 n'en étoit pas moins un convive ;
 ce nom ne présente aucune autre
 idée que celle d'un homme qui assiste
 à un festin. D'ailleurs , ce *Maron*
 n'étoit point à la table de *Paulus* ;
 & quelque fût sa perfidie à l'égard de
 ce sénateur , il pouvoit très - bien être
 le convive & l'ami du maître de la
 maison. La traduction de ce morceau
 est fidèle & même assez élégante , si
 l'on en excepte cette phrase : *il dressoit déjà son procès-verbal* , qui est peu
 juste , & ne rend pas bien le latin ,
 & *jam subscriptionem componeret* , ce

qui signifie qu'il faisoit déjà signer aux convives l'accusation.

» Au siège de Grumentum, lorsqu'il
 » n'y avoit plus d'espérance de la
 » défendre, deux esclaves passèrent du
 » côté des ennemis *dont ils furent bien*
 » *accueillis*. La ville étant prise, pen-
 » dant que le vainqueur parcouroit
 » toutes les rues, ces esclaves *prirent*
 » les devants, & par des chemins
 » qu'ils connoissoient se rendirent à
 » la maison où ils avoient servi; ils
 » en tirèrent leur maîtresse qu'ils firent
 » marcher devant eux, & répondirent
 » aux questions qu'on leur faisoit, que
 » c'étoit leur maîtresse, une femme
 » cruelle qu'ils menaient au supplice.
 » Après l'avoir conduite hors de la
 » ville, ils la cachèrent avec le plus
 » grand soin jusqu'à ce que la fureur
 » de l'ennemi fût apaisée. Quand le
 » soldat, rassasié de meurtres, eut
 » repris les mœurs romaines, les
 » esclaves reprirent aussi leur premier
 » état, & se remirent dans l'esclavage
 » de leur maîtresse qui affranchit aussi-
 » tôt l'un & l'autre». Un homme de
 goût en fût resté là; mais *Sénèque* ne

peut jamais résister à la démangeaison d'étaler son esprit. Les réflexions dont il accompagne ce fait héroïque sont tout à fait puériles. » Cette femme, » dit-il, ne fut pas humiliée de devoir » la vie à des malheureux sur qui elle » avoit eu le droit de vie & de mort ; » elle dût même en être d'autant plus » flattée, que sauvée d'une autre manière, ce n'eût été qu'un acte de » bonté ordinaire, au lieu qu'elle acquit par là de la célébrité, & devint » pour deux villes un beau sujet d'entretien & un exemple remarquable. » Au milieu de la confusion d'une ville » prise d'assaut, dans un temps où » chacun ne pensoit qu'à sa propre » sûreté, elle fut abandonnée de tous » excepté de deux transfuges. Mais » pour montrer les sentimens qui leur » avoient inspiré la première désertion, ils quittèrent le vainqueur pour » leur maîtresse captive, en consentant même à passer pour des parricides. En effet ce qu'il y a de plus » noble dans leur bienfait, c'est que » pour sauver la vie à leur maîtresse, » ils firent croire qu'ils la lui

»avoient ôtée ». On a blâmé les longues réflexions que M. Rollin a insérées dans son Histoire ancienne ; les beaux esprits sur-tout , & les philosophes du jour , se sont écriés que rien n'étoit plus lourd ni plus pédantesque qu'un pareil verbiage. Mais *Sénèque* , leur chef & leur idole , est bien un autre pédant. Du moins les réflexions de M. Rollin sont-elles grandes , judicieuses , solides , instructives ; celles de *Sénèque* , au contraire , sont petites , frivoles & fausses , c'est le bavardage d'un sophiste sans goût & sans jugement , qui ne cherche qu'à subtiliser , & qui substitue des pointes au bon sens & à la raison. Quoi de plus misérable , par exemple , que ces antithèses ? *Elle fut abandonnée de tous excepté de deux transfuges ; ils quittèrent le vainqueur pour leur maîtresse captive.* M. de la Grange en a un peu sauvé le ridicule ; elles sont bien plus saillantes en latin : *omnes ab illa præter transfugas fugerunt. A victoribus ad captivam transfugerunt.* Malherbe a rendu la première d'une manière sensible : *elle fut fuie de tous sinon de ses fugitifs.* Le

grave *Sénèque* ne vous paroît-il pas déraisonner lorsqu'il prononce que ce qu'il y a de plus noble dans le bienfait de ces esclaves , c'est que pour sauver la vie à leur maîtresse , ils laissent croire qu'ils la lui avoient ôtée , comme si dans une ville prise d'assaut , où chacun tue & égorge tout ce qu'il rencontre , un pareil meurtre eût pu déshonorer ces esclaves aux yeux de leurs compagnons accoutumés au meurtre & au carnage. On les eût plutôt loués de s'être vengé d'une maîtresse cruelle. Ce n'est donc pas pour avoir supporté cette prétendue infâmie , mais pour avoir respecté les droits de leur maîtresse jusques dans la licence de la victoire , & s'être remis volontairement en esclavage , que ces esclaves méritent d'être admirés. Les défauts de l'original me font presque oublier ceux du traducteur. Vous trouverez au commencement de cette histoire une infidélité monstrueuse , qui annonce dans *M. de la Grange*, ou une extrême négligence , ou une ignorance dont il est difficile de le soupçonner. Voici

le passage : deux esclaves passèrent du côté des ennemis dont ils furent bien accueillis : *duos servos ad hostem transfugisse, & operæ pretium fecisse*. Il paroît que M. de la Grange n'a point entendu le sens de ces mots : *operæ pretium fecisse*, qui ne signifient nullement que ces esclaves furent bien accueillis de l'ennemi ; mais qu'ils se signalèrent dans le parti ennemi par des services importans. Malherbe traduit *furent un acte mémorable*. Cette version, quoique peu exacte, approche cependant plus du latin que celle de M. de la Grange.

Consolation à Marcia. Marcia à qui cette consolation est adressée, étoit fille de ce fameux *Cremutius*, qui, sous le despotisme de *Tibère*, conserva l'ame & les sentimens d'un républicain. Il publia une histoire dans laquelle il faisoit le plus grand éloge de *Brutus*, & appelloit *Cassius* le dernier des Romains. On lui fit un crime de sa liberté & de sa franchise ; lui-même plaida sa cause dans le sénat avec beaucoup de fermeté & d'éloquence, & au sortir de l'assemblée, il se laissa

mourir de faim pour se soustraire à la haine de *Séjan*. C'est la fille de ce grand homme que *Sénèque* entreprend de consoler de la perte d'un fils qui lui étoit extrêmement cher. Entre plusieurs autres motifs de consolation, il lui représente que la mort est souvent un bien, parce qu'elle nous affranchit des maux auxquels la vie humaine est exposée. Il lui rappelle à cette occasion la mort de son père: Le récit qu'il en fait est curieux & intéressant. » Rappelez-vous ce temps » funeste où *Séjan* donna votre père en » esclavage à *Satrius* son client; il étoit » irrité de quelques mots trop libres » que *Cordus* avoit laissé échapper tels » que celui-ci: *Séjan* ne se contente pas » d'être porté sur nos têtes, il veut y » marcher. On avoit décerné au favori » une statue qui devoit être placée » dans le nouveau théâtre de *Pompée* » que l'empereur faisoit rebâtir après » l'incendie du premier. *Cordus* s'écria » que c'étoit vraiment pour lors que le » théâtre alloit périr. Qui n'eût crevé » de dépit en voyant un *Séjan* placé » sur les cendres de *Pompée*, un soldat

» perfide consacré dans le monument
 » du plus grand des généraux ? La
 » statue est élevée avec son inscription.
 » Déjà les chiens enragés que *Séjan*
 » repaissoit de sang humain pour les
 » rendre attachés à lui seul & impla-
 » cables à tout autre , commencent à
 » aboyer autour de *Cordus* qui n'y
 » étoit pas préparé, qu'avoit-il à faire ?
 » Il lui falloit demander ou la vie à
 » *Séjan* , ou la mort à sa propre fille.
 » Assuré de ne rien obtenir ni de l'un
 » ni de l'autre , il résolut de tromper
 » sa fille. Il eut recours au bain , &
 » pour perdre plutôt ses forces , il se
 » retira dans sa chambre sous prétexte
 » d'y prendre un léger repas. Après
 » avoir congédié ses esclaves , il jeta
 » par la fenêtre quelques alimens pour
 » faire croire qu'il les avoit con-
 » sommés ; il ne toucha pas au souper
 » comme ayant déjà mangé suffisam-
 » ment. Le lendemain , le surlende-
 » main il en usa de même ; au quatrième
 » jour sa foiblesse le décéla. Pour lors ,
 » vous pressant dans ses bras , ma
 » chère fille , vous dit-il , voilà la seule
 » chose que je t'aie cachée de ma vie ;

» tu me vois dans la route de la mort,
 » je fais presque à moitié chemin, ne
 » me rappelle pas à la vie, tu ne le
 » dois ni ne le peux. Alors il fit fermer
 » toutes les fenêtres & s'ensevelit dans
 » les ténèbres. La nouvelle de son
 » dessein répandit une joie universelle,
 » on s'applaudissoit de voir une telle
 » proie arrachée à la gueule de ces
 » lions affamés. Les accusateurs fui-
 » vant les ordres de *Séjan*, se pré-
 » sentent au tribunal des consuls, se
 » plaignent de la mort que *Cordus*
 » veut se donner, de cette mort à
 » laquelle ils le forçoient eux-mêmes
 » de recourir; ils sentoient que leur
 » victime leur échappoit; c'étoit une
 » grande question de savoir si la mort
 » volontaire d'un accusé faisoit perdre
 » la récompense à ses accusateurs.
 » Pendant qu'on délibère & que les
 » accusateurs reviennent à la charge,
 » *Cordus* s'étoit absous lui-même ».

Quand je songe, Monsieur, que M.
de la Grange tient un rang parmi les
 écrivains qui ont cultivé avec succès
 la littérature latine, je suis toujours
 étonné des fautes énormes qui lui

96. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

échappent contre le sens de son auteur. Telle est , par exemple , celle qu'on remarque dans cette phrase : *Séjan donna votre père en esclavage à Satrius son client*. On ne peut pas se tromper plus lourdement. Voici le latin : *Sejanus patrem tuum clienti suo Satrio congiarium dedit*. Il étoit aisé au traducteur de chercher dans le premier Dictionnaire la signification du mot *congiarium* , il eût trouvé qu'il se prend pour une largesse faite par l'empereur au peuple ou aux soldats. Cette phrase signifie donc que *Séjan* pour récompenser son client *Satrius* , lui livra *Cremutius* , comme une proie qui devoit lui rapporter un profit considérable. *Satrius* fut effectivement l'un des accusateurs de *Cremutius* , & c'étoit l'usage que les accusateurs , lorsqu'il s'agissoit de crimes de cette nature , reçussent une grosse récompense. *Séjan* ne se contente pas d'être porté sur nos têtes , il veut y marcher. L'éditeur , dans une note , cite une autre version de ce passage par M. de la Bletterie , qui est conçue en ces termes : *Séjan n'attend pas qu'on lui*
aide

*gide à nous monter sur la tête, il grimpe assez de lui-même. Il est vrai que ce style est trop familier, mais le sens du latin me paroît beaucoup mieux rendu que dans la traduction de M. de la Grange. *Sejanum in cervices nostras nec imponi quidem, sed ascendere. On ne met pas Séjan sur nos têtes, mais il y monte.* L'éditeur a beau accumuler des citations, & faire un étalage d'érudition aussi aisé qu'inutile, le sens que M. de la Grange donne à un passage aussi clair & aussi simple, paroîtra toujours forcé & peu naturel.*

De la colère. Vous trouverez, Monsieur, dans ce traité la même confusion & les mêmes longueurs que dans celui des bienfaits. L'auteur disserte avec beaucoup de subtilité sur la nature de la colère, il en montre la difformité, & s'étend beaucoup sur les suites funestes de cette passion. Il examine quelles sont les causes qui ont coutume d'exciter la colère, & propose différens moyens pour guérir ce vice honteux. *Plutarque*, dans ses *Œuvres morales*, a traité la même matière, sinon avec plus de force &

ANN. 1778. *Tome IV.* E

d'éloquence , du moins avec plus de précision & de jugement. *Sénèque* , dans cet ouvrage , déclame contre la cruauté de *Caligula* dont il cite plusieurs traits. En voici un entr'autres qui est très-frappant , & que *Suétone* a seulement indiqué en deux mots sans entrer dans aucun détail. » *César* » *Caligula* avoit fait mettre en prison » le fils de *Pastor*. Ce prince étoit » choqué de la richesse de ses habits » & de la recherche de sa parure. Les » prières du père pour obtenir la vie de » son fils firent que le tyran résolut son » supplice où il ordonna qu'il fût conduit » sur le champ. Cependant pour ne pas » pousser l'inhumanité trop loin envers » le père , il l'invita à souper pour le » même jour. *Pastor* s'y rendit sans que » rien parut sur son visage. *César* lui » fit présenter une coupe , c'étoit , » pour ainsi dire , lui faire boire le sang » de son fils. Néanmoins l'infortuné » eut le courage de se contenir. Le » tyran lui envoya de plus des parfums & des couronnes , avec ordre » d'observer s'il les accepteroit. Il les » prit. Ainsi , le jour même où il venoit

» de perdre son fils , que dis-je , où
 » il n'avoit pas même eu la consolation
 » de faire les funérailles , il assista lui
 » centième à la table de *César* ; acca-
 » blé de vieillesse , rongé de goutte ,
 » il se livroit à un excès de débauche
 » à peine tolérable à la naissance d'un
 » fils , & cela sans laisser échapper
 » une larme , sans permettre à la dou-
 » leur de se montrer par aucun signe ;
 » il soupa comme s'il avoit obtenu la
 » grace de son fils. Si vous me deman-
 » dez le motif de cette conduite ; il
 » avoit un autre fils ». *Sénèque*, selon
 son usage , tourne & retourne en dif-
 férentes manières cette pensée fort
 simple. Je vous fais grace, Monsieur,
 de cette paraphrase & de ces répétitions.
 On diroit que ce philosophe ,
 qui regarde comme un devoir attaché
 à sa profession d'ennuyer & de fati-
 guer ses lecteurs , se reproche de les
 amuser un instant par quelque anecdote
 piquante , & qu'il veut expier
 cette faute par les commentaires , &
 les fastidieuses réflexions qui termi-
 nent toujours & qui gâtent ses récits.
 La traduction est assez exacte pour le

sens, si l'on en excepte cet endroit : *César lui fit présenter une coupe* ; le texte latin ajoute : *& posuit illi-custodem*, & lui donna un surveillant pour examiner s'il la vuidoit. Le traducteur, sans doute par inadvertance, a mis de côté ce passage. Toute cette phrase *les prières du père pour obtenir la vie de son fils* est lourde & embarrassée. Le latin est bien plus vif & dit davantage. *Rogante patre ut salutem sibi filii concederet, quasi de supplicio admonitus, duci protinus jussit.* Le traducteur nous a aussi dérobé un jeu de mots très-remarquable qui se trouve dans le latin. Il faut pour l'honneur de *Sénèque* que je vous en fasse restitution ainsi qu'au public. Il est dans cette phrase que M. de la Grange traduit ainsi : *le jour même où il venoit de perdre son fils, que dis-je, où il n'avoit pas même eu la consolation de faire ses funérailles, il assista lui centième à la table de César.* *Sénèque* a de grandes obligations à son interprète, qui, même aux dépens de la fidélité, s'efforce de sauver ses ridicules. Voici donc ce que dit ce profond philosophe, si supérieur

à *Cicéron*. Il assista à la table de *César* le jour même où il avoit enterré son fils , que dis-je , où il ne l'avoit pas enterré. *Eo die quo filium extulerat , imò quo non extulerat*. *Calembourg* fort joli , qui consiste dans le double sens que l'on donne au mot *efferre* , qui peut signifier au propre porter quelqu'un à la sépulture , & au figuré , le perdre , en être privé par la mort. Il faut avouer , Monsieur , qu'on ne rencontre point dans *Cicéron* de beautés de cette force-là , & que c'est avec justice que nos philosophes modernes mettent cet écrivain froidement raisonnable , fort au-dessous de *Sénèque* qui pique & réveille sans cesse le lecteur par d'aussi agréables pointes.

De la Clémence. *Sénèque* adressa ce traité à *Néron* dès le commencement de son règne. Jamais prince n'eut plus besoin d'instruction sur cette matière ; mais sa conduite fit voir qu'il avoit bien peu profité des leçons de son maître. C'est dans cette pièce que l'on trouve l'histoire de la conjuration de *Cinna* , qui a fourni à *Corneille* le sujet & les principales

idées de sa plus belle tragédie. Plusieurs traits du monologue d'*Auguste* : Sa conversation avec *Cinna* presque toute entière est prise dans *Sénèque* : le poète, il est vrai, pour la chaleur, la noblesse & l'énergie, est au dessus du philosophe ; mais c'est toujours une grande gloire pour *Sénèque* d'avoir fourni des idées à *Corneille*, & ce morceau est en effet un des meilleurs qui soient sortis de sa plume.

De la Providence. Voici, Monsieur, un des plus beaux & des plus sublimes traités de *Sénèque*. Il y examine cette question intéressante : pourquoi, dans ce monde, les gens de bien sont si souvent malheureux, tandis que les méchans & les scélérats triomphent. La raison qu'il en donne est grande & noble. » Vous êtes surpris qu'un » Dieu qui aime les gens de bien, » qui veut les élever au faite de la » perfection, leur laisse ici bas la fortune pour s'exercer ; & moi je ne » suis pas étonné qu'il lui prenne quelquefois l'envie de voir les grands » hommes aux prises avec l'adversité. Voulez-vous un spectacle

» qui mérite les regards du souverain
 » de l'univers , quelqu'occupé qu'il
 » soit , voici deux athletes dignes de
 » Dieu même ? Un homme de cou-
 » rage aux prises avec la mauvaise
 » fortune , sur-tout quand il est l'agres-
 » seur. Non , je ne vois rien de plus
 » beau *ici-bas* , rien de plus fait pour
 » attirer l'attention de *Jupiter* , que
 » *Caton* , après plusieurs défaites de
 » son parti , debout au milieu des ruines
 » du monde ». Il prouve dans le cours
 de ce traité que les maux qui arrivent
 aux gens de bien ne sont pas de véri-
 tables maux , puisqu'ils servent à pu-
 rifier & à exercer leur vertu. Vous
 trouverez, Monsieur, à la fin une pro-
 fopopée très-brillante, dans laquelle
 Dieu adresse la parole aux gens de
 bien qui sont dans l'adversité , & leur
 rend compte de sa conduite à leur
 égard.

De la brièveté de la vie. La vie est
 toujours assez longue pour ceux qui
 savent en faire usage , & la plupart
 des hommes l'abregent eux-mêmes par
 le mauvais emploi du temps. Le dé-
 veloppement de ce principe occupe

tout ce traité, qui, comme tous les ouvrages de *Sénèque*, contient avec un petit nombre d'excellentes choses, beaucoup d'inutilités & de répétitions.

De la tranquillité de l'âme. De la vie heureuse. Du loisir du sage. De la constance du sage. Petits traités dans lesquels *Sénèque* expose à sa manière les dogmes fondamentaux, & pour ainsi dire, le grand œuvre de la philosophie stoïcienne.

Consolation à Helvia. *Sénèque* exilé dans l'île de Corse, ayant appris que sa mère *Helvia*, qui étoit alors en Espagne, étoit inconsolable de sa disgrâce, lui écrivit cette lettre dans laquelle il rassemble tout ce que la philosophie peut lui fournir de raisonnemens, pour modérer la douleur de cette tendre mère, & lui persuader que le sort de son fils n'est pas aussi malheureux qu'elle se le figure. *Helvia* auroit pu dire en lisant cette lettre :

J'y trouve un consolateur
Plus affligé que moi-même.

Cicéron pendant son exil fut en proie aux chagrins les plus cuisans , mais il eut du moins la bonne-foi de les faire paroître , il ne chercha point à en imposer au public par l'apparence d'une fermeté stoïque. *Senèque* , au contraire , pendant qu'il se désespéroit en Corse , affectoit dans ses écrits une constance & un courage qui n'étoient pas dans son cœur. Il est fait mention dans cet ouvrage du decret par lequel les philosophes furent bannis de Rome comme des corrupteurs de la jeunesse , l'an 592 de la fondation de cette ville. Ce passage a échauffé la bile de l'éditeur , qui s'annonce assez ouvertement pour un partisan outré des philosophes. Dans une très-longue note , il prétend que ce n'est jamais que sous des princes méchans ou foibles que les philosophes ont été persécutés ; selon lui , la protection accordée aux philosophes est le signe le moins équivoque d'un bon gouvernement. Il se trompe dans le fait. Il est vrai que *Domitien* , qui chassa les philosophes étoit un mauvais prince ; mais *Vespasien* qui les avoit chassés avant lui n'étoit ni foible

ni méchant. La raison pour laquelle il les chassa prouve que la philosophie n'est souvent qu'un prétexte dont se servent des hommes dangereux pour troubler l'état. *Xiphilin* nous apprend dans son abrégé de *Dion* que les philosophes , spécialement les stoïciens & les ciniques , dans les conférences publiques qu'ils faisoient sur la philosophie , jettoient dans les esprits des semences de révolte. Il cite un trait qui fait voir jusqu'où alloit leur insolence , & la bonté de *Vespasien*. *Démétrius* le Cinique , même après l'arrêt porté contre les philosophes , ne cessant point de tenir des discours séditieux , l'empereur lui envoya dire : vous voulez me forcer à vous faire mourir , mais je ne tue point un chien qui aboie. Il est constant que rien n'est plus glorieux pour un prince que de protéger les gens de lettres & les véritables philosophes ; mais quand il se trouve dans un état une classe de citoyens qui , pour suppléer à la médiocrité de leurs talens , cherchent à se distinguer par des systèmes absurdes , & par l'audace avec laquelle

ils renversent toutes les idées reçues, qui, par des dogmes pernicieux, sapent les fondemens de la société, attaquent la religion & le gouvernement, qui introduisent dans la littérature le mauvais goût & l'esprit de cabale; il n'est pas moins certain qu'un prince se fait beaucoup d'honneur en réprimant leurs entreprises.

Consolation à Polybe. Il est assez plaisant de voir un intrépide stoïcien, qui, dans tous ses écrits, ne cesse d'enseigner que la douleur, l'exil, la mort, sont des choses indifférentes & même utiles pour le sage, prodiguer cependant les plus basses flatteries à l'affranchi *Polybe*, encore fêtré des fers de *Claudius*, pour obtenir son rappel à Rome. Les partisans de *Sénèque* ne sachant comment excuser une démarche si honteuse sont réduits à dire que c'est probablement une pièce fausement attribuée à ce philosophe; mais cette foible conjecture ne peut tenir contre une foule d'autorités qui déclarent *Sénèque* l'auteur de la consolation à *Polybe*.

L'*Apocoloquintose* ou métamorphose en citrouille ; c'est le titre d'une satire très-maligne contre l'empereur *Claude*. Ce titre fait allusion à l'apothéose des empereurs, qu'on avoit coutume de placer au rang des dieux après leur mort. *Sénèque* suppose que *Claude* se présente pour être admis dans l'olympé. *Jupiter* assemble son conseil, les avis se partagent, enfin *Auguste* se lève, & après avoir exposé les maux que *Claude* a causés à l'empire Romain & les cruautés qu'il a exercées pendant son règne, il conclut à ce que l'entrée du ciel lui soit refusée : tous les dieux se rangent de cet avis. *Mercury* conduit *Claude* aux enfers. Les ombres de ceux qu'il a fait mourir injustement le traînent au tribunal d'*Eaque* & demandent vengeance. Le juge le condamne à jouer continuellement aux dés avec un cornet percé. Déjà il avoit commencé cet exercice désagréable, lorsque *Caligula* arrive & revendique *Claude* comme son esclave ; il produit des témoins qui attestent qu'il a souvent donné à *Claude* des coups, des soufflets, &

même le fouet. Sur de pareilles preuves *Claude* est adjugé à *Caligula*. Celui-ci fait présent de son esclave à *Eaque* qui le met entre les mains de son affranchi *Menandre* pour en faire un débrouilleur de procès. Ce morceau satirique n'a point été traduit par M. de la Grange. Pour y suppléer on a fait usage d'une traduction anonyme insérée dans le premier volume des Mémoires de Littérature du père des *Molets*, que l'on attribue à feu M. l'abbé de la Bletterie.

Questions naturelles. Cet ouvrage offre un tableau intéressant des connoissances que les anciens avoient acquises dans la physique & dans l'histoire naturelle du temps de *Sénèque*. Si l'on considère en quel état étoient alors les sciences, on sera moins surpris de voir *Sénèque* expliquer souvent les phénomènes naturels d'une manière peu satisfaisante, ridicule même, pour ceux qui étant instruits des découvertes de la physique moderne, ne songent pas avec quelle lenteur l'esprit humain s'élève à des vérités de cette nature. *Sénèque* toujours rhéteur

& bel-esprit, même dans les sujets les plus graves, entremêle quelquefois ses problèmes de physique, de lieux communs & de déclamations, aussi guindées que celles qui se rencontrent dans ses traités de morale.

Telle est, Monsieur, la liste des ouvrages de *Sénèque* qui sont parvenus jusqu'à nous, si l'on en excepte cependant quelques pièces de théâtre qu'on n'a point comprises dans cette traduction. Quoique toutes les tragédies latines qui portent son nom ne soient pas de lui, il en est cependant quelques-unes, entre autres *Medée*, que les savans & les commentateurs lui attribuent d'une voix unanime.

Je ne répéterai point ici ce que j'ai déjà dit dans ma première lettre sur le style & la manière de *Sénèque*. Dans les morceaux que je vous ai cités, je me suis attaché sur-tout à vous faire remarquer l'abus de l'esprit & le mauvais goût qui déparent ses plus grandes beautés. De tels défauts sont aujourd'hui si communs & si applaudis, qu'il m'a paru très-important de les relever. On pourra, d'a-

près cet examen , apprécier cet auteur si cher aux philosophes modernes : on verra que c'étoit un homme de beaucoup d'esprit, à la vérité, mais un très-mauvais écrivain , sans naturel , sans graces, farci d'antithèses, de pointes & de jeux de mots , fatigant , monotone , diffus avec l'apparence de la précision , toujours occupé du soin de briller , tourmentant ses pensées , & , pour les rendre plus fines , les réduisant à rien. Quant à la traduction , à quelques endroits près , qui sont rendus avec précision , le style en est foible & très-négligé. Elle est surtout remplie de fautes énormes contre le sens du texte. On peut présumer que M. de la Grange les eût corrigées ; cependant quelque précipitation, quelques distractions même qu'on suppose dans un traducteur , il est bien difficile qu'il lui échappe des fautes de cette espèce , quand il a une connoissance suffisante du latin ; quoi qu'il en soit , l'éditeur devoit au moins , pour l'honneur du corps , réformer ces grossières bévues , qui défigurent étrangement l'ouvrage d'un confrère. Peut-être

aussi cette tâche étoit - elle au - dessus de ses forces ; on fait assez que la littérature ancienne n'est pas extrêmement familière aux philosophes modernes ; les langues savantes sont pour la plupart d'entr'eux *du haut allemand*. Il est vrai qu'ils n'ont guères le temps de se livrer à ces études ingrates & stériles. Occupés d'intrigues plus utiles à leur réputation , répandus dans le monde , ils vont chercher à la table des grands & des riches une célébrité qu'ils ne trouveroient pas dans le travail du cabinet ; mais il faudroit du moins qu'ils eussent assez d'adresse pour cacher leur ignorance , & puisqu'ils n'entendent pas les auteurs latins , ils devroient être assez prudents pour ne point les traduire.

Je suis , &c.



LETTRE V.

*Satire sur la fausse Philosophie , par
M. Clément. A Paris, chez Moutard,
imprimeur-libraire de la Reine, rue des
Mathurins, Hôtel de Clugny.*

LE talent poétique de M. Clément s'est fait connoître, sur-tout par la satire intitulée *Mon dernier mot*, qu'il publia il y a quelques années. Une touche ferme, des portraits bien tracés, des traits pleins de force, firent le succès de cet ouvrage, & sembloient en présager à l'auteur de plus flatteurs encore. L'on avoit tout lieu d'attendre que l'âge, l'étude & l'exercice donneroient au pinceau du poëte cette douceur, ces graces, cette correction continue qui sembloient lui manquer. Les nouvelles productions qu'il vient de mettre au jour, sans avoir démenti tout à fait, n'ont pas assez justifié nos espérances. Voici son début :

*Se dire philosophe est la mode aujourd'hui ;
L'on n'entend que ce mot : mais, bon Dieu !
quel ennui !*

De voir des charlatans nous étaler sans cesse
Tant de philosophie, & si peu de sagesse !

Il est difficile de voir rien de plus lourd
& de plus commun que les deux
premiers vers. Mais l'auteur s'élève
aussi-tôt.

Amitié, nœuds du sang, amour de la patrie,
Vous n'êtes rien pour nous ; l'intérêt seul nous
lie ;

L'avare faim de l'or a séché tous les cœurs ;
L'honneur se voit fermer la porte des honneurs.

.....
Du glaive de Thémis l'injustice est armée :
Dans les lieux les plus saints la débauche allu-
mée

Sous le froc scandaleux leve un front libertin ;
Et l'impiété marche une crosse à la main.

Il y a de la force & de la rapidité
dans cette description des ravages
que produit la philosophie. Seulement,
*l'honneur qui se voit fermer la porte des
honneurs* me paroît une antithèse pué-
rile & obscure ; ce mot *honneur* pris
dans le même vers en deux sens diffé-

rens & opposés l'un à l'autre forme
un méchant calembourg.

*Ecoutez-les pourtant , d'un jargon magnifique ;
Nommer ce siècle impie , âge philosophique :
Chacun est philosophe , & n'en prend que le
nom ;*

On vit en scélérat & l'on parle en Caton ;
Et bornant la sagesse à de belles maximes ,
Du manteau des vertus on habille ses crimes.
Que dis-je ? Rien n'est mal à qui fait raisonner.
Au vice hardiment on peut s'abandonner ;
Le philosophe a l'art de disculper le vice :
Il n'est corbeau si noir que cet art ne blanchisse.

Il n'y a ni chaleur , ni poésie dans
ces lignes rimées. A l'exception de
ce vers ,

On vit en scélérat & l'on parle en Caton ,
tous sont foibles , tous se traînent un
à un , & le sens vient , pour ainsi
dire , expirer à la fin de chaque hé-
mistiche. *D'un jargon magnifique nom-
mer ce siècle âge philosophique.* Ne puis-
je pas aussi m'écrier , quel jargon !
*Il n'est corbeau si noir que l'art de dis-
culper le vice ne blanchisse.* Cette com-

116 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

paraïson est trop mesquine & peu analogue à la gravité du sujet. Mais voici une tirade plus digne de l'auteur du dernier mot.

Demandez à Crispin pour quel heureux talent
Plutus l'a fait monter sur son char opulent ;
Crispin fait de sa femme un trafic adulateur ,
Et de son lit vénal Plutus est tributaire.

Si vous vous indignez , il sourit de mépris :

» Vieux préjugé , dit-il , dont nous sommes
guéris !

» Quand on est philosophe , on brave , sans
scrupule ,

» Un chimérique affront , un honneur ridicule.

» L'hyménée est un joug incommode & pesant ;

» S'il peut nous enrichir , c'est un joug bien-
faisant :

» Mais raisonnons un peu. *Dans ce monde où
nous sommes ,*

» L'opinion volage est la reine des hommes.

» Ce qui chez nous est mal , est souvent bien
ailleurs.

» Le Lapon, sous sa hute , à l'abri des railleurs ,

» Vous offre sa compagnie , & même avec prière ,

» Vous presse d'honorer sa couche hospitalière.

» Cet autre, plus heureux en de plus doux cli-
mats ,
» De sa fille , avec soin , cultive les appas ,
» Pour vendre cette fleur du Sultan recherchée,
» Que l'ennui du ferrail aura bientôt séchée.
» Quel est donc cet honneur par vous si révé-
ré,
» Que vingt peuples divers ont toujours ignoré,
» Qui change avec le lien, l'habit & le langage ?
» C'est le tyran des fots , & l'esclave du sage ».

Tout ce morceau est très-bien , en général. *Crispin , qui par un trafic adul-
tère , rend Plutus tributaire de son lit
vénal ; l'opinion volage qui est la reine
du monde ; le Lapon qui , sous sa hute , à
l'abri des railleurs , vous presse d'honorer
sa couche hospitalière. Cet honneur chi-
mérique , tyran des fots & l'esclave du
sage ;* voilà des expressions vraiment
poétiques. *Cette fleur du sultan recher-
chée que l'ennui du ferrail aura bientôt
séchée ;* voilà une tournure gracieuse.
Le raisonnement du philosophe est
exposé ici avec beaucoup de force &
de clarté. Cependant je remarque en-
core dans cette tirade plusieurs taches
qui le défigurent beaucoup. Par exem-
ple , *POUR quel talent Plutus a-t-il fait
monter Crispin SUR son char ? Cette*

phrase est-elle bien françoise ? Ne seroit-il pas mieux de dire, *par quel talent Crispin est-il monté, &c.* & puis ce sont les laquais qui montent *sur le char* ; mais en parlant du maître, on dit qu'il monte *dans le char*, ou simplement, *qu'il monte le char*. Si vous vous indignez est un hémistiche dur, & d'ailleurs qui ne présente pas un sens assez déterminé. Et même avec prière, me paroît foible & prosaïque. Dans ce monde où nous sommes ; dans ce monde ne suffisoit-il pas ? Où nous sommes n'est-il pas uniquement ajouté pour la rime ? Le poëte craignoit-il que, sans cette addition, on n'eût pensé qu'il vouloit parler du pays de la lune ? Braver un honneur ridicule me semble une expression bizarre. On brave les dangers, les injures, un affront ; mais je ne fais ce que c'est que braver un honneur, même ridicule. La fidélité conjugale est cet honneur ridicule que le philosophe brave sans scrupule ; encore une fois, cela ne s'entend point.

A ce portrait de *Crispin* succède celui d'un prélat philosophe, dont il seroit difficile d'assigner le modèle.

Voici le langage que l'auteur prête au prélat.

Du vulgaire envieux que m'importent les cris?
Je laisse le remords aux timides esprits;
Et bénis des humains la pieuse foiblesse
Qui consacra ses dons à nourrir ma mollesse.

La vraisemblance poétique n'est pas moins outragée dans ce morceau que la vérité. S'il n'est point de prélat qui osât tenir un pareil langage, il ne convenoit pas au poète de le mettre dans la bouche du prélat lui-même.

Après ce portrait imaginaire, le poète assigne la raison de ce désordre universel que la fausse philosophie introduit dans nos mœurs.

Grace au raisonnement, *sophiste* accrédité,
Et du libertinage *orateur* effronté,
Il n'est plus ici bas de vice, ni de crime;
Tout ce qui plaît est bon; tout devient légitime:
Ces nobles sentimens qu'inspirent les vertus,
Ces remords, dont souvent nos cœurs sont
combattus,
Sont de vains préjugés, dont l'homme encor
novice,
Est, dès ses premiers jours, bercé par sa nour-
rice,

120 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Dans son cerveau flexible aisément imprimés,
Enfans de l'habitude , en vertus transformés.

Le second de ces vers en lui-même est très-beau , mais joint au précédent il devient ridicule. Un raisonnement qui est un *orateur effronté* & un *sophiste accrédité* ! La métaphore est trop forte. D'ailleurs , il est difficile d'être tout à la fois sophiste & orateur. Les quatre derniers vers sont bien frappés , le dernier sur-tout.

Enfans de l'habitude , en vertus transformés,
me paroît admirable.

L'intérêt personnel étant l'unique loi que reconnoissent les nouveaux philosophes , il n'est point , dit le satirique , de crimes qu'ils n'osent entreprendre dès qu'ils se flattent de les commettre impunément.

Ainsi , de *Carondas* la main déterminée
A trois fois étouffé le flambeau d'hyménée ;
Et trois fois *la victime* , attirée en ses laqs ,
En apportant sa dot , vint signer son trépas.
Ce n'est pas qu'imitant la fille de Tyndare ,
Il ait armé son bras d'une hache barbare ;
Ses femmes n'ont point eu le sort du roi d'Argos :
Un breuvage discret , suivi d'un *plein repos* ,
Mettant

Mettant le philosophe à l'abri du scandale,
Fit à ses trois moitiés passer l'onde fatale.
Quoi, toutes trois ? Le monstre ! -- *Ah ! soyez
moins surpris ;*
Dix auroient même sort, s'il en épousoit dix.

Ce portrait, fidèle ou non, réel ou imaginaire est du moins énergique. *La victime qui vient, en apportant sa dot, signer son trépas ; le breuvage discret qui met le philosophe à l'abri du scandale, ce sont là des expressions vigoureuses & dignes de Juvenal ; mais je n'aime point le plein repos qui suit ce breuvage. Un plein repos n'a jamais signifié la mort. Ah ! soyez moins surpris est encore un hémistiche vicieux. Au contraire il y a bien plus lieu d'être surpris que le prétendu philosophe porte sa cupidité jusqu'à égorger successivement dix épouses, que si sa fureur atroce ne s'exerçoit que sur une seule. Peut-être encore que trois fois la victime attirée en ses lacs, vint en apportant sa dot, signer son trépas, ne rend pas la pensée de l'auteur. Ce sont trois victimes différentes qui ont été immo-*

lées à la cupidité du philosophe, & les expressions du poète feroient croire que c'est la même victime, qui trois fois est venue signer son arrêt de mort.

Le poète se demande si nos François étoient plus vertueux dans ces temps de barbarie.

Où le François, nourri dans la férocité,
 Au meurtre, par honneur, instruit dès son
 enfance,
 Paitri de préjugés, cuirassé d'ignorance,
 N'avoit que sa valeur pour justice & pour loi.

La demande est raisonnable, il falloit une réponse claire & précise. Le satirique ne dit rien que de vague. Cette partie de l'ouvrage est la plus défectueuse, & je n'y trouve rien de piquant que ces deux vers assez plaisans :

Où sont-ils ces héros, ces vertueux modèles,
 Que l'Encyclopédie a couvé sous ses ailes?

Le grand défaut de cette satire, est de ne renfermer aucun de ces traits piquans, qui sont l'ame &

la vie du genre fabrique. C'est en général une exposition assez froide des maximes de la philosophie moderne , relevée par quelques beaux vers.

Les Charmes de la retraite , par M. Clément , chez Moutard , rue des Mathurins , hôtel de Clugny.

M. Clément , persuadé qu'on n'avoit point assez rendu justice à la satire précédente dans un journal , dont cependant les auteurs vantent tous les matins leur impartialité , fit pour se venger de leurs critiques amères une épigramme où il avoit l'indécence d'appeller cet écrit nécessaire le journal du foin & de l'avoine. En conséquence il a été impossible aux auteurs , malgré leur bonne volonté , de rien trouver de bon dans le nouvel ouvrage de M. Clément. Comme ils sont réellement pénétrés du plus violent amour de la justice , ils me feront gré , sans doute , de leur indiquer quelques morceaux qu'ils pourront demain louer sans

craindre de compromettre leur goût ;
par exemple ces vers ,

Ainsi , libre & content dans mon obscurité ,
Je bénis tous les jours ma médiocrité ,
Qui chasse des fâcheux l'ennuyeuse visite ,
L'importun discoureur , l'effronté parasite.
Heureux mon humble toit , quand j'y puis recevoir

Des amis qui , pressés du desir de me voir ,
Ne viennent point railler ma table un peu rustique ,

Ni toucher, d'une dent dédaigneuse & critique,
A quelque mets vulgaire à la hâte apprêté !
L'amitié fait accueil à la frugalité.

Mes convives charmés, sous un berceau champêtre ,

Se contentent des mets que ces champs ont fait naître ,

De légumes légers souvent redemandés ,
Et de fruits qu'à ma main les arbres ont cédés.

M. de la Harpe lui-même a trouvé de quoi louer dans cette tirade ; & quand il s'agit de M. Clément, il ne convient à personne d'être plus difficile que le journaliste en titre de la philosophie.

*J'ose encore demander grace pour
les vers suivans.*

*Mais déjà , de ces prés le séjour pacifique
Calme de jour en jour , mon aigreur satirique ;
Ce censeur , si fâcheux à tant de sots esprits ,
En ne les lisant plus , pardonne à leurs écrits ;
.....*

*La H.... impunément. peut sur moi se venger
Des mépris du public ardent à l'outrager ,
Et ce léger * * * , si gai dans ses injures ,
Me traiter de serpent sans craindre mes mor-
sures.*

*Autrefois j'aurois su , d'un vers assez malin ,
A leur sensible orgueil laisser un long cha-
grin , &c.*

*En ne les lisant plus , pardonne à leurs écrits
est un vers charmant & plein de sel.*

A leur sensible orgueil laisser un long chagrin

*est un vers superbe. Vous pourrez
encore , Monsieur , applaudir au por-
trait de cet homme parvenu.*

*Qu'un ennui fastueux constamment accom-
pagne ,*

Et qui traîne avec lui la ville à la campagne.

Je n'ose citer les vers où le poète
se plaint,

D'entendre murmurer ces naïades plaintives
Contre un tyran jaloux qui les retient captives,
Emprisonne leur course en d'avares canaux,
Et fait languir ces prés amoureux de leurs eaux.

Il faut bien que le goût soit quelque
chose d'arbitraire, puisque ces vers
que j'admirerois, du moins dans une
ode ou un poème, ont paru ridicules
à des censeurs impartiaux. *Faire lan-*
guir ces prés amoureux de leurs eaux
leur a semblé une expression digne de
Trissotin & moi je la croyois de *Boi-*
leau. Voyez comme les goûts sont
différens ; mais sans doute c'est le
mien qui me trompe.

Je n'entrerai pas dans un plus long
détail sur cet opuscule. Il est écrit
peut-être avec encore plus de cor-
rection que le précédent ; mais les
idées sont encore plus communes,
vous n'y trouverez ni ce coloris bril-
lant & gracieux qui peut seul rajeunir
des tableaux aussi usés, ni ces grâces
délicates & naïves qui doivent ani-
mer les tableaux champêtres.

Je suis, &c.

LETTRE VI.

*Entretiens sur l'Orthographe françoise
& autres objets analogues ; par M.
J. B. Roche. A Nantes , chez la
veuve Brun , imprimeur-libraire , à
l'entrée de la Fosse , in-8° d'environ
800 pages.*

LES lettres dans la langue Fran-
çoise n'ont pas toujours une pronon-
ciation fixe ; elles s'altèrent & varient
selon leur différente position , quel-
quefois même elles ne se font pas
sentir du tout. Ces changemens &
cette espèce de contradiction entre les
sons qui frappent l'oreille, & les carac-
tères qui les peignent rendent notre
orthographe extrêmement difficile.
Pour en connoître parfaitement les
loix , il faut avoir fait une étude ap-
profondie de la langue , en sçavoir
les étymologies & les règles particu-
lières ; il faut encore joindre à cette
théorie une pratique longue & cons-

tante. Ainsi un ouvrage qui suppléeroit à cette étude, à ces connoissances étymologiques, à cette pratique si longue & désagréable, deviendrait intéressant chez une nation si curieuse & si jalouse de connoître & d'écrire correctement sa langue. Tel est l'objet que s'est proposé dans celui-ci *M. Roche*. Dans cette vue, il s'est principalement attaché à examiner la langue par ses rapports avec l'orthographe, à ne choisir pour principe que des vérités assez palpables pour être saisies de ceux qui ne sont point accoutumés aux idées métaphysiques de la grammaire, & en même temps assez simples pour être entendues sans qu'il soit besoin de la connoissance d'autres langues.

Le moyen dont il s'est servi pour expliquer & développer toutes les règles de l'orthographe a été de comparer la langue avec elle-même, & de montrer l'art de rapprocher tous les mots qui avoient de l'analogie entr'eux. Cette manière de procéder lui a fourni des règles d'une fécondité étonnante; on y voit tel mot, dont l'orthographe une fois déter-

minée , sert à faire connoître celle de plusieurs autres milliers ; il faut convenir cependant qu'elles sont sujettes à des exceptions ; mais cet inconvénient est moins la faute de la méthode de M. *Roche* , que celle de la langue même. Car à mesure que les mœurs se sont polies , on est sorti des règles générales pour adoucir & varier dans la prononciation des sons trop durs & trop monotones ; on a voulu conserver dans l'écriture des traces des étymologies ; de là sont venus ces différences entre la prononciation & l'écriture , & ces exceptions qui rendroient notre langue insoutenable si plusieurs autres genres de beautés ne dédommageroient de ce vice. M. *Roche* a obvié à cet inconvénient , autant qu'il a été possible , en donnant séparément une liste de tous les mots que l'usage a soustrait aux règles générales , en tâchant de soumettre leurs irrégularités même à des règles.

Dans un ouvrage où il y avoit des difficultés à proposer , des solutions à donner , des explications à faire ,

on ne pouvoit choisir un genre plus favorable que celui du dialogue.

Cinq interlocuteurs, sous le nom d'*Abbé*, de *Comte*, de *Milord*, de *Marquise*, de *Sophie*, y proposent chacun leurs questions, leurs doutes, ou y répondent selon leur caractère.

Le premier dialogue renferme l'exposition du sujet & de la méthode que l'auteur va suivre. Il y examine aussi si on doit s'en tenir à l'orthographe actuelle, ou à celle qu'ont voulu introduire quelques novateurs. Il s'y annonce également porté à admettre l'une ou l'autre, parce qu'il croit celle-ci aussi propre que la première à conserver les traces de l'étymologie; quand ce principe (auquel nous sommes bien éloignés d'acquiescer) seroit vrai, on n'en seroit pas plus autorisé à admettre une nouvelle orthographe; car il en est des langues comme des loix, les changemens y font toujours du mal quand ils ne sont pas évidemment nécessaires. En supposant même que plusieurs systèmes d'orthographe pussent être également bons, il n'en résulteroit pas;

comme le veut M. *Roche*, qu'on pût également les admettre. Celui qui écrit n'écrit pas pour lui seul, c'est pour transmettre ses idées à ses proches, à ses amis, à ses contemporains, & quelquefois à la postérité; comment se reconnoîtroit-on dans ce labyrinthe de plusieurs orthographes, & quel travail, quelles recherches n'auroient pas à faire les siècles futurs pour se reconnoître dans les ouvrages de notre siècle, sur-tout quand la révolution des temps en auroit amené dans la prononciation? Cette erreur grammaticale nous a paru assez intéressante pour prévenir ceux que le goût de la nouveauté & de la liberté séduisent quelquefois; elle ne nous empêche pas de rendre justice au reste de l'ouvrage, dont le plan est neuf, méthodique & simple. Ceux qui sont jaloux de se perfectionner dans l'orthographe y verront avec plaisir l'auteur entrer dans les plus grands détails, mettre par-tout de la netteté, & annoncer par ses observations qu'il a senti le génie de la langue, qu'il l'a méditée & approu-

fondie. Les premiers dialogues roulent sur les lettres , sur leur valeur déterminée , sur les altérations & variations qu'elles éprouvent selon qu'elles sont différemment combinées, & selon les accens qui en notent quelques-unes. Il a saisi dans cette partie les nuances les plus légères de la prononciation , de manière à suppléer aux secours dont manquent ceux qui n'habitent point ces villes où le commerce de la bonne société apprend par des inflexions marquées , à donner plus de force , plus de vie , plus de graces au langage.

Il donne ensuite une idée des différentes parties du discours , des changemens dont quelques-unes sont susceptibles quand elles passent du singulier au pluriel , du masculin au féminin, sans cependant jamais perdre de vue la ponctuation. Par exemple , il remarque que le *d* qui termine un mot se fait sentir comme un *t* devant les mots commençant par une voyelle ; qu'ainsi on doit prononcer *un grant éventail* , *un grant ouvrage* ; mais qu'il conserve sa prononciation naturelle

quand on ajoute à ce mot radical d'autres lettres comme dans *grande*, *grandeur*, *grandir*, &c.

Les adjectifs, comme on voit, ont quelquefois des consonnes muettes, ce sont elles qui aident à caractériser le féminin en y ajoutant un *e* muet; si on ne consultoit que le son, sans avoir égard à l'usage, on pourroit donc facilement se tromper sur l'orthographe de ces mots. M. Roche propose par cette raison de faire dériver le masculin du féminin, au lieu de tirer le féminin du masculin comme l'enseignent ordinairement les grammairiens. En suivant cette méthode, on sauroit donc que cet exemple *une ouvrière adroite, zélée, soumise, bonne, franche, polie*, feroit au masculin *un ouvrier adroit, zélé, soumis, bon, franc, poli*. L'*e* muet seul retranché indiqueroit les lettres qu'il faut conserver dans *bon & franc*; on a retranché une consonne de plus dans le premier, parce qu'un mot françois ne peut jamais commencer ou finir par une consonne répétée deux fois. Dans le second, parce que la douceur de notre langue

ne souffre pas non plus qu'une syllabe finale soit formée par le choc rude de deux consonnes.

Nous avons des voyelles composées qui peuvent se confondre dans la prononciation ; *gain* se prononce comme *guin* ; *amirauté* comme *amiroté* ; *parfum* comme *parfeun* , *aimable* comme *émable*. La voie de l'analogie si féconde pour déterminer par un mot l'orthographe d'une foule d'autres , vient ici applanir ces difficultés sans effort , cette voie est plus facile & plus lumineuse même que celle de l'étymologie , on saura par *gasner* , *prenant* , *amiral* , *parfumer* , *amitié* , que *gain* doit être écrit par *ga* , &c.

Le verbe est l'ame du discours , il le vivifie , il détermine , étend , prolonge , borne ou circonscrit l'action : de-là il est susceptible d'un grand nombre de modifications désignées dans notre langue , quelquefois par des voyelles composées qui peuvent se confondre avec d'autres lettres dans la prononciation , & quelquefois aussi par des lettres & même des syllabes muettes : puisque les mots du verbe

sont souvent orthographiés différemment, il est donc essentiel d'avoir un moyen pour le faire reconnoître à ceux qui peu au fait de la grammaire, pourroient facilement le prendre pour un mot d'une autre espèce. M. Roche les invite de se servir du mot *je veux* qu'ils placeroient devant le mot qu'ils croiroient être un verbe; si celui-ci est susceptible de prendre la modification de l'infinitif; c'est un verbe, autrement ce n'en est pas un. Exemple, *J'aime Dieu; je hais les méchans*. On reconnoitra facilement les verbes en se servant du mot *je veux*, car on aura *je veux aimer Dieu, je veux haïr les méchans*.

Nos participes sont tantôt susceptibles des impressions du singulier & du pluriel, du masculin & du féminin; tantôt ils sont inaltérables & invariables comme l'adverbe: cette distinction est peut-être un des points les plus difficiles de notre langue. M. Roche qui l'a senti s'est attaché à les représenter sous tous leurs rapports & à donner les moyens de les découvrir facilement, peut-être pourroit-

on lui reprocher de s'être , dans cette question , un peu trop étendu sur les objets accessoires ; c'est exposer ceux qui ne sont pas bien familiarisés avec ces matières à perdre le fil des idées.

Il n'a employé la voie des étymologies qu'avec beaucoup de circonspection , & que lorsque les autres secours lui ont manqué ; elle ne pouvoit convenir dans un ouvrage destiné spécialement pour cette portion de la société qui n'a pas fait d'études. Cependant quand il s'en est servi , il a su en tirer des facilités pour l'orthographe ; c'est ainsi que par le mot *habere* avoir , il explique pourquoi on écrit par une *h* les mots *habituer* , *habiter* , *habile* , *habit* , & leurs analogues *habitans* , *habitation* , *habitable* , *inhabité* , *inhabitable* , *j'habite* , nous *habitons* , *habité* , *habillement* , *deshabillé* : « car , dit-il , » *habiter* un pays , c'est l'avoir pour » demeure , *habile* , qui peut avoir une » charge , un emploi ; *habit* , vêtement » qui marque l'*habitude* du corps , &c. » On ne peut nier que cette étymologie ne donne une raison satisfaisante de l'usage constant & universel de

mettre une *h* avant tous ces mots & leurs analogues.

Ce qui contribue à rendre encore plus facile cette méthode, c'est que M. *Roche* trace aussi la manière dont on doit l'étudier. Deux de ses personnages, la *Marquise* & *Sophie*, sont supposés, à chaque dialogue, avoir mis par écrit des exemples applicables aux préceptes donnés dans le précédent, où il ne manque pas de se trouver quelques fautes ; l'abbé, le principal interlocuteur, en prend de-là occasion de résumer ce qui s'est dit dans l'entretien précédent. On trouve à la fin de l'ouvrage une table alphabétique de tous les mots susceptibles de quelques difficultés, avec les chiffres indicatifs des pages où elles sont expliquées, ainsi que celles de leurs analogues. Cette légère esquisse suffira, je crois, Monsieur, pour vous donner une idée suffisante de l'usage & de l'utilité de cet ouvrage.

Je suis, &c.

*Indications des Nouveautés dans les
Sciences, la Littérature & les Arts.*

Affaires de l'Angleterre & de l'Amérique. A Anvers, & se trouve à Paris chez Pissot, libraire, quai des Augustins.

De quel prix ne seroit pas à nos yeux un recueil qui contiendrait tous les actes, toutes les pièces, tous les faits qui ont rapport à ces guerres fameuses de Rome & de Carthage, dont dépendoit la destinée de ces puissances rivales & l'empire du monde ? Mais combien plus précieux encore doit nous paroître un ouvrage où l'on entre dans les détails les plus circonstanciés de cette révolution étonnante qui s'opère sous nos yeux & qui va changer entièrement le système politique de l'Europe ?

On a remonté dans cette collection jusqu'à l'établissement même des colonies Américaines ; on a rapporté la chartre primitive de sa constitution, les infractions que les Etats-unis assument y avoir été faites, les excuses dont l'Angleterre a tâché de pallier les

vexations qui ont servi de prétexte au soulèvement des colonies , toutes les délibérations , tous les discours , les manifestes , les déclarations , les faits militaires , les négociations , les traités , &c. &c. &c. En un mot , tout ce qui s'est passé du côté des deux nations & de leurs alliés respectifs.

Ce recueil , à l'avantage d'assigner la première origine , de suivre constamment les progrès de ces fameux débats , joint encore le mérite de nous fournir , si je puis parler ainsi , les nouvelles *dans la primeur*. L'éditeur , placé , pour ainsi dire , à la source des nouvelles , fait paroître ses cayers à mesure que les événemens fournissent des matières intéressantes. C'est pour cela qu'il n'a point voulu contracter les obligations du retour périodique. Mais l'ouvrage paroît assez régulièrement , avec tout le succès que j'avois présagé * , & que sembloient lui assurer l'intérêt des matières dont il traite , la sagesse & la profondeur

* Voyez l'Année Littéraire 1776 , tom. II , pag. 67.

des vues politiques du rédacteur, son style pur & rapide, & sur-tout la vérité & la certitude des événemens qu'il annonce.

L'Amérique indépendante, dessin allégorique, exécuté par le sieur Borel.

J'ai eu occasion, Monsieur, de voir moi-même ce dessin : il m'a paru de la composition la plus heureuse ; l'idée en est belle, grande & poétique ; elle fait un honneur infini à l'imagination qui l'a conçue, ainsi qu'au crayon qui l'a exécutée. Ce dessein représente M. *Franklin* qui affranchit l'Amérique ; elle embrasse la statue de la Liberté, & *Minerve* couvre le sage législateur de son égide. La Prudence & le Courage personnifiés renversent leur ennemi, qui dans sa chute entraîne un *Neptune* dont le trident est rompu. A la droite de la Liberté l'Agriculture, le Commerce & les Arts applaudissent à cette utile révolution. Rien de mieux groupé que toutes ces figures ; les attitudes sont variées & pittoresques. Le visage de M. *Franklin* frappe d'abord tous les yeux ; il est parfait pour

la ressemblance, il respire la noblesse & la dignité; on lit, pour ainsi dire, sur son front majestueux le calme d'une ame pure, & la sagesse de ses vues. L'Amérique représente à-la-fois la reconnoissance dont elle est pénétrée pour son libérateur, l'effroi que lui inspire encore son ennemi, quoiqu'il soit terrassé, & la confiance dont elle est animée à la vue de la statue de la Liberté; Je vous engage, Monsieur, à souscrire pour ce beau dessin, qui sera gravé par M. le Vasseur, graveur du roi & de leurs majestés impériales & royales. Il formera une estampe de seize pouces un quart de haut, sur treize pouces de large, sans le titre, & paroîtra à la fin de la présente année 1778.

Elle sera, pour ceux qui souscriront, à commencer du 20 mai jusqu'au 20 août inclusivement, de *neuf livres, six livres* en souscrivant, & *trois livres* en la livrant.

On suivra, pour la livraison, l'ordre des numéros de MM. les souscripteurs. On souscrira à Paris chez M. Trutat, rue de Condé. Ceux qui ne

souscriront pas, la payeront 12 livres.
Le 20 juin de cette année, on pourra
voir le dessin chez M. le Vasseur, rue
des Mathurins,

*AVIS aux personnes qui ont souscrit
pour l'Année Littéraire 1778, chez
M. Lacombe, libraire, rue de Tour-
non.*

MALGRÉ les avis souvent répétés
de M. Fréron, qui prioit les personnes
attachées à son Journal de ne s'adres-
ser qu'au sieur *Marigot le jeune*,
libraire, quai des Augustins, plusieurs
cependant, soit par elles-mêmes, soit
par leurs gens d'affaire, ont renou-
vélé leur abonnement pour l'année
1778 chez M. *Lacombe*, libraire, rue
de Tournon. Les malheurs arrivés à
ce dernier libraire l'ayant forcé de
suspendre son commerce, les per-
sonnes qui ont souscrit chez lui se
trouvent frustrées de leur droit, &
M. *Fréron* n'ayant contracté avec
elles aucun engagement, à la rigueur,
ne seroit point tenu de leur fournir

ses feuilles. Cependant , pour satisfaire , autant qu'il est en lui ceux qui tiennent aux bons principes qu'il s'efforce toujours d'établir ou de défendre dans son Journal , il consent à supporter la plus grande partie de la perte commune , & à envoyer *gratis* les feuilles le reste de cette année aux souscripteurs de M. *Lacombe*. Mais il espère qu'à dater du N^o 13 , où M. *Lacombe* a cessé de faire ses envois , ces personnes voudront bien payer au moins le port des feuilles qui leur ont été ou seront adressées par la suite. Ce sera pour MM. les souscripteurs de province la somme de 5 liv. 12 s. seulement qu'ils voudront bien faire passer au sieur *Mérigot*. Cette somme , si légère pour chacun des souscripteurs , formeroit une perte considérable pour M. *Fréron* , à cause de la multitude des Abonnés. C'est beaucoup qu'il consente à supporter les frais de papier & d'impression en faveur des personnes dont il n'a rien reçu , & qui ont souscrit chez un autre libraire que le sien , malgré les avertissemens réitérés qu'il avoit eu soin de donner au public.

Comme ce sont ordinairement des gens d'affaire qui font les abonnemens, MM. les souscripteurs peuvent ignorer si c'est chez M. *Lacombe*, ou chez M. *Merigot* qu'on a souscrit pour eux, on a mis au bas du présent avis les noms des personnes pour qui on a souscrit chez M. *Lacombe*. On espère qu'elles trouveront juste la demande qu'on leur fait.

Pour prévenir de pareils inconvéniens, MM. les Abonnés sont priés instamment de recommander très-soigneusement à ceux qu'ils chargent de souscrire pour eux, de s'adresser directement au sieur *Merigot* le jeune, libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.

Fautes à corriger dans le N° 15.

Page 310, ligne 6. Ce sont des monstres; lisez, ce sont des meurtres.

Ibid. ligne 12. Ce qui n'est pas fort énergique; lisez, ce qui est énergique.

Page 321, ligne 9. Même système; lisez, même rithme.

Fautes à corriger dans le N° 16.

Page 46, ligne 13. *Licentia sumpta pruden-*
ter; lisez: *licentia sumpta puden-*
ter.

L'ANNÉE

LITTÉRAIRE.

LETTRE VII.

Les Nuits Clémentines , Poëme en quatre chants sur la mort de Clément XIV , (Ganganelli) par D. Giorgi Bertola , traduction libre de l'Italien , suivie du Poëme original , 2 vol. in-12. A Paris , chez Lottin le jeune , libraire , & Moutard , imprimeur de la Reine , 1778 , avec app. & privil. du Roi.

JE ne comprends rien , Monsieur , à la modestie de M. Caraccioli. Assurément il n'y pense pas , de nous donner comme une *traduction* , un ouvrage dont les quatre cinquièmes lui appartiennent en propre & pour le fonds & pour la forme. Comment veut-il que ceux qui n'entendent point l'Ita-

ANN. 1778. Tome IV. G

lien , & c'est le plus grand nombre ; rendent à chacun des deux écrivains la justice qui lui est due ? Le texte rimé est de 50 pages seulement ; ces 50 pages , maniées par M. Caraccioli , ont donné une surface de 420 pages de prose. En vérité , l'opération des batteurs d'or , qui n'est oubliée dans aucun traité de physique expérimentale , n'a rien de plus curieux que cette expansion littéraire. Mais l'humilité de l'écrivain françois ne me paroît pas moins admirable que sa fécondité. Car n'est-il pas évident qu'il court risque de perdre sa gloire en la partageant ? Le lecteur qui trouvera une infinité de jolies choses dans *les Nuits Clémentines* ne manquera pas , comme de raison , d'en faire honneur à M. Bertola , qu'il supposera en avoir au moins fourni la première idée. Cela feroit un tort infini au prétendu interprète.

Il y a des gens qui s'enrichissent du bien d'autrui ; pour lui , bien loin de rien prendre à personne , si on a quelque reproche à lui faire , c'est de pousser la générosité trop loin , c'est de se dépouiller lui-même en faveur du

premier venu. Ses nombreux ouvrages le mettent à portée de faire des charités abondantes. Il prend dans son magasin quelques lambeaux brillans , & il en a bientôt fait une parure telle quelle , dont il gratifie ceux qu'il prend sous sa protection. Les médifans disent , il est vrai , que M. *Caraccioli* ne fait point en cela une œuvre de surérogation , què s'il a mis du sien dans certaines lettres , il y étoit obligé en conscience , attendu qu'on doit vêtir les enfans dont on est père.

Ces discours malins ont tellement prévenu le public contre le génie créateur de M. *Caraccioli* , on est tellement sur ses gardes pour n'être pas attrappé une seconde fois , que je ne voudrois pas répondre que le pauvre M. *Bertola* ne passât aussi pour un phantôme. Ce ne seroit au reste qu'une compensation ; la chimère ayant été regardée quelque temps comme une vérité , pourquoi la vérité ne paroîtroit-elle pas à son tour une chimère ?

On avoit demandé des preuves d'authenticité à l'auteur de la fiction , il n'en

point donné d'autre que le succès même de sa hardiesse. Le fameux imposteur de la Mecque, chaque fois qu'il étoit un peu fortement pressé par ses adversaires, faisoit descendre du ciel un chapitre de l'Alcoran, qui contenoit justement la solution de la difficulté proposée. Avec non moins de subtilité, a-t-on fait paroître de nouvelles éditions qui supprimoient, ajoutaient, changeoient tout ce qui avoit fait de la peine, qui ont satisfait tous ceux qui aiment à lire les romans, & n'ont laissé dans l'incrédulité que ces esprits entêtés, à qui il faut absolument des raisons, & non des tours de passe-passe.

Pour ne pas tomber aujourd'hui dans un pareil inconvénient, & afin de montrer que les auteurs Italiens traduits par M. *Caraccioli* ne sont pas tous éclos de son cerveau, on nous annonce positivement que M. *Bertola* est un être réel, qu'il demeure à *Naples*, le pays le plus propre à animer le beau feu de la poésie. On ajoute que peut-être, il pourra passer incessamment par *Paris* en allant à *Pétersbourg*.

A l'aide d'un *peut-être* on ne se compromet point. Au reste un si long voyage ne feroit pas inutile à M. Bertola ; les glaces du nord tempéreroient un peu son imagination trop ardente , & lui feroient perdre le goût de ces hiperboles italiennes dont il est si prodigue. » *Tout*
 » *jeune qu'il est*, dit M. Caraccioli , *il*
 » *a déjà pris la substance de l'Arioste*
 » *& du Tasse* ; son poëme transportant
 » l'ame dans les cieux pour en con-
 » templer les merveilles , & la répan-
 » dant sur la terre pour en admirer les
 » beautés , joint à la plus exacte préci-
 » sion , la plus heureuse fécondité ». Et
 vous n'appellez pas cela , M. Carac-
 cioli , persifler le public ? Si votre au-
 teur a tant de *précision* , quelle est
 donc votre manie de l'allonger si cruel-
 lement ? S'il a tant de *fécondité* , où
 avez-vous pu prendre de quoi ampli-
 fier encore une matière qu'il a déjà
 épuisée ? Ou vous en imposez , quand
 vous faites ainsi son éloge , ou vous
 êtes un traître , quand vous le para-
 phrasez d'une manière si prolix. Com-

ment osez-vous dire après cela : » Ma
 » traduction n'a d'autre mérite à mes
 » propres yeux que celui de faire con-
 » noître le poëme original » ? Pour
 faire connoître du vin , s'avise t-on
 d'en mêler un verre dans une pinte
 d'eau ? Je vous soutiens , Monsieur ,
 que vous parlez contre votre pensée ;
 vous n'êtes pas le maître de croire
 que 420 pages en puissent représenter
 50 d'une manière nette & précise ; &
aux yeux du public vous serez le seul
original que votre traduction aura le
 mérite de faire connoître.

Vous ajoutez néanmoins , comme
 une suite naturelle , qu'elle pourra
engager nos poëtes les plus célèbres à
le mettre en vers françois. L'idée n'est
 pas mauvaise. Messieurs les poëtes
 François , & les poëtes les plus cé-
 lèbres , mettez-vous donc en be-
 sogne , que nous ayons du *Carac-*
cioli en vers ; il ne nous manque plus
 que cela ; sa prose étincelante , amphi-
 gourique , mérite bien cet honneur.

Quelque bonne mine , au reste ,
 que fasse M. *Caraccioli* , il n'est pas
 sans crainte , tant pour lui que pour

M. Bertola ; il sent quel tort peut faire la critique à un mauvais ouvrage ; en habile homme , il prend les devants , il cherche à décréditer la critique elle-même , en disant qu'elle est facile , & qu'il n'y a qu'à extraire les endroits foibles. (Il faut que *M. Caraccioli* lui-même se charge d'indiquer au public les endroits qui ne sont pas foibles , car je ne sais où les trouver.) Il cite ensuite l'immortel *Fénelon* pour nous apprendre qu'il faut des ombres dans les livres comme dans les tableaux , que la nature n'est pas également belle par-tout , & que *la plus délicieuse fontaine coule dans le voisinage d'un marais*. Avec cette petite précaution oratoire , *M. Caraccioli* compte bien qu'on passera le long de ses marais sans lui chercher chicane.

Il nous prévient encore au sujet des idées bisarres qui se trouvent en grand nombre dans le poëme Italien ; il a la complaisance de nous mettre au fait de la poésie ultramontaine , c'est elle qui est responsable de tout ce désordre. » Elle ne connoît point d'ex-

152 L'ANNÉE LITTÉRAIRE:

» traves, elle s'abaisse, elle s'élance;
 » elle se resserre, elle s'étend, elle aban-
 » donne son sujet, elle y revient;
 » c'est une belle tempête, un brillant
 » feu d'artifice, dont les explosions
 » paroissent le jeu du caprice & du
 » hasard, & il seroit absurde d'exiger
 » qu'un poëme Italien fût un poëme
 » François ». Après une pareille dé-
 finition de la poésie Italienne, assuré-
 ment nous aurions mauvaise grace
 d'exiger de M. *Bertola* de l'ordre &
 de la suite. Voilà un privilège en
 bonne forme, scellé par M. *Caraccioli*,
 au moyen duquel il peut battre la
 campagne tout à son aise, réunir les
 choses les plus disparates, entasser
 les chimères, *ut nec pes nec caput uni*
reddatur formæ; si nous voulons l'in-
 quiéter là dessus, il excipera de sa
 qualité d'*Italien*, soutiendra fort &
 ferme qu'à la vérité la liaison & le
 bon sens sont d'obligation quand on
 parle *françois*, mais que suivant l'u-
 sage de son pays, il est dispensé de
 ces observations minutieuses; & si
 nous insistons encore, il disparaîtra

au milieu d'une tempête ou d'un feu d'artifice.

M. Caraccioli trouve très-juste le titre de *Nuits Clémentines*, parce que l'ouvrage nous représente le poëte au milieu des ténèbres. Nous avons la satisfaction de nous rencontrer ici avec l'interprète, nous convenons de la vérité de son observation, & nous ajoutons seulement qu'en sa qualité de traducteur, il n'a pas peu augmenté les ténèbres qui justifient si bien le titre ingénieux du nouvel Young. Cependant il n'est pas tellement voué au noir, qu'il ne » promène alternati-
» vement ses lecteurs dans des sen-
» tiers de roses & de cyprès, de
» sorte que les personnes d'un carac-
» tère sérieux ou d'une humeur en-
» jouée, trouveront la lecture de cet
» ouvrage assortie à leur goût ». C'est à-dire que pour contenter tout le monde, on nous présente un véritable ambigu: on y trouve, en effet, du sérieux & du comique, mais le dernier l'emporte de beaucoup. Peut-être M. Bertola avoit-il mélangé ces deux ingrédiens si contraires dans une

proportion raisonnable ; mais si jamais il peut lire cette traduction jusqu'au bout , il trouvera que ses *cypres* sont entièrement étouffés sous les *roses* de son correspondant.

On lit vers la fin de la préface que *les Italiens ont été les maîtres du monde dans la création des sciences & des arts , comme dans leur restauration*. M. Caraccioli dit ici une fadeur , en voulant faire un compliment. Les *Italiens* eux-mêmes lui apprendront qu'ils n'ont jamais créé les sciences ni les arts ; disciples des Grecs , ils peuvent avoir égalé leurs maîtres , mais ils doivent une partie de leur gloire aux leçons qu'ils en ont reçues. Je ne releverai point ici l'inattention de M. Caraccioli dans le titre de son ouvrage , inattention qui feroit croire d'abord que la traduction qu'on va lire est de M. Bertola ; mais je ne saurois passer l'ineptie du titre Italien , qui est conçu en ces termes : *le Notti Clementinæ , poëma , in morte della santa memoria di Clemente XIV*. Il n'est pas nécessaire de connoître parfaitement la langue Italienne , ainsi que l'exige

notre traducteur , pour voir qu'il est ridicule de faire un *poëme sur la mort de la sainte mémoire* d'un pape quelconque. Si nous connoissions moins le zèle de M. *Caraccioli* pour *Clément XIV* , nous serions tentés de prendre ce titre pour une épigramme contre le dernier pape.

Après avoir épluché la préface françoise de ce livre , je dois , Monsieur , vous dire un mot de l'épître dédicatoire dans laquelle M. *Bertola* fait hommage de ses vers à Monseigneur l'évêque de Cortone. Je souscris volontiers aux autres louanges qu'on donne à ce prélat , que je n'ai pas l'honneur de connoître ; mais en voici une qui ne sera admise chez nous qu'avec bien des précautions. On lui dit : *Voi fra i pochissimi che fanno far servire i lumi della filosofia alla cristiana istruzione* , c'est - à - dire : Vous êtes du très-petit nombre de ceux qui savent faire servir les lumières de la philosophie à l'instruction chrétienne. Si M. *Bertola* vient jamais à Paris , & qu'il parle à des personnes sensées , il connoîtra bientôt que nous ne croyons

pas faire l'éloge d'un évêque , quand nous disons qu'il donne dans la philosophie , il apprendra que pour former de parfaits chrétiens les lumières de l'Evangile suffisent , & qu'on doit regarder comme une marque de la protection de Dieu sur l'Eglise , de ce que le nombre de ceux qui veulent se servir d'autres lumières est infiniment petit.

Essayons maintenant de faire une courte analyse de l'ouvrage. J'ai peur, Monsieur , que vous ne preniez les réflexions nocturnes de M. Bertola pour des vrais rêves , tant il y a peu de rapport entre ses idées. Que seroit-ce si je pouvois y joindre le commentaire inénarrable de son cher interprète ? D'abord n'espérez pas que je vous trace un plan , je n'en ai point apperçu ; imaginez donc cent cinquante deux stances , de six vers chacune , distribuées en quatre nuits , en sorte qu'il y en ait trente-neuf dans la première , vingt dans la seconde , cinquante - une dans la troisième , & quarante-neuf dans la dernière. J'ai cherché inutilement la cause d'une

répartition si inégale. Comme l'auteur n'a point d'objet déterminé, & qu'il laisse errer son esprit au hasard, il a coupé son poëme à l'aventure, & je vous réponds que toute autre division feroit aussi bonne que la sienne.

Le poëte se trouve dans une affreuse solitude propre à entretenir sa mélancolie. Il voit un spectre, c'est la mort. D'abord elle l'effraye beaucoup ; peu - à - peu il se familiarise avec elle, & lui parle morale : ensuite il apostrophe l'ombre du feu pape. Il ébauche son éloge, c'est un écrivain sublime qui doit un jour enchanter l'Europe, c'est un *Titus* qui compte ses jours par ses bienfaits, c'est un héros extraordinaire, la fidelle image de la nature divine, il réunit toutes les vertus, le *Rubicon* doit s'enorgueillir de ce qu'un tel pontife est né sur ses bords, & *Rimini* lui élèvera un arc de triomphe plus superbe que celui d'*Auguste*. Voilà le sommaire de ce qui est énoncé dans les cent cinquante vers qui composent le premier chant. Ces cent cinquante vers, manipulés par M. *Caraccioli* ont rendu justement

cent pages. Vous sentez, Monsieur, qu'en défalquant ce qui appartient légitimement à l'Italie, c'est-à-dire, un vers & demi par page, il nous reste un *produit net* extrêmement considérable. Vous me demanderez par quel art M. *Caraccioli* vient à bout d'opérer une multiplication si étrange; le voici. Il trouve de temps-en-temps dans son texte les mots suivans, temps, éternité, vie, mort, ciel, terre, vice, vertu, corps, ame, religion, fanatisme, tolérance, &c. Or dès qu'il tombe sur quelqu'une de ces matières, il ne se possède plus, c'est un torrent qui se déborde, c'est un foudre qui éclate; il s'anime, il s'élance, il diserte à perte de vue. M. *Bertola* devient ce qu'il peut, & le lecteur aussi; mais de tous ces objets, c'est la mort qui est l'objet favori de M. *Caraccioli*, oui, Monsieur, la mort, la mort, c'est-là qu'il brille, c'est-là qu'il est charmant, ingénieux, incomparable; ceux qui auront le courage de lire son livre verront que je n'en impose point, & qu'à tort & à travers il fourre partout ses pétillantes amplifications,

Souvent aussi il est obligé d'étendre les idées très-embrouillées de son auteur, & il les éclaire encore par des notes, qui ne sont pas la partie la moins curieuse de l'ouvrage; jugez-en, Monsieur, par cet exemple. M. *Bertola* s'avise de nous peindre les bras *robustes & noirs* qui creusent les mines du *Potosé*, qui font trembler la montagne sous leurs coups redoublés; dans ces abîmes profonds l'espérance s'enflamme, les travaux redoublent, & enfin on trouve le métal brillant. Devineriez-vous bien, Monsieur, où il en veut venir par ce joli préambule? Je vous le donne, non pas en trois, mais en cent. Vous renoncez, sans doute, he bien', je vais vous le dire, ces gens qui ont les bras robustes & noirs, ce sont des savans, tels que M. *Caraccioli*; le *Potosé*, suivant le traducteur, ce sont les manuscrits & les mémoires secrets encore ensevelis dans les archives de *Ganganelli*, on en tirera les *entreprises merveilleuses*, & ces savans les consigneront dans des *écrits lumineux*, comme dans un *trésor*, & voilà le

brillant métal. Mais, direz-vous, ces *écrits lumineux* étant les productions de ces savans qui doivent travailler dans les mines *pendant plusieurs lustres* avant d'en rien tirer, ne sauroient faire estimer *Ganganelli* comme un grand auteur. La difficulté est réelle, dans le sentiment de M. *Caraccioli*, mais il me semble que le texte porte simplement que ces savans laborieux ne feront que recueillir les lettres déjà existantes du *héros ami des hommes*. « Ses pensées vivent éternellement dans un style naturel, il ne » manque qu'une main délicate pour » les recueillir & les distribuer, afin » que l'Europe s'enivre de cette lecture, & qu'elle prenne de nouvelles » forces aux douces rosées d'une si » rare éloquence ». Voilà la traduction littérale de la vingtième strophe, en voici maintenant la paraphrase à la *Caraccioli*. « Brillant univers, tu verras durer autant que toi-même les » pensées comme les sentimens du » héros que je célèbre, de cet ami » des hommes, qui, dans un style » aussi naturel que ses mœurs, aussi

» pur que son cœur , fit fleurir sous
 » sa plume les sciences , les arts , les
 » vertus. Mais quelle sera la main
 » élégante , qui après avoir rassemblé
 » tant de fragmens épars , comme on
 » réunit diverses fleurs pour en for-
 » mer un magnifique bouquet , enri-
 » chira le public de ce précieux recueil.
 » L'Europe alors enivrée d'un suc tout
 » divin , fera passer dans sa propre
 » substance l'ame & le génie de *Gan-*
 » *ganelli* , & le monde se reproduisant
 » sous un nouvel aspect , de même
 » que la nature renait au printemps
 » sous mille différentes couleurs , nous
 » montrera plus que jamais des savans
 » & des sages tels que la vérité les
 » forme , & que la religion les desire ».
 Vous devez être content , Monsieur ,
 d'un si pompeux galimatias , qui nous
 annonce la plus heureuse révolution
 & dans la littérature & dans la mo-
 rale , le tout opéré infailliblement
 par les lettres *Ganganelliques*. Afin
 que rien ne manque à votre édifi-
 cation , je joins la note du traducteur ;
 en ces termes : » Le poète parle ici
 » des lettres de *Ganganelli* , qui ne

» paroissent point encore. Il desire
 » que cette précieuse collection de-
 » vienne publique , & que chacun y
 » puise les sentimens sublimes dont
 » elles sont remplies. On trouve ces
 » lettres originales Italiennes chez
 » *Pissot*, libraire à Paris , quai des
 » Augustins ; prix 5 liv. » On ne peut
 rien de plus adroit que la manière
 dont M. *Caraccioli* s'y prend pour
 procurer du débit à son libraire. Il
 nous donne d'abord M. *Bertola* pour
 un génie du premier ordre, & même
 tant soit peu prophète , puisqu'il a
 annoncé en 1775 , au mois de février,
 des lettres qui , à cette époque,
 étoient dans les espaces imaginaires.
 Cet homme qui alors n'avoit pas vu
 une ligne de la main de *Ganganelli*,
 car je ne compte point ses brefs ,
 nous le présente cependant comme un
 écrivain supérieur. N'est-ce pas dire
 en d'autres termes que M. *Caraccioli*
 va devenir le maître de l'Europe pour
 la beauté du style & la sublimité des
 sentimens ? La petite note qui vient
 ensuite paroît être sans prétention ,
 & le tout se réduit à ceci : Messieurs ,

j'ai composé un chef d'œuvre , il se vend chez *Pissot*. J'ose assurer que ce petit raisonnement est mille fois plus clair & va plus *ad rem* que toutes les doléances incompréhensibles de M. *Bertola*.

J'ai remarqué , Monsieur , que M. *Caraccioli* , apparemment par son privilège de traducteur , fait des complimens à des personnes auxquelles M. *Bertola* n'a pas seulement pensé. C'est une de ses ressources pour allonger le volume. Cela pourroit faire naître des *qui pro quo* assez plaisans , en cas que le poëte Italien nous rende un jour visite. Les Cordéliers , par exemple , n'auront qu'à l'aller remercier d'avoir fait une mention honorable de leur ordre , il ne comprendra rien à ce qu'ils voudront lui dire , & sera obligé de faire venir M. *Caraccioli* pour expliquer l'énigme. On lit , page 50 , » Eh ! qu'ai-je besoin d'exagérer , » lorsqu'un ordre célèbre , dispersé » par toute la terre , fait retentir d'un » pole à l'autre le nom de *Ganganelli* , » quand il préconise avec transport » des vertus sociales & solitaires »

» dont il fut pendant neuf lustres l'admirateur & le témoin » ? On trouve ici une petite note très-curieuse. *Le dictionnaire encyclopédique, dont le témoignage n'est pas suspect, rend hommage à l'ordre des Cordeliers, comme ayant toujours cultivé les sciences avec succès.* Un pareil hommage est très-flatteur assurément pour l'ordre des Cordeliers, les voilà obligés à quelque retour, & si jamais MM. de l'*Encyclopédie* venoient à avoir besoin des disciples de saint François, (car il arrive quelquefois des choses bien singulières dans la vie, & l'on ne doit jamais dire, de cette eau je ne boirai) si, disje, il arrivoit quelque cas pareil, ceux-ci ne pourroient honnêtement leur refuser ce qui seroit de leur ministère, quand ils en seroient légitimement requis.

Dans le second chant, l'auteur représente *Clément XIV* au lit de la mort ; j'ai trouvé fort touchante la peinture qu'il fait du pontife levant au ciel des mains déjà glacées, & priant pour sa chère Rome. Il monte au séjour des bienheureux, il y est accueilli par

les ames qui l'habitent. La triste nouvelle se répand dans toute l'Europe, & y cause la plus grande désolation. On invite les arts à travailler pour sa gloire. Tout cela est renfermé dans vingt stances. Je n'entreprendrai point de vous dire comment M. *Caraccioli* a étendu, enflé, tourmenté ce qu'il peut y avoir de raisonnable dans M. *Bertola*, il me suffira de vous dire une fois pour toutes qu'il semble avoir recueilli toutes les fleurs de ses nombreux ouvrages pour en remplir celui-ci, jugez si cela doit porter à la tête. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que dans le temps même où il exagere à toute outrance, il se tue à crier : loin d'ici les hyperboles, mon style est simple. » Soyez simples, dit-il, aux » sculpteurs, & vous ferez honte à la » parque qui osa couper le fil d'une » vie si précieuse à l'humanité ». Ne trouvez-vous pas, Monsieur, que cette *parque* fait ici un joli personnage, vis-à-vis d'un homme qu'on vient d'appeler le *vicaire du Christ*, & qui s'entretient avec les élus ?

A propos de sculpteurs, il faut que

166 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

je vous fasse part d'une bévue singulière de M. *Caraccioli* ; je suis sûr qu'il en rira lui-même , tant elle est plaisante. M. *Bertola* veut animer les grands artistes à travailler pour *Ganganelli* , il dit en style poétique :

Stempri fini color , scelga scalpelli
Per il Pericle suo Fidia e Paneno.

c'est-à-dire , que *Phidias* prenne le ciseau , & que *Panenus* détrempe ses couleurs pour immortaliser leur *Periclès*. Croiriez-vous bien que M. *Caraccioli* a confondu le héros avec les artistes , & qu'il a métamorphosé *Periclès* en sculpteur ? Sans se douter de rien , il traduit avec son emphase ordinaire :
 » Que les *Periclès* , les *Phidias* , les
 » *Panenus* se réveillent ; que leurs
 » doigts , dont l'univers admira l'élo-
 » quente énergie , fassent revivre à nos
 » yeux le héros de l'humanité , qu'ils
 » lui donnent cet air affable & ma-
 » jestueux qui rendit son ame *transpa-*
 » rente , sans jamais divulguer les se-
 » crets de son cœur ». Pour la traduc-
 tion de M. *Caraccioli* , quoiqu'elle

soit aussi très-majestueuse, elle rendra son ignorance transparente, & divulguera tous les travers de son esprit.

C'est bien ici le cas de faire au plutôt une nouvelle édition : il seroit en effet trop honteux pour M. *Caraccioli* qu'on pût lui reprocher, non-seulement d'avoir oublié son *Cornelius Nepos*, au point d'avoir enfermé dans un atelier de sculpteur un des plus grands hommes d'Athènes, mais encore de s'être trompé si lourdement dans l'intelligence d'un texte aussi aisé. Cette dernière méprise, au reste, doit moins surprendre, si l'on se rappelle les solécismes qui fourmillent dans les lettres originales italiennes composées par le même auteur : mais encore une fois, à force de réimprimer on peut faire disparoître au moins les principales taches ; car, comme le dit spirituellement M. *Caraccioli* lui-même, livres, édifices, tableaux, autant d'objets nécessairement défectueux, & ses ouvrages en font une preuve démonstrative.

Au troisième chant, le poète toujours dans la solitude, déclame con-

tre l'envie, qui a exercé ses fureurs à Sparte, à Carthage, à Athènes, à Rome, qui a poursuivi *Scipion & Annibal*; de-là vous sentez, Monsieur, qu'il n'y a qu'un pas à faire pour venir à *Ganganelli*, l'analogie est frappante. Plus grand qu'*Auguste*, *Ganganelli* a rendu à Rome toute sa gloire, il a ramené la paix, il s'est fait chérir du monde entier. Ah! Monsieur, quel plaisir d'entendre M. *Caraccioli* prêcher sur ce texte, *il a ramené la paix*; il ne se possède plus, le petit page dont parle Madame de *Seigné* devenoit fontaine, pour lui il devient volcan; on est ébloui, étourdi, terrassé. J'ai vu des serpens s'entortiller autour des vertus, les héros passer du faite de leurs trophées dans l'exil & dans les fers; j'ai vu l'histoire aller à la trace des forfaits, les hommes gager la mort à leurs ordres, les tempêtes souffler le désespoir aux oreilles des nautoniers; j'ai vu des montagnes d'ossements, des pyramides de poussière; j'ai vu les mers couvertes de panegyristes aux ordres de la renommée; j'ai vu des cœurs dont les plis sont plus serrés que les feuilles d'une jeune

jeune rose , des cœurs qui font des abîmes , dont les bords sont semés de lys & d'amaranthes , &c. en un mot j'ai vu toute la nature tellement rétrécie & concentrée , qu'il n'existe plus dans l'univers qu'un seul homme , qu'un seul pays , un seul instant. Si tout cela , Monsieur , ne vous paroît pas admirable , M. Caraccioli dira que la lumière ne rayonne plus sur votre front , & qu'elle ne répand point dans votre ame une splendeur divine ; que l'ame incomparable de Clément ne parle point en vous ; mais que votre vertu , semblable au bois verd , qui se consumant dans les foyers , distille goutte à-goutte une liqueur âcre & corrosive sur le feu le plus vif & le plus pur , s'exhale sur les meilleurs ouvrages , &c.

Le quatrième chant est le plus bizarre de tous. Le poète voit un personnage brillant , c'est la *Gloire* , qui lui dit de s'armer de courage , quoiqu'il n'y ait rien à craindre & qu'elle ne veuille pas le conduire à la tranchée , mais dans un lieu enchanté. C'est *Clément* qui y préside , & qui lui-même y a placé la *Gloire*

en sentinelle pour garder des monumens célèbres. Des gens raisonnables auroient dit que la Gloire qui préside au temple de l'Immortalité y auroit admis *Clément*; M. *Bertola* n'est pas content de cet arrangement : comme le médecin de *Molière*, qui mettoit le cœur à droite, il veut que ce soit son héros qui commande à la *Gloire*, & qui soit plus glorieux qu'elle. Quoi qu'il en soit, M. *Bertola*, conduit par la *Gloire*, comme *Enée* par la *Sybille*, voit un temple que toutes les nations de l'Europe élèvent en l'honneur de *Ganganelli* : on dit un mot de chacune de ces nations, & puis de nouveaux temples & de nouvelles magnificences, dont j'ai été si ébloui, que je n'ai pas trop suivi la marche de l'auteur, qui s'éveille à la fin de son rêve, & se trouve tout environné d'une lumière qui n'est nullement dans ses vers.

Ce canevas singulier, Monsieur, est rempli par M. *Caraccioli* d'une manière plus singulière encore. Dans l'original, la *Gloire* fait un long discours à M. *Bertola*, qui la laisse jaser tout à son aise; M. *Caraccioli* ne sauroit

rester si long-temps sans rien dire, & nulle considération ne sauroit l'empêcher d'interrompre la déesse. Dès qu'elle vient à lâcher quelqu'un de ces mots, qui font sur l'esprit de notre traducteur l'effet d'une détente sur un ressort, aussi-tôt il part de la main, & enfile ses réflexions morales, avec toute la vivacité & la justesse que vous lui connoissez. Mais le morceau vraiment curieux, c'est la consécration du temple. C'est un vrai spectacle d'optique; vous y voyez la France, vous y voyez l'Espagne, vous y voyez Londres, Berlin, la Russie, personnifiées & travaillant avec autant de concert qu'il est possible, à je ne fais quel monument pour *Ganganelli*.

M. *Bertola* est assez laconique en parlant de ces nations; M. *Caraccioli*, comme son chancelier, donne une juste étendue à ses idées, & à chaque figure qu'il fait paroître, il ne manque pas, à l'instar de ceux qui montrent la lanterne magique, d'avertir son lecteur dans une note, & de lui dire: *Admirez la ressemblance*. Par exemple,

qui ne reconnoîtra pas Paris , qui pour se conserver dans une délicieuse fraîcheur , ajoute chaque jour à sa couronne de nouvelles fleurs , modifiant l'aiguille & le pinceau de manière à créer des modèles. Voilà justement nos coëffures à la mode , & toutes nos autres créations , dont le but est de nous conserver dans une fraîcheur délicieuse , qui est si fort à desirer dans les grandes chaleurs : il ne nous en coûte que de modifier l'aiguille & le pinceau. Qui ne reconnoîtra ce pays enchanté , que les talens & les fêtes reproduisent à tout moment sous une forme ravissante : Eh bien , Monsieur , voilà nos vaux-halls préconisés dans l'Olympe , par la bouche même de la Gloire , qui ne connoît pas les frivolités , & aux yeux de laquelle rien ne subsiste que l'Immortalité ; oui , Monsieur , les talens & les fêtes reproduisent notre pays , comme M. Caraccioli reproduit ses brillans ouvrages , formant chaque jour de nouvelles couronnes avec de vieilles fleurs , & modifiant sa plume , pour conserver ses écrits dans leur fraîcheur.

Vous verrez, Monsieur, une portion de l'Allemagne, qui ferme l'oreille aux oracles du Vatican, *faire réfléchir jusques sur les murs de Rome les éclairs de son génie martial*; vous verrez le Tage qui paroît unir son cours à celui du Tybre; vous verrez la Pologne, *malgré son amour extrême pour la liberté*, travailler de ses propres mains; vous verrez l'Angleterre, *toujours esclave de la liberté*, se mettre aussi de la partie; mais sur-tout vous verrez la Russie incliner sa superbe tête devant Rome, *qui triomphe, avec raison, d'un hommage aussi glorieux pour elle que pour son auguste chef.*

Cette inclination de tête, & le triomphe de Rome à cette occasion, doivent être comptés parmi les inévitables les plus saillantes de l'ouvrage. Voici ce que M. Caracciotti nous apprend dans une note. « On fait que la » Russie, dans sa dernière guerre » contre les Turcs, eut une flotille » qui parut devant Livourne, & qui » vint à Civita Vecchia demander des » rafraichissemens; ce trait est une » anecdote remarquable dans l'his-

174 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» toire de *Ganganelli* : aussi le poète
» a sagement pensé qu'un pareil trait
» méritoit d'entrer dans son poème ».

Alexandre envioit à *Achille* le bonheur d'avoir été chanté par *Homère*. Tous les princes doivent envier à *Ganganelli* un bonheur qui n'est pas moindre , celui d'avoir un historien comme M. *Caraccioli*. Quel discernement , quelle finesse de tact dans le choix de ses *anecdotes* ! Qui peut nier qu'elles ne soient & véritables & remarquables ? Que des vaisseaux relâchent dans un port neutre pour y acheter ce dont ils ont besoin , on ne soupçonneroit pas là du mystère ; aux yeux d'un compilateur médiocre

Cen'est qu'une aventure ordinaire & commune ;

mais qu'une *flotille Russe* vienne demander des rafraîchissemens à *Civita Vecchia* ,

Voilà ce qui surprend , frappe , saisit , attache.

Voilà ce qui honore infiniment & la nouvelle Rome , & le pontife magnanime qui embellissoit le trône de saint

Pierre à cette mémorable époque ; voilà un *trait*, en un mot, qui *mérite*, non pas seulement d'*entrer* dans le poème de *M. Bertola*, mais de faire à lui seul la matière d'un poème épique. Ah ! Monsieur, une *flotille Russe* ! on n'y tient pas ; on admirera cette *flotille jusqu'à la Chine même*, la mort, qui pompe jusqu'aux exhalaisons des tombeaux, ne manquera pas de la respecter ; l'aspect de cette *flotille* doit dissiper les critiques impitoyables, les censeurs injustes . . je les cherche, où sont-ils ?

Il étoit difficile que *M. Caraccioli* terminât son livre sans rappeler encore à notre souvenir les lettres qu'il a tirées du *Potosé*. Tout dépend de l'*à propos*, aussi c'est par là qu'il brille. Voici le passage : » O sagesse éternelle, » l'homme que tu fis à ton image, » l'homme se dégrade. Le chef-d'œuvre » de tes mains ! Qui le croira ? grand » dieu ! *Ganganelli* répare ces mal- » heurs, il rend à l'homme toute sa » splendeur, par la manière dont il » relève l'humanité. (& dans une note

176 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» au bas de la page) rien ne le prouve
» mieux que ses lettres. ».

La Gloire, en parlant de la mort précipitée de *Clément XIV* s'écrie :
» Mais quelle chaîne d'or, ou plutôt
» quelle chaîne de merveilles j'ai vu
» se briser tout à coup ». L'on dira à plus juste titre que les idées de M. *Caraccioli* forment une chaîne d'or que rien ne peut briser. Permettez-moi, Monsieur, de vous en faire observer les anneaux. *Premier anneau*, l'homme est corrompu : *second anneau*, *Ganganelli* lui rend toute sa splendeur : *troisième anneau*, cela est prouvé par ses lettres. On auroit pu ajouter un *quatrième anneau*, elles se vendent chez *Pissot* ; mais cela a déjà été dit plus haut, & vous sçavez que M. *Caraccioli* n'aime pas les répétitions.

Vous devez, maintenant, Monsieur, connoître à peu près les *Nuits Clémentines*. M. *Caraccioli* n'est point baissé, c'est toujours lui ; la tirade seule que je vais vous citer donnera son signalement aux personnes qui ne le connoissent que de réputation. » Dé-
» gageons notre ame des entraves qui

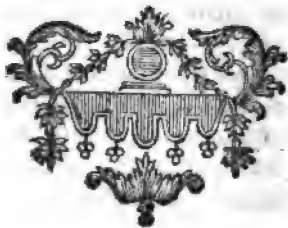
» la tiennent captive, & bientôt plus
 » rapide que le feu même, elle s'élan-
 » cera dans les cieux avec une impé-
 » tuosité que rien n'arrête ; mais au
 » lieu d'exister dans l'Être des êtres,
 » on serpente avec un ruisseau, on
 » voltige avec un papillon, on s'agite
 » avec une feuille, on végète avec
 » une plante, on rampe avec le reptile.
 » toujours loin de soi même, toujours
 » collé sur cette terre, sans pouvoir
 » s'en détacher ». Voilà ce qui a sauvé
M. Caraccioli de la sécheresse de la tra-
duction servile, c'est ainsi qu'en sémant
la morale il a reconcilié avec la poësie
les hommes naturellement sérieux : c'est
ainsi qu'il s'est rapproché des pro-
phètes qui furent les premiers poëtes de
l'univers, & qu'il a imité les psaumes,
qui ont tous un style figuré plein de méta-
phores & d'images. M. Caraccioli a aussi
un style figuré, & il faut convenir
que les hommes les plus mélancoliques
ne tiendroient pas leur sérieux à la
vue de ses métaphores & de ses
images.

M. Caraccioli s'est fait une biblio-
thèque très-curieuse ; pour lui le fir-

178 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

mament est un livre, la terre est un livre, l'ame est un livre; il en connoît toutes les écritures; il a même la vue si bonne, qu'il lit couramment jusques *sur les grains de poussière*; il n'y a qu'une chose qu'il ne sauroit lire, & qui est cependant très-bien écrite sur le visage de tous ceux qui le lisent lui-même, c'est l'ennui mortel que leur cause ses insupportables rapsodies.

Je suis, &c.



LETTRE VIII.

Lettres de Stéphanie, roman historique en trois parties. A Paris, rue de Tournon, au Bureau du Journal des Dames.

Vous ne confondrez pas cette nouvelle production, Monsieur, avec tous ces romans copiés les uns sur les autres, & destinés seulement à distraire, pendant quelques heures, l'oisiveté vaporeuse des caillettes. Depuis que je remplis la pénible fonction de critique, jamais le travail ne m'a paru plus doux qu'en m'occupant des *lettres de Stéphanie*; je n'ai rien vu de plus vrai, de plus attachant, de plus passionné, de mieux conduit. La seule chose qui m'inquiète, en commençant cet article, c'est la crainte de ne vous pas faire assez connoître le mérite de l'ouvrage. Il est difficile qu'une analyse vous donne une idée juste du

Hvj

caractère, de l'intérêt, de l'intrigue, des situations, des incidens, du contraste & du choc des passions, de l'éloquence & de la variété du style. Malgré moi, monsieur, je suis réduit à ne vous offrir qu'un léger crayon des aventures qui, dans le roman même, forment de grands tableaux.

Milord *Rosemont* avoit perdu, par sa faute, la fortune immense qu'il possédoit. Suivi d'une fille charmante à qui les prodigalités d'un père & des sacrifices personnels ne laissoient d'autre héritage que ses vertus, & sa beauté, il se réfugie en Espagne, chez le seul ami que ses malheurs avoient trouvé compatissant; pour dérober aux mépris des nations étrangères un des premiers pairs de l'Angleterre condamné à l'indigence, il se couvre du faux nom de *Sidley*. Bientôt la nouvelle se répand que les maisons de Castille & d'Autriche vont se faire la guerre; il part, résolu d'illustre, par des exploits, le nom inconnu qu'il avoit adopté.

Stéphanie, sa fille, depuis longtemps languissante, respiroit enfin des

maux qu'elle avoit soufferts. On apprend que l'inquisition vient d'enchaîner *Sidley*. Elle vole à Madrid, se fait ouvrir, à force de prières, de gémissemens & de larmes, les horribles cachots du redoutable tribunal; elle s'en arrache avec peine, dans le dessein de fléchir la clémence d'un souverain qu'elle ne peut aborder. Il n'est plus de ressources. Les bûchers sont allumés. *Stéphanie* veut en vain retenir de ses mains mourantes l'auteur de ses jours. Les flammes vont le dévorer. Arrêtez ! arrêtez ! De la part du roi ! s'écrie un jeune héros, favori de *Ferdinand*. Cet ordre, quoique supposé, n'en produit pas moins son effet. Les deux victimes échappent au fanatisme ; mais *Fernand Ximènes*, leur libérateur, est exilé. *Sidley* retourne en prison, consolé toutefois par l'assurance de la protection du monarque, & *Stéphanie* est rendue à la vie par les soins de la marquise de *Céléria*.

Peu de temps après on dit que l'infortuné prisonnier a fini volontairement ses misères ; & par une indiscretion réfléchie de *Florizène*, fille uni-

que de la marquise de Céléria, le bruit en vient jusqu'aux oreilles de *Stéphanie*. *Stéphanie* tombe dans un abattement effrayant, & de-là dans un délire plus effrayant encore. *Ximenès* qu'un amour mal combattu tient toujours attentif aux événemens qui touchent la belle Angloise, soupçonne, du meurtre de *Sidley*, le comte de *Félicy*, ministre ouvertement protégé par la reine, & proche parent du cardinal. Déterminé à tirer vengeance de cet excès de perfidie & de cruauté, il appelle en duel l'assassin que ses doutes accusent. Celui-ci tremblant & consterné lui révèle le mystère de sa conduite politique, lui jure que *Sidley* voit le jour, grace à l'heureuse imposture qui a trompé le public, & lui montre une lettre adressée à *Stéphanie* qui renferme la preuve de tout ce qu'il avance.

Cependant *Florizène*, à qui la main de *Ximenès* est promise, s'est apperçu que la jeune étrangère est devenue sa rivale. Ici va se tramer une longue suite de noirceurs & d'atrocités. *Florizène*, curieuse par caractère, enne-

mie de toute espèce de mérite, envenimée d'orgueil & dévorée d'ambition ; *Florizène* encore irritée d'une préférence qui l'humilie , choisit pour confidente de ses méchancetés & pour instrument de sa rage contre *Stéphanie*, *Eléonore* , créature foible , & par sa foiblesse capable de tous les crimes.

« Cette Angloise , lui écrit-elle , qui
 » tombe des nues , qu'on croit une mer-
 » veille , sur le rapport de je ne fais quel
 » obscur *Almanza* , cette inconnue ,
 » pour qui l'on se passionne , parce
 » qu'on lui a vu disputer un père , sans
 » doute coupable , à des exécuteurs de
 » la justice ; cette *Stéphanie* enfin , que
 » vous avez laissée prête à mourir ,
 » est guérie , consolée , triomphante ,
 » traitée dans cette maison aussi bien
 » que moi-même , plus chère peut-
 » être à Madame de *Celeria* que sa
 » propre fille ! & (serois-je jusques-là
 » compromise ?) *Ximènes* , ou je me
 » trompe fort , *Ximènes* ne la voit
 » point avec indifférence ! ô comble
 » d'abaissement ! puis-je , hélas !
 » puis-je en douter ? sur-tout qu'il ne
 » se flatte point que ce soit mon cœur

» qui m'ait éclairée. Je le suis par mon
 » orgueil ; & peut-être que les tour-
 » mens de l'amour outragé n'appro-
 » chent point de ceux que j'endure.
 » Je vous étonne ! vous avez dû croire
 » que *Ximènes* m'étoit cher : je ne lui
 » conteste point ses avantages sur les
 » autres hommes. On veut qu'il soit
 » mieux fait, plus charmant, plus ma-
 » gnifique , plus aimable qu'aucun
 » d'eux : eh bien ! j'y consens ; mais ,
 » que m'importe ? je n'ai vu en lui
 » qu'un époux , dont la maison posséda
 » le trône : je n'y ai vu que la haute
 » faveur dont il jouit , & qui doit un
 » jour l'élever à tout. Apprenez ,
 » *Eleonore* , apprenez que mon cœur ,
 » moins ambitieux , moins supérieur
 » aux foiblesses du sentiment , lui au-
 » roit préféré cet éternel admirateur
 » de ma mère , ce chevalier de *Rosenne* ,
 » ce jeune François , qui , dit - on , ne
 » cédoit en agrémens qu'à *Ximènes* ,
 » qui m'intéressoit plus , qui me plai-
 » soit davantage , qui excitoit moins
 » d'enthousiasme , & dont l'éloge n'é-
 » toit pas si continuel , qu'il pût me
 » devenir insupportable. Ce n'est donc

» point le rôle honteux d'une rivale
 » désespérée que j'accepte aujourd'hui.
 » De pareilles douleurs m'humilie-
 » roient trop : on dit que celles qui
 » naissent de la sensibilité , ont un
 » charme qui les fait adoucir. Pour
 » moi , rien ne me console ; ce n'est
 » que l'espoir de la vengeance qui
 » me soutient : c'est elle seule qui me
 » donne la force de dissimuler ce que
 » je souffre ».

Ainsi se déploie librement l'ame de ce monstre naissant. Ensuite sont exposés rapidement les projets affreux qu'elle médite. Elle se propose d'abord de verser lentement dans le cœur de *Ximènes* le poison de la jalousie. Les deux amies , de concert , s'entretiennent souvent devant lui d'un certain *Rosemont* dédommagé de la perte de ses biens par l'idolatrie constante de *Stéphanie*. Quoique désespéré de ces faux rapports , quoique jaloux d'un rival qu'il croit adoré , *Ximènes* toujours noble & généreux s'indigne qu'un homme aimé de *Stéphanie* gémisse dans la pauvreté , & lui fait secrètement passer un présent considérable

sous le titre honnête de restitution.

Cette élévation de sentimens , cette bienfaisance étonnante n'avoit point son motif dans l'espoir de séduire une maîtresse. Au contraire , le héros ne pensoit qu'à se soustraire au pouvoir de ses charmes. Il pressoit son himef avec *Florizène*. Un Dieu qui veille à ses intérêts , le garantit de ce comble des malheurs. Le marquis de *Celeria* meurt , & le mariage est différé. Une autre circonstance en éloigne encore la conclusion. La guerre se déclare entre les Maures & l'Espagne. *Ximènes* se refuse à la pompe & aux plaisirs de la cérémonie nuptiale ; il veut auparavant délivrer la patrie de ses ennemis. C'est un prétexte. Il ne demande qu'une mort glorieuse qui l'enlève aux chagrins cuisans dont il est rongé. Voici la lettre qu'il écrit au moment de son départ. » O dom *Almanza* ; » auriez-vous cru que je pusse jamais » vous entretenir de mon bonheur ? » *Ferdinand* va punir le manque de foi » d'*Albohacen* , & venger la prise de » *Zaphara*. J'espère trouver au sein de » la gloire , le terme de mes infor-

» tunes. J'échappe à *Florizène*, à *Sté-*
 » *phanie*, à l'objet de la passion la plus
 » tendre & la plus malheureuse, à celui
 » de mon aversion, à tous les maux,
 » à ceux même de la jalousie. J'ai dé-
 » claré, pour qu'on ne prestât plus
 » mon affreux hymen, que servir l'état
 » étoit mon premier devoir; qu'en-
 » suite on verroit mon sort pour jamais
 » fixé. . . . Il le fera dans la tombe,
 » la victoire y peut conduire. . . . Il
 » m'en coûte de vous quitter pour
 » toujours. Je combattrai près de mon
 » souverain, de mon père, de mon
 » *Lope*; & vous seul, ô mon ami, serez
 » l'objet de mes regrets: vous seul! . . .
 » que dis-je? Ah! vous ne le
 » croyez point! moi, je m'attacherois
 » sans peine à *Stéphanie*! Je lui dirois
 » tranquillement un éternel adieu!
 » O divine *Stéphanie*, quelle que soit
 » votre indifférence, vous aurez mon
 » dernier soupir: mais vivre sans espoir
 » de vous plaire, vivre enchaîné à une
 » autre que vous, vivre l'époux de
 » *Florizène*! . . Une pareille existence
 » ne seroit qu'un supplice: le mien
 » n'a que trop duré: cruel ami!

» Il me falloit renfermer mon amour ,
 » brûlant de tous ses feux , m'armer
 » d'un dehors calme . . . vous m'avez
 » envié jusqu'à mes tourmens ! vous
 » vouliez me guérir , consoler mon
 » cœur ! Ah ! que vous avois-je donc
 » fait ? Ces tourmens , quelque affreux
 » qu'ils soient , *Stéphanie* en est la
 » cause *Stéphanie* ! ô ciel !
 » Dom. *Almanza* , veillez à son bon-
 » heur ; & souvenez-vous toujours de
 » l'amitié de *Xiména* » .

Cette lettre est interceptée par
Florizène. Furieuse du triomphe certain
 de *Stéphanie* , elle fait dénoncer *Rose-
mont* aux inquisiteurs. *Torquemada* leur
 chef , instruit que la mort de ce der-
 nier est une fable , se rend chez la
 belle Angloise , l'accable de questions
 multipliées & la met aux portes de la
 mort. La reine *Isabelle* arrive au palais
 de la marquise de *Celeria* , impose un
 éternel silence au ministre hypocrite ,
 & lui ordonne d'informer contre les
 accusateurs de *Stéphanie* qu'elle ho-
 nore de son amitié. *Stéphanie* inter-
 cède en leur faveur , & implore , mais
 vainement , la grace de s'enfermer au
 fond d'un couvent.

Ximènes s'étoit signalé par des prodiges de valeur & d'habileté ; la victoire étoit par-tout sur ses pas. Il eut même la gloire de donner des fers à un roi Maure , & de traîner en triomphe aux pieds de son maître cet honorable caprif. Il n'avoit qu'un rival de mérite & de réputation , *Ramire* , auparavant *Sidley* , depuis peu revenu de la cour de France , où il avoit heureusement terminé la négociation la plus difficile , & chargé , durant la guerre , de l'emploi de grand maître de l'artillerie. *Ximènes* étoit impatient de connoître un guerrier si vanté. Comme il alloit à Cordoue , qui devoit les réunir , » en chemin , on lui » remet une lettre qu'il lit en frémissant. *Ramire* seroit milord *Rosemont* , » s'écrie-t-il ! Bientôt *Ramire* paroît ; » & ne pouvant être reconnu , ayant » toujours la visière de son casque » baissée , il vole vers *Ximènes* , qui » recule avec un mouvement d'indignation. Ah ! reconnoissez , s'écrie » *Ramire* , le mortel le plus incapable » d'oublier ce qu'il vous doit ! Vous » fûtes le libérateur de *Stéphanie* . . .

« Que parlez-vous de *Stéphanie*, in-
 « terrompt-il vivement ? Et de quel
 « droit prétendez-vous partager sa re-
 « connoissance ? Je les ai tous, reprend
 « milord. C'en est trop , laissez - moi
 « vous fuir , s'écrie *Fernand* !
 « Vous êtes milord *Rosemont*. Oui je
 « le suis , répond-il. Et moi votre en-
 « nemi , ajoute l'infortuné *Ximènes* :
 « j'ai peine à contenir ma fureur ;
 « puissé-je en être la seule victime !
 « mais arrachez-moi des jours que je
 « déteste , ou craignez ! . . . *Ramire* s'a-
 « vance alors , découvre sa poitrine ,
 « & s'offre à ses coups : *Ximènes* reste
 « immobile. Frappez , lui dit tranquil-
 « lement l'Anglois ; & reprenez à
 « *Rosemont* la vie que vous avez rendu
 « à *Sidley* *Sidley* , s'écrie *Fer-*
 « *nand* , *Sidley* ! Ah ! ne trou-
 « blez point le bonheur de lui avoir
 « été utile , en mêlant à ce nom res-
 « pectable , celui contre lequel mon
 « ame se souleve ! Eh bien ! quel-
 « que odieux qu'il te soit , juge toi-
 « même , poursuit *Ramire* , juge , bien-
 « faiteur cruel , si je peux séparer
 « *Rosemont* de *Sidley* ! Il leve la visière

» de son casque ; c'est *Sidley* qu'appar-
 » çoit *Fernand*. Il fait un cri : ah ciel !
 » ah ! mon père ! sont les seuls mots
 » qu'il peut prononcer. Il tombe aux
 » genoux de *Rosemont* ; son attendris-
 » sement est au comble : tous deux s'y
 » abandonnent ».

Le roi venoit d'être surpris par un détachement de Maures. Ils volent à son secours & le dégagent. *Ximenès* est dangereusement blessé. L'affliction du roi est extrême ; il ne quitte presque point le jeune vainqueur , qui lui découvre le secret de son amour. *Fernand* lui-même en parle au père de *Ximenès* qui demeure inflexible. Le fils , en proie à la plus amère douleur , est près d'expirer. Il écrit à *Stéphanie*. *Stéphanie* que les dangers habituels de son amant & les vives frayeurs qu'elle en ressentoit avoient éclairée sur les sentimens qu'elle s'étoit long-temps dissimulés , lui répond d'une main tremblante , & sa réponse ranime des jours qui alloient s'éteindre.

Florizène , l'éternel fléau de *Stéphanie* , se plaint à sa mère de cette correspondance ; elle lui reproche de

nourrir & de conserver un serpent qui tue sa fille. *Félici*, de son côté, dont les hommages journaliers fatiguent une beauté malheureuse d'inspirer tant d'amour, la demande à *Rosemont*. Ce qui sembloit former un obstacle invincible à ses vœux intéressés en assure le succès. *Eléonore*, qui s'étoit condamnée à expier dans un cloître les crimes qu'on avoit suggérés à sa foiblesse, apprend à *Ximènes* les intrigues de *Florizene*. Celui-ci en fait part à son père. Le père rompt brusquement avec la famille de *Celeria*. Mais *Florizene* menace de mourir si elle voit passer *Ximènes* dans les bras d'une autre. *Stéphanie* touchée des larmes de la marquise, maîtresse adorée de *Rosemont*, & bientôt sa femme, lasse des persécutions qu'on lui suscite, & des murmures d'un public aveugle & crédule, flattée par la grandeur même du sacrifice, & fière de payer de sa main toutes les obligations de son père envers *Félici*, consent à l'épouser.

Le duc de *Medina* offroit à *Stéphanie* un rang considérable ; la gloire de son

son nom & de ses vertus, les prières de la marquise de *Celeria*, celles de dona *Almanza* appuyoient les offres du duc, Tout fut inutile. Le jour fatal arrivé, elle marche courageusement à l'autel & se lie sans retour. *Felici* n'en est pas plus heureux. Son épouse ose lui déclarer que le serment qu'elle avoit prononcé n'a pas éteint l'amour qu'elle porte à *Ximènes*, il doit attendre que les droits de l'époux ne soient plus un outrage pour un amant trop chéri, elle lui sera fidèle, mais non perfide envers le premier objet de ses vœux.

Durant ces tristes scènes, *Ximènes* brûlant de revoir *Stéphanie*, se dispo-
soit à partir de *Lora*. Deux amis vont lui apprendre & lui adoucir la funeste nouvelle; ils lui présentent une lettre qui contenoit les derniers adieux de sa maîtresse. Il n'étoit point parfaitement guéri de ses blessures. Les em-
portemens du désespoir renouvellent ses douleurs & les aigrissent. Ce n'est que par effort qu'il respire encore. *Stéphanie* n'étoit pas moins à plaindre. *Felici*, outré de la résistance opiniâtre

109 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

qu'elle oppoſoit à ſes transports , ne ſongeoit qu'à la punir elle & ſon amant. Il la prie toutéfois d'employer ſon crédit auprès de la reine à détruire l'ascendant du cardinal. *Stéphanie* eſt outrée de tant d'ingratitude à l'égard d'un bienfaiteur & d'un ami. *Felici* ne ménage plus rien.

Il ſembloit que les obſtacles ſe fuſſent aplanis devant lui. Toutes les perſonnes qui pouvoient défendre ſon épouſe de ſes fureurs étoient abſentes. *Florizene* hâtoit le moment d'aſſouvir enfin ſa colère. *Felici* l'engage à dénoncer *Ximènes* à l'inquiſition. Ce moyen de vengeance paroît trop douteux & trop lent ; elle en choiſit un autre plus ſûr & plus prompt. Une nuit , le jeune héros retournoit ſeul à ſon palais , il eſt enveloppé d'une troupe de ſcélérats armés. Malgré ſa valeur , il alloit peut-être ſuccomber ſous le nombre , quand ſon amante , heureuſement avertie , accourt , & par ſa préſence glace & met en fuite les meurtriers. *Ximènes* ſe proſterne aux genoux de ſa libératrice , qui , d'un coup-d'œil , lui défend de la fuivre.

Florizènes étoit emparée de plusieurs lettres qui pouvoient perdre *Felici*. *Felici* lui promet d'abandonner *Stéphanie* à sa cruauté, à condition qu'elle rendra le dangereux dépôt. L'échange est accepté. *Stéphanie* est enlevée. Elle avoit défendu à son amie. (*Clarence*) d'implorer pour elle la protection du roi. Transportée à l'extrémité de la Castille, au milieu d'un affreux desert, tout hérissé de rochers, sous un ciel noir & pluvieux, elle ne vit plus que de l'amertume de ses regrets. Elle passe les jours & les nuits à pleurer, à souffrir, à tracer quelques lignes où s'exhale une mélancolie profonde & l'ivresse de l'amour. » Non, ne versez point de larmes, cessez d'accuser » *Felici*; l'empire de mon amant étoit » si absolu, qu'il pouvoit m'entraîner » à l'oubli de tout, & de ma gloire, » & de mes affreux sermens. Depuis » que j'ai vu couler ses larmes, depuis que mes mains, pressées dans les siennes, ont senti palpiter son cœur, l'ivresse de ses feux avoit passé dans le mien... Tout ce qui s'opposoit à l'aveu de mon sentiment,

» & l'honneur même, n'e m'étoit plus
 » qu'un supplice. Detester ses devoirs,
 » c'est n'être pas loin de les trahir.
 » Le ciel a tout conduit ; il a em-
 » pêché ma perte. J'ai sauvé les jours
 » de ce que j'aime ; je lui rends
 » grace . . . O mon amie ! vos regrets
 » ne doivent point avoir d'amertume,
 » ni votre amitié être inconsolable ! . .
 » Peut-être j'ai mérité mon sort ».

Ximènes, déshiré par de cruelles
 inquiétudes, cherche la trace des pas
 de son amante. Il erre à travers des
 solitudes immenses. Il se rend enfin
 près des montagnes qui bordent le
 royaume. Un paysan lui dit qu'au
 centre de cet horrible séjour est un
 réduit ténébreux où l'on retient pri-
 sonnière une jeune personne dont le
 nom est ignoré, & qui ne tardera
 pas à mourir. Ce même paysan le
 conduit à la triste enceinte. Au mo-
 ment qu'il entre, une furie s'élance
 du côté opposé, un poignard à la
 main. C'est *Florizene*. Il jette un cri
 perçant, l'arrête, la désarme, & du
 fer qu'il lui arrache, lui porte un
 coup mal assuré qu'elle évite en

ſuyant. *Rosemonde* informé du traitement indigne que ſouffroit ſa fille, & guidé par un avis ſecrèt, arrive au même lieu accompagné de l'amie fidèle de *Stéphanie*. La nature, l'amour & l'amitié la rappellent à la vie. Elle reprend peu à peu ſes forces, & ſe retire en France, ſous la garde de ſon père. *Félicie* ſe propoſe de punir *Florizond* d'avoir manqué ſa vengeance. Conſommée dans l'art des intrigues, elle prévient ſes vieux politiques. En lui remettant ſes lettres, qu'elle en avoit gardé des copies qu'elle envoie au roi, à la reine, au cardinal. Mille détails dont *Félicie* tout ſeul avoit eu connoiſſance ne permettoient pas de douter qu'il n'en fût l'auteur. Le monarque ordonne le procès du perfide miniſtre. A la prière de *Stéphanie*, *Ximènes* implore ſa grace & l'obtient. Peu ſenſible à ce trait d'héroïſme, uniquement occupé de la honte de ſa chute, le bourreau de *Stéphanie* va ſ'enſevelir dans la plus belle de ſes terres. Il bâtit ſon mauſolée. L'ardeur de ſa haine & la ſoiſ de la vengeance prolongent encore ſa vie. Mais à la fin

288 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

il se fait justice & abrége des tourmens qu'il n'a pas le courage de supporter. L'exécration *Florizens* reçoit du ciel le châtimement des forfaits qu'elle avoit accumulés ; des convulsions de rage , qui se changent en véritable folie , sont le prix de son orgueil , de ses fourberies , de son inhumanité. La vertu est couronnée. *Xamènes* & *Saïphanie* sous les auspices de l'honneur & de l'amour , s'attachent l'un à l'autre par une chaîne indissoluble.

Telle est , Monsieur , la marche de ce roman. Vous voyez combien cette marche est ferme & rapide , avec quel art tous les faits sont amenés , comment les différentes parties se soutiennent mutuellement & se joignent par des rapports habilement ménagés. Vous voyez aussi combien supposent de combinaisons les incidents multipliés , qui , loin de ralentir la principale action , la poussent toujours vers le dénouement ; mais un extrait ne peut vous transmettre , Monsieur , l'intérêt vif & puissant qui anime l'ouvrage entier. Cet intérêt ne tient pas seulement à des aventures

étroitement compliquées ; il naît surtout de la chaleur des passions. Il faut entendre parler les personnages de ce roman tout dramatique pour éprouver les mouvemens dont ils sont agités , pour haïr les uns & pour aimer les autres , pour sentir l'alternative de la crainte & de l'espérance , de la terreur & de la pitié. *Ximènes & Stéphanie* ravissent votre admiration par l'enthousiasme des vertus & leur constance inaltérable à tout immoler au devoir : ils vous forcent à faire des vœux en leur faveur , & si l'amour qui les unit est une foiblesse , cette foiblesse produit de si grandes choses , qu'elle paroît une de leurs plus estimables qualités. Moins amoureux , ils seroient moins aimés du lecteur. *Florizène & Felici* vous pénètrent d'horreur & d'effroi. Telle est l'adresse de l'auteur , que dans les maux présents que font ces deux monstres , on apperçoit un avenir plus terrible & plus malheureux encore. C'est-là ce qui vous inquiete , sans cesse , & ce qui réveille votre curiosité , vous attendez qu'ils aient

épuisé les ressources de la politique ; de la fourberie & de la méchanceté , & vous craignez que ces ressources ne soient à la fin épuisées.

Ces quatre caractères sont supérieurement dessinés. *Ximènes* est un jeune héros ; il a tout le feu, toute l'intrépidité d'*Achille* ; mais il est doux, compatissant ; généreux, plein de graces. *Stéphanie* est la créature la plus enchanteresse qu'il soit possible d'imaginer. C'est un mélange exquis de perfections qui n'ont pas coutume de se trouver réunies. *Félici* blanchi dans les intrigues de la cour & du cabinet, ne croyant plus à la vertu, méprisant souverainement les hommes, qu'il juge tous sur les fripons qui l'ont servi, insatiable d'honneurs & de distinctions, irrité du moindre obstacle, altéré de vengeance, & ne faisant rien que pour ses intérêts. L'amour dans son ame est mêlé de brutalité & d'ambition. La jouissance des charmes de *Stéphanie* & l'éclat de sa naissance sont les seuls attrait qui l'aient séduit. *Florizène* est, en quelque forte, un *Lovelace* femelle. Ce caractère admi-

table par sa profondeur, & son hardiesse, manque peut-être de vraisemblance; parce que l'auteur ne donne à *Florizène* que dix-huit ans. Est-il bien dans la nature qu'une fille de dix-huit ans, élevée par des parens honnêtes & sages, croissant à l'ombre des ailes maternelles, soit un composé de vices sans vertu, qu'elle ait tant de noirceur dans l'ame, tant d'activité & de fécondité dans l'esprit, tant de facilité à inventer des expédiens dignes de l'enfer, en un mot, les talens & la corruption, qui sont le fruit du commerce des hommes & d'une longue expérience du monde?

Les caractères secondaires ou épisodiques ne sont pas moins remarquables; des nuances marquées les distinguent tous. Dans ce roman, comme dans les tableaux des bons peintres, ni les attitudes, ni les airs de tête, ne sont répétés: les groupes ont une variété infinie; mérite assez rare, & qu'on se plaît à trouver dans les livres, depuis sur-tout que la société ne présente, aux yeux d'un observateur, qu'une ennuyeuse uniformité.

de manières , de sentimens & de langage.

Je regrette que l'auteur qui peint si vivement les mœurs en général, ait négligé la description des mœurs locales. Ses acteurs & son théâtre peuvent se transporter dans tous les pays du monde. Je crois que c'est un défaut ; des Anglois , François , Espagnols , Turcs ou Persans , avec les mêmes qualités données, n'agiroient pas d'une façon contraire, je le fais , mais agiroient d'une façon différente.

D'ailleurs , c'est renoncer volontairement à des beautés faciles , que de ne saisir que les grands traits du cœur humain : c'est priver le lecteur du plaisir d'examiner, en se jouant, comment notre espèce est modifiée par les gouvernemens, les opinions & le climat.

Je me permets de marquer les taches légères qui déparent un peu cette estimable production ; je me flatte que la critique n'offensera point un auteur qui ne sauroit la redouter. Sûr d'obtenir l'éloge des connoisseurs , il accueillera , sans doute , des ob-

servations que je soumets à son jugement, & qui n'ont d'autre but que la plus grande perfection de son ouvrage. Il est assez digne que la main paternelle ne se lasse point de le corriger. Un plan très-bien développé, un style noble, pur, élégant, fleuri; mille situations ingénieusement préparées; des scènes pathétiques & déchirantes; des caractères de l'intérêt: que nous restait-il à desirer? Quelques additions, & le nom de l'auteur.

On attribue ce roman à une femme célèbre par les graces & la délicatesse de son esprit, comptée parmi le très-petit nombre de celles à qui le public a décerné la palme des *la Fayette* & des *Deshoulières*. « Fables que cela ! » Propos de flatteurs ! diront les penseurs de cette capitale. A la bonne heure, qu'une femme enrichisse l'*Almanach des Muses* de jolis vers; qu'elle compose d'agréables contes de fées, & s'élève même jusqu'à la hauteur des contes moraux, on le conçoit, mais un ouvrage suivi, en trois volumes ! cela n'est pas

Lvj

» possible ». En effet, Monsieur, l'orgueilleux préjugé de notre supériorité nous défend de le croire, ou du moins nous impose l'obligation de feindre là-dessus une incrédulité décidée.

Je suis, &c.

L E T T R E I X.

Lettre de M. Palissot à M. de la Harpe, imprimée dans la Gazette de Politique & de Littérature, N^o. 16, 5 juin ; & autre lettre de M. Palissot à M. Fréron, imprimée dans la collection des œuvres de M. Palissot, tome 6, page 455.

AVANT de mettre en opposition ces deux pièces originales, il faut exposer les faits qui ont donné lieu à ce rapprochement.

Dans le même temps (1) où je vous

(1) Voyez l'Année Littéraire 1778, N^o 158 tom. 3.

annonçois que M. *Palissot*, pour arriver sûrement & sans trouble à l'immortalité, se proposoit enfin d'arborer, sur sa petite barque, le pavillon philosophique, M. de la Harpe (1), de sa pleine autorité, expédioit à M. *Palissot* le brevet de *général de l'armée anti philosophique*. L'auteur de la comédie des *Philosophes* a regardé ce grade comme le comble de l'infamie, & il a cru devoir se laver promptement d'une tache aussi avilissante. En conséquence, dans la huitaine, il a déposé au greffe (2) de la philosophie, une protestation claire & précise dont voici la teneur.

Lettre de M. Palissot à M. de la Harpe.

« Quoiqu'il ne m'appartienne pas,

(1) Voyez le Journal de *Politique & de Littérature*, N^o 15, 25 Mai. C'est à l'occasion de la Satire de M. *Gilbert* que M. *Palissot* a été compromis par M. de la Harpe, ce qui me fait soupçonner que c'étoit une affaire concertée de gratifier M. *Palissot* du brevet de *général des Anti-philosophes* afin de donner lieu à son déaveu.

(2) Dans le Journal de *Politique & de Littérature*, N^o 16, 5 Juin.

206 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» Monsieur de dire comme *Philosophe*
» *tout* (1) :

J'ai fait des souverains & n'ai pas voulu l'être :

» permettez-moi de refuser le brevet
» de général de l'armée anti-philos-
» ophique, dont il vous a plu me
» décorer dans votre dernier numéro,
» c'est un titre auquel je déclare que
» je n'ai aucune prétention, non plus
» que sur le *soldat déshonoré* (M. Gil-
» bert) dont vous parlez dans la même
» feuille, & qui certainement n'a
» jamais COMBATTU SOUS MON
» ENSEIGNE.

» J'ai consigné, Monsieur, dans mes
» Mémoires sur notre littérature, des
» preuves de mes sentimens, qui ne
» peuvent être suspects. Prenez la peine
» d'y consulter (2) les articles Mon-

(1) Remarquez la tournure piquante de cette phrase : Quoiqu'il ne m'appartienne pas de dire comme *Philosophe*, cependant je vais dire tout comme lui.

(2) Voilà la source de l'erreur où l'on est sur le compte de M. Palissot. On s'obstine à ne point lire ses Œuvres. Je suis sûr que si l'on vouloit feuilleter la dernière édition de ses

» *tagne, Bayle, &c.* voyez en quels
 » termes j'ai parlé de M^{rs} de *Voltaire*,
 » *Rousseau* de Genève, d'*Alembert*,
 » de M. *Helvetius* lui-même, qu'on
 » m'accusoit de ne pas aimer ! pro-
 » noncez ensuite & jugez si l'homme
 » qui a donné tant de preuves de son at-
 » tachement pour ces noms célèbres peut
 » être regardé comme le chef d'une
 » armée anti-philosophique. Vous-
 » MÊME, Monsieur, avez-vous ja-
 » mais eu le moindre sujet de vous
 » plaindre de moi ? Par quelle inad-
 » vertance me faites-vous donc le
 » commandant d'un corps où vous
 » n'avez que des ennemis ? J'ose dire
 » que mes vrais sentimens ont trop
 » éclatés pour que les *philosophes*,
 » dignes de ce nom, aient pu me soup-
 » çonner un moment l'ambition humi-
 » liante d'avoir sous mes ordres une
 » pareille livrée.

» Il est vrai, qu'à l'exemple de *Lucien*

Mémoires littéraires, on verroit qu'il est réel-
 lement bon & loyal philosophe. M. de la
Harpe, prenez donc la peine, ayez la patience
 de consulter les articles qu'on vous indique ;
 on lit bien votre Journal.

108 L'ANNÉE LITTÉRAIRE

» ou d'*Aristophane* (1); si l'on veut;
» je n'ai pas épargné le ridicule à
» quelques usurpateurs de réputa-
» tion, à quelques charlatans que
» le public m'a abandonnés & qui
» s'étoient rendus insupportables par
» la licence de leurs opinions, par le
» fanatisme de leur orgueil, par leur
» faux enthousiasme, & sur tout par
» leur intolérance (2). Mais j'ai parlé

(1) Choisissez, Messieurs, quel nom vous donnerez à M. *Palissot de Lucien* ou d'*Aristophane*. Il vous laisse généreusement le choix & se contente modestement de l'un ou l'autre de ces titres. Mais, de peur de se tromper, il faut, je crois, les lui déferer tous les deux, car il les mérite tous deux également.

(2) Voilà un article de la profession de foi qui n'a pas dû flatter le grand référendaire; car enfin cette licence d'opinions, cet orgueil fanatique, ce faux enthousiasme, cette intolérance sont des défauts communs à toute la secte, aux chefs comme aux disciples. Entendons-nous, M. *Palissot*; vous blâmez donc les opinions hardies, l'orgueil, l'intolérance des nouveaux philosophes? Eh! que fais-je autre chose? Est-ce la modestie, la tolérance, le respect pour les loix, les mœurs & la religion que je condamne dans les sectateurs de la philosophie moderne?

» avec une fois plus de mépris encore
 » de ces anti-philosophes délateurs,
 » qui s'érigent, sans mission, en apôtres
 » de la religion & des mœurs (1),
 » & qui rendroient la littérature exéc-
 » crable, si des gens de cette robe (2)
 » pouvoient être comptés parmi les
 » gens de lettres. Ayez donc la com-
 » plaisance de choisir entre ces Mes-
 » sieurs celui que vous jugerez le plus
 » digne du brevet de général, qui ne
 » me convient en aucune manière.
 » Loin d'avoir une armée, je fais
 » vanité, au contraire, de n'avoir pas
 » même un parti. C'est ce que j'ai
 » pris la liberté de dire souvent à
 » M. de Voltaire, & ce que je viens
 » de lui répéter en lui adressant le
 » *Triomphe de Sophocle*. J'ai fait la
 » même PROFESSION DE FOI entre les

(1) Le reproche que M. Palissot fait ici à
 certains littérateurs, on le lui faisoit autrefois
 à lui-même. Et on s'étonnera de le voir tout à
 coup devenu l'apôtre des mœurs & de la religion.
 T. 6 de ses Œuvres, pag. 430.

(2) Les gens de cette robe, ce sont, sans
 doute, les Ecclésiastiques, les voilà donc tous
 déclarés par M. Palissot, indignes du titre
 d'homme de lettres.

210 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» *main* de M. d'Alembert (1), qui m'a
 » répondu avec toute l'honnêteté
 » qu'on lui connoît, & en me don-
 » nant les témoignages les plus flat-
 » teurs de son estime. Quand on est
 » en relation avec de *pareils hommes*,
 » il est bien avéré qu'on ne sauroit
 » avoir rien de commun avec l'armée
 » anti-philosophique.

» J'ai l'honneur d'être, &c. ».

Voilà certainement une *profession de foi* qui n'est point équivoque ; il faut que les philosophes soient bien *intolérans*, s'ils n'accordent à présent au *nouveau converti* la communion philosophique & tous les honneurs & privilèges qui y sont attachés. Cepen-

(1) C'est donc à présent M. d'Alembert qui reçoit la *profession de foi* des néophytes de la philosophie & les abjurations des Anti-philosophes convertis. Je me doutois bien qu'il seroit décoré de la tiare philosophique, mais je croyois qu'on tiendrait encore secrète l'exaltation du nouveau patriarche. M. Palissot nous apprend qu'elle n'est plus un mystère en nous révélant que c'est à M. d'Alembert qu'il a été renvoyé pour faire la *profession de foi*.

dant pour obtenir plus sûrement l'absolution plénier, je conseille à M. Palissot de supprimer, dans la dernière édition de ses œuvres, les passages suivans.

Extrait d'une lettre de M. Palissot à M. Fréron, imprimée en 1777, & qui se trouve dans la collection des œuvres de M. Palissot, tome 6, page 464.

« Il faudroit d'ailleurs qu'un écrivain folliculaire eût quelquefois l'adresse de ne point paroître incohérent (1). Or vous louez tous les jours & M. Clément & M. Gilbert, & quelques autres, du ZÈLE, qu'ils ne cessent de témoigner contre la FAUSSE philosophie. Je reconnois qu'ils sont, en effet, TRÈS-DIGNES de vos éloges; mais c'est moi qui leur ai tracé le chemin qu'ils ont le courage de suivre. C'est moi qui leur

(1) Ce n'est pas aux seuls écrivains folliculaires que ce précepte doit être sacré; c'est à tous ceux qui se mêlent d'écrire. M. Palissot, examinez-vous bien.

» ai ouvert , à mes risques & fortune ;
 » le sentier périlleux dans lequel ils
 » marchent aujourd'hui ; & vous sa-
 » vez que dans tous les genres , c'est
 » toujours aux FONDATEURS (1)
 » qu'il convient d'accorder un peu de
 » gloire. Pourquoi donc vouloir , d'un
 » trait de plume , m'enlever toute la
 » mienne. ? Depuis qu'il est à la
 » mode de répéter ce que j'ai dit ,
 » n'aurai - je donc fait que des ingrats
 » dans la foule de mes PROSELYTES ?
 » Je ne connois guères que M. *Linguet*
 » qui en écrivant lui-même contre la
 » FAUSSE philosophie , ait eu le cou-
 » rage de me rappeler AVEC ÉLOGE
 » au souvenir du public ».

Vous voyez , Monsieur , que , de
 l'avou même de M. *Palissot* , M M.
Clément , *Gilbert* & *Linguet* ne com-
 battent que les *faux philosophes* & la
fausse philosophie , & qu'ils lui paroif-
 soient encore , en 1777 , TRÈS-

(1) Vous voyez qu'en 1777 , M. *Palissot*
 s'arrogeoit encore le titre de *fondateur* de
 l'école anti-philosophique , qui cependant
 existoit avant lui , dont il ne fut jamais qu'un
 des membres les plus débiles.

DIGNES, à ce titre, de tous mes éloges. Ne sont-ce pas les mêmes hommes & les mêmes principes que j'attaque? Pourquoi donc M. *Palissot* ne cesse-t-il de me prodiguer aujourd'hui l'épithète infamante de *délateur*? Mais pour mieux sentir l'inconséquence de mon accusateur, voyez de quelles couleurs il peignoit encore, en 1777, cette fausse philosophie que M^{rs} *Gilbert*, *Linguet*, *Clément*, & moi indigne, continuons à combattre sans relâche. « C'est une philosophie, dit-il, p. 412, » tome 6, à qui rien n'est sacré, & » qui ne cesse de signaler son fanatisme par de nouveaux excès, une » philosophie contre laquelle, dans » tous les états de l'Europe, les ministres des loix sont FORCÉS de s'élever; enfin une philosophie séditieuse & meurtrière, qui sappe à-la-fois les fondemens de tous les autels, » de tous les trônes, & dont les maximes pernicieuses, si par malheur » elles étoient généralement répandues, feroient de la société un repaire de brigands & de crimes. » Ces nouveaux docteurs insultent

414 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» à une religion consacrée par le res-
» pect de dix-huit siècles , & accumu-
» lent contre ses ministres les sar-
» casmes les plus insolens ».

Vous êtes tenté de croire que c'est
moi, *infame délateur*, qui parle ainsi ;
non, Monsieur, non, c'est l'homme
qui a fait, *entre les mains de M. d'Alembert*,
la *profession de foi* que vous avez
lue plus haut : & ne pensez pas qu'il
n'avoit alors en vue que quelques
charlatans obscurs & subalternes,
comme il le dit aujourd'hui ; non,
c'étoient les membres les plus illus-
tres de la philosophie moderne qu'il
vouloit peindre. Lisez tome 6, p. 433.

« Cet auteur (M. Palissot), LEUR
« ENNEMI, parce qu'il l'est du fa-
« natisme, ne cessera pas, en rendant
« justice aux TALENS DISTINGUÉS
« de quelques-uns d'eux, d'exposer
« leur philosophie à la risée publique ;
« lorsque sortant de la sphère de ces
« mêmes talens, ils se permettront des
« déclamations audacieuses sur des
« matières qu'ils n'entendent pas,
« lorsque & lorsque, &c. ».

Comment M. Palissot, pénétré de

ces sentimens en 1777, a-t-il pu se déchaîner, en 1778, contre les *pro-sélites qui ne font que suivre le chemin qu'il leur a tracé* ? Comment a-t-il pu se mettre aux genoux des sectaires *fanatiques & séditieux dont il étoit l'ennemi malgré leurs talens distingués* ? Son secret lui est échappé. *M. Linguet seul a eu le courage de le rappeler avec éloge au souvenir du public.* Voilà la playe secrète dont saigne son cœur. On ne parle pas de lui, il reste sans gloire, tout-à-fait oublié. La massive collection de ses œuvres pourrit, dispersée dans les magasins de tous les libraires. Il sait que les *faux philosophes* sont les seuls dispensateurs de la renommée ; & ne voulant pas, suivant le conseil de son cher ami, *M. de la Harpe*, renoncer à la seule chose qui puisse le rendre célèbre, le voilà réduit à la nécessité de s'enrôler sous les drapeaux de la philosophie ; vous tous qui êtes attachés à la religion & qui cherchez à lui faire des prosélites, ne portez pas *M. Palissot* au désespoir. Vous répondrez de sa désertion. Que vous en

216 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

coûtera-t-il pour le retenir sur les bords du précipice ? Achetez seulement *ses œuvres*. Vous en ferez quitte pour ne pas les lire. Et vous tous, journalistes mes confrères, tâchez de le louer,

Par charité, parlez un peu de lui.

Je suis, &c.

Indications des nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

Nous n'avons point encore parlé des *Annales poétiques*, ou *Almanach des Muses*, depuis l'origine de la Poésie française. Ce recueil de vers, auquel a présidé le goût le plus sévère & le plus délicat, doit être précieux aux amateurs de notre poésie. Ils y trouveront, non des faillies à la mode, mais une naïveté touchante, des graces, de la facilité, de l'enjouement. Nous comptons rendre au plutôt un compte détaillé de chaque volume séparément. Il en a déjà paru trois ; ils se vendent chez *Delalain*, libraire, rue de la Comédie Française.

L'ANNÉE

LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

*Théâtre de M. Bret , des Académies de
Dijon & de Nancy ; deux vol. in-8°.
A Paris , chez Leclerc , libraire , quai
des Augustins , & Esprit , au Palais
Royal.*

J'AI souvent eu occasion, Monsieur,
de déplorer avec vous la décadence
de la comédie , & de m'élever contre
cette fausse délicatesse qui a banni les
ris & la gaieté de notre scène comique ,
& travesti en prude la folâtre Thalie.
L'enthousiasme passager qu'ont excité
certains drames larmoyans a eu des
suites bien funestes. Dès lors les au-
teurs même, qui par leurs talens au-
roient pu rappeler le public aux vrais
ANN. 1778. Tome IV. K

principes , se sont tournés vers un genre plus facile & plus accrédité , ou du moins ils n'ont pas osé se livrer à leur enjouement naturel , & ont donné à leurs ouvrages une teinte grave & sérieuse. Tel est en particulier M. *Bret* , qui vient de publier le recueil de ses comédies ; il s'étoit annoncé d'une manière très-avantageuse par une pièce pleine de sel & de gaîté , mais bientôt entraîné par le goût dominant de la nation , il se persuada qu'il n'étoit plus du bon ton d'être plaisant ; il est vrai qu'il fut éviter les excès monstrueux qu'on reproche à quelques dramaturges modernes ; mais pour paroître plus noble & plus décent , il devint plus froid & moins comique.

Ce recueil ne contient pas tous les ouvrages dramatiques de M. *Bret*. Assez modeste & assez judicieux pour n'offrir au public que des pièces dignes de son attention , il n'a point eu la manie de certains auteurs amoureux de leurs productions , qui grossissent la collection de leurs œuvres d'une foule de bagatelles , & s'imaginent

que leur réputation s'augmente en raison du nombre des volumes qu'ils font imprimer. M. *Bret* a donc sacrifié généreusement quelques-unes de ses comédies , & peut-être même feroit-il à désirer qu'il eût été plus sévère encore dans le choix qu'il a fait. Parmi les pièces qui composent son théâtre , quelques-unes ont été représentées avec succès , & amusent encore quelquefois le public. Elles sont connues & appréciées , ainsi j'en dirai peu de chose. Quant à celles qui sont tombées , qui n'ont eu qu'un succès médiocre , ou même qui n'ont point été représentées , je tâcherai de vous les faire connoître plus particulièrement afin de vous mettre en état d'assigner à M. *Bret* le rang qu'il mérite parmi nos poètes comiques.

L'Ecole amoureuse , petite pièce restée au théâtre ; elle est dans ce genre gracieux & délicat dont M. de *Saint-Foix* est en quelque sorte le créateur. C'est une imitation très-éloignée d'une des plus agréables scènes du *Pastor fido* , dans laquelle une bergère décide qu'elle est celle de

ses compagnes qui donne le plus doux baiser. L'idée que M. Bret a substituée à celle du poëte Italien est ingénieuse & piquante. *Julie* résolue de fuir l'amour & le commerce des hommes s'est retirée à la campagne , où elle ne voit que des personnes de son sexe. *Cléon* son amant & frère de *Dorine* l'une des compagnes de *Julie* , engage sa sœur à favoriser sa passion. *Dorine* propose à *Julie* de permettre que trois de ses compagnes déguisées en hommes lui parlent d'amour , & de juger ensuite laquelle aura le mieux rempli son rôle. *Julie* , quoiqu'avec répugnance , se prête à ce badinage. *Chloé* & *Florise* lui débitent d'abord des propos galans dont elle est peu touchée ; *Cléon* , qui passe aux yeux de *Julie* pour une fille déguisée , lui peint ensuite son amour avec tant de force & de vérité , que *Julie* , malgré son insensibilité , en est vivement émue ; & lorsqu'elle découvre que *Cléon* est un homme , & que ses discours sont réels , elle cède à l'impres- sion qu'elle a reçue & consent à l'é- pouser. Pour que cette scène soit

vraisemblable & fasse illusion¹; il faut que l'acteur qui joue le rôle de *Cléon* soit d'un âge & d'une figure qui permettent qu'on le prenne pour une jeune fille travestie. La pièce est écrite en vers libres, d'un style foible & négligé, mais naturel; elle a peu de chaleur, de mouvement & d'intérêt. La dernière scène, qui est charmante, fait seule le mérite de la pièce; les autres qui sont au nombre de six ne servent qu'à la préparer.

La Double extravagance. Cette comédie, qui est en trois actes, est le chef-d'œuvre de M. *Bret*, & le public la voit toujours avec plaisir. Quelques défauts de vraisemblance qu'on y trouve sont avantageusement réparés par la vivacité de l'intrigue, le comique des situations, le naturel & l'enjouement du dialogue. La manière supérieure dont M^{lle} *Dangeville* joua le rôle de la soubrette contribua encore au succès de cette pièce.

Le Jaloux. Ce caractère si intéressant & si théâtral a été souvent exposé sur notre scène. *Molière* qui avoit absolument manqué ce sujet quand il

avoit voulu le traiter d'une manière sérieuse dans le *Prince jaloux*, le présenta depuis du côté plaisant avec bien plus de succès dans l'*Ecole des Femmes*, l'*Ecole des Maris*, *George Dandin*, le *Sicilien* : nous avons plusieurs petites pièces fort agréables, où l'on dupe des tuteurs jaloux. *Baron* a traité ce ridicule en grand dans une pièce en cinq actes qui n'est point restée au théâtre. On voit encore avec plaisir le *Jaloux désabusé* de *Campistron*. *Dufreny* considérant que ce vice étoit rare & presque hors de mode en France, composa son *Jaloux honteux de l'être* qui eut peu de succès, quoiqu'on y trouve d'excellentes scènes, & une infinité de traits du meilleur comique. *M. Collé* a retouché cette pièce & l'a réduite en trois actes. Dans l'état où elle est aujourd'hui, il est très-probable qu'elle seroit goûtée du public. Quant à la pièce de *M. Bret*, elle tomba & ne méritoit pas un autre sort. L'auteur avoit envisagé ce caractère du côté sérieux. On voit déjà qu'il commençoit à s'écarter du genre plaisant. Il prit le fonds

de son sujet dans le roman de *Zaïde*, où *Alphonse* est jaloux d'un rival qui est mort. Cette extravagance peut passer dans un roman qui n'exige pas une vraisemblance bien rigoureuse ; mais la comédie doit être une peinture fidèle de la nature : les spectateurs furent choqués de voir dans la pièce de M. *Bret* un homme jaloux d'un rival qui n'existe plus. L'auteur sentoît lui même l'absurdité de cette idée, & il en a relevé le ridicule dans une assez bonne scène, où le comte d'*Olmon*, & la soubrette *Marion*, s'égayent aux dépens du jaloux *Verville*.

L E C O M T E.

Venez, jaloux habile,
Des amans soupçonneux, le modèle à jamais,
Venez, qu'on vous embrasse, & que dans vos
succès,
Votre oncle transporté vous admire lui-même.
Vous avez fait merveille, & depuis que l'on
aime,
Je ne crois pas encor qu'on se soit avisé
De se mettre à la tête un soupçon moins usé,

224 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

Plus singulier , plus neuf. Eh ! bien , ce pauvre
diable ,

Qui d'un maudit amour victime déplorable ,
Nous fit mourir de rire en crevant comme un
fot ,

Ce Lindor trépassé te livre donc l'assaut.

Pours'offrir à tes yeux , dis-moi , quelle figure
A pris le revenant ?

V E R V I L E.

Mon oncle , je vous jure ..

M A R T O N.

Change-t-on bien la bas ? vous fit-il grande
peur ?

Car il faut de la nuit qu'une sombre vapeur
A vos yeux tout à coup ait offert son image ,
Puisque dans votre tête il fait tant de ravage.

V E R V I L E.

Vous me soupçonnez là d'étranges visions ,
Je ne mérite pas tant de dérisions.

M A R T O N.

Sans doute le défunt , par quelque confidence ;
Offrant de son bonheur la funeste évidence ,

**De votre aveuglement fit tomber le bandeau.
Comment donc ? être encor petit-maitre au
tombeau ?
C'est de la nation le vice indélébile.**

V E R V I L E.

Cessez de m'accabler.

L E C O M T E.

**Parbleu , si par la ville ,
Les spectres vont jafer comme ils ont fait pour
toi ,
Ils nous en apprendront de belles sur ma foi ;
J'aimerois assez voir cette histoire secrette.**

V E R V I L E.

**Dans quel abaissement votre discours me jette ,
Vous me faites sentir le ridicule affreux**

L E C O M T E.

**Toi ridicule ? Eh non ! Peut-on être amoureux
Sans vouloir que l'objet qui captive notre ame
N'ait jamais inspiré la plus légère flamme ?
Un rival quel qu'il soit , vivant ou décédé ,
Doit nous troubler l'esprit s'il nous a précédé ,**

K v

Vervile enfin guéri de ses soupçons ridicules sur un homme qui n'existe plus, devient jaloux de son ami *Dornan* sur le rapport d'un valet qui a vu ce *Dornan* aux pieds d'*Orphise*, maîtresse de *Vervile*. Dans le premier mouvement de sa fureur, il envoie un cartel à son ami, & met l'épée à la main contre lui lorsqu'il le rencontre sur la scène; mais il reste confus lorsqu'il apprend que *Dornan* n'étoit aux genoux d'*Orphise* que pour demander sa grace. La maîtresse de *Vervile* rebutée de ce dernier trait de jalousie, renonce à lui pour jamais. Tel est le fond de cette pièce, qui, comme vous voyez, est assez mince. Il est relevé par un épisode qui roule sur l'amour de *Dornan* pour *Lucelle* sœur de *Vervile*. Cette jeune personne, instruite par son frère, s'imagine qu'on ne peut bien aimer sans être jaloux, & fait à son amant les plus vifs reproches de sa tranquillité, qu'elle regarde comme un outrage; ce qui donne lieu à quelques scènes assez comiques. Melle *Guéant*, jeune & jolie actrice, fit beaucoup valoir

ce rôle de *Lucelle*, qui fut plus applaudi que le caractère principal. Cette comédie est en général très-foible. L'intrigue en est froide & sans aucun intérêt, il y a plusieurs personnages inutiles & de pur remplissage. Le caractère du jaloux est à peine ébauché, & présenté d'une manière qui n'est ni théâtrale ni comique.

L'Humeur à l'épreuve, petite pièce en un acte & en prose; elle fut jouée en deux actes sous le titre des *Deux sœurs*, & n'eût aucun succès. M. de *Moissi* ayant donné quelque temps après la comédie des *Deux frères*, qui ne fut pas plus heureuse, un plaisant s'avisa de dire qu'il falloit marier les deux frères de M. de *Moissi* avec les deux sœurs de M. *Bret*. Il y a cependant dans cette dernière pièce des scènes qui furent accueillies & qui méritoient de l'être. L'auteur a retranché quelques longueurs qui probablement nuisirent au succès de l'ouvrage, & l'a réduit à un acte, sous le titre de *L'Humeur à l'épreuve*. Cette bagatelle est dans le genre de *Marivaux*; elle a même pour le fonds quelque res-

semblance avec l'*Heureux Stratagème*. *Melcour* ayant en vain employé la politesse & les complaisances pour adoucir l'humeur dure & sauvage de *Zélide*, obtient du baron son père la permission de mettre en usage un remède tout opposé. Il affecte de paroître aux yeux de *Zélide*, léger, indifférent, étourdi, & même fat, il lui dit des vérités assez dures, il se plaît à la contrarier en tout, fait devant elle l'éloge de sa sœur, & tourne en plaisanterie son dépit & ses emportemens. Il lui fait ensuite insinuer par *Lisette* sa suivante qu'il est amoureux de sa sœur *Lucile*, ce qui jette quelques semences de jalousie dans le cœur de *Zélide*; enfin l'adroit *Melcour* qui ne veut pas lui laisser le temps de respirer, feint de vouloir quitter le château du baron, & fait les préparatifs de son départ. Cette nouvelle acheve d'accabler *Zélide*. Elle flotte quelque temps entre la crainte de voir partir *Melcour* qu'elle commence à aimer, & la honte de le rappeler. Elle cède enfin à la tendresse, & de mande à le voir. *Melcour* se présente,

elle s'informe des raisons de son départ ; il répond qu'il cherche à s'éloigner d'une beauté fière & cruelle , dont l'orgueil & l'indifférence le désespèrent. La conversation est interrompue par un valet en bottes qui vient avertir *Melcour* qu'on l'attend , & que le postillon s'impatiente. *Zélide* le renvoie avec humeur ; attendrie par l'aveu que *Melcour* vient de lui faire , elle lui laisse voir le changement qui s'est fait dans son ame , & lui ordonne enfin de rester. *Melcour* , sûr de la victoire , pousse l'épreuve jusqu'à exiger que l'altière *Zélide* fasse des excuses à sa sœur cadette des manières dures & offensantes qu'elle s'est permises à son égard. *Zélide* consent à cette démarche humiliante. Il y a beaucoup d'action , de jeu & d'intérêt dans les scènes de cette petite pièce , dont le dialogue est vif & rapide.

Le Faux Généreux. M. Bret n'avoit pas lieu d'être content de l'essai qu'il avoit déjà fait de ses talens pour la comédie de caractère. Cependant la chute du *Jaloux* ne l'empêcha point

de se livrer au genre de comique le plus parfait & le plus noble. *Le faux généreux* n'eut à la vérité qu'un succès médiocre ; mais on y trouve d'excellentes scènes , qui furent applaudies avec transport ; le sujet en est bien choisi , le plan tracé & conduit avec sagesse. Si l'esprit & la raison suffisoient pour la perfection d'un ouvrage de théâtre , la pièce de M. *Bret* seroit excellente ; mais on a droit d'exiger que dans une comédie le bon sens soit embelli des graces de l'imagination , que la sécheresse de la morale soit égayée par des traits piquans , & des situations plaisantes. C'est ce qu'on ne trouve point aujourd'hui dans nos poètes comiques , qui ne savent que dissenter & prêcher sur la scène , il ne faut pour cela que de l'esprit ; mais le génie qui crée une fable intéressante , qui imagine des incidens propres à faire ressortir un caractère , voilà ce qui manque absolument aux froides homélies de nos écrivains modernes. L'intrigue du *Faux généreux* est sensée , mais froide , dénuée de cette chaleur & de cette force co-

mique qui soutient & réveille l'attention des spectateurs.

Un aventurier qui s'est enrichi , & qui pour se déguiser aux yeux du public a pris le nom de *Dervene* , prodigue ses biens à des histrions , des chanteuses , des artistes frivoles en tout genre , & il est sans pitié pour la vertu indigente ; il étale au dehors un luxe inutile & insensé , & dans l'intérieur de sa maison , il est d'une avarice fordide ; il ne paye point ses dettes & vexé ses fermiers , bienfaisant & généreux par vanité , dur & inhumain par caractère , il accable de ses dons de vils flatteurs & des baladins qui le réjouissent , & laisse sa propre sœur dans la plus profonde misère. La maison qu'habite ce *Dervene* est aussi la demeure d'une veuve appelée *Mélite* , femme vertueuse & sensée , dont le caractère forme un contraste parfait avec celui du *Faux généreux*. Naturellement humaine & compatissante , elle ne cherche en obligeant que le plaisir du bien , tous les malheureux ont droit à sa pitié & à ses secours. *Dervene* a jeté les yeux sur

cette veuve, moins touché de son mérite que de ses richesses ; pour s'insinuer dans son cœur, il ne lui parle que d'humanité & de bienfaisance, & s'il ne parvient pas à lui inspirer de l'amour, il réussit du moins à lui persuader qu'il est le plus généreux des hommes. *Mélite* a un fils nommé *Damis* qu'elle veut établir, & ce fils est un grand obstacle aux prétentions de *Dervene*. Instruit que ce jeune homme se refuse au mariage que sa mère lui propose, & attribuant ce refus à quelque intrigue secrète avec une maîtresse indigne de son choix, *Dervene* lui prête de l'argent, pour lui donner les moyens de se livrer à ce honteux penchant, dans l'espérance que sa mère, irritée de sa désobéissance & de sa mauvaise conduite, le déshériterait, & peut-être se remarierait pour le punir. *Mélite* est long-temps la dupe de l'hypocrisie de *Dervene*, malgré les avis de sa suivante *Marion*, qui a dévoilé le caractère & les projets de ce faux généreux. Deux traits frappans de son inhumanité détrompent enfin la trop crédule veuve. Elle donne

un asyle dans sa maison à une jeune orpheline abandonnée par un frère opulent , & sollicite pour elle la générosité de *Dervene* , qui fait de grandes promesses , dans le dessein de vendre ses bienfaits à cette infortunée au prix de son honneur ; mais l'orpheline se trouve être la sœur de *Dervene*. Le second trait est plus intéressant encore & moins romanesque. *Lubin* , fils d'un fermier que *Dervene* a fait mettre en prison pour dette , ayant en vain imploré la clémence d'un maître inhumain , s'engage & vient apporter à *Dervene* le prix de son engagement pour racheter son père. En arrivant il rencontre *Mélite*. La scène est touchante & a produit le plus grand effet. Vous me saurez gré , Monsieur , de la remettre ici sous vos yeux. La pièce de M. *Bret* est oubliée , mais cette scène mérite de rester.

LUBIN (*avec une épée & une cocarde.*)

A présent je varrons
Si l'on reparle encore à *Lubin* de bâtons ;
Jarni , les gens du roi . . .

M É L I T E.

Que veux-tu ?

L U B I N.

Moi ? mon père.
Je viens le racheter , & sa prison , j'espère ,
S'ouvrira toute grande avec cinquante écus.
Morgué ! le bon marché ! Je nous sommes
vendus ,
Et du prix je voulons délivrer le pauvre homme.
Ça, faites-moi parler.

M A R T O N.

A qui ?

L U B I N.

J'avons la somme ,
Je ne le craignons pu , faites-moi li parler ;
(montrant sa cocarde)
Ceci baille du cœur , c'est à lui de trembler.

M É L I T E.

Mais qui demande-tu ?

L U B I N.

Pardi , Monsieur *Dervene*.
Je venons de trouver un brave capitaine

A N N É E 1778. 235

Qui ne fait pas le fin ; mais velà son argent,
Et je voulons quittance & mon père à présent.

M É L I T E.

A tout ce qu'il nous dit je ne puis rien com-
prendre.

L U B I N.

Vous ne savez donc rien ?

M A R T O N.

Non, daigne nous apprendre.

L U B I N.

Primò, je fis *Lubin*. Or vous saurez aussi
Que du père *Colas*, je fis fils Dieu merci.

M A R T O N.

C'est fort bien fait à toi ; viens à ce qui t'amène.

L U B I N.

J'y vians . . . Sachez encor que ce M. *Dervene* ;
Dont duquel ce *Colas* mon père étoit fermier,
Est un homme endiablé pour se faire payer.

M A R T O N.

Bon.

L U B I N.

Pas trop ; car le sort voulit que l'autre année
Je fûmes tous gelés dans une matinée.
Le terme viant.

M A R T O N.

Eh bien.

L U B I N.

Y fallut s'expliquer.
Or quand le maître vit son argent li manquer ;
Fallut pas rire au moins. On arrête mon père.
On le boute en prison , vous saurez , & ma
mère
Voit tout vendre cheu nous.

M É L I T E.

Ah ! qu'il me fait pitié ;

L U B I N.

Sur nos pauvres effets j'ons perdu la moitié ;
.....
..... Voyant ça , je me dis à part moi ,
Pour délivrer mon père i faut sarvir le roi ,
L'argent qui m'en vianra pourra payer sa dette.
Je trouve un capitaine , & pis l'affaire est faite,

MARTON.

Et tu t'es engagé, mon garçon?

LUBIN.

De grand cœur.

Mon père sera libre & j'aurons la douceur. . .

Dervene accablé de ce trait de générosité, rentre en lui-même & rougit de la bassesse de ses sentimens ; il accorde gratuitement à *Lubin* la liberté de son père, & marie sa sœur avec *Damis* qui l'aimoit depuis longtemps en secret.

Cette pièce étoit d'abord en cinq actes, l'auteur l'a réduite à trois, espérant que la fable plus serrée & plus rapprochée, produiroit plus d'effet. Cependant le fond de l'intrigue est si foible que malgré tous les retranchemens, il y reste encore beaucoup de langueur. *Mélite* n'a point assez d'intérêt de connoître le caractère de *Dervene*, & *Dervene*, de son côté, ne perd point assez en perdant l'estime de *Mélite*, pour que l'action puisse être bien vive ; le rôle de *Damis*, celui

d'*Ariste* son oncle , sont parfaitement inutiles. Je fais que dans une pièce de caractère on excuse quelquefois les défauts de la fable en faveur des traits qui peignent le personnage principal; mais dans le *Faux généreux* , on ne trouve point ces situations piquantes, ces incidens comiques , ces scènes de détail qui couvrent le vice du fonds. C'est presque toujours dans des entretiens avec son valet que *Dervene* développe son caractère. Il est à remarquer que tous les auteurs qui depuis *Molière* ont traité des caractères ont employé plus ou moins cette ressource qui décèle la foiblesse du génie. Il est bien aisé d'introduire un maître qui fait confidence à son valet de ses sentimens secrets ; mais c'est le comble de l'art d'imaginer des circonstances où ces sentimens éclatent naturellement. Voyez si *Molière* introduit son *Misanthrope* & son *Tartuffe* conversant avec des valets ; il les place dans des situations où leurs défauts se montrent d'une manière saillante & théâtrale ; il les met en scène vis-à-vis des personnages les plus propres à faire

ressortir leur caractère. Le seul incident qui fasse honneur aux talens de *M. Bret* est celui de *Lubin* qui vient demander à *Dervene* la liberté de son père emprisonné pour une dette légère, & qui après avoir essuyé le plus cruel refus, prend le parti de s'engager pour délivrer son père aux dépens de sa propre liberté. Dans le reste de la pièce, on ne trouve que des conversations très-peu intéressantes : *M. Bret* a bien saisi le caractère du *Faux généreux* : il y a beaucoup de vérité & de délicatesse dans les discours qu'il lui fait tenir, mais il ne fait point le faire agir & le mettre en jeu. *Dervene* qui reconnoît au moment où il s'y attend le moins une sœur dont l'état & la misère attestent son inhumanité, ressemble beaucoup au Commandeur qui, dans le *Père de famille*, retrouve aussi, d'une manière désagréable, une nièce qui n'a pas à se louer de sa générosité. L'incident dans l'une & l'autre pièce est un peu romanesque. J'observerai encore au sujet du *Faux généreux* que depuis le *Tartuffe* de *Molière*, tous les poètes comiques qui

ont eu à traiter un caractère odieux ont toujours bâti leur fable sur le même fonds. Il y a toujours un honnête homme crédule qui est la dupe de l'hypocrisie du personnage dans tout le cours de la pièce, & qui est enfin désabusé. Cette conduite uniforme ne fait pas beaucoup d'honneur au génie & à l'imagination des auteurs.

La Maison, petite pièce d'intrigue imitée du *Trinummus* de *Plaute*. *Oronte*, riche négociant, entreprend un voyage en Afrique, & pour éprouver la sagesse de son fils *Damis*, il lui laisse la disposition de tous ses biens, à l'exception de cent mille écus qu'il cache dans un lieu secret de sa maison, chargeant son ami *Ariste* de veiller sur ce dépôt. *Damis*, après avoir dissipé la fortune de son père, prend le parti de vendre la maison. *Ariste* l'achète dans le dessein de sauver les cent mille écus, & d'en faire l'emploi le plus convenable. Touché du sort de *Julie* sœur de *Damis*, que le dérangement de sa fortune empêche de s'unir avec *Ergaste* son amant, il a recours à un stratagème

stratagème pour lui procurer une dot. Il envoie chez *Damis* un valet de confiance avec ordre de dire qu'il arrive d'Afrique, & qu'il apporte de la part d'*Oronte* cent mille francs pour marier *Julie*. Tandis que ce valet s'avance vers la maison en répétant le rôle qu'il doit jouer, *Oronte* survient, & voyant un inconnu roder autour de sa maison, il l'aborde & l'interroge. Celui-ci répond brusquement; *Oronte* a beau se nommer, il le traite de fourbe & d'imposteur. Enfin la querelle est terminée par l'arrivée de *Damis* & d'*Ariste*. *Oronte* pardonne à son fils, fait des remerciemens à son ami, & marie sa fille avec *Ergaste*.

Cette petite pièce est assez bien conduite, & dialoguée avec beaucoup de justesse & de précision; elle est dans le genre sérieux & larmoyant, auquel M. *Bret* croyoit alors devoir se livrer par condescendance pour le goût du public; mais le fonds n'en est pas assez intéressant, ni les situations assez pathétiques pour inspirer même cette émotion légère qui fait

la fortune de ces fortes de drames. La querelle d'*Oronte* avec un valet à la porte de sa maison est la seule scène où l'on trouve quelque chose de comique. Si l'on en croit l'auteur, le succès de cette pièce ne fut interrompu que par la maladie réelle d'un acteur ; la lecture de l'ouvrage fera trouver aisément une autre cause plus naturelle du petit nombre de représentations qu'on en a donné. M. *Bret* semble craindre qu'on ne l'accuse d'avoir traité le même sujet que *Regnard* dans le *Retour imprévu*, il a soin d'avertir que le *Trinummus* de *Plaute* qu'il a imité n'est pas la même comédie d'après laquelle *Regnard* a travaillé. La précaution est inutile, & jamais il n'y eut plus de différence entre deux pièces. Celle de *Regnard* est pleine de gaieté, de comique & de situations plaisantes. Celle de M. *Bret* au contraire est grave, triste & froide. Cette distinction est assez essentielle pour qu'on ne les confonde pas.

Le Protecteur bourgeois, ou *la Confiance trahie*. Les comédies dont je vous ai parlé jusqu'ici, Monsieur, ont

toutes été représentées , avec un succès médiocre , à la vérité , à l'exception des deux premières qui sont restées en possession des honneurs de la scène ; mais celles dont il me reste à vous entretenir n'ont été connues du public que par la voie de l'impression. Soit que M. *Bret* n'eût pas à se louer de la conduite des comédiens à son égard , soit qu'il fût rebuté de la destinée malheureuse de toutes les pièces qu'il avoit risquées depuis *la Double extravagance* , il cessa de courir après des applaudissemens qu'on s'obstinoit depuis long-temps à lui refuser , & ne voulut plus subir le jugement du public rassemblé. Je crois qu'après la lecture de ses dernières pièces , vous approuverez la prudence qui les lui a fait renfermer dans son porte-feuille , vous desirerez même qu'il eût évité le grand jour de l'impression avec autant de soin que l'éclat de la scène. Le *Protecteur bourgeois* est encore un de ces drames dans ce genre fade & ennuyeux qu'on appelle noble. *Valère* , après avoir tué en duel le fils de *Dorival* , homme

L ij

puissant à la cour, se retire en province, & y devient amoureux de *Zélie*, orpheline, belle & vertueuse, mais pauvre, qui vit sous la conduite de *Lycandre* son tuteur. N'ayant lui-même qu'une fortune médiocre, le desir d'obtenir *Zélie* l'engage à s'adresser à *Dormon*, riche financier, qui lui offre un asyle dans sa maison, avec promesse d'accommoder son affaire avec *Dorival*, & de lui ouvrir la route de la fortune. Sur cette assurance, *Valère* se rend à Paris chez *Dormon* avec *Zélie* & son tuteur; il n'y est pas plutôt arrivé que son prétendu protecteur met tout en usage pour lui ravir sa maîtresse. Il se débarrasse d'abord du tuteur en lui procurant un poste avantageux en province; il tente par des offres & des présens la fidélité de *Zélie*. Cette amante généreuse résiste à tout, mais elle n'ose découvrir cette lâche trahison à *Valère*, parce que *Dormon* l'a menacée de livrer son amant à la vengeance de *Dorival*, si elle lui révéloit un pareil secret. Cependant elle fait confidence de son embarras à *Derban*, homme de qua-

lité, & ami de *Valère*. *Dormon* fatigué de la résistance de *Zélie* qu'il attribue à la présence de *Valère*, a recours à un stratagème pour l'éloigner. Il lui fait entendre que *Dorival* a découvert son asyle, & qu'il est sur le point d'être arrêté s'il ne part sur le champ. *Valère* effrayé se dispose à prendre la fuite lorsque *Derban*, qui connoissoit *Dorival*, & qui, sans en rien dire à son ami, avoit ménagé sa réconciliation, vient lui apprendre qu'il n'a plus rien à craindre, lui dévoile la perfidie de *Dormon*, & pour faciliter son mariage avec *Zélie*, offre de partager avec lui sa fortune.

On trouve dans cette pièce un certain intérêt & quelques situations touchantes, la conduite en est sage & régulière; la vraisemblance y est observée beaucoup plus que dans plusieurs drames qu'on applaudit avec transport sur la scène. M. *Bret* en se livrant au genre larmoyant a toujours tâché d'éviter le romanesque; il a voulu tenir un milieu entre la gaîté de nos anciens comiques & le pathé-

246 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

tique forcé du tragique bourgeois. Moins raisonnable, il eût eu peut-être plus de succès ; avec toute sa sagesse, il ne fait ni rire ni pleurer , & ses productions froides & équivoques, quoique très-sensées , n'ont point cet effet théâtral qui soutient à la représentation les ouvrages dramatiques. Ce qu'il y a peut-être de meilleur dans le *Protecteur bourgeois* , c'est un caractère de soubrette qui paroît neuf ; cette fille a toute la simplicité des mœurs champêtres ; avec un grand fonds de gaîté , elle a le ton brusque & un peu rustique. Elle regrette sans cesse son village , elle baille dans le riche palais de *Dormon* , & n'y trouve point cette joie libre & franche , partage ordinaire d'un état médiocre ; elle explique là-dessus sa pensée avec beaucoup de naïveté à *Dormon* lui-même.

La fortune ! ma foi , c'est bien là ce qui tentel
 Parmi ses favoris que ce pays présente ,
 Je n'en connois pas un qui n'ait l'air sombre ,
 épais ;
 Dans cette maison-ci quelqu'un rit-il jamais ?

L'air que nous respirons est chargé de tristesse.
Pour moi je chante encor ; mais ma jeune
maîtresse ,

Qu'exprès pour l'enrichir on a conduite ici ,
Me paroît dévorée en secret de souci

Elle avoit autrefois une gaîté si pure ,
Si franche , si naïve & si sûre en tout temps ,
Qu'à rire nous passions presque tous nos mo-
mens.

.
Vive pour être heureux la médiocrité !
Vous-même , je vous vois tous les jours agité ,
On lit dans vos regards que votre ame inquiète
Agit , travaille , craint , cherche , hésite , pro-
jette.

D O R M O N.

On lit mal quelquefois.

M A R T O N.

Oh ! non , je m'y connois.

Tenez , tous les cœurs francs que guide la na-
ture ,

Presque sans le vouloir , lisent cette écriture ;
Quant à vous que je crois bienfaisant , géné-
reux ,

Je ne fais pas pourquoi vous n'êtes pas heu-
reux.

L i v

C'est un si grand plaisir que d'en faire à quelqu'autre.

Que vous faut-il de plus ? Quelle peine est la vôtre ?

Et comment pouvez-vous tenir à ce tracas ?

A mon égard, je fais que je n'y tiendrois pas.

Les Lettres anonymes. C'est une pièce de caractère qu'on auroit pu intituler plus convenablement *l'Envieux*. On y trouve quelques traits heureux, & qui peignent très-bien le sombre chagrin d'un homme que la prospérité d'autrui désespère. *Servin*, le principal personnage, toujours plongé dans une noire mélancolie, ne sourit qu'à la nouvelle de quelque malheur ; il hait tous les talens agréables qui font le charme de la société ; il hait jusqu'à l'esprit & aux connoissances qui relevent dans sa maîtresse l'éclat de la beauté ; il est désolé de la voir comblée de tous les dons de la nature & de la fortune, & cherche à la diffamer par des couplets injurieux. Il est jaloux de l'opulence de son beau-père futur, & lorsque cet homme est prêt à perdre une place lucrative, il refuse d'employer

pour lui son crédit, au risque même de se voir frustré par là d'une très-riche alliance. Son intime ami est élevé à un poste important dans le ministère, il s'efforce de le décrier par un infâme libelle, ou il relève une étourderie échappée à sa jeunesse. Ses noirs complots sont enfin découverts, il est déshérité par un oncle riche de qui son sort dépendoit. Un caractère aussi atroce que celui de l'envieux n'étoit pas aisé à mettre sur la scène; pour en représenter tout l'odieux & toute la noirceur, il falloit une touche mâle & vigoureuse, M. *Bret* n'a fait que l'ébaucher. Dans cette pièce, comme dans les précédentes, il est très-réservé sur le comique. Il est vrai qu'un caractère tel que l'envieux, ne paroît pas prêter beaucoup au ridicule; mais y a-t-il un caractère plus odieux que celui du *Tartuffe*? le génie de *Molière* a su cependant y découvrir un côté plaisant.

Les deux Julies, pièce d'intrigue, imitée des *Bacchides* de *Plaute*. On y retrouve quelques étincelles de cette gaîté qui animoit les premières pro-

250 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

ductions de M. *Bret* ; il y a entr'autres une scène assez bouffonne entre deux vieillards qui se croient sourds , & qui crient à l'envi l'un de l'autre. L'auteur qui se reprochoit sans doute cet accès de bonne humeur , a modestement intitulé sa pièce *Comédie-farce*.

Tels sont , Monsieur , les ouvrages qui composent le théâtre de M. *Bret*. Si cet écrivain n'eût point quitté le ton qui lui avoit si bien réussi dans la *Double extravagance* , il pourroit figurer avantageusement parmi les comiques du second ordre qui ont enrichi notre scène d'une foule de petites pièces d'intrigue fort agréables. C'étoit là son véritable genre , & je crois qu'il n'avoit point assez consulté ses forces quand il voulut s'élever jusqu'aux pièces de caractère. Il céda malheureusement au goût du public qu'il auroit dû réformer , & sacrifia les agrémens naturels de son esprit , à cette triste & ennuyeuse gravité , dont s'enveloppoient alors les philosophes pour cacher la médiocrité de leurs talens. Le public ingrat récompensa fort mal sa complaisance. Il

l'avoit applaudi tant qu'il avoit été enjoué & comique, mais il ne témoigna que de l'indifférence pour ses pièces sérieuses ; aussi M. *Bret* avouet-il dans l'avertissement qui précède la *Double extravagance*, qu'il a plus d'une fois regretté le genre plaisant ; c'est dommage que sa contrition ait été stérile & infructueuse. On ne peut lui refuser beaucoup d'adresse & d'intelligence dans la conduite de ses pièces, son dialogue est facile & juste, qualité qui devient de jour en jour plus rare. Son style est négligé, mais naturel, jamais il ne cherche à briller aux dépens du bon sens & de la vérité, mérite qui ne doit pas aujourd'hui paroître médiocre. Enfin M. *Bret* est un écrivain estimable, qui, dans ses moindres productions, montre toujours beaucoup de raison & de jugement, & qui, sans doute, se seroit fait une plus grande réputation, s'il eût suivi son génie plutôt que le goût de son siècle.

Je suis, &c. .

L E T T R E X I.

Mémoires pour servir de suite aux recherches sur la préparation que les Romains donnoient à la chaux dont ils se servoient pour leurs constructions, & sur la composition & l'emploi de leurs mortiers ; par M. de la Faye , Trésorier général des gratifications des troupes. De l'imprimerie royale, & se trouve à Paris, chez Méricot le jeune, libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.

JE connois votre goût, Monsieur : la critique des productions purement littéraires n'a pas seule le droit de l'intéresser ; vous aimez encore à connoître les procédés des arts utiles. Or après celui qui nourrit l'homme & pourvoit à ses besoins de première nécessité, il n'en est point de préférable à celui qui nous loge & nous met à l'abri de l'intempérie des saisons ; aussi l'époque de l'architecture remonte-t-elle à l'origine du monde.

Vous n'ignorez pas les progrès brillans chez les peuples les plus célèbres, les Egyptiens, les Grecs & les Romains. Les modernes toujours présumptueux prétendent bien, à cet égard, comme en beaucoup d'autres choses, n'être point en reste avec l'antiquité. C'est une question qu'il feroit trop long de discuter, & dont la décision pourroit peut-être ne pas tourner à notre avantage : mais sans examiner si de nos jours, on a égalé la majesté & l'élégance des édifices anciens, il est un point convenu & avoué de tout le monde, c'est que dans ces derniers temps on ne paroît pas avoir approché de cette solidité indestructible qui caractérise les constructions antiques. La plupart de nos bâtimens publics ou particuliers déclinent bientôt, soit par des affaïssemens sensibles, soit par des crevasses désagréables le vice intérieur ou des matériaux, ou de leur préparation. Plus desinateurs que constructeurs, les architectes modernes se sont trop occupés à retracer purement les formes heureuses des fustes, des chapiteaux &

254 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

des frontons qu'offrent à leurs yeux surpris les ruines augustes des cités qui furent le berceau des arts. Ils ont dédaigné l'analyse des procédés physiques qui ont fait subsister durant tant de siècles les merveilles du monde, que le temps n'auroit jamais détruites, sans le fer de l'ignorance & de la barbarie. Leur dédain funeste a été porté si loin, que ces détails si précieux se sont entièrement perdus.

C'est à les retrouver, pour l'utilité publique, qu'un citoyen vraiment digne de ce nom consacre depuis quelques années avec succès ses veilles & sa fortune. M. de la Faye, quoiqu'occupé depuis long-temps d'ouvrages politiques, qui n'ont point encore vu le jour, a cru devoir tourner ses études vers un objet trop négligé des artistes & des savans. Des tentatives infructueuses, qui n'en méritent pas moins des éloges & des encouragemens, ont excité son émulation. Pour éviter les mêmes méprises, il n'a pas cherché, comme un mécanicien célèbre, à imaginer & à composer un ciment dont la ténacité

eût quelque analogie avec celui des anciens ; mais il a travaillé tout simplement à retrouver le véritable mortier des anciens. Pour cet effet voici la marche qu'il a suivie , elle se présente naturellement ; néanmoins pour la tenir il falloit réunir deux qualités qui ne se rencontrent pas toujours , il falloit être instruit & riche. M. de la Faye avoit heureusement ce double avantage. Aisé sans opulence & savant sans prétention , il a expliqué *Vitruve* & *Plin*e pour faire des expériences , & il a fait des expériences pour expliquer *Vitruve* & *Plin*e. C'est le résultat de ce travail combiné qu'il achève de présenter au public. Il est trop payé par le plaisir de le servir pour faire un secret d'une découverte si utile. Aussi ce patriote désintéressé a - t - il mérité du gouvernement les honneurs de l'imprimerie royale.

Je me reproche , Monsieur , de ne vous avoir fait l'année dernière qu'une simple annonce du premier mémoire de M. de la Faye , qui a été si bien accueilli en France & dans les pays étrangers qu'il n'a point trouvé de

contradictéurs. Comme le second n'en est qu'une suite, je me trouve forcé de réparer une injuste omission, en commençant par vous faire connoître rapidement celui qui précède.

L'auteur débute par détruire le préjugé où l'on est communément que c'est à la chaleur du climat, à la qualité particulière du sable & des pierres qu'il produit, que doivent leur conservation les anciens monumens qu'offre l'Italie. Son raisonnement est aussi simple que victorieux. Si ce principe étoit exact, il ne resteroit, dit-il, aucuns vestiges des constructions qui ont été faites par les Romains au nord de la France & en Angleterre, avec les seules matières que le pays leur procuroit, il en conclut avec justesse que la durée & la solidité des monumens anciens, sont moins dues à la qualité des matières, qu'à la façon de les employer. C'est cette réflexion qui l'a déterminé aux savantes recherches dont il s'agit. Celles qui l'occupent dans ce premier mémoire, où il en faut lire les détails, peu susceptibles de l'analyse, roulent

principalement sur la macération de la chaux, sur les diverses espèces, sur la nature des pierres qui font la meilleure. L'auteur examine ensuite les élémens qui doivent entrer dans la composition des mortiers. Ce chapitre est d'un usage trop journalier pour ne pas le citer ici en faveur de ceux qui font bâtir sous leurs yeux.

« Les mortiers se font en mêlant ;
 » avec de la chaux, du sable de terre
 » ou de ravine, du sable de mer ou
 » de rivière, des recoupes de pierres
 » & des matières calcinées.

« Le sable de terre dont les grains
 » sont carrés ou triangulaires, & qui
 » est rude au toucher, est celui que
 » les Romains nommoient *fossitium*,
 » & qu'ils préféroient aux autres
 » sables.

« Celui de ravine est bon.

« Celui de terre qui est fin & qui
 » est doux au toucher, ne fait pas un
 » aussi bon mortier.

« Celui de rivière est meilleur ;
 » mais il ne vaut pas la *fossitium*. des
 » Romains, parce qu'il s'arrondit en
 » roulant dans l'eau.

» Celui de mer est moins bon ; on
 » l'emploiera pour la construction,
 » si on n'en a point d'autre , mais
 » jamais pour les enduits , attendu
 » que ses grains rejettent le sel en
 » dehors , *remittunt falsuginem* , dit
 » Vitruve , *lib. II , cap. IV* . Si cepen-
 » dant , n'en ayant point d'autre , on
 » se trouvoit forcé de l'employer , il
 » faudroit le laver dans l'eau douce ,
 » & alors on pourroit s'en servir
 » avec succès , dit *Palladius* * .

» Comme les fables deviennent ter-
 » reux lorsqu'ils sont depuis long-
 » temps exposés à l'air , il faut les
 » employer lorsqu'ils sont nouvelle-
 » ment tirés de la terre ou des ri-
 » vières. (*Vitruve , lib. II , cap. IV*).

» En général , tous les fables ne
 » sont bons qu'autant qu'ils ne sont ni
 » terreux ni glaiseux , & la manière
 » d'en juger est d'en répandre une
 » poignée sur un drap ou sur un linge
 » blanc : si en secouant ce drap ou ce
 » linge il n'y reste point de parties

* Prius eam lacunâ humoris dulcis immergi,
 ut vitium salis aquis suavibus lota deponat. *Lib.*
I , cap. X.

» terreuses , c'est une preuve que le
 » sable est de bonne qualité : si au
 » contraire il y en reste , c'est une
 » marque certaine qu'il n'est pas bon.
 » (Vitruve, *ibid.*)

» Quant aux recoupes de pierres ,
 » les Romains les prenoient ordinai-
 » rement dans les carrières : mais il
 » est bon d'observer que les matériaux
 » que nous rebutons lorsque nous
 » démolissons une maison , tels que
 » les petits moellons , & souvent
 » même des pierres d'un certain vo-
 » lume , pourroient être battus & ré-
 » duits en poudre ; ou bien on pourroit
 » les rassembler en masse , & ménager
 » dans l'intérieur une espèce de four ,
 » où l'on introduiroit du bois ou des
 » fagots auxquels on mettroit le feu :
 » alors ces pierres à demi - brûlées ,
 » étant battues , se réduiroient aisé-
 » ment en poudre grisâtre qui , mêlée
 » avec les sables & la chaux , rendroit
 » le mortier meilleur , comme je l'ai
 » éprouvé ».

M. de la Faye termine ce premier
 mémoire par indiquer le mortier le
 plus propre pour les enduits inté-
 rieurs ou extérieurs , & sur-tout pour

la construction des bassins & des aqueducs. Les restes de celui d'Arcueil en démontrent l'extrême solidité. Aux réflexions profondes de ce savant auteur sur cet objet, j'ajouterai les remarques & l'anecdote rapportées par M. *Bonnami*, dans une de ses dissertations historiques. On voit encore, disoit cet académicien en 1754, des vestiges considérables de l'ancien aqueduc d'Arcueil *, dans la cour d'une maison à laquelle ils servent de clôture ; ils peuvent avoir environ cinquante pieds de haut, & l'édifice qui est auprès de l'aqueduc moderne est construit & lié des mêmes matériaux que le palais des Thermes. Le canal qui conduisoit les eaux par-dessus cet ancien aqueduc existe encore en certains endroits ; il est à découvert, & il paroît qu'il étoit appliqué sur un lit de carreaux de terre cuite, de même modèle que ceux de la masse du mur, au milieu duquel on voit encore une arcade cintrée de trois cintres. La largeur de cette arcade fait soupçonner qu'il y en avoit une autre au dessus comme

* Village à une lieue de Paris, au sud.

au pont du Gard ; car au-dessus du mur où elle est , il y a une retraite qui fait connoître que celui d'en bas étoit plus épais : mais dans l'endroit où l'on auroit pu voir cette arcade inférieure , on a appliqué un bâtiment moderne qui la cache. Les anciens propriétaires de la maison dont je viens de parler , auroient bien voulu détruire ces restes antiques , continue le même écrivain ; mais ne le pouvant faire par mains d'ouvriers , ils demandèrent la permission de les faire sauter , en les minant. Les ingénieurs ayant reconnu que l'effort de la mine pouvoit ébranler l'aqueduc moderne , qui n'en est qu'à environ trois ou quatre toises , le roi refusa la permission que demandoient ces propriétaires.

J'ignore , Monsieur , dans quel état sont aujourd'hui les choses ; mais il seroit aisé aux curieux de s'en informer. Après cette citation que je n'ai point cru déplacée , puisqu'elle vient à l'appui des principes de M. de la Faye , je me hâte de passer à son second mémoire qui mérite d'être lu d'un bout à l'autre. Je regrette que

» carrières d'où ils tirent le gypse , &
 » sont alors obligés de le faire venir
 » à leurs frais. Si le plâtre qu'ils four-
 » nissent a été fait seulement avec des
 » pierres gypseuses, il est sans contredit
 » de bonne qualité, & doit former
 » un corps solide ; mais si les plâtriers
 » se trouvant manquer de la quantité
 » de gypse qu'il leur faut pour com-
 » pletter leur fournée, ou voulant
 » augmenter leur débit ou économi-
 » ser sur le transport de cette pierre,
 » mêloient avec du gypse de la pierre
 » calcaire, qui se trouvant plus près
 » d'eux leur coûteroit moins, il en
 » résulteroit, par la cuisson, un plâtre
 » incapable de produire un corps so-
 » lide, & qui dans les constructions
 » pourroit opérer des effets d'autant
 » plus dangereux, qu'étant mêlé avec
 » de la chaux, l'humeur corrosive
 » qu'il contiendrait brûleroit les bois,
 » & les réduiroit en poudre : à moins
 » qu'on n'eût pris la précaution de
 » les envelopper, comme dit *Vitruve*,
 » avec de la paille ou de la fougère. Les
 » entrepreneurs des bâtimens recon-
 » noîtront peut-être un jour que le
 » dépérissement

» d'écroulement des poutres dans leur
 » scellement , & celui des planchers
 » revêtus d'aires de plâtre , n'ont été
 » souvent que l'effet de la matière
 » corrosive qui les enveloppoit.

» Comme le gypse est une pierre
 » qui ne se reproduit point , les pays
 » qui en manquent aujourd'hui , ne
 » pouvant y suppléer qu'avec de la
 » chaux , sont particulièrement inté-
 » ressés à connoître la manière dont
 » les anciens la préparoient , & que
 » j'ai indiquée dans mon premier
 » mémoire. Entre tous les monumens
 » qui nous restent des anciens , il n'en
 » existe pas un de ceux qui ont été
 » construits en plâtre : il y a donc lieu
 » de croire que cette matière ne peut,
 » comme la chaux , opposer au temps
 » une longue résistance , & nous ne
 » devons point être surpris de ce que
 » *Vitruve* en défende l'emploi (*ne*
 » *minime gypsum*), même pour les
 » corniches des appartemens , qui
 » étoient le genre d'ouvrage où cette
 » matière , comme dit *Pline* , étoit
 » employée avec le plus de succès ».

Cet ouvrage est terminé par trois

ANN. 1778. Tome IV. M

lettres de M. de *Bruno*, qui a vécu quelques années dans l'Inde en observateur, & qui s'est fait un plaisir de rendre compte à M. de *la Faye* des procédés des Indiens Malabares dans leurs constructions ; procédés qui s'accordent parfaitement avec les résultats de l'auteur.

La lecture de son mémoire m'a rappelé un passage de *Plin*, qui a peut-être échappé à ses recherches, & qui peut seul donner une grande idée des connoissances singulières que la plus haute antiquité avoit déjà acquises sur l'art de bâtir. Voici ce passage tiré du livre 34, chapitre 14, cité & traduit par M. le comte de *Caylus*, c'est-à-dire, par main de maître pour l'intelligence du texte relativement à la partie des arts.

« La magnificence du temple de
 » *Diane* d'Ephèse mérite l'admiration ;
 » l'Asie entière a été deux cents vingt
 » ans à le bâtir. On choisit, pour pla-
 » cer cet édifice le terrain d'un marais,
 » afin d'éviter le danger des tremble-
 » mens & des ouvertures de terre ;
 » & pour ne point établir dans un

» terrain mouvant & glissant des
 » fondemens d'un si grand poids, on
 » les posa sur des charbons^pilés, &
 » sur des peaux chargées de leur
 » laine, &c. ».

Je n'insisterai pas sur les réflexions
 physiques que peut faire naître le
 récit de *Plin*, dit le savant traduc-
 teur de ce morceau dans un mémoire
 sur la *Diane* d'Ephèse ; j'observerai
 seulement en passant que la superficie
 d'un marais ne peut fournir qu'une
 médiocre ressource contre l'effort &
 la commotion d'un tremblement de
 terre. Le charbon pilé & les peaux
 avec leur laine ne peuvent être d'un
 grand secours, en raison du poids
 d'une fondation pareille à celle dont
 on nous donne l'idée. Il faut cepen-
 dant convenir que des peaux qui se
 fondent à l'humidité, & dont le poil
 fait une liaison avec le charbon pilé,
 doivent produire un bon effet pour
 une fondation.

C'est aux gens de l'art à prononcer
 sur le mérite de cette critique ; mais
 l'autorité du naturaliste latin n'en

prouve pas moins la théorie profonde des anciens.

Pour revenir à M. *de la Faye*, j'oubliois de vous dire, Monsieur, que son mortier de poudre de marbre ou de pierre, acquiert par ses procédés une dureté qui le rend propre à tout. Il en a fait faire pour les jardins des vases & des statues qui ont résisté aux épreuves les plus destructives. On en voit à sa terre de Roquencourt, près de Marli, ou dans son cabinet à Paris. Sa politesse affable l'ouvre à tous les curieux & à tous les étrangers, & s'empresse de répondre à leurs questions. Les personnes qui voudroient se procurer quelques vases ou statues de ce genre, en trouveroient à l'atelier de M. *Levieux*, rue des Fossés M. le Prince. C'est un jeune sculpteur qui annonce du goût & des talens, & que M. *de la Faye* a instruit de son procédé.

Après l'examen réfléchi de ces deux savans mémoires, dont une partie est du ressort de l'académie d'Architecture, j'aime à croire que

nos ingénieurs civils & militaires forceront les subalternes à leurs ordres d'abandonner une manipulation de routine qui n'avance rien, pour suivre une marche plus raisonnée & qui tend mieux au but. Quoi qu'il en soit, je dois remarquer en finissant, qu'au mérite du fond, *M. de la Faye* joint encore dans son ouvrage le mérite de la forme. Il écrit avec précision & avec clarté; son style est celui de la chose : simple & pur comme ses mœurs, il annonce un sens droit & une raison exercée.

Je suis, &c.



L E T T R E X I I.

Contes & Fables Indiennes de Bidpai, & de Lockman, traduites d'Ali Tchelebi-ben-Saleh, auteur Turc, ouvrage commencé par M. Galand, continué & fini par M. Cardonne, secrétaire interprète du roi pour les langues orientales, &c. &c. A Paris, chez Lambert, imprimeur, rue de la Harpe.

Vous connoissez, au moins de réputation, Monsieur, cet antique philosophe des Indes, dont les apologues ingénieux sont depuis tant de siècles la leçon des peuples & des rois de l'Orient. Nous devons le placer au premier rang des bienfaiteurs du genre humain. Par lui la morale a mêlé aux traits de force & de grandeur qui la caractérisent, des graces naïves & séduisantes : par lui la vérité fit entendre sa voix dans le palais même des despotes. Il est le créateur d'un genre de littérature à la portée de toutes les conditions & de tous les

âges, toujours instructif & toujours amusant. *Virgile* eut compté ce sage brachmane parmi ces citoyens de l'*Élysée* que les dieux combloient d'une félicité pure pour avoir embelli notre vie du charme des beaux arts. *Inventas aut qui vitam excoluere per artes.*

Maintenant que les fables sont familières à l'enfance, nous ne savons pas dignement admirer le génie qui les imagina, & pourtant quelle idée singulière que celle de nous donner les animaux pour précepteurs & de peindre sous cet emblème nos mœurs & nos passions, le vice & la vertu ! Cette invention précéda la comédie ; il semble au contraire que la comédie eût dû la précéder. Rien de plus naturel que de nous mettre nous-mêmes en scène, de retracer les tableaux que nous offre à chaque instant la société, de faire parler le langage ordinaire des passions à des hommes passionnés ; mais c'est un raffinement de l'art de substituer à la place du flatteur & du sot qui l'écoute, le renard & le corbeau. *La Fontaine* avoit raison de dire :

L'Apologue est un don qui vient des immortels,
 Ou si c'est un présent des hommes ,
 Quiconque nous l'a fait mérite des autels.

Cet éloge si brillant & si juste est l'apothéose de *Bidpai*. Nous allons examiner ce qui nous reste de ses ouvrages. Peut-être ferez-vous curieux de savoir auparavant ce que l'histoire nous apprend de sa personne.

Bidpai fut un de ces brachmanes Indiens renommés par leur sagesse & par la profondeur de leur métaphysique. Il ne paroît pas que *Bidpai*, à l'exemple de ses confreres, eût uniquement appliqué son esprit à une science épineuse, & qui trop souvent n'enfante que de vains systèmes. Plus jaloux de répandre une lumière également propre à tous les yeux, que d'éblouir par des éclairs de génie les scrutateurs oisifs des vérités intellectuelles, il étudia, de préférence, la morale.

Le prince qui régnoit alors dans les Indes annonçoit des inclinations nobles ; il étoit encore très-jeune, il avoit besoin d'un guide qui le conduisît à la vertu. *Bidpai* résolut de

composer un livre qui fût pour le chef d'un grand peuple un code de prudence, de modération, de bienfaisance & de courage.

Les monarques orientaux sont entourés de vils esclaves, qui n'ont d'autre langage que celui de la flatterie. La vérité n'ose approcher de leur trône. On tremble de parler librement devant celui qui d'un mot peut ôter la vie. *Bidpai* enveloppa ses conseils du voile de la fiction. Ainsi c'est au plus grand des maux dont soit affligée la nature humaine, c'est à la terreur qu'imprime le despotisme, que nous sommes redevables de l'apologue.

Le livre du philosophe eut le bonheur de plaire au monarque ; il voulut récompenser l'écrivain qui lui formoit le cœur en flattant son imagination. Persuadé que personne n'étoit plus capable de pratiquer tant de belles maximes que celui qui les avoit dictées, il l'appella près de lui, & le força d'accepter le fardeau du ministère.

Dabichelim (c'est le nom de ce prince) régna long-temps & rendit ses sujets heureux. En mourant, il

remit à ses enfans l'ouvrage de *Bidpai*, comme un héritage plus précieux que sa couronne. *Bidpai* devint par là l'instituteur d'une longue suite de rois, tous adorés de leurs sujets & redoutés de leurs voisins. Ils s'étoient fait une loi de ne point communiquer un livre qui étoit leur plus intime confident & leur plus sage conseiller. *Kofrou* premier chargea son médecin d'en obtenir une copie ; & la Perse s'enrichit à son tour du véritable trésor des Indes.

Depuis il passa dans les mains des Califes. On en fit des versions en langue Arabe & en langue Persienne ; & enfin un Molla très-habile le traduisit en langue Turque. Cette traduction est un chef d'œuvre , & le modèle de toute l'éloquence dont cet idiome est susceptible.

Malgré le succès prodigieux de ce recueil de fables , malgré la grande réputation de leur auteur , il faut avouer que leur mérite littéraire ne consiste guères que dans l'invention, Vous ne trouverez ici ni la précision d'*Esopé* , ni l'élégance de *Phèdre* , encore moins la légèreté & la naïveté de *la Fontaine*. *Bidpai* a déterré le dia-

mant ; la gloire de le polir étoit réservée à d'autres mains que les siennes. On a dit que l'orient étoit le berceau des arts , on devoit dire que les arts étoient restés au berceau dans l'orient. Les habitans de cette partie du monde ont le génie en partage, nous avons la raison , les talens & le goût. Ils se contentent de ramasser nonchalamment les richesses que leur prodigue la nature , ils jouissent de ses faveurs comme des enfans gâtés : ils n'ont pas le courage d'y ajouter un nouveau prix par de généreux efforts, ils ne veulent rien se devoir à eux-mêmes. Il faut que les trésors qui naissent sous leurs pas soient transplantés dans nos contrées pour acquérir un lustre d'industrie préférable à la valeur réelle de ces matériaux étrangers.

Quelle différence entre les fables de *Bidpai* & de la *Fontaine*, où règne cependant le même fonds d'idées ! Combien l'imitateur est supérieur à l'original ! Le célèbre *Pope*, écrivant en poète, le parallèle d'*Homère* & de *Virgile*, dit que la statue du premier est un amas

276. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

de saphirs & de rubis dont la critique même ne peut soutenir l'éclat ; & que celle du chante d'*Enée* est composée d'un or pur , mais plus remarquable encore par le travail de l'artiste , que par sa propre beauté. Ici, Monsieur , notre divin fabuliste a tout à la fois l'or façonné , les saphirs & les rubis. *Bidpai* ne révendiquera qu'un or brut. J'en fournirois vingt preuves. Vous vous contenterez d'une seule ; je choisis la fable des pigeons.

» Deux pigeons s'aimoient au point
 » de n'avoir que le même nid pour
 » demeure , & la provision de grains
 » & d'eau qu'ils y avoient en abon-
 » dance leur faisoit préférer ce genre
 » de vie retirée à toutes les délices du
 » monde , qu'une résolution réfléchie
 » & appuyée sur de puissans motifs de
 » retraite les avoit déterminés à aban-
 » donner. L'un se nommoit *Bazendeh* ,
 » & l'autre *Nevazendeh*. Unis par le
 » même caractère & les mêmes incli-
 » nations , ils passoit des jours heu-
 » reux ; . . . le temps qui détruit tout
 » parut être jaloux d'une union si in-
 » time , . . . Bientôt succédèrent à
 » l'amitié la plus tendre , l'indifférence

» & le dégoût de n'habiter toujours
 » que le même lieu , &c. ». Quelle
 lourde période que la première phrase !
 Est-ce là le style d'une fable , au com-
 mencement sur-tout ! Le lecteur a déjà
 besoin de reprendre haleine. En re-
 vanche , il lui est permis de s'amuser
 un moment de cette résolution *réflé-*
chie d'abandonner le monde , attri-
 buée à deux pigeons. Les noms bisarres
 dont sont baptisés les volatiles amou-
 reux ne me paroissent pas moins plai-
 sans ; *Bazendeh ! Nevazendeh !* Je ne
 fais pourquoi ces mots là m'effarou-
 chent. Pour l'honneur de l'idiôme
 oriental , le traducteur eût dû les ex-
 pliquer dans une note , & nous ga-
 rantir qu'ils sont pleins de grace & de
 sens. Je regrette qu'on n'ait pas sup-
 posé au pigeon voyageur plutôt un
 peu d'ennui de son séjour qu'une indif-
 férence qui le rend moins intéressant ,
 & dément le caractère des oiseaux
 consacrés à *Vénus*. Notre bon homme
la Fontaine , tout en jurant qu'il admi-
 roit son maître *Bidpai* , a bien vu ces
 défauts & les a corrigés.

Deux pigeons s'aimoient d'amour tendre ;
 Un d'eux s'ennuyant au logis

278 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.

Vous sentez, Monsieur, combien
cette simplicité est touchante ! quelle
charmante brièveté ! quel excellent
ton de narration ! Comparons encore
ces deux discours. Le pigeon délaisse
son volage ami, voici comment *la*
Fontaine le fait parler :

Qu'allez-vous faire ?

Voulez-vous quitter votre frère ?

L'absence est le plus grand des maux ;
Non pas pour vous, cruel. Au moins que les
travaux ,

Les dangers, les soins du voyage ,

Changent un peu votre courage.

Encor si la failon s'avançoit davantage !

Attendez les zéphirs. Qui vous presse ? Un cor-
beau

Tout-à-l'heure annonçoit malheur à quelqu'oi-
seau.

Je ne songerai plus que rencontre funeste ,

Que faucon, que rézeaux ; hélas, dirai-je ? il
pleut !

Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut ?

Bon souper, bon gîte, & le reste ?

Imaginez qu'un pigeon exprime les sentimens que nous lui donnons, aura-t-il un langage plus doux, plus naïf, plus intéressant ? Quel trait que cet hémistiche, *non pas pour vous, cruel !* Que le vers est heureusement coupé ! Les fuivans sont une adroite imitation de ceux que *Virgile* fait prononcer à *Didon*, dans une pareille circonstance :

Et mediis properas aquilonibus ire per altum,
Expectet facilemque fugam ventosque ferentes.

La fin couronne dignement tout le reste. Le malheureux oiseau ressent déjà les peines & les inquiétudes que lui prépare l'avenir. Il s'y transporte, il plaint d'avance les dangers & les maux de son frère. Vous les plaiguez avec lui. Il est impossible que le poète fasse mieux illusion à ses lecteurs.

Si vous vous plaisez à rapprocher les contrastes de style, j'ai de quoi vous satisfaire. Voilà le même discours tel qu'il est chez *Bidpai*.

« Cher & inséparable *Bazendeh*,
» il m'est aisé de juger par ce que
» vous dites que vous n'avez pas

» éprouvé les peines que l'on souffre
 » dans les voyages. . . . Vous ignorez
 » la maxime reçue, qui porte que la
 » séparation d'avec ce que l'on aime.
 » (je suppose que vous êtes dans le
 » même cas) affecte le cœur & ôte
 » toute espèce de repos. Le beau plai-
 » sir de se trouver à la fin de chaque
 » journée sur le bord d'un chemin
 » saisi de crainte & d'effroi ». Quelles
 glace ! quelle sécheresse ! Est-ce là
 que *la Fontaine* a puisé ces pensées-
 délicates, ces tours insinuans qui pé-
 nètrent jusqu'au fond de l'ame ? *La*
Fontaine est un véritable enchanteur ;
 faire éclore les fleurs de la poésie
 d'un gravier si stérile, c'est renou-
 veller le miracle de la fable qui
 fait naître la déesse des amours de
 l'écume de la mer. Pardonnez-moi
 cet enthousiasme. Je respecte le nom
 de *Bidpai* consacré par des siècles
 de gloire ; mais il me semble qu'on
 peut sans blasphème littéraire sacrifier
 à la gloire de *la Fontaine* les
 noms de ceux qu'il appelloit ses pré-
 cepteurs. Un excès de modestie le
 trompoit, il n'eut de précepteur que
 la nature. Il est aisé de s'en convain-

cre. En empruntant quelques idées ,
il ne fit que reprendre son bien. Ce
qui est de lui efface tout ce qui n'en
est pas. Ces vers

Amans, heureux amans, voulez-vous voyager?
Que ce soit aux rives prochaines.

ces vers que *Tibulle* eût enviés , valent
seuls trente volumes de contes & de
fables Indiennes.

Ce qui manque principalement à
celles-ci , c'est l'art des convenances ,
l'art de peindre les caractères , la vrai-
semblance. Vous ne découvrez pas la
moindre nuance entre une bête & un
docteur , un courtisan & un derviche ,
c'est pousser un peu trop loin la simi-
litude. Jamais une plaisanterie qui
annonce que le poète se joue de sa
matière. Toujours de la gravité , de
la morgue. Un renard , un singe , une
souris dissertent aussi sérieusement
qu'un Anglois sur la politique & la
morale , ils disputent même d'érudi-
tion & de mémoire à nos commenta-
teurs ; citent , comme eux , des auto-
rités & de longs passages , comme eux
les paraphrasent , les noient dans une
mer de réflexions triviales. Quelque-
fois aussi les images sont fausses &

dégoutantes. Par exemple, une souris va heurtant, de désespoir, sa tête contre ce qu'elle rencontre, en fait sortir sa cervelle & expire.

Je serois injuste, Monsieur, de ne m'arrêter que sur les défauts. Je conviens de bonne-foi que ces trois volumes offrent des morceaux agréables, qui rappellent au lecteur instruit la force, la hardiesse, la fécondité, l'imagination des orientaux. Vous y lirez plusieurs contes philosophiques, & plus *moraux* que la *Légende dorée* du frère M***. Un derviche traversoit une forêt, profondément occupé des merveilles de la Providence, & s'attendrissant au souvenir des marques visibles de sa bonté. Il vit un faucon voler & se poser sur un arbre avec un morceau de viande au bec, qu'il déposa dans un nid en le couvrant de ses aîles. Le nid renfermoit une petite corneille sans plume, abandonnée de père & mère, le faucon la nourrissoit. Quelle est donc, s'écria le derviche, la miséricorde divine ! les moindres créatures lui sont chères, elle n'oublie pas de pourvoir à leurs besoins. Pourquoi ne pas m'abandonner entière.

ment à ses soins paternels ? N'attachons plus notre cœur aux causes secondes, reposons-nous sur la première de toutes. Le derviche se retire à l'écart ; il demeure trois jours & trois nuits sans boire & sans manger, attendant un prodige pareil à celui dont il avoit été témoin. Dieu lui fit entendre une voix qui lui dit : « toi qui me fers , sache que j'ai créé » la machine de l'univers telle qu'elle » est , à la charge & condition que » les causes secondes agiroient , & » que les hommes travailleroient pour » se nourrir. Je pourrois , par ma puissance , contribuer immédiatement à » ta nourriture , sans aucun soin de » ta part ; mais par un décret de ma » sagesse , les besoins des créatures » sont sujets aux causes secondes , & » c'est par elles qu'elles subsistent & » se maintiennent. Prétends-tu , par ta » résignation , t'opposer à ma sagesse » & à ma providence » ?

Afin que vous ne m'accusiez pas de ménager les citations , je vais vous transcrire un autre conte que vous jugerez meilleur que le précédent.

« Un derviche renommé par la sain-

» teté de sa vie , entra chez un confis-
» seur. Le maître de la boutique s'em-
» pressa de régaler le saint homme &
» lui présenta un vase plein de miel.
» A peine l'eut-il découvert , qu'une
» légion de mouches fondit dessus.
» Le confiseur prit un éventail pour
» les en chasser ; les mouches qui se
» trouvèrent sur le bord du vase , se
» sauvèrent aisément ; celles qui , plus
» avides , s'étoient jettées dans le
» milieu , retenues par le miel , ne
» purent s'envoler.

» Le derviche , plongé dans une
» profonde rêverie , examinoit ce
» spectacle d'un œil avide ; il laissa
» échapper un soupir. Le confiseur
» étonné lui en demanda le sujet.

» Ce vase , dit le derviche , est le
» monde , & les mouches en sont les
» habitans. Celles qui se sont arrêtées
» sur le bord du vase , ressemblent aux
» sages qui , maîtres d'eux-mêmes ,
» ne courent pas comme des insensés
» après les plaisirs , & se contentent
» de les effleurer. Les mouches qui se
» sont précipitées au milieu du vase ,
» représentent ceux qui , lâchant la
» bride à leurs passions , se livrent

» sans aucune retenue à toute sorte
» de volupté.

» Lorsque l'ange de la mort, par-
» courant d'un vol rapide la surface
» de la terre, agitera ses ailes, les
» hommes qui ne se seront arrêtés que
» sur les bords du vase, prendront
» librement leur effor vers la partie
» céleste ; mais les esclaves de leurs
» passions qui seront plongés dans le
» vase des plaisirs, s'y enfonceront
» de plus en plus, & seront précipités
» dans les abîmes ».

Ces fables & ces contes sont en-
chaînés les uns aux autres par un fil
assez grossier. *Dabichelim*, monarque
des Indes, va consulter le sage *Bidpai*.
Bidpai, au lieu de satisfaire direc-
tement à ses questions, & d'ennuyer
sa hauteſſe par des dissertations en
forme, introduit dans son entretien
des personnages chimériques qui s'in-
terogent & se répondent alternati-
vement par des fables. Cela nous re-
présente fidelement les mœurs du
pays.

Je ne vous rapporte point les précep-
tes politiques du brachmane Indien ; ils

sont très-communs , très-faciles , très-simples ; & cela n'empêche pas qu'ils n'aient fait fleurir de vastes empires pendant un long cours d'années. Voilà sur-tout , Monsieur , ce qui attache au nom de *Bidpai* un éclat bien préférable au phosphore de la célébrité littéraire , & la reconnoissance de toutes les nations éclairées. Ce nom seul , ce nom de *Bidpai* fait l'éloge de celui qui mérite de le porter. Il signifie le *philosophe charitable*. Charlatans du jour , finges des *Leucipe* & des *Carnéade* , qui de vous oseroit aspirer à un titre si beau ?

Nous savons gré à la plume savante & exercée qui nous a transmis un monument précieux de la littérature primitive. Ce monument n'augmentera point nos lumières ; mais il amusera du moins notre curiosité. Il fixera les regards de ceux qui sont jaloux de connoître quelles ont été les premières productions humaines ; on appliquera aux fables de *Bidpai* le jugement de *Quintilien* sur le recueil des poésies d'*Ennius*. C'est un arbre dégarni de feuillage , & couvert d'une écorce

A N N É E 1778. 287

dure & flétrie, mais vénérable par le culte religieux des peuples.

Je suis, &c.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

Mon Apologie, précédée du Dix-huitième Siècle, satires par M. Gilbert, quatrième édition, revue & corrigée avec soin. A Paris, chez Berton, libraire, au Soleil levant, rue Saint-Victor, vis-à-vis Sainz-Nicolas-du-Chardonnet, brochure in-8°. de 300 pages; prix 1 livre 4 sols.

Quatre éditions dans l'espace de six semaines, sans compter plusieurs contrefaçons, voilà une réponse victorieuse aux sublimes critiques de M. de la Harpe. En vain pour se consoler, l'envie prétend-elle que la méchanceté seule suffit pour donner de la vogue à un ouvrage; les satires en prose de M. de la Harpe, & toutes les injures rimées que les aboyeurs de la philosophie ne cessent depuis un mois de vomir contre M. Gilbert, sont une preuve convaincante que pour plaire il ne suffit pas d'être méchant, leur nom

même n'est peut-être pas venu jusqu'à vous. Non, Monsieur, quoi qu'en dise M. d'Alembert, il n'y a que les bons écrivains dont les ouvrages soient enlevés avec cette rapidité dont on n'a point vu d'exemple depuis longtemps.

La nouvelle édition que je vous annonce fera, sans doute, encore bientôt suivie d'une autre; les changemens heureux & en grand nombre que l'auteur a fait à ses deux ouvrages leur donnent un degré de perfection qui doit faire desirer à tous les amateurs de la belle poésie, d'avoir cette nouvelle édition. Vous trouverez surtout la fin du *Dix-huitième Siècle*, & le commencement de l'*Apologie*, bien supérieurs à l'état où se trouvoient ces deux morceaux dans la troisième édition. Dans le cours des deux ouvrages, il se trouve un grand nombre de vers répandus qui sont beaucoup perfectionnés; l'auteur s'est appliqué sur-tout à marquer davantage quelques transitions qui paroissent trop brusques, & il y a parfaitement réussi.

L'ANNÉE

LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

Métamorphoses d'Ovide , traduction nouvelle en vers françois , avec des notes , par M. de Saint-Ange , livre premier. A Paris chez tous les marchands de nouveautés.

P A R M I les écrivains qui ont illustré la littérature latine , *Ovide* doit surtout être remarqué , parce qu'il est le seul qui se soit écarté de ce goût sûr & délicat qui caractérise le beau siècle d'*Auguste*. Doué de tous les talens qui font les grands poètes , il abusa de la prodigieuse facilité qu'il avoit reçue de la nature ; heureux si comme *Racine* il eût trouvé un ami sévère qui lui eût appris à faire des vers difficile-

ANN. 1778. Tome IV. N

ment. Avec le génie le plus heureux, il n'a pu cependant atteindre à la perfection de son art; *Virgile* lui est infiniment supérieur dans la poésie héroïque; *Tibulle* & *Properce* sont au-dessus de lui dans l'épique. Peut-être eût-il surpassé tous ses contemporains s'il eût joint à ses dispositions naturelles, des réflexions solides, un travail pénible & assidu; mais amoureux de toutes les idées que son esprit fécond lui suggère, il les adopte sans choix & sans examen. Séduit par l'éclat d'une pensée brillante, il la retourne en cent manières différentes, il la tourmente en quelque sorte, il la présente sous toutes les formes dont elle est susceptible & semble ne la quitter qu'à regret; il ne fait point s'arrêter, il veut tout dire & n'abandonne rien à la pénétration du lecteur. Son abondance fatigue & rassasie. Souvent il affoiblit par des jeux de mots & des subtilités puériles, les morceaux les plus graves & les plus pathétiques. Il cherche plutôt à éblouir par des traits ingénieux, qu'à toucher par des sentimens vrais & naturels;

l'esprit parle plus que le cœur dans ses ouvrages , & il défigure presque toujours par un ton 'précieux' & une affectation choquante le langage de la passion. On sera moins surpris de ces défauts d'*Ovide* , si l'on fait attention à ses mœurs & à son caractère. Livré aux plaisirs & à la mollesse , comment auroit-il pu se résoudre à dévorer les dégoûts que tout auteur éprouve nécessairement quand il veut limer & corriger ses ouvrages ? Est-il étonnant qu'un homme énervé par le luxe & par la débauche , ait mis dans ses écrits plus de brillant & de graces , que de nerf & de solidité. Ses vers couloient sans peine & sans effort d'une veine abondante & facile. Toujours satisfait de lui-même , il s'abandonnoit à son imagination vive & badine , il ne vouloit trouver qu'un amusement agréable dans le commerce des muses , & sans se fatiguer pour franchir le sommet escarpé du Parnasse , il se contentoit de cueillir des fleurs dans le vallon. Plus voluptueux que tendre , plus libertin qu'amoureux , il ne cherchoit que le plaisir dans la société des fem-

mes ; voilà pourquoi dans ses poësies il est plus galant que passionné , plus brillant que naturel. Toujours léger & folâtre , il respire les plaisirs & la volupté , jamais l'amour & le sentiment ; il plaît , il amuse sans laisser dans l'ame d'impression profonde.

De tous les ouvrages d'*Ovide* , celui qu'on estime & qu'on lit le plus aujourd'hui , ce sont ses *Métamorphoses*. Le fonds en est agréable & très-varié. Toute la mythologie ancienne se trouve rassemblée dans ce poëme. La narration d'*Ovide* semble , rêter encore de nouvelles graces à ces fables charmantes , qui sont si favorables à la poësie. Quoiqu'indépendantes les unes des autres , l'auteur a su les rapprocher par des liaisons ingénieuses , & en former un ouvrage suivi , qui commence par le cahos & le déluge , & s'étend jusqu'à la mort de *Jules César*. Quel que soit le mérite des *Métamorphoses d'Ovide* , on y trouve ses défauts ordinaires , & sur-tout beaucoup de longueurs & des détails inutiles , qui refroidissent l'intérêt & ralentissent prodigieusement la marche de

la narration. Pour faire passer , avec succès , ce poëme dans notre langue , il falloit que le traducteur eût plus de goût que son original , qu'il tâchât de serrer ce qui est lâche & diffus dans *Ovide* , & qu'il sût élaguer à propos des détails , qui , déjà fastidieux en latin , malgré la richesse du style , sont tout-à-fait insupportables en françois. Au contraire, M. *Fariau de Saint-Ange*, trop fidèle & trop scrupuleux , sans doute , pour oser retrancher quelque chose au texte de son auteur , a jugé à propos de l'allonger encore , quoiqu'une pareille liberté soit plus condamnable ; & *Ovide* peut passer pour un écrivain concis & ferré en comparaison de son traducteur. Jugez à quel point il est défiguré par son commentateur. Voici son début.

Je veux développer les changemens des choses :
Dieux puissans , dieux auteurs de ces métamorphoses ,
Vous qui seuls embrassez tous les siècles divers ,
Dans ce hardi projet encouragez mes vers ;

Et dès les premiers temps conduisez d'âge en
âge,

Jusqu'au jour des Césars le cours de mon ou-
vrage.

Je veux développer le changement des choses. Ce début ne conviendrait-il pas mieux à un chimiste qui voudrait annoncer les changemens opérés sur les fourneaux, qu'à un poète inspiré, & porté par l'instinct de son génie à décrire les merveilles de la toute-puissance des dieux ?

Vous qui seuls embrassez tous les siècles divers ;

Ce vers est tout entier de la création de M. de Saint-Ange, & il ne lui sera point envié. A quoi bon cet éloge ? D'ailleurs tous les siècles ne disoit-il pas assez ? Tous les siècles divers a donc bien de la grace aux yeux de M. de Saint-Ange ? *Encouragez mes vers ; Ovide étoit trop naturel pour débiter par une expression aussi recherchée ; captis as-pirate meis , secondez mon entreprise.* Et dès les premiers temps n'est point françois dans le sens du traducteur ; il

falloit depuis les premiers temps : ainsi l'on dit , dès les premiers temps l'homme fut méchant ; dès l'enfance il annonce ce qu'il fera ; mais un historien ne dira point , j'ai conduit mon histoire *dès les premiers temps de la monarchie jusqu'à nos jours* , à moins que ce ne soit un historien Allemand. Jusqu'au jour des *Césars* conduisez le *cours* de mon ouvrage ; sont encore des expressions trop peu naturelles pour un exorde aussi simple que celui d'*Ovide*.

Voilà certainement un début qui ne donne pas de belles espérances. Cependant ne nous prévenons point. M. de la Harpe , qui s'y connoît , nous assure que toutes ces fautes sont bien rachetées par la belle description du cahos. Voyons.

*Avant le monde , avant l'air , la terre & les mers
Et le ciel dont la voûte embrasse l'univers ,
La nature n'offroit qu'un aspect uniforme ,
N'étoit qu'un tout confus , où rien n'avoit sa
forme.*

On l'appella cahos ; mélange ténébreux
D'éléments ennemis mal accordés entr'eux ;

296 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

Impuissante matière , où de chaque substance
 Dormoit sans mouvement la stérile sémence.
 Le soleil sur un monde obscur , inanimé ,
 N'épanchoit point les feux de son orbe enflam-
 mé ,

Et de l'astre des nuits la lumière inégale ,
 Qui croît , & *tour à tour* décroît par intervalle ;
 Dans son cours *incertain* ne régloit point les
 mois.

Le globe dans les airs , balancé par son poids ,
 Ne nageoit point encor suspendu dans l'espace
 Et le vieux Océan , qui *presse sa surface* ,
 N'allongeoit point ses bras autour d'elle étén-
 dus.

L'air , la terre & la mer , ensemble confondus ;
 'Allioient *en désordre & le plein & le vuide* ,
 Le froid avec le chaud , le sec avec l'humide ;
 Et , dans un vague amas de contrariétés ,
 Flottoient confusément l'un par l'autre heurtés.

M. de la Harpe trouve ce morceau
 admirable , il n'y voit rien à reprendre.
 Je suis un peu plus difficile. Je con-
 viens que les douze vers depuis *im-
 puissante matière* , jusqu'à *autour d'elle
 étendus* sont très-poétiques , qu'ils
 rendent très-exactement les cinq vers
 du poète latin , que la critique y

trouve peu de prise. Cependant il y a dans ces mots *qui croît & tour à tour décroît* une inversion peu naturelle ; il falloit, qui tour à tour croît. & décroît par intervalle. Je n'aime pas encore l'épithète *incertain* qui ne convient point au cours de la lune dont les révolutions sont trop constantes, trop connues, trop visibles pour que son cours puisse être dit *incertain*. J'y blâmerois aussi *le globe*, expression trop vague, qui ne désigne pas assez la terre, puisque les autres planètes sont aussi des globes, qui, comme la terre, nagent dans l'espace ; ainsi puisqu'il n'y a rien plus haut qui désigne que le poète veut parler de la terre ; il falloit une épithète qui indiquât quel globe il avoit en vue. La première qualité de l'écrivain, c'est de se faire entendre sans le secours d'un commentateur. Qui *presse sa surface* est non-seulement dur, mais encore obscur ; *le globe* est trop éloigné pour qu'on puisse, en vertu de la construction, y rapporter ces mots, *qui presse sa surface*, qu'on est tenté d'appliquer à l'espace, substantif plus voisin. Ces

298 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE:*

taches n'empêchent pas , je le répète ; que ces douze vers ne soient très-beaux , ce sont même peut-être ceux de tout l'ouvrage sur lesquels est le mieux empreinte la véritable couleur de la poésie.

Mais si j'ai dû rendre justice à ces beaux vers , il faut aussi , pour l'honneur du goût , pour l'instruction de *M. de Saint-Ange* , & pour la confusion de *M. de la Harpe* , faire sentir le ridicule des vers suivans. D'abord , comment concevez-vous qu'on puisse allier ensemble *le plein & le vuide* ? Cela me paroît aussi difficile que d'allier le jour & la nuit. Aussi *Ovide* n'avoit-il pas imaginé ce rare secret. C'est *M. de Saint-Ange* qui voyant *Ovide* accoupler *le froid avec le chaud* , *le sec avec l'humide* , a cru bonnement que *le plein & le vuide* n'étoient pas plus contraires , & pressé d'ailleurs par le besoin d'une rime à *humide* , il vous fait voguer ensemble *le plein & le vuide*. Puis je ne fais comment *le vuide* , ou le néant , peut former quelque désordre. Ensuite *la terre , l'air & la mer qui flottent l'un par l'autre heurtés* ; quel terrible choc cela doit faire ;

& comment l'air & la mer peuvent-ils résister ! Et dans quoi flottent-ils ? Car il n'existe rien que ces élémens. M. de Saint-Ange n'est point embarrassé ; ils flottent dans un vague amas de contrariétés. Ah ! Monsieur , quel vague amas d'absurdités ! Mais heureusement il n'y a pas un mot de tout cela dans Ovide. Voici les vers que M. de Saint-Ange a cru traduire , & que M. de la Harpe trouve admirablement rendus.

*Quaque erat & tellus , illic & pontus & aer.
Sic erat instabilis tellus , innabilis unda ,
Lucis egens aer , nulli sua forma manebat.
Obstabatque aliis aliud. Quia corpore in uno
Frigida pugnabant calidis , humentia siccis.*

C'est-à-dire , » L'air , la terre & la
» mer étoient confondus ; ainsi la
» terre n'avoit point de solidité , la
» mer n'étoit point fluide , l'air man-
» quoit de lumière. Aucun des élé-
» mens n'avoit la forme qu'il devoit
» avoir. Ils se faisoient obstacle les
» uns aux autres. Dans le même corps
» le froid combattoit contre le chaud ,

» le sec avec l'humide ». Vous voyez qu'il n'est question dans *Ovide*, ni de *vuide & de plein*, ni de ces *flots confus*, ni du *désordre* produit par le *vuide*, ni de ce *vague amas de contrariétés* entassées par *M. de Saint-Ange*, objets de l'admiration de *M. de la Harpe*.

Après des fautes aussi grossières, je ne m'arrêterai point à vous faire observer la foiblesse des six premiers vers, il en est un cependant qu'il est impossible de passer sous silence,

Avant le monde, avant l'air, la terre & les mers.

D'abord il n'y a point d'hémistiche dans ce vers, à moins qu'on ne veuille s'arrêter après ces mots, *avant le monde, avant*. Ensuite ces deux *avant* sont niais. Puis quand on a dit *avant le monde*, on a tout dit; avant la terre, avant la mer, devient inutile. Aussi *Ovide* dit simplement *ante mare & terras & cælum*. Enfin le poète latin a soin de donner à cette énumération si sèche un peu de rapidité par la conjonction &. *Ante mare & terras & quod tegit omnia cælum*. Peut-on au contraire rien voir de plus traînant que cette marche *avant le monde, avant*

l'air, la terre, &c. ? Et c'est-là ce qu'on appelle de la belle poésie. Ce ne seroit pas même de la prose passable.

Vous verrez encore dans cette *belle description du cahos* que l'architecte suprême de *l'air moins subtil* ÉPURA la lumière, que la terre au-dessous d'eux (l'air & le feu) *posa ses fondemens*, qu'elle entraîna l'amas des plus lourds élémens. Mais peut-être serez-vous obligé de demander au traducteur ou à son panégyriste, si *épurer la lumière de l'air* est du françois, si c'est vraiment la terre elle-même qui a *posé ses fondemens*, & ce qu'ils entendent par *les plus lourds élémens* ; car l'on ne connoît d'élémens que l'air, la terre, l'eau & le feu, excepté en chymie, où l'on appelle *élémens des corps* les parties subtiles & déliées dont ils sont composés.

Il faut encore, avant de quitter la description du cahos, vous citer le morceau qui regarde la division du globe terrestre en cinq zones parallèles. Cette description géographique doit être courte & rapide, ou devient assommante. Aussi Ovide lui-même,

304 L'ANNÉE LITTÉRAIRE

ceux que M. de la Harpe m'a indiqués, ceux où il trouve un excellent goût de versification , & le véritable ton de la poésie. Il cite cent vers de suite ; s'extasie à la fin de la tirade , & n'y voit pas un mot à reprendre. Encore une fois , je suis plus sévère , mais vous me trouverez aussi plus juste.

L'âge d'or , âge heureux du monde en son enfance ,

Vit fleurir l'équité , vécu dans l'innocence.

Avant que le pouvoir des consuls ou des rois

Fit graver sur l'airain la menace des loix ,

Par l'attrait des vertus on suivoit la justice ;

On ignoroit les noms de peine & de supplice.

Un juge environné de pâles supplians ,

Ne di étoit point alors ses arrêts effrayans :

L'homme , simple en ses mœurs , simple dans sa droiture ,

Pour juge avoit son cœur & pour loi la nature.

Le pin des mons altiers descendus sur les mers,

N'alloit point voyager dans un autre univers ;

Et content d'habiter le lieu qui le vit naître ,

Chacun bernoit le monde à son vallon champêtre.

On n'avoit point encore armé les escadrons ;

Abrondi la trompette & courbé les clairons ,

Ni de larges fossés entouré les murailles :

On ignoroit le fer forgé pour les batailles ;

Et ce siècle innocent , sans guerre , sans procès ;

Gouïtoit les doux loisirs d'une éternelle paix.

La terre , *vierge encor* , fertile sans culture ,

Du soc qui la déchire ignoroit la blessure.

Les humains , satisfaits de ses libres présens ,

Cueilloient *sur les buissons* leurs simples ali-
mens ,

Les fruits de l'arboisier , la fraise *montagneuse* ,

Et la mûre attachée à la ronce épineuse.

Le gland *pourroit suffire* à leurs sobres desirs.

Le printemps régnoit seul : l'haleine des
zéphirs

Caressoit mollement les fleurs dont la nature ,

D'elle - même & sans soins , émailloit la ver-
dure.

L'épi , *sans laboureur* , jaunissoit les guérets ;

Là , couloit un lait pur , là , couloit un vin frais ;

Et d'un miel *savoureux* la liqueur *précieuse*

Distilloit à *flots* d'or des branches de l'yeuse.

Vainqueur du vieux Saturne , un dieu moins
indulgent

Soumit bientôt le monde à son sceptre d'argent.

Jupiter en saisons partageant les années ,

De l'antique printemps *abrégea* les journées.

306 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

L'été brûla les champs glacés par les hivers ;
Et l'automne inégal *atrista l'univers*.
Alors l'air s'embrasa de chaleurs orageuses ;
Et le froid aquilon de ses ailes *neigeuses*
Fit pleuvoir les frimats. *Un antre, un toit de joncs,*
Offrirent des abris , servirent de maisons.
Dans ces champs que le bled couronnoit sans
semence ,
Il fallut de Cérès déposer l'espérance ;
Il fallut que le bœuf, aux travaux condamné,
Gémît, dans les sillons , sous le joug incliné.
L'âge d'airain vit naître une race nouvelle ,
Prompte à s'armer, farouche, & non pas crimi-
nelle.

Ce fut au siècle affreux, nommé siècle de fer ;
Que le crime en fureur s'échappa de l'enfer ;
La bonne-foi, la paix, si long-temps adorées ;
Et l'honnête pudeur, *sur leurs ailes dorées,*
Loin des hommes pervers *disparurent* soudain.
Des vices opposés *le dangereux essaim,*
Les trahisons, la fourbe, *accourant sur leur*
trace ,
De ces filles du ciel usurpèrent la place ;
Et l'envie & l'orgueil , la soif de posséder ,
Et plus coupable encor la soif de commander.

Il faut convenir que parmi ces vers

il s'en trouve plusieurs qui sont bien frappés, plusieurs où respire un certain air d'aisance, & qui ne sont pas même sans grace. Remarquez cependant, & cette remarque est générale sur le style de M. de Saint-Ange, dans ses endroits même les moins défectueux, remarquez, dis-je, qu'il n'y a pas dans tout ce morceau de style & de couleur poétique, nulle beauté hardie, nulle expression énergique; tous les vers d'ailleurs se traînent un à un ou deux à deux, tombent toujours, & de leur chute uniforme importunent l'oreille. Le sens est complet à la fin de chaque vers, ou du moins du second, défaut insupportable de nos jeunes poètes, qui rend leurs ouvrages rimés d'une monotonie affommante.

Mais d'ailleurs combien de fautes grossières étouffent les beautés réelles de cette tirade. D'abord *l'âge d'or* qui *vécut* dans l'innocence; quel langage! c'est comme si je disois *le quinzième siècle vécut dans l'ignorance*. La menace des loix a quelque prétention à la hardiesse, mais prétention assez mal fondée, la menace au singulier me paroît

Ridicule. Je fais que *les menaces des loix* eût été trop trop dur ; il falloit donc s'en tenir à la tournure latine *verba minantia*. L'homme *simple dans sa droiture*, est une expresseion digne de figurer dans la chanson de M. de la Palisse ; c'est comme si l'on disoit l'homme *fourbe dans ses trahisons*. Chacun bernoit le monde à son *vallon* n'exprime point l'idée du poëte latin, qui veut dire qu'on n'osoit point encore ~~passer~~ les mers ; on peut quitter son ~~vallon~~ sans traverser la mer. Les six vers suivans, on *n'avoit point armé les escadrons*, on *ignoroit le fer forgé pour les batailles*, *sans guerre on goûtoit les loisirs de la paix*, sont exactement dans le genre *niais*. Pourquoi cette triple paraphrase de ces trois mots d'Ovide, *sine militis usu* ? D'ailleurs, puisqu'on est *sans guerre*, il est bien clair qu'on est *en paix* ; ainsi, *sans guerre on goûtoit les loisirs de la paix* est encore du *la Palisse*, & le pendant de *s'il n'étoit pas mort*, il *seroit encore en vie*. Les habitans de l'âge d'or cueilloient, dit le traducteur, *leurs alimens sur les buissons* ;

cependant ils cueilloient *la fraise & le gland* qui ne croissent pas *sur les buissons* ; aussi cette addition est-elle due à l'imagination de M. de Saint - Ange. *La fraise montagneuse* est aussi du françois des montagnes ; car on dit un *pays montagneux* pour exprimer un terrain couvert de montagnes ; mais *la fraise montagneuse* est encore de l'invention de M. de Saint - Ange. Le *gland* pouvoit suffire à leurs desirs, pouvoit est inutile ; pourquoi pas *suffisoit* tout simplement ? *La liqueur précieuse d'un miel savoureux*, comme ces épithètes sont communes & sans couleur ! *Distilloit à flots* n'est-il pas trop fort & incompatible ? Distiller c'est tomber goutte à goutte , & comment donc le miel pouvoit-il *distiller à grands flots* ? *Jupiter abrégea les journées du printemps*. Jamais Ovide n'a dit rien de semblable ; *contraxit tempora veris* , veut dire qu'il abrégea la durée du printemps ; mais non pas qu'il abrégea chacune des journées dont cette saison est composée. L'automne *attrista l'univers* est foible , & ne caractérise pas l'automne qui at-

- triste le monde bien moins que l'hiver. Je n'aime point l'aiglon qui fait pleuvoir les frimats de ses ailes neigeuses,
- l'image latine est bien plus belle, *glacies ventis adstricta pependit*. Voyez encore comme le traducteur a rendu platement *tum primum subiere domos, domus antra fuerunt* ; un antre, un toit de joncs offrirent des abris, SERVIRENT DE MAISONS. Je vous le demande, peut-on rien de plus commun & même d'aussi trivial ; j'ometts plusieurs critiques ; mais quedites-vous de la pudeur qui *disparoît sur ses ailes*. On a dit souvent qu'un homme ou un dieu est porté sur l'aile des vents ou des amours ; mais *disparoître sur ses ailes*, est une chose toute neuve & très-plaisante. Les trahisons, la fureur des batailles, & les autres crimes dont la terre fut couverte ne paroissent à M. de Saint-Ange qu'un dangereux essaim. Vous voyez qu'il est quelquefois très-moderé dans ses qualifications. *Accourant sur leur trace* est un des plus grossiers contresens qu'il soit possible d'imaginer ; car la pudeur s'envole au ciel, & les crimes viennent sur la terre ; com-

ment donc l'auteur a-t-il pu dire qu'ils *accourent sur les traces des vertus* ? enfin avez-vous jamais vu une construction aussi forcée, aussi vicieuse que celle-ci, *les trahisons, la fourbe usurpent la place des vertus, & l'envie & l'orgueil, &c.*

La fable de *Daphné* métamorphosée en laurier est celle où le génie poétique avoit une plus belle matière à s'exercer. Le poète Latin y a réuni toutes les graces du style, tout le sentiment, toute l'énergie, toute la précision dont il étoit capable, & l'on ne remarque dans cette fable presque aucun des défauts qu'on reproche à la plupart des autres. Les amis du traducteur assurent aussi que c'est dans ce morceau sur-tout qu'on trouvera cette *élégance* jointe à la *fidélité* qui caractérise la traduction de M. de Saint-Ange. Il faut donc vous citer ce morceau.

D'Apollon, dieu des vers, de l'épave & du jour,
Daphné, nymphe des bois, fut le premier
amour.

Non que du seul destin l'ascendant invincible ;
Eût décidé le choix de ce dieu trop sensible.

312 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Cupidon irrité se fit un jeu cruel
D'embraser de ses feux le cœur de l'immortel.
Fier d'avoir triomphé d'un monstrueux reptile,
Phabus vit *Cupidon* qui , d'un arc indocile ,
Tâchoit , en le courbant , de tendre le ressort.
Foible enfant , lui dit-il , à quoi bon cet effort ?
Pourquoi ces traits cruels dans tes mains innocentes ?

Va, crois-moi , jette là ces armes trop pesantes.
Ce superbe carquois , parure des combats ,
Sied mieux à mon épaule, & cet arc à mon bras.
Cet horrible dragon à la gueule béante ,
Qui couvroit tant d'arpens sous sa masse rampante ,

Pithon, l'affreux *Pithon*, de mille traits percé,
Sous mes puissantes mains vient d'être terrassé.
Content de ton flambeau, dans le cœur d'une belle,
De je ne fais quels feux fais jaillir l'étincelle ;
Fais pleurer des amans enchaînés sous tes loix,
Pleure toi-même aussi , ce sont là tes exploits.
Mais aux droits d'*Apollon* garde-toi de prétendre.

De tes traits , je l'avoue , on ne peut se défendre ,

Dit le fils de *Vénus*, mais défends-toi des miens,
Ou vante moins ta gloire , & toi-même conviens
Qu'autant

Qu'autant que l'*immortel* surpasse le *reptile* ,
 Autant ton bras *puissant* cède à ma main *débile*.
Ose en courir l'honneur ou du moins le danger.

Une douzaine de vers latins a fourni
 la matière de cette paraphrase. Voyez
 comme toutes les graces d'*Ovide* &
 sa précision sont noyées dans ce froid
 & lourd commentaire ,

D'Apollon, dieu des vers, de la lyre & du jour.

A-t-on jamais commencé une pièce
 par un vers composé de cinq substan-
 tifs, précédés des particules *de du,*
des ? Les cinq vers suivans sont assez
 bien tournés : mais remarquez qu'ils
 sont la glose de neuf mots d'*Ovide* ,
 dont quatre monosyllabes , *quem non*
sors ignara dedit, sed sæva cupidinis ira ;
 & que c'étoit sur-tout dans cet endroit
 que la précision devenoit nécessaire ,
 puisque cette parenthèse n'est que le
 sommaire ou l'argument de la fable.
Un monstrueux reptile est trop vague.
Un lézard est aussi un *reptile* , ce mot
 ne caractérise donc pas assez l'énorme
dragon dont veut parler *Ovide*. Les

traits *cruels* dans tes mains *innocentes* ; est un cliquetis de *M. de Saint-Ange* ; il n'est question dans *Ovide* que de force & de foiblesse. *Parure de combats* est un hémistiché pillé à *M. de Murville* *. C'est s'avouer réduit à une cruelle extrémité que d'aller fouiller dans les tombeaux pour y dérober les dépouilles des morts. Un *carquois* est-il donc une parure, même dans les combats ? Dans les vers suivans, qui paroïtroient assez bons, si on les iso-loit du morceau auquel ils ont rapport, vous remarquerez un des grands défauts du style de *M. de Saint-Ange*, & celui qui répand peut-être le plus de froideur & de monotonie dans son ouvrage. Il met toujours en récit historique ce qui devroit être animé par un trait vif. *Ovide* avoit dit, « C'est à » moi qu'il convient de porter ces » armes, à moi qui fais porter des » coups toujours sûrs aux bêtes fé- » roces & à nos ennemis, à moi qui » dernièrement encore ai percé de » mille traits cet horrible dragon,

* Dans une pièce couronnée à l'Académie française, mais totalement oubliée.

» qui, &c. » & M. de Saint-Ange vient vous dire froidement , cet arc sied mieux à mon bras. L'affreux Python vient d'être terrassé sous mes puissantes mains. C'est par de pareils traits qu'on distingue le rimailleur du poète. Content de ton flambeau , est un faux sens ; Ovide dit , contente-toi d'allumer avec ton flambeau. Fais jaillir l'étincelle est foible ; irritare dit bien plus ; dans le cœur d'une belle est cheville ; pleure toi-même aussi , est une beauté ajoutée à Ovide par M. de Saint-Ange. Le poète Latin n'étoit pas capable d'imaginer que pleurer fût un exploit. Aux droits d'Apollon garde-toi , &c. Il ne s'agit pas ici de droits, mais de gloire. Et toi-même conviens ; avez-vous jamais vu d'hémistiché aussi prosaïque ? Qu'autant que l'Immortel surpasse le REPTILE. Le mot de reptile est cher à M. de Saint-Ange ; il l'emploie à toute occasion ; animalia cuncta , ne lui paroît qu'un reptile. Ose en courir l'honneur ou du moins le danger. Il n'y a pas un mot de cela dans Ovide , & je voudrois savoir quel est cet honneur ou ce danger , dont parle le traducteur. Ce

316 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

seroit le langage que tiendrait un spadassin qui proposeroit un cartel ; mais *Cupidon* ne songeoit pas à défier *Apolon* au combat ; il lui disoit seulement ;
 « que les animaux tombent percés de
 » vos flèches, vous-même vous ferez
 » atteint des miennes, & ma gloire est
 » autant au-dessus de la vôtre, que
 » vous êtes au-dessus des animaux ».

*Figat tuus omnia , Phæbe ,
 Te meus arcus , ait ; quantoque animalia cedunt
 Cuncta deo , tanto minor est tua gloria nostrâ.*

Vous voyez comme l'original est défiguré dans la froide cople de M. de *Saint-Ange*. Il n'est pas plus heureux dans le reste de la fable. Le fils de *Venus* tire de son carquois deux flèches dont les effets sont bien différens. L'une fait naître l'amour, l'autre le repousse. *Daphné* atteinte de la dernière craignoit jusqu'au nom même d'amante, & son père, très-humain, envain mille fois la pressa de se rendre, pour me servir de l'expression du traducteur. Au contraire, percé du premier trait,

*Phæbus aime , & trompé par son oracle même ,
Il espère être aimé de la nymphe qu'il aime.*

Quelle cacophonie ne forment pas *aime , même , aimé , aime* dans ces deux vers. *Il espere être aimé* ; comme cet hémistiche seroit plat , même en prose. *Par son oracle même* est un contre-sens. *Sua illum oracula fallunt* veut dire qu'il s'abuse lui-même par la connoissance qu'il croit avoir de l'avenir ; au lieu que *trompé par son oracle* ne signifie rien , ou veut dire , trompé par le prêtre qui rend les oracles en son nom.

Comme on voit s'allumer les stériles *débris*
D'un chaume *pétillant* , *reste* des blonds épis ,
Ou comme en un instant on voit la flamme
avide ,

Atteindre , dévorer une bruyere aride ,
Lorsque le voyageur au point du jour *naissant*
Jette dans les buissons son flambeau *pâlissant* :
Ainsi d'un feu secret il brûle , & l'espérance ,
A l'aspect de *Daphné* , *l'envie* par avance.

Des débris qui sont des restes ? Cela
est tout naturel. *Ovide* ne veut pas

318 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

dire que les seuls *débris* du chaume s'embrasent aisément; mais le chaume lui-même. Je n'aime point le chaume *petillant*. On pourroit appliquer cette épithète au laurier, à certains bois qui jettés au feu font quelque bruit, mais elle ne convient pas à la paille qui s'embrase sans petiller. *Au point du jour naissant* est un pléonasme aussi heureux que si l'on disoit, *au déclin du soleil tombant*. *L'espérance qui par avance* ENIVRE Apollon est un grossier contre-sens. *Sic pectore toto uritur, & sterilem sperando nutrit amorem*, veut dire; ainsi *Phæbus* est dévoré par les feux d'un amour infructueux, auquel l'espérance offre encore un nouvel aliment.

IL VOIT négligemment flotter ses longs cheveux.

Ah! si l'or ou la perle en captivoit les nœuds!

IL VOIT son teint de lys, sa bouche demi close,
Telle que dans nos champs s'ouvre à peine une rose;

IL LA VOIT; mais, hélas! ne peut-il que LA VOIR.

IL VOIT ses yeux si beaux & si pleins de pouvoir,

L'albâtre de ses mains, sa gorge demi-nue;

Par-tout avidement il promène sa VUE;

Et de tout ce qu'il voit les séduifans appas
Embellissent encore tout ce qu'il ne voit pas.

Eh ! bon Dieu , *quand aura-t-il tout vu !* Mais en attendant , vous , Monsieur , voyez comme ces vers font fades & farcis d'hémistiches d'opéra. *Ces yeux si beaux & si pleins de pouvoir ; ces exclamations , hélas ! ne peut-il que la voir ; ah ! si l'or & la perle en captivoit les nœuds !* Comme tout cela a l'air enfantin & précieux.

Apollon par un discours plein de grace & de sentimens dans le modèle, cherche à retenir *Daphné* qui s'enfuit *au loin* à la vue de son amant.

Avec plus de vitesse elle eut plus de beauté ,
Sa grace s'embellit de sa légèreté,
Les zéphirs amoureux d'une aîle frémissante ,
Soulèvent les replis de sa robe flottante ,
Et de son jeune sein découvrant les trésors ,
Du dieu qui la poursuit irritent les transports.

Certes , ou le *dieu qui la poursuit* avoit des yeux bien perçans , ou la nymphe étoit configurée d'une façon bien extraordinaire , puisque malgré

le grand éloignement & sa position ; *Apollon* courant derrière *Daphné* découvroit encore son jeune sein. Je ne connois rien de si comique que cette bévüe, si ce n'est peut-être le vers qui termine la fable de *Pyrrha*. Vous savez que, suivant la fable, l'oracle lui promet qu'elle repeuplera la terre d'hommes, en jettant derrière elle les os de son aïeule (*magnæ parentis*), pour me servir de l'expression du traducteur. Cette aïeule, c'étoit la terre, mère des humains ; les cailloux en étoient les os ; ils fortirent, à ce que dit *M. de Saint-Ange*, à demi façonnés, des mains de *Pyrrha*, & se changèrent en corps humains ; *Ovide* ajoute, de-là vient que nous sommes durs & laborieux, & cette constitution robuste fait connoître notre première origine, & *documenta domus quâ sumus origine nati*. Admirez la superbe traduction de *M. de Saint-Ange*.

*De là nous sommes nés durs & laborieux,
DIGNES fils des cailloux qui furent nos AYEUX.*

Les cailloux qui furent nos aïeux & dont nous sommes les dignes fils ! Je

doute que dans aucune langue on ait fait un vers pareil à celui-là.

Voilà pourtant les vers que M. de la Harpe n'a pas eu honte de mettre infiniment au-dessus des deux satires de M. Gilbert. Qu'il me soit permis de faire à ce grand *Aristarque* la question qu'il me faisoit lui-même, avec bien moins de raison. Ceux qui louent tant M. de Saint-Ange, « ont-ils méconnu » tant de fautes & de ridicules, où » les ont-ils dissimulés ? Dans le premier cas, que penser de leurs lumières ? Dans le second, que dire de leur bonne foi ? Et dans l'un & l'autre, que reste-t-il de leurs louanges ?

Pour moi, Monsieur, je ne vous ai entretenu ni d'une infinité d'enjambemens, si contraires au précepte de Boileau, ni d'une foule de frères Chapeau, ni de plusieurs fautes de grammaire, ni de plusieurs hémistiches pillés, qui font ressembler la traduction de M. de Saint-Ange aux compositions de ces écoliers, qui, quelque sujet qu'ils traitent, trouvent toujours à farcir leurs vers de lambeaux déro-

322 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

bés à *Virgile* & *Ovide* : je n'ai pas été rechercher les mauvais endroits de l'ouvrage ; je n'ai cité que ceux qui passent pour les moins défectueux.

Il faut conclure de cette longue discussion, que M. de Saint-Ange a fait un mauvais ouvrage. Cependant il s'y trouve un grand nombre de vers isolés qui sont assez bien tournés pour me persuader que s'il veut travailler davantage ses vers & suivre les conseils d'amis éclairés & sévères, il pourra dans la suite avoir quelque succès ; mais il n'en doit espérer aucun, tandis qu'il prendra les traductions de *Suétone* & de *Lucain* pour ses modèles, tandis qu'il n'écouterait d'autres conseils que ceux d'un homme qui n'apprécie la poésie qu'autant qu'elle ressemble aux *Conseils à un jeune poète*.

Voulez-vous, au reste, savoir d'où vient la profusion d'éloges distribués si libéralement à M. de Saint-Ange. M. Gilbert nous l'apprit il y a quatre ans.

El nous vante, en effet, c'est un homme de goût.

Or M. de Saint-Ange a composé une longue préface qui n'est destinée qu'à élever le genre de la traduction au-dessus de tous les genres, & M. de la Harpe au-dessus de tous les génies qui ont illustré la poésie françoise, il nous apprend que c'est M. de la Harpe, cet académicien si estimable, &c. qui l'a engagé à tenter cette traduction, par des éloges qui lui sont si chers, si précieux, qu'il a eu la vanité de croire qu'il pourroit réussir par la seule raison que M. de la Harpe l'en avoit jugé capable, Il est vrai qu'il a pillé cette phrase dans la préface de M. l'abbé Bannier qui faisoit le même compliment à M. de Boze; mais qu'importe? M. de la Harpe, plein de sensibilité, pouvoit-il ne pas reconnoître un compliment aussi flatteur, & trouver mauvaise une traduction faite par un homme qu'il avoit publiquement déclaré très-capable d'y réussir? Les oracles de M. de la Harpe ne sont-ils pas infallibles?

Je suis, &c.

L E T T R E X I V .

Eloge des académiciens de l'académie royale des Sciences, morts depuis 1666, jusqu'en 1699, par le marquis de Condorcet, de la même Académie, & de la Société royale de Turin. A Paris, chez Merigot le jeune, libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée, 2 volume in-12, petit format de 152 pages.

M. de Condorcet prétend (Mémoires de l'académie des Sciences, année 1771, page 105) « que le père Castet » eût laissé quelque réputation si la cer- » titude de compter autant d'admira- » teurs qu'il y avoit de Jésuites n'eût » éteint en lui cette inquiétude, qui » nous rend difficiles sur nos produc- » tions, & sans laquelle le génie même » s'élèveroit rarement à de grandes » choses, tant il est vrai, & même en » plus d'un sens, qu'il n'y a point pour » les talens d'ennemis plus dangereux

» *que des proneurs* ». La crainte où je suis que ces proneurs n'étouffent par les fumées de leur encens perfide , le génie de M. de Condorcet , m'oblige de dissiper ces nuages épais , rassemblés par la flatterie , qui aveugleroient infailliblement ce génie naissant , & priveroient le public *des grandes choses auxquelles il peut s'élever*. Je sais que , jeune encore , il a marché le rival & presque l'égal des *Fontaine* , des *Bernouilli* , des *Euler* , &c. mais aussi obscur dans la république des lettres qu'il est justement fameux dans l'histoire des sciences , & sur-tout des mathématiques , n'a-t-il pas dû s'indigner le premier de voir LES PRONEURS , ces dangereux ennemis des lettres , prodiguer à de foibles essais des louanges outrées qui conviendroient à peine aux chef-d'œuvres dont s'honore la langue Française ?

Comme on vit autrefois , si l'on en croit la fable , *Minerve* sortir toute armée du cerveau de *Jupiter* , telle l'imagination créatrice de M. d'*Alembert* vient de produire , aux yeux du monde étonné , un phénomène litté-

raire, tout couvert de gloire, armé contre l'envie de chef-d'œuvres inconnus jusqu'à nos jours. Depuis un mois toutes les trompettes de la philosophie annoncent avec emphase l'apparition subite de cet astre éclatant. M. d'Alembert sur-tout inonde tous les papiers publics qui sont à sa discrétion, & il y en a beaucoup, d'hymnes chantées à la gloire de ce nouveau dieu du parnasse François. Ne consultant que ses entrailles paternelles, le secrétaire de l'Académie va jusqu'à détruire la réputation de ce Fontenelle tant vanté, pour élever sur ses ruines le trône de son fils adoptif. A l'entendre, M. de Condorcet possède des connoissances beaucoup plus étendues, une philosophie plus profonde, un style à-la-fois plus ferme, plus noble & plus simple, un goût plus sûr & plus épuré * que Fontenelle lui-même.

Ah ! Monsieur, l'on a certainement

* Je propose à toutes les Académies de résoudre ce problème. La supériorité marquée accordée à M. de Condorcet sur Fontenelle n'est-elle pas plus injurieuse à la mémoire du dernier qu'honorable pour le premier ?

de grandes vues sur *M. de Condorcet*. Comment, *M. d'Alembert* lui-même, immoler à la gloire d'un littérateur nouveau né celle du père..... de la philosophie ! Non, cela ne se peut concevoir, à moins qu'un intérêt puissant n'ait fait céder pour un moment la piété filiale à la tendresse paternelle.

Mais quel que soit le motif d'un enthousiasme aussi extraordinaire, j'ai été curieux de connoître ces éloges admirables, dont le nom même n'étoit pas venu jusqu'à moi, quoiqu'ils soient supérieurs à tous ceux de *Fonsenelle*. Comme je n'ai pas eu le bonheur d'assister à ces assemblées choisies, où les derniers éloges de *M. de Condorcet*, lus, je ne sais pourquoi, par *M. d'Alembert*, ont obtenu tant d'applaudissemens, j'ai cru pouvoir, sans injustice, former mon jugement sur le mérite du panégyriste, d'après les ouvrages déjà livrés à l'impression ; quel a été mon étonnement de ne trouver dans ces beaux éloges, que de simples notices des ouvrages, des découvertes, des travaux qui ont illustré les académiciens célébrés par le

panégyriste ; notices, il est vrai, précises, exactes, mais qui ne se font remarquer ni par les agrémens du style, ni par la finesse des réflexions, ni par la profondeur des observations.

Fontenelle avoit soin de ne prendre que la fleur des sciences ; il savoit, dans les choses les plus difficiles, se rendre clair & intelligible à toutes les classes de lecteurs. *M. de Condorcet* au contraire ne parle jamais que le langage des sciences abstraites, tous ses éloges sont hérissés de termes scientifiques, & de - là vient qu'il ne peut être entendu que de ceux qui sont très avancés dans ces sciences ; il en faut donner des exemples ; mais pour ne pas trop vous ennuyer, je me borne à un seul : voici comme il rend compte des travaux de *M. Fontaine*, sur le calcul intégral. « Dans la première partie, *M. Fontaine* a poussé » très-loin la théorie des équations de » conditions, dont *Nicolas Bernouilli* » avoit donné les premiers essais ; & » dans la seconde partie, il a développé le système des différentes intégrales que peut avoir une équation

» des ordres supérieurs ; il a montré
 » comment toutes ces équations ré-
 » pondent à la fois à la même diffé-
 » rentielle , & à la même intégrale
 » finie ; & comment , lorsqu'on les
 » connoît , il ne reste plus pour avoir
 » l'intégrale finie qu'à éliminer les
 » différences ; mais il ne considère que
 » les équations dont les intégrales
 » sont algébriques. Si elles sont ration-
 » nelles , & pour le premier ordre , il
 » aisé de déduire de la méthode de M.
 » *Fontaine* une formule finie qui les
 » renferme toutes , & par conséquent ,
 » si une équation proposée est suscep-
 » tible d'une intégrale de cette forme.
 » Outre ces deux théories , on trouve
 » encore dans son recueil l'idée de
 » rappeler les équations des ordres
 » supérieurs à des équations du pre-
 » mier , en regardant les différen-
 » tielles comme de nouvelles va-
 » riables , & l'idée de rappeler en-
 » suite l'intégration des équations du
 » premier ordre , soit aux quadratures ;
 » multipliant les équations proposées
 » par un facteur qui les rend des diffé-
 » rentielles exactes , soit à l'intégration

» des équations homogènes , en y sup-
 » posant variable le paramètre qui
 » avoit été regardé comme constant ».
 Qui pourra jamais entendre ce jargon
 scientifique , à moins qu'il ne soit
 très-versé dans le calcul intégral ?
 C'est dans une bonne histoire des ma-
 thématiques , telle que celle de M. de
Montucla, qu'il convient d'analyser en
 termes de l'art les travaux de ceux qui
 s'y sont distingués ; mais dans un éloge
 public il faut retrancher avec soin ces
 détails scientifiques , inutiles pour les
 savans , inintelligibles pour le com-
 mun des lecteurs. C'est là le grand dé-
 défaut des éloges de M. de *Condorcet*,
 celui de ne pas se faire entendre.

L'éloge de *Perrault* , célèbre à plu-
 sieurs titres , & dont la vie est connue
 de tout le monde , fournissoit une
 ample matière ; mais l'auteur s'est con-
 tenté dans cet article , comme dans
 beaucoup d'autres , de compiler le
 dictionnaire de *Moréri* , dont seule-
 ment il entremêle le récit de quel-
 ques réflexions philosophiques tout
 à fait curieuses. Je dois m'y arrêter
 un instant.

Vous sentez bien qu'en racontant la dispute élevée entre le *philosophe Perrault & Boileau le versificateur*, M. de *Condorcet* donne tout l'avantage au premier. Mais peut-être ferez-vous étonné de la partialité, de l'injustice du panégyriste de *Perrault*. Ces deux illustres adversaires ne pouvoient, au jugement de M. de *Condorcet*, avoir l'un pour l'autre une estime sentie. Mais pourquoi? C'est que l'ignorant *Boileau* n'étoit pas même capable de sentir le mérite de *Perrault*, & que *Perrault* avoit un mérite trop supérieur, pour pouvoir faire aucun cas des petits talens de *Boileau*. *Risum teneatis, amici*. Mais vous croyez sûrement que je calomnie M. de *Condorcet*. Il faut donc citer les paroles de cet appréciateur éclairé. » *Boileau*, qui n'estimoit que » les vers, Port-royal & les anciens, » ne pouvoit sentir le prix de l'esprit » philosophique & des talens de *Perrault*; *Perrault* au contraire regardoit » *Boileau* avec la supériorité que les » hommes qui ont des idées à eux » affectent sur ceux en qui ils ne voient » d'autre mérite que celui de donner

332 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» aux idées des autres une *expression*
 » plus heureuse ». Voilà donc ce
 pauvre *Boileau* restreint à la simple
 qualité de chétif enlumineur, le voilà
 foulé aux pieds du sublime *Perrault* :
 ce méchant rimailleur n'avoit pas une
 idée à lui ; c'étoit sûrement dans *Peau-*
d'âne, dans le *Petit-Pouffet*, ou sem-
 blables productions des *Perrault*, que
Boileau déroba toutes les idées de
 l'*Art poétique* & du *Lutrin* dont la cou-
 leur seule lui appartient.

M. de *Condorcet* examine ensuite si
Perrault avoit raison de faire si peu de
 cas des talens poétiques de *Boileau* ;
 l'algébriste est en tout de l'avis de
 l'architecte. Il faut, dit-il, *estimer un*
grand poète Mais un grand poète
 est celui qui joindra au génie de la
 poésie, le don, peut-être plus rare encore,
 d'avoir de grandes pensées * Or,

* Je voudrois bien que M. de *Condorcet* dai-
 gnât nous apprendre quels ont été les hommes
 doués du génie poétique, qui n'ont pas eu en
 même temps le don d'avoir de grandes pensées.
Homère, *Pindare*, *Virgile*, *Rousseau*, &c.
 n'avoient-ils donc que des pensées communes
 & triviales.

Boileau , qui est un grand poëte pour les gens de goût & les amateurs de la belle poësie , n'est presque qu'un versificateur pour ceux qui ne sont que philosophes.

Oh ! la bonne naïveté. Si *Boileau*, grand poëte aux yeux des gens de goût & des amateurs de la belle poësie , ne paroît simple versificateur qu'à ceux qui ne sont que philosophes , voilà donc MM. d' *Alembert* , la *Harpe* & *Marmontel* , qui ont toujours relégué *Boileau* dans la classe des froids versificateurs , les voilà , dis-je , atteints & convaincus d'être ennemis du goût & de la belle poësie. Quel arrêt foudroyant ! Et de quelle bouche est-il sorti ? Voilà comme la vérité échappe toujours , malgré les efforts qu'on fait pour la dissimuler.

Une autre conséquence importante s'ensuit encore bien clairement du texte précieux que vous venez de lire ; c'est que les *philosophes* forment une classe bien séparée des gens de goût , des amateurs de la poësie , & par une suite nécessaire , à mesure que l'esprit philosophique s'introduira dans une compagnie quelconque , le goût &

334 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

l'amour de la belle poésie s'y éteindront ; par conséquent , loin de s'arroger le droit d'assigner les rangs sur le parnasse , de juger en dernier ressort des matières littéraires , toute société philosophique doit s'interdire sévèrement la liberté de prononcer sur des objets qui ne sont point de son ressort, & par une conséquence ultérieure , si l'on veut conserver encore quelques étincelles du goût & du feu poétique, il faut établir un nouveau tribunal, composé de *gens de goût*, d'*amateurs de la poésie*, & dont les philosophes soient bannis. Je prie Messieurs les philosophes de me dire si toutes ces conséquences ne sont pas déduites du texte de *M. de Condorcet* suivant toutes les règles de la logique ; car voilà le seul point sur lequel ils peuvent avoir un avis.

Si le zèle philosophique ne permettoit pas à *M. de Condorcet* d'apprécier les talens rares de *Boileau*, & de réduire à leur juste valeur ceux de *Perrault*, du moins pouvoit-il raconter fidèlement l'origine des démêlés, qui s'élevèrent entre ces hommes

célebres. A l'en croire, *tout le crime des Perrault*, c'étoit d'avoir prétendu qu'il n'est pas absolument absurde de consulter quelquefois la raison dans les jugemens même sur les choses de goût. C'est en quoi consistoit cette bisarrerie de famille que Boileau leur reprochoit avec tant d'amertume. Si la conduite de Boileau fut réellement telle qu'on nous la dépeint ici, on ne peut imaginer rien de plus injuste & de plus ridicule; mais à qui s'est-on flatté de persuader que cet austère partisan de la raison en aura proscrit l'usage, même dans les jugemens sur les matières de goût? Après avoir calomnié Boileau, il falloit pallier les ridicules des Perrault, qui, incapables d'entendre la langue des anciens, avoient osé cependant les apprécier & leur préférer les modernes. M. de Condorcet prétend que si on peut leur reprocher quelque chose, c'est uniquement » de s'être » montré plus sensibles aux erreurs des » anciens dans la physique qu'à leurs » beautés poétiques; ils voyoient le » culte rendu par Despréaux, à Homère » & à Pindare, du même œil que le

336 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

« respect des scholastiques pour les
 « erreurs d'*Aristote* ». Voyez comme
 M. de *Condorcet* altère tous les faits ;
 ce n'étoient pas seulement les erreurs
 des anciens dans la physique qui cho-
 quoient le goût délicat de *Perrault* ;
 mais de plus , sans les entendre ,
 il soutenoit qu'*Homère* & *Pindare* ,
 même dans la partie littéraire ,
 étoient inférieurs aux écrivains de
 son temps. D'ailleurs *Perrault* &
 ses dignes admirateurs ont-ils donc
 bonne grace de prétendre que les dé-
 fenseurs des poètes anciens sont aussi
 ridicules que les partisans supersti-
 tieux des erreurs d'*Aristote* ? *Homère*
 & *Pindare* n'offrent-ils donc rien aux
 yeux de ces censeurs sévères qui puisse
 faire pardonner leurs défauts ? Tout
 est il erreur dans leurs écrits ? Que les
 scholastiques , éclairés par les décou-
 vertes accumulées de plusieurs siècles ,
 fermant les yeux à la lumière dont
 ils étoient , pour ainsi dire , investis ,
 aient continué d'encenser les erreurs
 même d'*Aristote* , cet aveuglement
 volontaire n'est point pardonnable.
 Mais qui oseroit faire un crime à
Homère

Homère & à Pindare, nés dans des temps où la physique étoit encore dans l'enfance, d'avoir adopté les erreurs physiques de leur siècle. Est-ce à des poètes qu'il convenoit d'établir de nouveaux systèmes astronomiques? Cette prétention eût été aussi ridicule que celle des philosophes qui veulent aujourd'hui dominer sur le parnasse François. C'étoit donc une injustice révoltante de voir du même œil le culte rendu aux anciens & le respect des scholastiques pour les erreurs d'Aristote.

Je cherche en vain, pour vous les indiquer, les fruits de cette philosophie profonde qui élève M. de Condorcet même au-dessus de Fontenelle. Je voudrois que M. d'Alembert m'expliquât bien clairement ce qu'il entend par une philosophie profonde. Cependant, après bien des réflexions, je crois avoir deviné son secret. Par exemple, dans l'éloge de *Cureau de la Chambre*, (copié mot pour mot du Dictionnaire de Moreri, à l'exception de quelques réflexions) M. de Condorcet rapporte que la *Chambre* avoit été choisi pour réfuter un ouvrage de *Hersant*, trop

favorable aux prétentions de la cour de Rome. Le sujet lui prescrivait également, & de rapporter ce fait & de s'y arrêter ; mais l'occasion de faire une réflexion philosophique lui a paru favorable , & son zèle l'a entraîné. Il nous apprend donc que *Hersani*, poursuivi en France, chercha un asyle auprès de ceux dont il avoit défendu la cause ; mais, à Rome même, sa foi fut suspectée, il fut cité au tribunal de l'inquisition, & excommunié pour n'avoir point comparu. Là-dessus, *M. de Condorcet* fait cette réflexion. « Des hommes accoutumés à regarder comme un devoir le zèle qu'on montre pour leurs intérêts, se croient aisément dispensés de toute reconnaissance ». Ce ton leste avec lequel on traite ici le pape & les cardinaux a vraiment un petit air philosophique. Un philosophe ordinaire auroit loué l'exacte impartialité, la justice inflexible d'un tribunal qui ne crut pas devoir épargner les erreurs même d'un homme qui avoit dans une autre occasion défendu les intérêts de ses juges ; mais un philosophe profond ne

voit que de l'ingratitude dans ce procédé.

Si c'est ce genre de philosophie qui plaît si fort à M. d'Alambert, je ne suis plus étonné de l'enthousiasme qu'il témoigne pour les ouvrages de M. de Condorcet. Dans le même éloge de *la Chambre*, il voudroit faire croire que cet académicien religieux donna dans les absurdités du matérialisme. » H. » parle, nous dit-on, de l'extension de » l'ame, de sa figure, de sa grandeur ; son » extension est réelle COMME CELLE » DES CORPS ; ces étranges assertions » se trouvent dans un livre dédié à » Louis XIV, & cependant l'auteur » ne fut point persécuté ». Etrange opposition avec la conduite barbare que l'on tient à l'égard des matérialistes modernes qui essuyent les plus cruelles persécutions ! Mais si l'on toléra les erreurs de *la Chambre*, c'est qu'elles n'avoient rien de dangereux ; en effet, il est vrai que par une conséquence étonnante, il donnoit à l'ame une certaine extension ; mais, ajoute-t-il, (pag. 339) » EXTENSION D'UNE » AUTRE ESPECE QUE CELLE DES

340 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» CORPS , extension conforme à la
 » nature de l'ame , (pag. 340) c'est-à-
 » dire , spirituelle & indivisible comme
 » elle , extension semblable à celle des
 » anges , qui ont la leur propre ,
 » comme les accidens même spirituels ,
 » comme les vertus , la grace divine ,
 » la lumière de gloire qui sont plus ou
 » moins grandes , qui sont égales ou
 » inégales ; extension semblable à celle
 » de Dieu même qui n'est immense
 » que parce que son étendue est in-
 » finie ». Vous voyez que cette opi-
 » nion, toute absurde qu'elle est, n'a rien
 de commun avec l'affreux matéria-
 lisme de nos philosophes modernes , qui
 ne reconnoissant d'autre substance que
 la corporelle , ôtent toute moralité
 aux actions , & dont la doctrine si
 elle étoit admise feroit de la société
 un repaire de brigands & d'assassins.
 Je n'en applaudis pas moins à la ruse
 philosophique de M. de Condorcet qui
 a voulu confondre le système de la
 Chambre avec le matérialisme actuel ,
 pour exhorter les princes à avoir à
 l'égard des philosophes de nos jours
 la même tolérance , que dis je , le
 même respect , la même vénération

qu'on témoigna toujours à *la Chambre*.

C'est à l'article *Blondel* que se trouve le morceau qui a dû satisfaire davantage les amateurs de la *philosophie profonde*. Le jeune comte *Loménie de Brienne* voyageoit en 1652, accompagné de *Blondel*, son gouverneur. Pour égayer sa route il imagina un usage indécent qu'il imputa aux habitans de *Lincope* en *Westrogothie*, & il fit insérer ce conte ridicule dans la relation latine de son voyage, attribuée à *Blondel*; mais dans un âge plus mûr il rougit de cette calomnie indécente; il ordonna qu'elle fût rayée de l'ouvrage; la préface même de la seconde édition ne laisse aucun doute sur le motif de la suppression. « Unum » te moneo, huic editioni voluisse » lomenium aliquid deesse; quod scilicet in Westrogoticis silvis, per erabunda vestigia, morosæ viz pelendis tædiis juveniliter luserat, sapientiore ætatem & pudorem suppressisse ». Vous n'auriez jamais imaginé qu'un fait aussi simple pût fournir matière à une réflexion qui tend à renverser l'autorité des témoignages les

plus imposans , celle des écrivains évangéliques , par exemple ; c'est que vous n'êtes pas un profond philosophe ; mais voyez comme M. de Condorcet raisonne savamment sur ce texte. » Si la » première édition seule eût subsisté , » oseroit-on nier la réalité d'un usage » ridicule , attesté par deux témoins » oculaires , dont l'un est désigné » ministre d'un grand état , & l'autre » est un savant distingué ? Cet exem- » ple doit nous apprendre que lorsqu'il s'agit de choses peu vraisemblables il faut se défier des témoignages les plus imposans , & que l'impossibilité d'expliquer comment on a pu nous tromper , n'est pas une raison de croire toujours saine. » Bayle , qui ne manquoit aucune occasion d'infirmier l'autorité des écrivains sacrés , en rapportant ce fait n'a pas songé à ce terrible argument ; ainsi la philosophie de M. de Condorcet est bien plus profonde , non-seulement que celle de Fontenelle , mais encore que celle de Bayle lui-même. Aussi n'oserois-je pas observer , moi qui ne suis point du tout philosophe , qu'un jeune seigneur , dans le feu

de l'âge & des passions , pour se *désennuyer dans les fatigues d'un fâcheux voyage a bien pu*, comme dit Bayle, *inventer ce jeu d'esprit*, & faire inférer ce conte, de peu de conséquence, dans une relation qu'il savoit bien ne devoir jamais parvenir à ceux qu'elle offensoit, & par conséquent ne devoir jamais être contredite; mais des écrivains graves qui racontent des faits importants, publics, injurieux même à ceux en présence de qui on les divulgue, des faits qu'ils n'ont aucun intérêt de publier, pour la vérité desquels ils sacrifient leur repos, leurs biens, leur vie, & qu'ils parviennent à accréditer, sans être démentis par personne, il me semble que de tels écrivains méritent quelque croyance; & si ce n'étoit point une trop grande témérité de contredire un si *profond philosophe*, je dirois que du moins en pareil cas, *l'impossibilité d'expliquer comment on a pu nous tromper, est une raison suffisante de croire.*

Voilà ce que j'ai trouvé de plus *profond en fait de philosophie* dans ce volume. S'il s'y trouve quelqu'autres

endroits qui puissent établir plus solidement la réputation de *profond philosophe* que M. d'Alembert veut assurer à M. Condorcet, je le prie de me les indiquer; je n'ai rien plus à cœur que de rendre justice à tout le monde.

Quant au style, il est simple, clair, assez pur, tel que doit être la diction de ces petits éloges. Je conseille à l'auteur de n'en prendre jamais d'autre; car il n'est pas heureux quand il essaye de s'élever. Une seule fois dans le cours du volume, il a voulu animer son style par une comparaison, voyez comme elle est emphatique & gigantesque. Il s'agit de *Stampiden*, maître de mathématiques d'*Huygens*. » Il n'est » connu, dit l'auteur, que par son » disciple. Semblable au phosphore, qui » rend lumineux tous les corps qu'il a » touchés, l'homme de génie répand » sa gloire sur tous les hommes qui » l'ont approché ». Cet essai de style académique ne doit pas encourager M. de Condorcet à suivre ce genre.

Vous pouvez à présent juger de la perfidie de ces cruels *prôneurs* dont les louanges prématurées vont arrêter au commencement de sa course le génie

de M. de Condorcet. Il dit lui-même dans son éloge de M. de Fontaine « qu'heu-
 » reux sont les géometres dont la ré-
 » putation ne s'établit pas par le ma-
 » nége & les petits moyens ». Je lui
 conseille donc de se borner au genre
 auquel la nature l'a destiné, où, *sans*
le secours du manège & des petits moyens,
 il a déjà obtenu les succès les plus bril-
 lants & les mieux mérités, que du moins
 il réprime l'ardeur indiscrete de ses *pro-*
neurs ; qu'il les force d'attendre, pour
 lui prodiguer leurs encens, qu'il l'ait mé-
 rité par quelque chef-d'œuvre littéraire
 dont il peut être capable, mais qu'il n'a
 jamais fait. Si j'étois assez malheureux
 pour que M. Condorcet impute la liberté
 que je prends de lui donner des conseils
 à un autre motif qu'à l'intérêt que je
 prends à sa gloire, je le prie de se sou-
 venir de la manière dont il excuse les
 vivacités déplacées que M. de Fontaine
 se permettoit dans les disputes, *parce*
qu'il ne croyoit pas tant de circon-
pection nécessaire avec d'illustres adver-
saires dont la gloire n'avoit pas besoin
de ces petits ménagemens.

Je suis, &c.

LETTRE XV.

*Voyage pittoresque de toute la Grèce ;
grand in-folio orné d'estampes , pre-
mier cahier. Prix 12 liv.*

LORSQU'UN Journaliste impartial veut conserver l'estime & la confiance du public , vous ne sauriez imaginer , Monsieur , combien lui est pénible la lecture de tant de productions éphémères , dont le ridicule & l'absurdité le révoltent à chaque page ; combien il est obligé de s'armer de patience , afin de mettre ses lecteurs en état d'apprécier un ouvrage dont le titre ne sert bien souvent qu'à tromper la confiance qu'il inspire. Il n'en est pas ainsi de celui que je vous annonce ; l'auteur surpasse même , s'il est permis de le dire , l'idée qu'on s'est formée de son travail , & cependant quel sujet plus attrayant , plus digne de fixer l'accueil du public , que le *Voyage pittoresque de toute la Grèce* ?

Cet ouvrage est accompagné d'estampes qui retracent aux yeux les restes de ces monumens superbes que le temps n'a pas encore anéantis, les vues de Samos, Patmos, Rhodet, Délos, Ephèse, &c. le plan & la vue du port & de la ville de Constantinople, l'aspect le plus imposant, le plus magnifique de l'univers connu, les vues des mosquées, palais, édifices publics; celles du serail & des environs des Dardanelles, d'Athènes, du mont Olympe, de Corinthe, du mont Parnasse, de Thèbes, &c. le plan & la vue du passage des Thermopyles, des belles vallées de Thessalie, &c. avec des cartes de la plus grande exactitude, où sont tracées les routes que l'auteur a suivies dans ses voyages.

L'auteur (M. le comte de Choiseul-Gouffier, que sa modestie nous permettra de nommer) annonce dans le prospectus de cet ouvrage que les estampes en feront la partie principale, & que le texte ne sera que l'accessoire. Mais sous ce double rapport, il a des droits justement acquis à la reconnaissance du public. Une grande partie

des vues que nous venons de citer sont dessinées par lui-même avec autant de goût que de vérité, & les mœurs des différens peuples qu'il décrit, Turcs, Grecs, Arméniens, &c. dont il peint les mœurs, les usages, rendent ces *accessoires* infiniment précieux pour toutes les classes de lecteurs, & par les détails intéressans qu'on y trouve, & par la manière dont ils sont traités.

Tel est en raccourci le plan du *Voyage pittoresque de la Grèce*, de cette contrée, est-il dit dans le prospectus, » où les grands hommes dans tous les » genres ont paru, où les fastes les » plus imposans de l'histoire se sont » accumulés, où l'esprit humain a été » porté à sa plus haute élévation, ces » lieux sont nécessairement les plus » propres à exciter la curiosité du » voyageur, qui, malgré les ravages » des siècles, aspire à y retrouver, à » force de travaux & de soins, des » attestations palpables de tous les prodiges qui ont fait la gloire de ce » pays. Telle est la Grèce, & cependant on ne peut le dissimuler, cette » partie de la terre qui termine l'Eu-

» rope , & qui commence l'Asie , est
 » encore moins connue que certaines
 » régions beaucoup plus éloignées ».

Plusieurs sçavans , antiquaires , ar-
 tistes , ont tenté le même sujet , mais
 chacun d'eux , en faisant ce voyage ,
 n'avoit pour objet que les choses rela-
 tives à ses connoissances ou à son
 goût particulier ; ici tout se trouve
 réuni avec autant de discernement
 que de sagacité. » Le zèle le plus ar-
 » dent & le plus infatigable l'a fait
 » entreprendre à l'auteur , assez heu-
 » reux pour faire passer le même en-
 » thousiasme dans l'esprit des jeunes
 » artistes qui l'ont suivi. Aucun dan-
 » ger , aucune fatigue , aucune incom-
 » modité n'ont ralenti ses travaux ;
 » on alloit gaîment à pied lorsqu'il
 » étoit impossible de se procurer des
 » chevaux , & l'on se consolait d'un
 » dîner de moins lorsqu'on étoit par-
 » venu à avoir un dessin de plus.

Après avoir rendu compte des mo-
 tifs qui l'ont engagé à entreprendre ce
 voyage , l'auteur s'exprime ainsi dans
 le premier chapitre. » Je vais tâcher
 » de faire voyager le lecteur avec moi.

» de lui faire voir tout ce que j'ai vu ;
 » & de le placer dans l'endroit où
 » j'étois moi-même lorsque je faisois
 » chaque dessin. Je lui éviterai ces dé-
 » tails minutieux qui ne servent qu'à
 » grossir une relation , sans jamais
 » l'enrichir ; enfin , quoique mon
 » voyage embrasse beaucoup d'objets
 » différens , je ne présenterai que le
 » petit nombre de ceux , qui peuvent
 » intéresser. Les plans des ports les
 » plus célèbres, les vues des villes &
 » des monumens , les costumes si va-
 » riés des habitans , quelques détails
 » sur l'expédition des Russes forme-
 » ront l'ensemble de cet ouvrage.

» Je m'embarquai à Toulon sur la
 » frégate l'*Attalante*, commandée par
 » M. le Marquis de Chabert , capitaine
 » des vaisseaux du roi , & membre de
 » l'académie des Sciences. Il alloit
 » parcourir l'Archipel pour en recti-
 » fier les cartes par ses observations
 » astronomiques. Le peu de temps que
 » j'ai navigué avec lui m'a fait sentir
 » plus vivement le chagrin de m'en
 » séparer , lorsque j'y ai été forcé par
 » des circonstances qui , sans ce sacré

» fice , m'auroient fait manquer le
 » but de mon entreprise. Nous par-
 » tîmes les derniers jours de Mars de
 » l'année 1776 , & après avoir relâché
 » en Sardaigne , à Malthe & en Sicile ,
 » nous découvrîmes les côtes de la
 » Grèce ».

La première planche représente *La*
ville & le château de Coron , dessinée
 par M. *Hilair* , & gravée par M. *Lie-*
nard ; l'auteur entre dans des détails
 historiques sur cette ville , sur le siège
 qu'en firent les Russes , commandés
 par le comte *Orlow* , en 1770. Des
 soldats Albanois sont représentés dans
 le second sujet. Je ne puis me refuser
 au plaisir de vous citer un passage re-
 latif à ces Albanois , pour vous don-
 ner une idée de l'inconcevable super-
 stition de ces peuples & de leur
 croyance. » Ce n'est qu'avec bien de
 » l'adresse que j'ai pu obtenir le dessin
 » que je donne ici. Ils étoient Musul-
 » mans , & l'on sait combien ils exa-
 » gèrent l'article de leur religion qui
 » proscriit les images. Un de ces misé-
 » rables , qui , pour un séquin , auroit
 » assassiné dix personnes , me fit ré-

352 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» pondre que , pour tout l'or du monde ;
 » il ne consentiroit pas à laisser prendre
 » ainsi sa figure , & que je serois bien
 » effrayé quand , au jour du jugement ;
 » les petits hommes , que produisoit mon
 » crayon , viendroient me demander leur
 » ame ». Dans le troisième sujet , ce
 sont des femmes de l'isle de l'Argen-
 tière , dont le costume est des plus
 bizarres , par la peine qu'elles prennent
 de déformer leurs tailles & leur jambes
 sous leurs ridicules vêtemens. Ces
 deux estampes sont gravées par M.
Tilliart , d'après les dessins de M. *Hil-
 lair*. L'auteur ne dit que deux mots de
Cerigo , autrefois *Cythère* , si célèbre
 chez les poètes qui en avoient fait la
 demeure de *Vénus* ; aujourd'hui ce
 rocher stérile ne sert plus que de re-
 traite aux pirates qui infectent ces mers.

Je suis fâché , Monsieur , de ne pou-
 voir multiplier les citations ; mais vous
 verrez dans l'ouvrage même avec
 quelle intelligence l'auteur a su faire
 un heureux choix de ce qu'il a cru ca-
 pable de piquer la curiosité du lecteur.
Le plan & la vue du port de Milo , prise
 du cap noir , & dessinés par M. le

comte de Choiseuil-Gouffier, sont représentés dans la 4^e & 5^e estampe. La 6^e offre la vue d'une caverne, ornée de figures, servant d'entrée aux galeries souterraines de Milo. Ce sujet est pareillement dessiné par M. de Choiseuil-Gouffier, & gravé, ainsi que la suivante, par M. Tilliart; celle-ci représente un tombeau de marbre blanc trouvé aux environs de Siphanto. Ce monument est du plus grand style, & l'on voit avec regret qu'il est dévoué par les habitants aux usages les plus vils. » Tous les » monumens de la Grèce éprouvent » le même sort, les étables même » sont construites avec les débris les » plus riches; ici, c'est un entablement, » là une frise, une corniche magnifique; souvent des statues sont maçonnées dans les murailles. Enfin, » on ne peut faire un pas dans cette » contrée sans trouver des chefs-d'œuvres, vestiges de ce qu'elle a » possédé, & témoins de ce qu'elle » a perdu ».

La vue de la ville & du port de Siphanto fait le sujet de la 8^e estampe, gravée par M. Choffart, d'après le dessin de

354 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

M. Hilair. Dans la 9^e, on voit une femme de Siphanto, donnant ses soins maternels à sa jeune famille, dessinée par *M. Hilair*, & gravée par *M. Duclos*. Ce fut chez cette femme que logea l'auteur du voyage. La 10^e estampe offre la vue de l'île de Sikino, dessinée par *M. le comte de Choiseuil-Gouffier*, & gravée par *M. Moseder*.

La vérité, la précision & l'exactitude qui règnent dans ces estampes n'en font pas le seul mérite, vous y trouverez réunis le goût, l'effet pittoresque & la touche spirituelle qui caractérise chaque objet. Je n'omettrai point de vous parler, Monsieur, des deux estampes qui décorent le commencement & la fin du premier cahier de cet ouvrage ; celle qui sert de vignette à la première page, est une allégorie relative au siège de Coron, elle représente *Bellone* franchissant un amas d'armes, suivie de guerriers Russes, & montrant aux Grecs esclaves la liberté qu'ils ont la lâcheté de fuir. Le cul-de-lampe présente le buste du dieu *Pan*, accompagné de deux jeunes faunes avec leurs attributs, & plu-

ſieurs médailles Grecques relatives à l'ouvrage. Il ſuffit de nommer l'artiſte ingénieux qui les a compoſées & gravées pour en faire l'éloge.

Le texte imprimé par le ſieur *Barbou* ſur de très-beau papier, & avec des caractères neufs, ne ſe paye point, non plus que les vignettes, culs-de-lampe, médailles & autres ornemens qui l'accompagnent, mais ſeulement les eſtampes qui conſtituent le corps de l'ouvrage, à raiſon de 30 ſols, lorſqu'elles n'excéderont pas la grandeur du format. On eſtime que la totalité de l'ouvrage coûtera environ 10 ou 12 louis, & l'on aſſure qu'il ſera entièrement délivré avant trois ans.

Le ſieur *Barbou* recevra les ſoumiſſions, ainſi que M. *Tilliart*, graveur, quai des Auguſtins, qui préſide à l'exécution des gravures. On trouvera auſſi des exemplaires chez *Merigot* le jeune, libraire, quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée, chez qui l'on peut auſſi ſouſcrire, ainſi que dans toutes les grandes villes du royaume.

Je ſuis, &c.

T A B L E .
D E S M A T I È R E S
C O N T E N U E S
D A N S C E Q U A T R I E M E V O L U M E .

Harangues choisies des Historiens latins, Salluste , Tite - Live , Tacite & Quinte - Curce , traduction nouvelle ; plus ample que les précédentes , deux vol. in 12. A Paris , chez J. Barbou , imprimeur libraire , rue & vis à vis la grille des Mathurins. Page 3

Lettre de M. l'Abbé Royou , professeur de l'Université , à M. de la Harpe , au sujet de sa Diatribe contre la nouvelle Satire de M. Gilbert , insérée dans le Journal de Politique & de Littérature , du 15 mai. 24

Eloge de Louis XII , pere du peuple , par M. l'abbé Cordier de Saint - Firmin.

DES MATIERES. 357

A Paris, chez Valleyre l'aîné, imprimeur-libraire, rue de la Vieille-Bouclerie. 52

Indications des Nouveautés, &c. 67

Les Œuvres de Sénèque le Philosophe, traduites en François par feu M. la Grange, avec des notes de critique, d'histoire & de littérature; 6 volumes in-12. A Paris, chez les frères Debure, libraires, quai des Augustins. 73

Satire sur la fausse Philosophie, par M. Clément. A Paris, chez Moutard, imprimeur libraire de la Reine, rue des Mathurins, Hôtel de Clugny. 113

Les Charmes de la retraite, par M. Clément, chez Moutard, rue des Mathurins, hôtel de Clugny. 123

Entretiens sur l'Orthographe françoise & autres objets analogues, par M. J. B. Roche. A Nantes, chez la veuve Brun, imprimeur-libraire, à l'entrée de la Fosse, in-8° d'environ 800 pages. 127

Indications des Nouveautés, &c. 138

Les Nuits Clémentines, Poëme en quatre chants sur la mort de Clément XIV, (Ganganelli) par D. Giorgi Bertola, traduction libre de l'Italien, suivie du Poëme original, 2 vol. in-12. A Paris, chez Lottin le jeune, libraire, & Moutard, imprimeur de la Reine, 1778. 145

Lettres de Stéphanie, roman historique en trois parties. A Paris, rue de Tournon, au Bureau du Journal des Dames. 179

Lettre de M. Palissot à M. de la Harpe, imprimée dans la Gazette de Politique & de Littérature, N^o. 16, 5 juin ; & autre lettre de M. Palissot à M. Fréron, imprimée dans la collection des œuvres de M. Palissot, tome 6, page 455. 204

Indications des Nouveautés, &c. 216

Théâtre de M. Bret, des Académies de Dijon & de Nancy ; deux vol. in-8^o.

DES MATIERES. 359

*A Paris, chez Leclerc, libraire, quai
des Augustins, & Esprit, au Palais
Royal.* 217

*Mémoires pour servir de suite aux re-
cherches sur la préparation que les
Romains donnoient à la chaux dont
ils se servoient pour leurs constructions,
& sur la composition & l'emploi de
leurs mortiers ; par M. de la Faye,
Trésorier général des gratifications des
troupes. De l'imprimerie royale, & se
trouve à Paris, chez Merigot le jeune,
libraire, quai des Augustins, au coin
de la rue Pavée.* 252

*Contes & Fables Indiennes de Bidpai &
de Lockman, traduites d'Ali Tche-
lebi-ben-Saleh, auteur Turc, ouvrage
commencé par M. Galland, continué
& fini par M. Cardonne, secrétaire-
interprète du roi, pour les langues
orientales, &c. &c. A Paris, chez
Lambert, imprimeur, rue de la
Harpe.* 270

Indications des Nouveautés, &c. 287

360 T A B L E , &c.

*Métamorphoses d'Ovide , traduction
nouvelle en vers françois , avec des
notes , par M. de Saint-Ange , livre
premier. A Paris chez tous les mar-
chands de nouveautés.* 289

*Eloge des académiciens de l'académie
royale des Sciences , morts depuis
1666, jusqu'en 1669 , par le mar-
quis de Condorcet , de la même
Académie , & de la Société royale de
Turin. A Paris , chez Merigot le
jeune , libraire , quai des Augustins ,
au coin de la rue Pavée , 1 volume
in 12 , petit format de 152 pages.* 324

*Voyage pittoresque de toute la Grèce ,
grand in folio orné d'estampes , pre-
mier cahier. Prix 12 liv.* 346

*Fin de la Table des matières contenues
dans ce quatrième Volume.*

